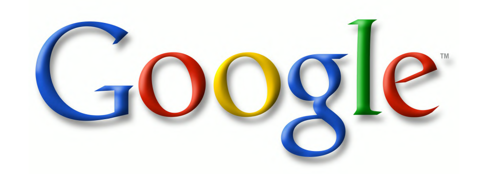
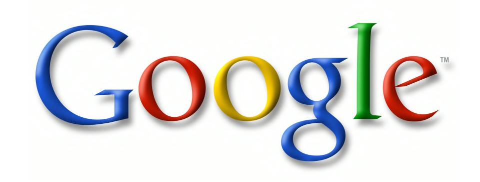
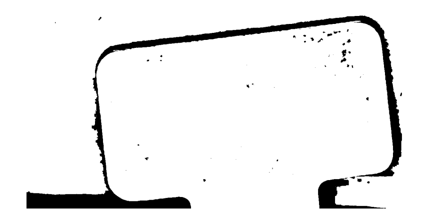
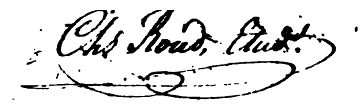








HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
DOGMES ET OPINIONS
PHILOSOPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

DOGMES ET OPINIONS

PHILOSOPHIQUES.

Depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours.

Tirée du Dictionnaire Encyclopédique, des Arts & des Sciences.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOGMES ET OPINIONS PHILOSOPHIQUES

Depuis les plus anciens temps

Tirée du Dictionnaire Encyclopédique des Arts et Sciences.

TOME TROISIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. LXIX.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES DOGMES ET DES OPINIONS PHILOSOPHIQUES.

PHILOSOPHIE DES PERSES.

LES ſeuls garans que nous ayons ici de l'hiſtoire de la philoſophie, les Arabes & les Grecs, ne ſont pas d'une autorité auſſi ſolide &auſſi pure, qu'un critique ſévere le déſireroit. Les Grecs n'ont pas manqué d'occaſions de s'inſtruire des loix, des coutumes, de la religion & de la philoſophie de ces peuples ; mais peu ſinceres en géneral dans leurs récits, la haine qu'ils portoient aux Perſes les rend encore plus ſuſpects. Qu'eſt-ce qui a pu les empêcher de ſe livrer à cette fureur habituelle de tout rapporter à leurs idées particulieres ? La diſtance des temps, la légéreté du caractere, l'ignorance & la ſuperſtition des Arabes, n'affoibliſſoient guere moins leur témoignage. Les Grecs mentent par orgueil. Les Arabes mentent par intérêt. Les premiers défigurent

tout ce qu'ils touchent pour se l'approprier; les seconds pour se faire valoir. Les uns cherchent à s'enrichir du bien d'autrui, les autres à donner du prix à ce qu'ils ont. Mais c'est quelque chose que de bien connôitre les motifs de notre méfiance, nous en serons plus circonspects.

De Zoroastre, Zerdusht ou *Zaradusht*, selon les Arabes & *Zoroastre*, selon les Grecs, fut le fondateur ou le restaurateur de la philosophie & de la théologie chez les *Perses*. Ce nom signifie l'*ami du feu*. Sur cette étymologie, on a conjecturé qu'il ne désignoit pas une personne, mais une secte. Quoi qu'il en soit, qu'il n'y ait jamais eu d'homme appellé *Zoroastre*, ou qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, comme quelques-uns le prétendent, on n'en peut guere reculer l'existance au delà du regne de Darius Histaspe. Il y a la même incertitude sur la patrie du premier Zoroastre. Est-il Chinois, Indien, Perse, medo-Perse ou Mede? S'il en faut croire les Arabes, il est né dans l'Aderbijan, province de la Médie. Il faut entendre toutes les puérilités merveilleuses qu'ils racontent de sa naissance & de ses premieres années; au reste, elles sont dans le génie des orientaux, & du caractere de celles dont tout les peuples de la terre ont défiguré l'histoire des fondateurs du culte religieux qu'ils avoient embrassé. Si ces fondateurs n'avoient été que des hommes ordinaires, de quel droit eut-on exigé de leurs semblables un respect aveugle pour leurs opinions?

Zoroastre, instruit dans les sciences orientales, passe chez les Islalites. Il entre au service d'un prophete. Il y prend la connoissance du

vrai Dieu. Il commet un crime. Le prophete, qu'on croit être Daniel ou Eſdras, le maudit; il eſt attaqué de la lepre. Guéri apparemment, il erre; il ſe montre aux peuples, il fait des miracles; il ſe cache dans des montagnes; il en deſcend; il ſe donne pour un envoyé d'en haut, il s'annonce comme le reſtaurateur & le réformateur du culte de ces mages ambitieux que Cambiſe avoit exterminés. Les peuples l'écoutent. Il va à Xis ou Ecbatane. C'étoit le lieu de la naiſſance de Smerdis, & le magianiſme y avoit encore des ſectateurs cachés. Il y prêche; il y a des révélations. Il paſſe de-là à Balch ſur les rives de l'Oxus, & s'y établit. Hyſtaſpe regnoit alors. Ce prince l'appelle. Zoroaſtre le confirme dans la religion des mages que Hyſtaſpe avoit gardée; il l'entraîne par des preſtiges; & ſa doctrine devient publique, & la religion de l'état. Il y en a qui le font voyager aux Indes, & conférer avec les Brachmanes; mais c'eſt ſans fondement. Après avoir établi ſon culte dans la Bactriane, il vint à Suſe, où l'exemple du roi fut ſuivi de la converſion de preſque tous les courtiſans. Le magianiſme, ou plutôt la doctrine de Zoroaſtre ſe répandit chez les *Perſes*, les Parhtes, les Bactres, les Coraſmiens, les Saïques, les Medes & pluſieurs autres peuples barbares. L'intolérance & la cruauté du mahométiſme naiſſant, n'a pu juſqu'à préſent en effacer toutes les traces. Il en reſte toujours dans la Perſe & dans l'Inde. De Suſe, Zoroaſtre retourna à Balch, où il éleva un temple au feu; s'en dit Archimage, & travailla à attirer à ſon culte les rois circonvoiſins; mais ce zele ardent lui devint funeſte. Argaſpe, roi

de Schytes, étoit très-attaché au culte des astres; c'étoit celui de sa nation & de ses aïeux. Zoroastre ne pouvant réussir auprès de lui par la persuasion, emploie l'autorité & la puissance de Darius. Mais Argaspe, indigné de la violence qu'on lui faisoit dans une affaire de cette nature, prit les armes, entra dans la Bactriane, & s'en empara, malgré l'opposition de Darius, dont l'armée fut taillée en pieces. La destruction du temple patriarchal, la mort de ses prêtres & celle de Zoroastre même furent les suites de cette défaite. Peu de temps après, Darius eut sa revanche; Argaspe fut battu, la province perdue recouverte, les temples consacrés au feu relevés, la doctrine de Zoroastre remise en vigueur, & l'Azur Gustásp, ou l'édifice de Hystaspe construit. Darius en prit même le titre de grand-prêtre, & se fit appeller de ce nom sur son tombeau. Les Grecs, qui connoissoient bien les affaires de la *Perse*, gardent un profond silence sur ces événemens qui peut-être ne sont que des fables inventées par les Arabes, dont il faudroit réduire le récit à ce qu'il y eut dans un temps un imposteur qui prit le nom de Zoroastre déja révéré dans la *Perse*, attira le peuple, séduisit la cour par des prestiges, abolit l'idolâtrie, & lui substitua l'ancien culte du feu, qu'il arrangea seulement à sa maniere. Il y a aussi quelque apparence que cet homme n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans la médecine & les sciences naturelles & morales: mais, que ce fut une encyclopédie vivante, comme les Arabes le disent, c'est sûrement un de ces mensonges pieux auxquels le zele qui ne croit jamais pouvoir trop accorder aux

fondateurs de religion, se détermine si généralement.

Des Guebres. Depuis ces temps reculés, les Guebres ont persisté dans le culte de Zoroastre. Il y en a aux environs d'Ispahan dans un petit village appellé de leur nom *Gauradab.* Les Musulmans les regardent comme des infideles, & les traitent en conséquence. Ils exercent là les fonctions les plus viles de la société; ils ne sont pas plus heureux dans la Commanie; c'est la plus mauvaise province de la *Perse.* On leur y a fait payer bien cher le peu d'indulgence qu'on a pour leur religion. Quelques-uns se sont réfugiés à Surate & à Bombaye, où ils vivent en paix, honorés pour la sainteté & la pureté de leurs mœurs, adorant un seul Dieu, priant vers le soleil, révérant le feu, détestant l'idolâtrie, & attendant la résurrection des morts & le jugement dernier.

Des livres attribués à Zoroastre. De ces livres, le zend ou le zendavesta est le plus célebre. Il est divisé en deux parties; l'un comprend la liturgie ou les cérémonies à observer dans le culte du feu; l'autre prescrit les devoirs de l'homme en général, & ceux de l'homme religieux. Le zend est sacré; & les saintes écritures n'ont pas plus d'autorité parmi les Chrétiens, ni l'alcoran parmi les Turcs. On pense bien que Zoroastre le reçut aussi d'en haut. Il est écrit en langue & en caractere *Perses.* Il est renfermé dans les temples; il n'est pas permis de le communiquer aux étrangers; & tous les jours des fêtes, les prêtres en lisent quelques pages au peuple. Thomas Hyde nous en avoit promis une édition;

mais il ne s'est trouvé personne même en Angleterre qui en ait voulu faire les frais.

Le zend n'est point un ouvrage de Zoroastre ; il faut en rapporter la supposition au temps d'Eusebe. On y trouve des pseaumes de David ; on y raconte l'origine du monde d'après Moyse ; il y a les mêmes choses sur le déluge; il y est parlé d'Abraham, de Joseph & de Salomon. C'est une de ces productions telles qu'il en parut une infinité dans ces siecles où toutes les sectes qui étoient en grand nombre, cherchoient à prévaloir les unes sur les autres par le titre d'ancienneté. Outre le zend, on dit que Zoroastre avoit encore écrit dans son traité quelques centaines de milliers de vérités sur différens sujets.

Des oracles de Zoroastre. Il nous en reste quelques fragmens qui ne font pas grand honneur à l'anonyme qui les a fabriqués; quoiqu'ils aient eu de la réputation parmi les Platoniciens de l'école d'Alexandrie, c'est qu'on n'est pas difficile sur les titres qui autorisent nos opinions. Les philosophes n'étoient pas fâchés de retrouver quelques-unes de leurs idées dans les écrits d'un sage aussi vanté que Zoroastre.

Du mage Hystaspe. Cet Hystaspe est le pere de Darius ; il se fit chef des mages. Il y eut là-dedans plus de politique que de religion. Il doubla son autorité sur les peuples, en réunissant dans sa personne les titres de pontife & de roi. L'inconvénient de cette rénuion, c'est qu'un seul homme ayant à soutenir deux grands caracteres, il arrive souvent que le roi déshonore le pontife, ou que le pontife rabaisse le roi.

D'Ostanès ou d'Otanès. On prétend qu'il y

eût plusieurs mages de ce nom, & qu'ils donnerent leur nom à la secte entiere qui en fut appellé *ostanite*. On dit qu'Ostanès ou Otanès cultiva le premier l'astronomie chez les *Perses*. On lui attribue un livre de chymie. Ce fut lui qui initia Démocrite aux mysteres de Memphis. Il n'y a que le rapport des temps qui contredise cette fable.

Du mot mage. Ceux qui le dérivent de l'ancien mot *mog*, qui, dans la *Perse* & dans la Médie, signifioit *adorateur* ou *prêtre du feu*, en ont trouvé l'étymologie la plus vraisemblable.

De l'origine du magianisme. Cette doctrine étoit établie dans l'Empire de Babylone & d'Assyrie, & chez d'autres peuples de l'orient long-temps avant la fondation des *Perses*. Zoroastre n'en fut que le restaurateur. Il faut en conclure de-là l'extrême ancienneté.

Du caractere d'un mage. Ce fut un théologien & un philosophe. Un mage naissoit toujours d'un autre mage. Ce fut dans le comencement une seule famille peu nombreuse qui s'accrut en elle-même; les peres se marioient avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs sœurs. Épars dans les campagnes, d'abord ils n'occuperent que quelques bourgs; ils fonderent ensuite des villes, & se multiplierent au point de disputer la souveraineté aux monarques. Cette confiance dans leur nombre & leur autorité les perdit.

Des classes des mages. Ils étoient divisés en trois classes. Une classe infinie attachée aux services des temples; une classe supérieure qui commendoit à l'autre; & un archimage qui étoit le chef de

toutes les deux. Il y avoit aussi trois sortes de temples ; des oratoires où le feu étoit gardé dans une lampe ; des temples où il s'entretenoit sur un autel ; & une basilique, le siege de l'archimage, & le lieu où les adorateurs alloient faire leurs grandes dévotions.

Des devoirs des mages. Zoroastre leur avoit dit : vous ne changerez ni le culte, ni les prieres. Vous ne vous emparerez point du bien d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dedans votre cœur aucun desir impur : dans votre esprit aucune pensée perverse. Vous craindrez toute souillure. Vous oublirez l'injure : vous instruirez les peuples. Vous présiderez aux mariages. Vous fréquenterez sans cesse les temples. Vous méditerez le Zendavesta : ce sera votre loi, & vous n'en reconnoîtrez point d'autre : & que le ciel vous punisse éternellement, si vous souffrez qu'on la corrompe. Si vous êtes archimage, observez la pureté la plus rigoureuse. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Relevez la dixme des peuples. Ne soyez ni ambitieux ni vain. Exercez les œuvres de la miséricorde ; c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire de votre richesse. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puissiez y entrer sans être apperçu. Lavez-vous souvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre femme les jours de solemnités. Surpassez les autres dans la connoissance des sciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchans : de quelque rang qu'ils soient, n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux souverains : sachez distinguer la vraie révélation

de la fausse. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de sa manifestation, & soyez y toujours préparé. Gardez soigneusement le feu sacré; & souvenez-vous de moi jusqu'à la consommation des siecles, qui se fera par le feu.

Des sectes des mages. Quelque simple que soit un culte, il est sujet à des hérésies. Les hommes se divisent bien entr'eux sur des choses réelles, comment s'accorderoient-ils long-temps sur des objets imaginaires? Ils sont abandonnés à leur imagination, & il n'y a aucune expérience qui puisse les réunir. Les mages admettoient deux principes, un bon & un mauvais; l'un de la lumiere, l'autre des ténebres; étoient-ils co-éternels? Ou, y avoit-il priorité dans leur existence? Premier objet de discussion; premiere cause de haine, de trahison & d'anathême.

De la philosophie des mages. Elle avoit pour objet Dieu, l'origine du monde, la nature des choses, le bien, le mal & la regle des devoirs. Le systême de Zoroastre n'étoit pas l'ancien; cet homme profita des circonstances pour l'altérer, & faire croire au peuple tout ce qu'il lui plut. La distance des terres, les mensonges des Grecs, les fables des Arabes, les symboles & l'emphase des orientaux, rendent ici la matiere très-obscure.

Des Dieux des Perses. Ces nations adoroient le soleil; ils avoient reçu ce culte des Chaldéens & des Assyriens. Ils appelloient ce Dieu *Mithras*; ils joignoient à Mithras Orosmade & Arimane.

Mais il faut distinguer ici la croyance des hommes instruits, de la croyance du peuple. Le soleil étoit le Dieu du peuple; pour les théologiens, ce n'étoit que son tabernacle.

mie, à la métaphysique & à l'histoire naturelle. La langue religieuse resta la même; mais toutes les idées changerent. Le peuple avoit une religion & le prêtre un autre.

Principes du systême de Zoroastre. Il ne faut pas confondre ce systême renouvellé, avec l'ancien; celui des premiers mages étoit fort simple; celui de Zoroastre se compliqua.

1. Il ne se fait rien de rien.

2. Il y a donc un premier principe, infini, éternel, de qui tout ce qui a été & tout ce qui est, est émané.

3. Cette émanation a été très-parfaite & très-pure. Il faut la regarder comme la causedu mouvement, de la chaleur & de la vie.

4. Le feu intellectuel, très-parfait, très-pur, dont le soleil est le symbole, est le principe de cette émanation.

5. Tous les êtres sont sortis de ce feu, les matériels & les immarériels. Il est absolu, nécessaire, infini; il se meut lui-même; il meut & anime tout ce qui est.

6. Mais la matiere & l'esprit étant deux natures diamétralement opposées, il est donc émané du feu originel & divin, deux principes subordonnés, ennemis l'un de l'autre, l'esprit & la matiere, Orosmade & Arimane.

7. L'esprit plus voisin de sa source, plus pur, engendre l'esprit, comme la lumiere, la lumiere : telle est l'origine des dieux.

8. Les esprits émanés de l'océan infini de la lumiere intellectuelle, depuis Orosmade, jusqu'au dernier, sont & doivent être regardés comme des natures lucides & ignées.

9. En qualité de natures lucides & ignées, ils ont la force de mouvoir, d'entretenir, d'échauffer, de perfectionner; & ils sont bons. Orosmade est le premier d'entr'eux; ils viennent d'Orosmade : Orosmade est la cause de toute perfection.

10. Le soleil, symbole de ses propriétés est son trône, & le lieu principal de sa lumiere divine.

11. Plus les esprits émanés d'Orosmade s'éloignent de leur source, moins ils ont de pureté, de lumiere, de chaleur & de force motrice.

12. La matiere n'a ni la lumiere, ni la chaleur, ni force motrice; c'est la derniere émanation du feu éternel & premier. Sa distance en est infinie, aussi est-elle ténébreuse, inerte, solide & immobile par elle-même.

13. Ce n'est pas à ce principe de son émanation, mais à la nature nécessaire de son émanation, à sa distance du principe, qu'il faut attribuer ses défauts, suite nécessaire de l'ordre des émanations, qui en sont l'origine du mal.

14. Quoi qu'Arimane ne soit pas moins qu'Orosmade une émanation du feu éternel, ou de Dieu, on ne peut attribuer à Dieu ni le mal, ni les ténebres de ce principe.

15. Le mouvement est éternel & très-parfait dans le feu intellectuel & divin; d'où il s'ensuit qu'il y aura une période à la fin de laquelle tout y retournera. Cet océan reprendra tout ce qui en est émané, tout, excepté la matiere.

16. La matiere ténébreuse, froide, immobile, ne sera point reçue à cette source de lumiere & de chaleur très-pure, elle restera, elle se mouvra, sans cesse agitée par l'action du principe

lumineux ; le principe lumineux attaquera ſans ceſſe les ténebres, qui lui réſiſteront, & qu'elle affoiblira peu-à-peu, juſqu'à ce qu'à la ſuite des ſiecles atténuée, diviſée, éclairée autant qu'elle peut l'être, elle approche de ſa nature ſpirituelle.

17. Après un long combat, des alternatives infinies, les ténebres ſeront chaſſées de la matiere ; ſes qualités mauvaiſes ſeront détruites ; la matiere même ſera bonne, lucide, analogue à ſon principe, qui la réabſorbera, & d'où elle émanera de rechef, pour remplir tout l'eſpace & ſe répandre dans l'univers. Ce ſera le regne de la félicité parfaite.

Voilà le ſyſtême oriental, tel qu'il nous eſt parvenu après avoir paſſé, au ſortir des mains des Mages, entre celles de Zoroaſtre, & de celles-ci, entre les mains des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Platoniciens, dont on y reconnoît le ton & les idées.

Ces philoſophes le porterent à Coſroès. Auparavant la ſainteté en avoit été conſtatée par des miracles à la cour de Sapor ; ce n'étoit alors qu'un manichéiſme aſſez ſimple.

Le ſadder, ouvrage où la doctrine zoroaſtrique eſt expoſée, emploie d'autres expreſſions ; mais c'eſt le même fond. Il y a un Dieu : il eſt un, très-ſaint : rien ne lui eſt égal : c'eſt le Dieu de puiſſance & de gloire. Il a créé dans le commencement un monde d'eſprits purs & heureux, au bout de trois mille ans, ſa volonté, lumiere reſplandiſſante, ſous la forme de l'homme. Soixante & dix anges du premier ordre l'ont accompagnée ; & elle a crée le ſoleil, la lune, les étoiles & les ames des hommes. Après trois au-

tres mille ans, Dieu créa au dessus de la lune un monde inférieur, plein de matiere.

Des Dieux & des temples. La doctrine de Zoroastre les rejettoit aussi. La premiere chose que Xercès fit en Grece, ce fut de détruire les temples & les statues. Il satisfaisoit aux préceptes de la religion; & les Grecs le regardoient sans doute comme un impie. Xercès en usoit ainsi, dit Cicéron, *ut parietibus excluderentur Dii, quibus esse deberent omnia patientia & libera*, pour briser les prisons des Dieux. Les sectateurs du culte des mages ont aujourd'hui la même aversion pour les idoles.

Abrégé des prétendus oracles de Zoroastre. Il y a des Dieux, Jupiter en est un. Il est très-bon. Il gouverne l'univers. Il est le premier des Dieux. Il n'a point été engendré. Il existe de tous les temps. Il est le pere des autres Dieux. C'est le grand, le vieil ouvrier.

Neptune est l'aîné de ses fils. Neptune n'a point eu de mere. Il gouverne sous Jupiter. Il a créé le ciel.

Neptune a eu des freres; ces freres n'ont point eu de mere. Neptune est au dessus d'eux.

Les autres Dieux ont été tirés de la matiere, sont nés de Junon. Il y a des démons au dessous des Dieux.

Le soleil est le plus vieux des enfans que Jupiter ait eu de leur mere. Le soleil & Saturne président à la génération des mortels; aux titans & aux Dieux du tartare.

Les Dieux prennent soin des choses d'ici-bas, ou par eux-mêmes, ou par des ministres subalternes, selon les loix générales de Jupiter, les

Dieux ſubalternes exécutent ce qu'il y a de mieux.

L'univers eſt éternel. Les premiers Dieux nés de Jupiter, & les ſeconds n'ont point eu de commencement, n'auront point de fin ; ils ne conſtituent tous enſemble qu'une ſorte de tout.

Le grand ouvrier qui a pu faire le tout, le mieux qu'il étoit poſſible, l'a voulu, & il n'a manqué a rien.

Il conſerve & conſervera éternellement le tout immobile & ſous la même forme.

L'ame de l'homme, alliée aux Dieux, eſt immortelle. Le ciel eſt ſon ſéjour : elle y eſt & elle y retournera.

Les Dieux l'envoyent pour animer un corps, conſerver l'harmonie de l'univers, établir le commerce entre le ciel & la terre, & lier les parties de l'univers entr'elles, & l'univers avec les Dieux.

La vertu doit être le but unique d'un être lié avec les Dieux.

Le principe de la félicité principale de l'homme eſt dans la portion immortelle & divine.

Suite des oracles ou fragmens. Nous les expoſons dans la langue latine, parce qu'il eſt preſque impoſſible de les rendre dans la nôtre.

Unitas dualitatem genus ; Dyas enim apud eam ſedet, & intellectuali luce fulgurat, inde trinitas, & hæc trinitas in toto mundò lucet & gubernat omnia.

Voilà bien Mithras, Oroſmade & Arimane ; mais ſous la forme du chriſtianiſme. On croiroit, en liſant ce paſſage, entendre le commencement de l'évangile ſelon ſaint Jean.

Deus fons fontium, omnium matrix, continens omnia, undè generatio variè ſe manifeſtantis materiæ,

riæ, unde tractus præter insiliens cavitatibus mundorum, incipit deorsum tendere radios admirandos.

Galimathias, moitié Chrétien ; moitié Platonicien & Cabalistique.

Deus intellectualem in se ignem proprium comprehendens, cuncta perficit & mente tradit secundâ ; sicque omnia sunt ab uno igne progenita, parte genita lux.

Ici le platonisme se mêle encore plus évidemment avec la doctrine de Zoroastre.

Meus patris striduit, intelligens indefesso consilio ; omniformes ideæ fonte verò ab uno evolantes exsilietunt, & divisæ intellectualem ignem sunt nactæ.

Proposition toute platonique, mais embarrassée de l'allégorie & du verbiage oriental.

Anima existens, ignis splendens, vi patris immortalis manet & vitæ domina est, & tenet mundi multas plenitudines, mentem enim imitatur ; sed habet congenitum quid corporis.

Il est incroyable en combien de façons l'esprit inquiet se replie. Ici on apperçoit des vestiges du léibnitianisme.

Opifex qui fabricatus est mundum, erat ignis moles, qui totum mundum ex igne & aqua & terra & aere omnia composuit.

Ces élémens étoient regardés par les Zoroastriens comme les canaux matériels du feu élémantaire.

Oportet te festinare ad lucem & patris radios, unde missa est tibi anima multam induta lucem, mentem enim in anima reposuit & in corpore deposuit.

Ici l'expression est de Zoroastre, mais les idées sont de Platon.

Non deorsum prorsus sis est nigritantem mundum; cui profunditas semper infida substracta est & hædes, circum quæque nabilis squallidus, idolis gaudens, amens præceps, tortuosus, cæcum, profundum, semper convolvens, semper tegens obscurum corpus iners & spiritu carens, & osor lucis mundus & tortuosa fluenta, sub quâ multi trahuntur.

Galimathias, mélancholique, prophétique & sybillain.

Quære animi canalem, unde aut quo ordine servus factus corporis, in ordinem à quo effluxisti, iterum resurgas.

C'est la descente des ames dans le corps, selon l'hypothese platonicienne.

Cogitatio igne tota primum habet ordinem; mortalis enim ignis proximus factus, à Deo lumen habebit.

Puisqu'on vouloit faire passer ces fragmens sous le nom de Zoroastre, il falloit bien revenir au principe igné.

Lunæ cursum & astrorum progressum & strepitum dimittu, semper currit opere necessitatis; astrorum progressus tui gratiâ non est editus.

Ici l'auteur a perdu de vue la doctrine de Zoroastre, qui est toute astrologique; & il a dit quelque chose de sensé.

Natura suadet esse dæmones puros, & mala materiæ germinia, utilia & bona, &c.

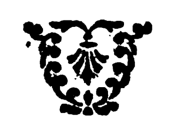
Ces démons n'ont rien de commun avec le magianisme; & il sont sortis de l'école d'Alexandrie.

Philosophie morale des Perses. Ils recommandoient la chasteté, l'honnêteté, le mépris des voluptés corporelles, du faste, de la vengeance des injures; ils défendoient le vol; il faut craindre, réfléchir;

consulter la providence dans ses actions; fuir le mal, embrasser le bien; commencer le jour par tourner ses pensées vers l'être suprême; l'aimer, l'honorer, le servir; regarder le soleil quand on le prie de jour, la lune quand on s'adresse à lui de nuit; car la lumiere est le symbole de leur existance & de leur présence; les mauvais génies aiment les ténebres.

Il n'y a rien dans ces principes qui ne soit conforme au sentiment de tous les peuples, & qui appartienne plus à la doctrine de Zoroastre, que d'aucun autre philosophe.

L'amour de la vérité est la fin de tous les systêmes philosophiques, & la pratique de la vertu, la fin de toutes les législations : & qu'importe par quel principe on y soit conduit?



PHILOSOPHIE DES PHÉNICIENS.

VOICI un peuple intéressé, turbulent, inquiet, qui ose le premier s'exposer sur des planches fragiles, traverser les mers, visiter les nations, lui porter ses connoissances & ses productions, prendre les leurs, & faire de sa contrée le centre de l'univers habité. Mais les entreprises hardies ne se forment point sans l'invention des sciences & des arts. L'astronomie, la géométrie, la méchanique, la politique sont donc fort anciennes chez les *Phéniciens.*

Ces peuples ont eu des philosophes & même de nom. Moschus ou Mochus est de ce nombre. Il est dit de Sidon. Il n'a pas dépendu de Possidonius qu'on ne dépouillât Leucippe & Démocrite de l'invention du systême atomique en faveur du philosophe *phénicien ;* mais il y a mille autorités qui réclament contre le témoignage de Possidonius.

Après le nom de Moschus, c'est celui de Cadmus qu'on rencontre dans les annales de la philosophie phénicienne. Les Grecs le font fils du roi Agénor ; les Phéniciens plus croyables sur un homme de leur nation, ne nous le donnent que comme un intendant de sa maison. La mythologie dit qu'il se sauva de la cour d'Agénor avec Harmonie, célebre joueuse de flûte, qu'il aborda dans la Grece, & qu'il y fonda une colonie. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette fable. Il est

certain qu'il eſt l'inventeur de l'alphabet grec, & que ce ſervice ſeul exigeoit que nous en fiſſions ici quelque mention.

Il y eut entre Cadmus & Sanchoniaton, d'autres philoſophes; mais il ne nous reſte rien de leurs ouvrages.

Sanchoniaton eſt très-ancien. Il écrivoit avant l'ére troienne. Il touchoit au temps de Moyſe. Il étoit de Biblos. Ce qui nous reſte de ſes ouvrages eſt ſuppoſé. Voici ſon ſyſtême de coſmogonie.

L'air ténébreux, l'eſprit de l'air ténébreux & le cahos ſont les principes premiers de l'univers.

Ils étoient infinis, & ils ont exiſté long-temps avant qu'aucune limite les circonſcrivit.

Mais l'eſprit anima ſes principes; le mêlange ſe fit; les choſes ſe lierent; l'amour naquit & le monde commenca.

L'eſprit ne connut point la génération.

L'eſprit liant les choſes engendra *mot*.

Mot eſt, ſelon quelques-uns, le limon; ſelon d'autres, la putréfaction d'une maſſe aqueuſe.

Voilà l'origine de tous les germes, & le principe de toutes les choſes; de-là ſortirent des animaux privés d'organes & de ſens qui devinrent avec le temps des êtres intelligens, contemplateurs du ciel; ils étoient ſous la forme d'œufs.

Après la production de *mot* ſuivit celle du ſoleil, de la lune & des autres aſtres.

De l'air éclairé par la mer & échauffé par la terre, réſulterent les vents, les nuées & les pluies.

Les eaux furent ſéparées par la chaleur du ſoleil, & précipitées dans leurs lieux; & il y eut des éclairs & du tonnere.

A ce bruit les animaux aſſoupis ſont réveillés;

ils ſortent du limon & rempliſſent la terre, l'air & la mer, mâles & femelles.

Les *Phéniciens* ſont les premiers d'entre les hommes; ils ont été produits du vent & de la nuit.

Voilà tout ce qui nous a été tranſmis de la philoſophie des *Phéniciens*. C'eſt bien peu de choſe. ſeroit-ce que l'eſprit de commerce eſt contraire à celui de la philoſophie? Seroit-ce qu'un peuple qui ne voyage que pour s'enrichir, ne ſonge guere à s'inſtruire? Je le croirois volontiers. Que l'on compare les eſſaims incroyables d'Européens qui ſont paſſés de notre monde dans celui que Colomb a découvert, avec ce que nous connoiſſons de l'hiſtoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues, & l'on jugera. Que demande un commerçant qui deſcend de ſon vaiſſeau ſur un rivage inconnu; eſt-ce, quel Dieu adorez-vous? avez-vous un roi? quelles ſont vos loix? Rien de cela. Mais avez-vous de l'or? des peaux? du coton? des épices? Il prend ces ſubſtances, il donne les ſiennes en échange; & il recommence cent fois la même choſe ſans daigner ſeulement s'informer de ce qu'elles ſont, comment on les recueille. Il ſait ce qu'elles lui produiront à ſon retour. Voilà le commerçant Hollandois. Et le comerçant François? Il demande encore; vos femmes ſont-elles jolies?



HISTOIRE

DE LA

PHILOSOPHIE MODERNE

Et de la guerre littéraire, entre les Platoniciens & les Aristotéliciens.

FABRICIUS a développé très-distinctement cette querelle philosophique dans sa *bibl. græc. tom. X*. Mais M. Boivin, dans les mém. de l'accad. des inscript. tom. III. en a donné un détail encore plus exact, & dont voici le précis.

Ce fut vers le milieu du quinzieme siecle que s'alluma l'espece de guerre civile des *Platoniciens* & des *Aristotéliciens* entre les philosophes grecs, qui florissoient alors en assez bon nombre à Venise, à Florence, à Rome, & dans le reste de l'Italie.

Gémiste Phléton, homme savant, l'un des beaux génies de son siecle, & grand *platonicien*, entreprit de décrier Aristote, qui dominoit depuis long-temps dans les écoles d'occident, où les philosophes arabes avoient fort accrédité sa philosophie. Il publia d'abord un petit livre sous le titre de *différence des sentimens d'Aristote & de Platon*. Il ne se borna pas dans cet écrit, qui a été imprimé, à marquer la différence qu'il y a entre l'une & l'autre philosophie, à préférer Platon à Aristote, mais il déchira impitoyablement ce dernier.

Il fut attaqué par trois hommes également il-

luſtres. Le premier nommé *George Scholarius*, qui fut depuis patriarche de Conſtantinople, connu ſous le nom de *Gennadius*, s'appliqua particuliérement à faire voir que les principes d'Ariſtote s'accordoient beaucoup mieux que ceux de Platon avec la théologie chrétienne. Nous n'avons de cet ouvrage de Gennade, que ce que Phléton lui-même nous en a conſervé dans l'écrit, intitulé : *Réponſe aux raiſons que Scholarius a alléguées pour la déſenſe d'Ariſtote*. Cette réponſe n'a point été imprimée, mais elle ſe trouve en diverſes bibliotheques. Phléton y parle à ſon adverſaire avec toute l'aigreur d'un homme piqué au vif, & avec toute la hauteur d'un maître, qui fait la leçon à un écolier. Gennadius attendit une occaſion favorable pour y répondre; elle ſe préſenta peu de temps après, & il ne la laiſſa pas échapper. Il ſut que Phléton compoſoit un livre à l'imitation de la république de Platon, & que dans ce livre il prétendoit établir un nouveau ſyſtême de religion, & une théologie purement païenne. Il laiſſa-là Platon & Ariſtote, & attaqua directement l'auteur du nouveau ſyſtême, l'accuſant de vouloir renverſer la religion chrétienne, & rétablir le paganiſme. Phléton, effrayé de cette accuſation, n'oſa publier ſon livre, & il le tint caché tant qu'il vécut.

Après ſa mort, Démétrius, prince grec de la famille des Paléologues, chez qui apparemment ce livre avoit été dépoſé, le fit mettre entre les mains de Gennade, pour lors patriarche, qui le parcourut promptement, & le condamna au feu. On a une lettre de Gennade à Jean l'Exar-

que, où ce fait est raconté tout au long, & où la doctrine contenue dans le livre de Phléton est réfutée. Quoique la censure du livre de Phléton, publiée par Gennade, n'attaque directement ni Platon, ni les Platoniciens, on voit bien cependant que le patriarche a eu dessein de justifier ce qu'il avoit écrit autrefois contre la philosophie de Platon, & de montrer combien la lecture des livres de ce philosophe étoit dangereuse, puisqu'elle avoit tellement gâté l'esprit de Gémiste, qu'elle lui avoit fait naître l'idée extravagante de réformer le gouvernement & la religion.

Théodore Gaza fut le second des adversaires de Phléton, qui écrivirent directement contre lui. Mais George de Crète, connu sous le nom de Trébisonde, commença par attaquer le cardinal Bessarion, qui raconte lui-même l'origine de cette querelle dans son apologie de Platon. Voici le fait. Aristote, dans le second livre de sa physique, dit que tout ce que fait la nature, elle le fait pour quelque fin; & que cependant elle ne fait rien à dessein, c'est-à-dire, avec préméditation, avec connoissance, avec raison. Cette these ayant été attaqué par Phléton, qui prétendoit avec Platon que la nature n'a rien fait qu'avec raison & avec prudence, Gaza prit le parti d'Aristote, & en écrivit au cardinal Bessarion. Le cardinal, qui étoit disciple de Phléton, & qui le consultoit tous les jours sur des matieres de philosophie, fit une réponse très-succinte, où expliquant les termes dont Platon & Aristote se sont servis, il montra que ces deux philosophes n'étoient pas si éloignés de sentiment qu'ils pa-

» des injures grossieres, le nommer ignorant,
» ingrat, & l'accuser de mauvaise foi.... Je ne
» crois pas qu'il y ait d'audace pareille à celle-
» là. Je voudrois, ajoute le cardinal, lorsque
» Phléton attaqua Aristote, lorsque d'autres at-
» taquent les deux princes des philosophes
» (Platon & Aristote,) je voudrois, dis-je,
» que cela se fit avec toute la modération
» qu'Aristote a gardée lorsqu'il a contredit
» ceux qu'il a précédé... & nous qui, en com-
» paraison de ces grands hommes, ne sommes
» que de très-petits personnages, nous avons la
» hardiesse de les traiter d'ignorans, d'une manie-
» re incivile.... En vérité, cette conduite est bien
» étrange & bien insensée ». Il seroit à souhaiter qu'on répétât souvent ces leçons de respect pour les grands hommes.

Dans le temps que cette lettre fut écrite, Gémiste Phléton étoit extrêmement vieux, & demeuroit dans le Péloponese, où il s'étoit retiré depuis plusieurs années. Son grand âge, & le crédit de Scholarius son ennemi, qui étoit devenu patriarche de Constantinople, ne lui permettoient pas de défendre sa cause aussi vivement qu'il l'avoit fait dans le commencement. Cependant ses ennemis mêmes, ou le craignoient encore, ou le respectoient. A peine fut-il mort, qu'ils se déchaînerent aussi-tôt contre Platon & contre lui. George de Trébisonde publia en latin : comparaison de Platon & d'Aristote, *comparatio Platonis & Aristotelis, Venet.* 1523. *in*-8°. Il ne se peut rien de plus amer & de plus violent que cet ouvrage ; c'est, dit M. Boivin, un déluge de bile, & de la bile la plus noire contre Platon & ses défenseurs.

Un écrit de cette nature ne pouvoit manquer de faire beaucoup de bruit chez les *Platoniciens*; aussi le cardinal Bessarion crut devoir le réfuter dans le traité qui parut à Venise en 1516, *in-fol.* & qui est divisé en quatre livres.

Ce fut dans ce temps-là que l'ouvrage de Phléton fut censuré par Gennade, à cause des impiétés & du paganisme dont ce patriarche prétendoit qu'il étoit rempli. L'ouvrage de Phléton, condamné par Gennade, étoit intitulé en grec, *traité des loix*, en trois livres. L'auteur se proposoit d'y donner une théologie conforme à celle de Zoroastre & de Platon; une morale philosophique & stoïcienne; un plan de république formé sur celui de Lacédémone; adouci par les principes de Platon, une forme de culte & de cérémonies religieuses; un systême physique tiré principalement d'Aristote; enfin, des règles pour vivre heureusement. Leon Allatius regrette fort la perte de cet ouvrage; il soutient que le dessein de l'auteur n'étoit nullement de renverser la religion chrétienne, mais seulement de développer le systême de Platon, & d'éclaircir ce que lui & les autres philosophes avoient écrit sur les matieres de religion & de politique.

Au reste, le livre du cardinal Bessarion effaça les mauvaises idées que celui de George de Trébisonde avoit données de Platon & de sa philosophie. Les sectateurs mêmes d'Aristote revinrent de leur prévention contre Platon. Les invectives cesserent de part & d'autre, & la paix regna pendant plusieurs années contre les philosophes des deux sectes.

PHILOSOPHIE DE PLATON

DE toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, aucune n'eut plus d'éclat, ne fut aussi nombreuse, ne se soutint aussi long-temps que les platonisme. Ce fut comme une religion que les hommes professerent depuis son établissement, sans interruption, jusqu'à ces derniers temps. Elle eut un sort commun avec le reste de connoissances humaines, elle parcourut les différentes contrées de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, y entrant à mesure que la lumiere y poignoit, & s'en éloignent à mesure que les ténebres s'y réformoient. On voit Platon marcher d'un pas égal avec Aristote, & partageant l'attention de l'univers. Ce sont deux voix également éclatantes qui se font entendre, l'une dans l'ombre des écoles, l'autre dans l'obscurité des temples. Platon conduit à sa suite l'éloquence, l'enthousiasme, la vertu, l'honnêteté, la décence & les graces. Aristote a la méthode à sa droite, & le syllogisme à sa gauche : il examine, il divise, il distingue, il dispute, il argumente, tandis que son rival semble prophétiser.

Platon naquit à Ægine : il fut allié par Ariston son pere à Codrus, & par sa mere Périctioné à Solon. Le septieme de Thargelion de la quatre-vingt-septiéme Olympiade, jour de sa naissance, fut dans la suite un jour de fête pour les philosophes. Ses premieres années furent employées aux exercices de la gymnastique, à la

pratique de la peinture, à l'étude de la musique, de l'éloquence & de la poésie dithyrambique, épique & tragique : mais ayant comparé ses vers avec ceux d'Homere, il les brûla & se livra tout entier à la philosophie.

On dit qu'Apollon, épris de la beauté de sa mere Périctioné, habita avec elle, & que notre philosophe dût le jour à ce Dieu. On dit qu'un spectre se reposa sur elle, & qu'elle conçut cet enfant sans cesser d'être vierge. On dit qu'un jour Ariston & sa femme sacrifiant aux muses sur le mont Hymette, Périctioné déposa le jeune Platon entre des myrtes, où elle le retrouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête, & les autres enduisoient ses levres de miel. On dit que Socrate vit en songe un jeune cigne s'échapper de l'autel qu'on avoit consacré à l'amour dans l'académie, se reposer sur ses genoux, s'élever dans les airs, & attacher par la douceur de son chant les oreilles des hommes & des Dieux ; & l'orsqu'Ariston présenta son fils à Socrate, celui-ci s'écria : *je reconnois le cigne de mon songe.* Ce sont autant de fictions que des auteurs graves n'ont point rougi de débiter comme des vérités, & qu'il y auroit peut-être du danger a contredire, si Platon étoit le fondateur de quelque systême religieux adopté.

Il s'attacha dans sa jeunesse à Cratile, à Héraclite. Socrate, sous lequel il étudia pendant huit ans, lui reconnut bientôt ce goût pour le syncrétisme, où cette espece de philosophie qui, cherchant à concilier entr'elles des opinions opposées, les adultere & les corrompt.

Il n'abandonna point son maître dans la persécution. Il se montra au milieu de ses juges; il entreprit son apologie; il offrit sa fortune pour qu'il fût sursis à sa condamnation; mais ceux qui lui avoient fermé la bouche par leurs clameurs lorsqu'il se défendoit, rejetterent ses offres, & Socrate but la ciguë.

La mort de Socrate laissa la douleur & la terreur parmi les philosophes. Ils se réfugierent à Mégare chez le dialecticien Euclide, où ils attendirent un temps moins orageux. De-là Platon passa en Egypte, où il visita les prêtres; en Italie, où il s'initia dans la doctrine de Pythagore; il vit à Cyrene le géometre Théodore, il ne négligea aucun moyen d'augmenter ses connoissances. De retour dans Athenes, il ouvrit son école: il choisit un gymnase environné d'arbres, & situé sur les confins d'un fauxbourg; ce lieu s'appelloit *l'académie;* on lisoit a l'entrée, on n'est point admis ici sans être géometre.

L'académie étoit voisine du Céramique. Là il y avoit des statues de Diane, un temple, & les tombeaux de Thrasibule, de Périclès, de Chabras, de Phormion, & de ceux qui étoient morts à Marathon, & des monumens de quelques hommes qui avoient bien mérité de la république, & une statue de l'amour, & des autels consacrés à Minerve, à Mercure, aux Muses & Hercule, à Jupiter, à Apollon & aux trois graces, & l'ombre de quelques platanes antiques. Platon laissa cette partie de son patrimoine en mourant à tous ceux qui aimeroient le repos, la solitude, la méditation & le silence.

Platon ne manqua pas d'auditeurs. Speusippe, Xénocrate

Xénocrate & Aristote assisterent à ses leçons. Il forma Hydéride, Lycurgue, Démosthene & Isocrate. La courtisane Lasthénie de Mantinée fréquenta l'académie; Axiothée de Phliase s'y rendoit en habit d'homme. Ce fut un concours de personnes de tout âge, de tout état, de tout sexe, & de toute contrée. Tant de célébrité ne permit pas à l'envie & à la calomnie de rester assoupies: Xénophon, Antisthene, Diogene, Aristippe, Æchine, Phédon s'éleverent contre lui, & Athénée s'est plû à transmettre à la postérité les imputations odieuses dont on a cherché à flétrir la mémoire de Platon; mais une ligne de son ouvrage suffit pour faire oublier & ses défauts, s'il en eut, & les reproches de ses ennemis. Il semble qu'il soit plus permis aux grands hommes d'être méchans. Le mal qu'ils commettent passe avec eux; le bien qui résulte de leurs ouvrages dure éternellement; ils ont affligé leurs parens, leurs amis, leurs concitoyens, leurs contemporains; je le veux, mais ils continuent d'instruire & d'éclairer l'univers. J'aimerois mieux Bacon grand auteur & homme de bien; mais s'il faut opter, je l'aime mieux encore grand homme & fripon, qu'homme de bien & ignoré: ce qui eut été le mieux pour lui & pour les siens, n'est pas le mieux pour moi: c'est un jugement que nous portons malgré nous. Nous lisons Homere, Virgile, Horace Cicéron, Milton, le Tasse, Corneille, Racine, & ceux qu'un talent extraordinaire a placés sur la même ligne, & nous ne songeons guere à ce qu'ils ont été. Le méchant est sous la terre, nous n'en avons plus rien à craindre; ce qui reste après lui de bien, subsiste &

nous en jouissons. Voilà des lignes vraies, que j'écris à regret; car il me plairoit bien davantage de troubler le grand homme qui vit tranquille sur la malfaisance, que de l'en consoler par l'oubli que je lui en promets; mais après tout, cette éponge des siecles fait honneur à l'espece humaine.

Platon fut un homme de génie, laborieux, continant & sobre, grave dans son discours & dans son maintien, patient, affable; ceux qui s'offensent de la liberté avec laquelle son banquet est écrit, en méconnoissent le but; & puis il n'est pas moins important pour juger les mœurs, que pour juger les ouvrages, de remonter aux temps & de se transporter sur les lieux; nous sommes moins ce qu'il plaît à la nature qu'au moment où nous naissons.

Il s'appliqua toute sa vie à rendre la jeunesse instruite & vertueuse. Il ne se mêla point des affaires publiques. Ses idées de législation ne quadroient pas avec celles de Dracon & de Solon: il parloit de l'égalité de fortune & d'autorité qu'il est difficile d'établir, & peut-être impossible de conserver chez un peuple. Les Arcadiens, les Thébains, les Cyrénéens, les Syracusains, les Crétois, les Eléens, les Pyrrhéens, & d'autres qui travailloient à réformer leurs gouvernemens l'appellerent; mais trouvant ici une répugnance invincible à la communauté générale de toute choses, de la férocité, de l'orgueil, de la suffisance, trop de richesses, trop de puissance, de difficultés de toute espece, il n'alla point, il se contenta d'envoyer ses disciples: Dion, Pithon & Héraclide qui avoient puisé

dans son école la haine de la tyrannie, en affranchirent, le premier la Sicile, les deux autres la Thrace. Il fut aimé de quelques souverains. Les souverains ne rougissoient point alors d'être philosophes. Il voyagea trois fois en Sicile ; la premiere, pour connoître l'isle & voir la chaudiere de l'Etna ; la seconde, à la sollicitation de Denis & des Pythagoriciens qui avoient espéré que son éloquence & sa sagesse pourroient beaucoup sur les esprits. Ce fut aussi l'objet de la troisieme visite qu'il fit à Denis. De retour dans Athenes, il se livra tout entier aux muses & à la philosophie. Il jouit d'une santé constante & d'une longue vie, récompense de sa frugalité ; il mourut âgé de 81 ans, la premiere de la cent-huitieme olympiade. Le Perse Mythridate lui éleva une statue, Aristote un autel ; on consacra par la solemnité le jour de sa naissance, & l'on frappa des monnoies à son effigie. Les siecles qui se sont écoulés, n'ont fait qu'accroître l'admiration qu'on avoit pour ses ouvrages. Son style est moyen entre la prose & la poésie : il offre des modeles en tout genre d'éloquence : celui qui n'est pas sensible aux charmes de ses dialogues, n'a point de goût. Personne n'a su établir le lieu de la scene avec plus de vérité, ni mieux soutenir ses caracteres. Il a des momens de l'enthousiasme le plus sublime. Son dialogue de la sainteté est un chef-d'œvre de finesse ; son apologie de Socrate en est un véritable d'éloquence. Ce n'est pas à la premiere lecture qu'on saisit l'art & le but du banquet ; il y a plus à profiter pour un homme de génie dans une page de cet auteur, que dans mille volumes

de critique. Homere & Platon attendent encore un traducteur digne d'eux : il professa la double doctrine. Il est difficile, dit-il, dans le Timée, de remonter à l'auteur de cet univers, & il seroit dangereux de publier ce qu'on en découvriroit. Il vit que le doute étoit la base de la véritable science ; aussi tous ses dialogues respirent-ils le scepticisme. Ils en ressemblent d'autant plus à la conversation : il ne s'ouvrit de ses véritables sentimens qu'à quelques amis. Le sort de son maître l'avoit rendu circonspect ; il fut partisan jusqu'à un certain point du silence pythagorique ; il imita les prêtres de l'Egypte, les mortels les plus taciturnes & les plus cachés. Il est plus occupé à réfuter qu'à prouver, & il échappe presque toujours à la malignité du lecteur à l'aide d'un grand nombre d'interlocuteurs qui ont alternativement tort & raison. Il appliqua les mathématiques à la philosophie ; il tenta de remonter à l'origine des choses, & il se perdit dans ses spéculations ; il est souvent obscur ; il est peut-être moins à lire pour les choses qu'il dit, que pour la maniere de les dire ; ce n'est pas qu'on ne rencontre chez lui des vérités générales d'une philosophie profonde & vraie. Parle-t-il de l'harmonie générale de l'univers, celui qui en fût l'auteur emprunteroit sa langue & ses idées.

De la philosophie de Platon.

Il disoit : le nom de *sage* ne convient qu'à Dieu, celui de *philosophe* suffit à l'homme.

La sagesse a pour objet les choses intelligibles ; la science, les choses qui sont relatives à Dieu & à l'ame quand elle est séparée du corps.

La nature & l'art concourent à former le philoſophe.

Il aime la vérité dès ſon enfance, il a de la mémoire & de la pénétration, il eſt porté à la tempérance, il ſe ſent du courage.

Les choſes ſont ou intelligibles ou actives, & la ſcience eſt ou théorique ou pratique.

Le philoſophe qui contemple les intelligibles, imite l'être ſuprême.

Ce n'eſt point un être oiſif; il agira, ſi l'occaſion s'en préſente.

Il ſaura preſcrire des loix, ordonner une république, appaiſer une ſédition, amender la vieilleſſe, inſtruire la jeuneſſe.

Il ne néglige ni l'art de parler, ni celui d'arranger ſes penſées.

Sa dialectique, aidée de la géométrie, l'élevera au premier principe, & déchirera le voile qui couvre les yeux aux barbares.

Platon dit que la dialectique eſt l'art de diviſer, de définir, d'inférer & de raiſonner ou d'argumenter.

Si l'argumentation eſt néceſſaire, il l'appelle *apodectique*; ſi elle eſt probable, *épichérématique*; ſi imparfaite ou inthimématique, *réthorique*; ſi fauſſe, *ſophiſmatique*.

Si la philoſophie contemplative s'occupe des êtres fixes, immobiles, conſtans, divins, exiſtans par eux-mêmes, & cauſes premieres des choſes, elle prend le nom de théologie; ſi les aſtres & leurs révolutions, le retour des ſubſtances à une ſeule, la conſtitution de l'univers ſont ſes objets, elle prend celui de philoſophie naturelle; ſi elle enviſage les propriétés de la matiere, elle s'appelle *mathématique*.

La philoſophie pratique eſt ou morale, ou domeſtique, ou civile; morale, quand elle travaille à l'inſtruction des mœurs; domeſtique, à l'économie de la famille; civile, à la conſervation de la république.

De la dialectique de Platon.

La connoiſſance de la vérité naît de la ſenſation, quoiqu'elle n'appartienne point à la ſenſation, mais à l'eſprit; c'eſt l'eſprit qui juge.

L'eſprit ou l'entendement a pour objet les choſes ſimples, intelligibles par elles-mêmes, conſtantes ou qui ſont telles qu'on les conçoit, ou les choſes ſenſibles, mais qui échappent à l'organe ou par leur mobilité qui ſont en viciſſitude, ou inconſtantes; & il y a ſcience & opinion; ſciences des premieres, opinions des ſecondes.

La ſenſation eſt une affectation de l'ame conſéquente à quelque impreſſion faite ſur le corps.

La mémoire eſt la permanence de la forme reçue dans l'ententendement en conſequence de la ſenſation.

Si le témoignage de la mémoire ſe confirme par celui de la ſenſation, il y a opinion; s'ils ſe contrediſent, il y a erreur.

L'ame humaine eſt une table de cire, où la nature imprime ſon image; la penſée eſt l'entretien de l'ame avec elle-même; le diſcours eſt l'énonciation extérieure de cet entretien.

L'intelligence eſt l'acte de l'entendement appliqué aux premiers objets intelligibles.

L'intelligence comprend ou les intelligibles qui

lui sont propres & qui étoient en elle, & elle les comprend avant que l'ame fût unie au corps, ou les mêmes objets : mais après son union avec le corps, alors l'intelligence s'appelle *connoissance naturelle.*

Cette connoissance naturelle constitue la réminiscence qu'il ne faut pas confondre avec la mémoire ; la mémoire est des choses sensibles ; la réminiscence est des intelligibles.

Entre les objets intelligibles, il y en a de premiers, comme les idées ; de secondaires, comme les attributs de la matiere, ou les especes qui ne peuvent être séparées. Pareillement, entre les objets sensibles, il y en a des premiers ; comme la blancheur, & les autres abstraits ; de secondaires comme le blanc, & les autres concrets.

L'entendement ne juge point des objets intelligibles premiers, sans cette raison qui fait la science. C'est de sa part un acte simple, une appréhension pure & sans discours. Le jugement des objets intelligibles secondaires suppose, ainsi que le jugement des abstraits ; mais il y a sensation.

On est à ce qu'il y a de vrai & de faux dans la spéculation, à ce qu'il y a de propre & d'étranger aux actions, dans la pratique.

C'est la raison innée du beau & du bon, qui rend le jugement pratique : cette raison innée est comme une regle dont nous faisons constamment l'application pendant la vie.

Le dialecticien s'occupera d'abord de l'essence de la chose, ensuite de ses accidens.

Il commencera par définir, diviser, résoudre ; puis il inférera & raisonnera.

Qu'eſt-ce que la diviſion ? C'eſt la diſtribution d'un genre en eſpeces, d'un tout en parties, d'accidens en ſujets, de ſujets en accidens. On ne parvient à la notion de l'eſſence, que par ce moyen.

Qu'eſt-ce que la définition ? Comment ſe fait-elle ? En partant du genre, paſſant à la différence la plus prochaine, & deſcendant de-là à l'eſpece.

Il y a trois ſortes de réſolutions : l'une qui remonte des ſenſibles aux intelligibles ; une ſeconde qui procéde par voie de démonſtration ; une troiſieme par voie de ſuppoſition.

Il faut que l'orateur connoiſſe l'homme, les différences de l'eſpece humaine, les formes diverſes de l'énonciation, les motifs de perſuaſion, & les avantages des circonſtances : c'eſt-là ce qui conſtitue l'art de bien dire.

Il ne faut pas ignorer la maniere dont le ſophiſme prend le caractere de la vérité.

La connoiſſance des mots & la raiſon de la dénomination ou l'étimologie, ne ſont pas étrangeres à la dialectique.

De la philoſophie contemplative de Platon, & premiérement de ſa théologie.

Il y a deux cauſes des choſes, l'une dont elles ſont ; l'autre par laquelle elles ſont. Celle-ci eſt Dieu ; l'autre eſt la matiere. Dieu & la matiere ſont éternels & également indépendans, quant à leur eſſence, à leur exiſtence.

La matiere eſt infinie en étendue & en durée.

La matiere n'eſt point un corps, mais tous les corps ſont d'elle.

Il y a dans la matiere une force aveugle, brute, néceſſaire, innée, qui la meut témérairement, & dont elle ne peut être entiérement dépouillée. C'eſt un obſtacle que Dieu même n'a pu ſurmonter. C'eſt la raiſon pour laquelle il n'a pas fait ce que l'on conçoit de mieux. De-là, tous les défauts & tous les maux. Le mal eſt néceſſaire, il y en a le moins qu'il eſt poſſible.

Dieu eſt un principe de bonté oppoſé à la méchanceté de la matiere. C'eſt la cauſe par laquelle tout eſt; c'eſt la ſource des êtres exiſtans par eux-mêmes, ſpirituels & parfaits; c'eſt le principe premier; c'eſt le grand ouvrier; c'eſt l'ordinateur univerſel.

Il eſt difficile à l'entendement de s'élever juſqu'à lui. Il eſt dangereux à l'homme de divulguer ce qu'il en a conçu.

On peut évidemment montrer ſon exiſtance & ſes attributs.

Elle ſe manifeſte à celui qui s'interroge lui-même, & à celui qui jette quelques regards attentifs ſur l'univers.

Dieu eſt une raiſon incorporelle qu'on ne ſaiſit que par la penſée.

Il eſt libre, il eſt puiſſant, il eſt ſage; il diſpoſe de la matiere, autant que l'eſſence de celle-ci le permet.

Il eſt bon; un être bon & inacceſſible à l'envie: il a donc voulu que tout fut bon; qu'il n'y eût de mal que celui qu'il pouvoit empêcher.

Qu'eſt-ce qui l'a dirigé dans l'ordination du monde? Un exemplaire éternel qui étoit en lui,

qui y est, & qui ne change point.

Cet exemplaire éternel, cette raison premiere des choses, cette intelligence contient en elle les exemplaires, les raisons & les causes de toutes les autres : ces exemplaires sont éternels par eux-mêmes, immanens ; & les modeles de l'essence des choses passageres & changeantes.

Lorsque Dieu informa la matiere, lorsqu'il voulut que le monde fût, il y plaça une ame.

Il y a des Dieux incréés ; il y en a de produits.

Ceux-ci ne sont par leur nature ni éternels, ni immortels, ni indissolubes ; mais ils durent & dureront toujours par une acte de la volonté divine, qui les conserve & qui les conservera.

Il y a des démons dont la nature est moyenne entre celle des Dieux & de l'homme.

Ils transmettent ce qui est de Dieu à l'homme, & ce qui est de l'homme à Dieu. Ils portent nos prieres & nos sacrifices en haut ; ils descendent en bas les graces & les inspirations.

L'être éternel, les Dieux au dessous de lui, mais éternels comme lui ; les Dieux produits, les démons, les hommes, les animaux, les êtres matériels, la matiere, le destin ; voilà la chaîne universelle.

De la physique de Platon.

Rien ne se fait sans cause. L'ouvrier a en soi le modele de son ouvrage ; il a les yeux sur ce modele en travaillant : il en réalise l'idée.

Puisque le monde est, il est par quelque principe.

C'eſt un grand automate.

Il eſt un, parce qu'il eſt tout.

Il eſt corporel, viſible & tangible; mais on ne voit rien ſans feu, on ne touche point ſans ſolidité. Il n'y a point de ſolidité ſans terre: Dieu produiſit d'abord le feu & la terre, enſuite l'eau qui ſervit de moyen d'union entre la terre & le feu.

Puis il anima la maſſe.

L'ame ordonna, la maſſe obéit, la maſſe fut ſenſible. L'ame diffuſe échappa aux ſens: on ne la conçut que par ſon action.

Il voulut que l'ame du monde fût éternelle; que la maſſe du monde fût éternelle; que le compoſé de l'ame & de la maſſe fût éternel. Mais comment attacha-t-il l'éternité à un tout produit & répugnant par ſa nature à cet attribut? Ce fut par une image mobile de la durée, que nous appellons le temps. Il tira cette image de l'éternité qui eſt une, & il en revêtit le monde.

Les corps ont de la profondeur; la profondeur eſt compoſée de plans; les plans ſe réſolvent tous au triangle; les élémens ſont donc triangulaires.

La plus ſolide des figures, c'eſt le cube. La terre eſt cubique; le feu eſt pyramidal; l'air eſt en octaédre, l'eau eſt en icoſaédre.

Les figures, les nombres, les mouvemens, les puiſſances furent coordonnées de la maniere la plus convenable à la nature de la matiere.

Le mouvement eſt un: il appartient à la grande intelligence, il ſe diſtribue en ſept eſpeces.

Le mouvement ou la révolution circulaire du monde eſt un effet de la préſence du mouve-

ment en tout & par-tout.

Le monde a ſes périodes. A la conſommation de ces périodes, il revient à ſon état d'origine, & la grande année recommence.

La lune, le ſoleil & le reſte des aſtres ont été formés pour éclairer la terre & meſurer la durée.

L'orbe au deſſus de la terre, eſt celui de la lune. L'orbe au deſſus de la lune eſt celui du ſoleil.

Un orbe général les emporte tous d'un commun mouvement, tandis qu'ils ſe meuvent chacun en des ſens contraires au mouvement général.

Cette terre qui nous nourrit eſt ſuſpendue par le pole. C'eſt le ſéjour de la lumiere & des ténebres. C'eſt la plus ancienne des divinités produites dans la profondeur du ciel.

La cauſe premiere abandonna la production des animaux aux Dieux ſubalternes. Ils imiterent ſa vertu génératrice: elle avoit engendré les Dieux; les Dieux engendrerent les animaux.

De-là Platon deſcend à la formation des autres corps.

De l'ame ſelon Platon, ou de ſa pſyhcologie.

Dieu ayant abandonné la formation de l'homme aux Dieux ſubalternes, il verſa dans la maſſe générale ce germe immortel, divin, qui devoit en être extrait, & anima l'être deſtiné à connoître la juſtice, & à offrir des ſacrifices.

Ce germe fut infecté par ſon union avec la matiere. De-là l'origine du mal moral, les paſſions, les vices, les vertus, la douleur, les châtimens, les peines & les récompenſes à venir.

L'ame a trois parties différentes, & chacune de ses parties a son séjour ; une partie incorruptible placée dans la tête, une partie concupiscente placée dans le cœur, une partie animale placée entre le diaphragme & l'ombilic. Celle-ci préside aux fonctions animales ; la précédente aux passions, supérieure à la raison.

L'ame est immortelle. Elle est le principe du mouvement : elle se meut, & meut le reste. Elle est l'élément de la vie ; elle s'occupe de choses permanentes, éternelles, immortelles, analogues à sa nature : elle se rappelle les connoissances qu'elle avoit avant que d'être unie au corps.

Avant que de les enfermer dans ce sépulcre, il a dit que si elles obéissoient fidelement aux loix de la nécessité & du destin auxquels il les soumettoit, elles seroient un jour récompensées d'un bonheur sans fin.

Voyez ce qu'il dit de la formation du corps dans le dialogue que nous avons déja cité.

Platon regardoit les mathématiques, comme la source la plus propre à accoutumer l'homme aux généralités & aux abstractions, & à l'élever des choses sensibles aux intelligibles.

Il s'en manquoit baucoup qu'il méprisât l'astronomie & la musique ; mais la perfection de l'entendement & la pratique de la vertu étoient toujours le dernier terme auquel il les rapportoit. Ce fut un théosophe par excellence.

De la philosophie pratique de Platon, & premiérement de sa morale.

Dieu est le souverain bien.

La connoissance & l'imitation du souverain bien est la plus grande félicité de l'homme.

Ce n'est que par l'ame que l'homme peut acquérir quelque similitude avec Dieu.

La beauté, la santé, la force, les richesses, les dignités ne sont des biens que par l'usage qu'on en fait ; ils rendent mauvais ceux qui en abusent.

La nature a doué de certaines qualités sublimes ceux qu'elle a destinés à la condition de philosophe. Ils seront un jour assis à la table des Dieux : c'est-là qu'ils connoîtront la vérité, & qu'ils riront de la folie de ceux qui se laissent jouer par des simulacres.

Il n'y a de bon que ce qui est honnête.

Il faut préférer à tout la vertu, parce que c'est une chose divine : elle ne s'apprend point, Dieu la donne.

Celui qui sait être vertueux, sait être heureux au milieu de l'ignominie, dans l'exil, malgré la mort & ses terreurs.

Donnez tout à l'homme, excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour son bonheur.

Il n'y a qu'un grand précepte, c'est de s'assimiler à Dieu.

On s'assimile à Dieu par degrés, & le premier c'est d'imiter les bons génies, & d'avoir leur prudence, leur justice & leur tempérance.

Il faut être persuadé de la matiere actuelle de sa condition, & regarder le corps comme une prison dont l'ame tirée par la mort, passera à la connoissance de la nature essentielle & vraie ; si l'homme a été heureusement né, s'il a reçu une éducation, des mœurs, des sentimens conformes à la loi générale, & s'il a pratiqué les maximes de la sagesse.

L'effet nécessaire de ces qualités sera de se séparer des choses humaines & sensibles, & de s'attacher à la contemplation des intelligibles.

Voilà la préparation au bonheur : on y est initié par les mathématiques.

Les pas suivant consistent à dompter ses passions, & à s'accoutumer à la tâche du philosophe, ou à l'exercice de la vertu.

La vertu est la meilleure & la plus parfaite affection de l'ame qu'elle embellit, & où elle assied la constance & la fermeté, avec l'amour de la vérité dans la conduite & les discours, seul ou avec les autres.

Chaque vertu a sa partie de l'ame à laquelle elle préside ; la prudence préside à la partie qui raisonne ; la force à la partie qui s'irrite ; la tempérance à la partie qui desire.

La prudence est la connoissance des biens, des maux & des choses qui tiennent le milieu ; la force est l'observation légitime d'un décret doux ou pénible ; la tempérance est l'assujettissement des passions à la raison. La justice est une harmonie particuliere de ces trois vertus, en conséquence de laquelle chaque partie de l'ame s'occupe de celle qui lui est propre, de la maniere la plus conforme à la dignité de son origine : la raison commande, & le reste obéit.

Les vertus sont tellement enchaînées entr'elles, qu'on ne peut les séparer : celui qui péche est déraisonnable, imprudent & ignorant. Il est impossible que l'homme soit en même-temps prudent, intempérant & pusillanime.

Les vertus sont parfaites : elles ne s'augmentent & ne se diminuent point : c'est le caractere du vice.

La passion est un mouvement aveugle de l'ame frappée d'un objet bon ou mauvais.

Les passions ne sont point de la partie raisonnable, aussi naissent-elles & passent-elles malgré nous.

Il y a des passions sauvages & féroces, il y en a de douces.

La volupté, la douceur, la colere, la commisération, sont du nombre des ces dernieres ; elles sont de la nature de l'homme, elles ne commencent à être vicieuses qu'en devenant excessives.

Les passions sauvages & féroces ne sont pas dans la nature, elles naissent de quelque dépravation particuliere. Telle est la misantropie.

Dieu nous a rendu capables de plaisir & de peine.

Il y a des peines de corps, des peines d'ame, des peines injustes, des peines outrées, des peines raisonnables, des peines mesurées, des peines contraires au bien, & d'autres qui lui sont conformes.

L'amitié est une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également soigneux, l'un du bonheur de l'autre ; égalité qui s'établit & se conserve par la conformité des moeurs.

L'amour est une espece d'amitié.

Il y a trois sortes d'amour ; un amour honteux & brutal, qui n'a d'objet que la volupté corporelle ; un amour honnête & céleste, qui ne regarde qu'aux qualités de l'ame ; un amour moyen, qui se propose la jouissance de la beauté de l'ame & du corps.

De

De la politique de Platon.

Les fonctions des citoyens dans la république, semblables à celles des membres du corps, se réduiront à la garder, à la défendre & à la servir. Les gardiens de la république veillent & commandent; les défenseurs prennent les armes & se battent; ses serviteurs sont répandus dans toutes les autres professions.

La république la plus heureuse est celle où le souverain, philosophe, connoît le premier bien.

Les hommes vivront misérables, tant que les philosophes ne regneront pas, ou que ceux qui regnent, privés d'une sorte d'inspiration divine, ne seront pas philosophes.

La république peut prendre cinq formes différentes; l'aristocratie, où un petit nombre de nobles commandent; la timocratie, où l'on obéit à des ambitieux; la démocratie, où le peuple exerce la souveraineté; l'oligarchie, où elle est confiée à quelques-uns; la tyrannie ou l'administration d'un seul, la plus mauvaise de toutes.

Si l'administration pêche, il faut la corriger; c'est l'usage d'un nombre d'hommes de toute âge & de toute condition, dont les différens intérêts se balanceront.

L'usage commun des femmes ne peut avoir lieu que dans une république parfaite.

La vertu de l'homme politique consiste à diriger ses pensées & ses actions au bonheur de la république.

Des successeurs de Platon.

Ceux qui succéderent à Platon ne professe-

rent point tous rigoureusement sa doctrine. La philosophie souffrit différentes altérations, qui distinguerent l'académie en ancienne, moyenne, nouvelle & derniere. L'ancienne fut de vrais *Platoniciens*, au nombre desquels on compte Speusippe, Xénocrate, Polemon, Cratès & Crantor. La moyenne, de ceux qui retinrent ses idées, mais qui éleverent la question de l'imbécillité de l'entendement humain, & de l'incertitude de nos connoissances, parmi lesquels on nomme Arcésilaüs, Lacyde, Carnéade, Clitomaque, & qui se divisa dans la suite en quatrieme & cinquieme; celle-ci sous Philon & Charmide; celle-là sous Antiochus.

De l'académie premiere ou ancienne, ou des vrais Platoniciens.

De Speusippe.

Ce philosophe occupa la chaire de Platon, son oncle; ce fut un homme d'un caractere doux; il prit plus de goût pour Lasthénie & pour Axiothée, ses disciples, qu'il ne convenoit à un philosophe valétudinaire. Un jour qu'on le portoit à l'académie sur un brancart, il rencontra Diogene, qui ne répondit à son salut qu'en lui reprochant la honte de vivre dans l'état misérable où il étoit. Frappé de paralysie, il se nomma pour successeur Xénocrate. On dit qu'il mourut entre les bras d'une femme. Il exigea un tribut de ses auditeurs. Il aima l'argent. Il avoit composé des poëmes; on les lui faisoit réciter en le payant, quoiqu'ils fussent peu conformes aux bonnes mœurs. Au reste, on peut rabattre de

ces imputations odieuses, qui n'ont d'autres garans que le témoignage de Denis de Syracuse, qui avoit haï, persécuté & calomnié Platon, & qui peut-être n'en usa pas avec plus d'équité pour Speusippe, parent de Platon, ennemi de la tyrannie, & ami de Dion, que les terreurs de Denis tenoit en exil. Aristote acheta les ouvrages de Speusippe, trois talens, somme exhorbitante, mais proportionnée apparamment au mérite qu'il y attachoit, ou à la haine qu'il portoit au *platonisme*, sorte de philosophie qu'il avoit médité d'éteindre à quelque prix & par quelque moyen que ce fût. Speusippe s'occuppa à remarquer ce que les sciences avoient de commun, à les rapprocher, & à les éclairer les unes par les autres. Il marcha sur les traces de Pythagore; il distingua les objets en sensibles & en intellectuels, & il comparoît les sens aux doigts expérimentés d'une joueuse de flûte. Du reste, il pensa sur le bonheur, sur la vérité, sur la vertu & la république, comme Platon, dont il différa moins par les idées que par l'expression.

Xénocrate naquit dans le cours de la 95ᵉ olympiade; il eut l'intelligence lente & pesante. Platon le comparoît à un âne paresseux qui avoit besoin d'éperons, & Aristote à un cheval fougeux à qui il falloit un mors. Il avoit les mœurs dures, l'extérieur rebutant, & son maître lui répétoit sans cesse de sacrifier aux graces. Il se comparoît lui-même à un vase dont le col étoit étroit, qui recevoit difficilement, mais qui retenoit bien. Il montra bien à la cour de Denis qu'il étoit capable d'attachement & de reconnoissance, en disant avec hardiesse au tyran,

qu'on ne disposoit point de la tête de Platon sans avoir auparavant disposé de celle de Xénocrate. Il se conforma rigoureusement à la discipline & à la doctrine de l'académie ; il représenta Platon par la pureté de ses moeurs & la gravité de son maintien, & de ses discours. Telle fut l'opinion qu'on eut de sa véracité, qu'appellé en témoignage, les juges le dispenserent du serment. Envoyé en ambassade à Philippe de Macédoine, les présens de ce souverain ne le tenterent point, & il refusa constamment de conférer avec lui secrétement. Il servoit utilement sa patrie en d'autres circonstances non moins importantes, sans qu'il en coûtât rien à son intégrité. Il rémit à Alexandre la plus grande partie des cinquantes talens qu'il lui fit offrir ; il n'est pas surprenant, après ces marques de désintéressement, qu'il fût pauvre, & qu'il ne se trouvât pas en état de payer le tribut qu'on exigeoit dans Athenes de ceux qui voyageoient ; mais il l'est beaucoup, que faute de payement ces Athéniens, dont il avoit si bien mérité l'estime, l'aient vendu, & qu'il n'ait été rendu à la patrie que par la bienfaisance de Démétrius de Phalere, qui le racheta. Phyrné, qui avoit fait gageure avec quelques jeunes libertins qu'elle le corromproit, eût perdu la haute opinion de ses charmes, le préjugé qu'elle avoit conçu de la foiblesse de Xénocrate, & la somme qu'elle avoit déposée ; mais elle retira son argent, en disant qu'elle s'étoit engagée à émouvoir un homme, mais non une statue. Il falloit que celui qui résistoit à Phyrné fût ou passât pour impuissant. On crût de Xénocrate qu'il s'étoit assuré de lui-

même, en se détachant des organes destinés à la volupté, long-temps avant que de passer la nuit à côté de la célebre courtisane. Les enfans même le respectoient dans les rues, & sa présence suspendoit leurs jeux. Ce fut un homme silencieux. Il disoit qu'il s'étoit quelquefois répenti d'avoir parlé, jamais de s'être tu. Il se distingua par sa clémence, par sa sobriété, & toutes les vertus qui caractérisent l'homme de bien & le philosophe. Il vécut de longues années sans aucun reproche. Il éloigna de son école, comme un vase sans anses, celui qui ignoroit la géométrie, l'astronomie & la musique. Il définit la réthorique comme Platon. Il divisa la philosophie en logique, physique & morale. Il prétendit qu'il falloit commencer la dialectique par le traité des mots. Il distingua les objets en sensibles, intelligibles & composés, & la connoissance en science, sensation & opinion. Il rapporta sa doctrine des Dieux à celle des nombres, à la monade ou l'unité qu'il appella *Dieu*, au nombre deux, dont il fit une divinité femelle, & à l'impair qui fut Jupiter. Il admit des puissances subalternes, tels que le ciel & les astres; & des démons diffus dans toutes la masse de l'univers, & adorés parmi les hommes sous les noms de Junon, de Neptune, de Pluton & Cérès. Selon lui, l'ame qui se meut d'elle-même fut un nombre. Il imagina trois denses différens; il composa les étoiles & le soleil de feu, & d'un premier dense; la lune d'un air particulier & d'un second dense. L'ame ne fut succeptible ni de densité, ni de rareté. Il disoit, tout ce qui est, est ou bien ou mal, ou indifférent; la ver-

tu est préférable à la vie, le plus grand des biens; &c. il mourut âgé de 82 ou 83 ans.

Polémon fut un de ces agréables débauchés, dont la ville d'Athenes fourmilloit. Un jour qu'il sortoit au lever du soleil de chez une courtisane avec laquelle il avoit passé la nuit, ivre d'amour & de vin, les cheveux épars, les pieds chancelans, ses vêtemens en désordre, la poitrine nue, ses brodequins tombans & à moitié détachés, une couronne en lambeaux, & placée irréguliérement sur sa tête, il apperçut la porte de l'école de Xénocrate ouverte; il entra; il s'assit, il plaisenta le philosophe & ses disciples. Les idées qu'on avoit-là du bonheur, quadroient peu avec celle d'un jeune homme qui auroit donné sa vie pour un verre de vin de Chio & un baiser de sa maîtresse. Xénocrate ne se déconcerta point; il quitta le sujet dont il entretenoit ses auditeurs, & se mit à parler de la modestie & de la tempérance. D'abord la gravité du philosophe abattit un peu la pétulance du jeune libertin; bientôt elle le rendit attentif. Polémon se tut, écouta, fut touché, rougit de de son état; & on le vit, à mesure que le philosophe parloit, embarrassé, se baisser furtivement, rajuster son prodequain, ramener ses bras nus sous son manteau, & jetter loin de lui sa couronne. Depuis ce moment il professa la vie la plus austere; il s'interdit l'usage du vin; il s'exerça à la fermeté, & il réussit au point que, mordu à la jambe par un chien enragé, il conserva sa tranquillité au milieu d'une foule de personnes que cet accident avoit rassemblées, & qui en étoient frappées de terreur. Il aima la soli-

tude autant qu'il avoit aimé la dissipation. Il se retira dans un petit jardin, & ses disciples se bâtirent des chaumieres autour de la sienne. Il fut chéri de son maître & de ses disciples, & honoré de ses concitoyens. Il forma Crantor, Cratès le stoïcien, Zénon & Arcésilaüs. Sa philosophie fut pratique. Il faut plus agir, disoit-il, que spéculer; vivre selon la nature; imiter Dieu; étudier l'harmonie de l'univers, & l'introduire dans sa conduite. Il mourut de ptisie dans un âge fort avancé.

Cratès l'athénien succéda à Polémon, son maître & son ami. Jamais deux jeunes hommes ne furent unis d'un lien plus solide & plus doux que ceux-ci. Ils eurent les mêmes études, les mêmes exercices, les mêmes amusemens, les mêmes sentimens, les mêmes vertus, les mêmes mœurs; & quand ils moururent, ils furent enfermés dans un même tombeau. Cratès écrivit de la philosophie, composa des pieces de théatre, & laissa des harangues. Arcésilaüs & Bion le boristhénite, se distinguerent dans son école. Il y eut plusieurs philosophes de son nom, avec lesquels il ne faut pas le confondre.

Crantor occupa l'académie après Polémon. Il fut philosophe & poëte dramatique. Son ouvrage *de luctu* eut beaucoup de réputation. Cicéron nous en a transmis les idées principales dans son livre *de la consolation*. Sa doctrine ne différa guere de celle de Platon. Il disoit: la vie de l'homme est un long tissu de miseres que nous nous faisons à nous-mêmes, ou auxquelles la nature nous a condamnés. La santé, la volupté & les richesses sont des biens, mais d'un prix fort

différent. L'absence de la douleur est un avantage qui coûte bien cher : on ne l'obtient que de la férocité de l'ame ou de la stupeur du corps. L'académie ancienne ou premiere finit à Crantor.

De l'académie moyenne.

Arcésilaüs ou *Arcésilas* en est le fondateur. Il naquit la premiere année de la cent seizieme olympiade ; il apprit les mathématiques sous Autolique, la musique sous Xaate, la géométrie sous Hypponique, l'art oratoire & la poésie sous différens maîtres ; enfin, la philosophie dans l'école de Théophraste, qu'il quitta pour entendre Aristote, qu'il quitta pour entendre Polémon. Il professa dans l'académie après la mort de Crantor. Ce fut un homme éloquent & persuasif. Il ménageoit peu le service dans ses disciples, cependant il en eut beaucoup. Il les aima ; il les sécourut dans le besoin. Sa philosophie ne fut pas austere. Il ne se cacha point de son goût pour les courtisanes, Théodorie & Philete. On lui reproche aussi le vin & les beaux garçons. A en juger par la constance qu'il montra dans ses douleurs de la goutte, il ne paroît pas que la volupté eût amolli son courage. Il vécut loin des affaires publiques, renfermé dans son école. On lui fait un crime de ses liaisons avec Hiéroclès. Il mourut en délire âgé de 75 ans. Il excita la jalousie de Zénon, d'Hyéronimus le péripatéticien, & d'Epicure. La philosophie académique changea de face sous Arcésilas. Pour se former quelque idée de cette révolution, il faut se rappeller,

1. Que les académiciens n'admettoient aucune ſcience certaine des choſes ſenſibles ou de la matiere, être qui eſt dans un flux & un changement perpétuel; d'où ils inféroient la modeſtie dans les aſſertions, les précautions dans les préjugés, l'examen, la patience & le doute.

2. Qu'ils avoient la double doctrine, l'éſotérique & l'exotérique; qu'ils combattoient les opinions des autres philoſophes dans leurs leçons publiques, mais qu'ils n'expoſoient leurs propres ſentimens que dans le particulier.

3. Qu'au temps où Socrate parut, Athenes étoit infectée de ſophiſtes, & que Socrate ne trouva pas de meilleur moyen de détromper ſes concitoyens de ces hommes vains, que d'affecter l'ignorance & le doute, que de les interroger ſur ce qu'il ſavoit mieux qu'eux, que de les embarraſſer, & que de les couvrir de ridicule.

4. Que ce doute affecté de Socrate, devint dans quelques-uns de ſes diſciples le germe d'un doute réel, ſur les ſens, ſur la conſcience & ſur l'expérience, trois témoignages auxquels Socrate en appelloit ſans ceſſe.

5. Qu'il en réſulta une ſorte de philoſophie incommode, inquiſitive, épineuſe, qui fut enſeignée principalement dans les écoles dialectiques, mégariques & érétriarques, où la fureur de diſputer pour & contre ſubſiſta très-long-temps.

6. Que *Platon*, homme d'un goût ſain, d'un jugement, d'un génie élevé & profond, ſentit bientôt la frivolité de ces diſciplines ſcholaſtiques, ſe tourna vers des objets plus importans, & ſongea à rappeller dans l'uſage de la raiſon une ſorte de ſobriété, diſtinguant entre les objets

de nos réflexions ceux qu'il nous étoit permis de bien connoître, & ceux sur lesquels nous ne pouvions jamais qu'opiner.

7. Qu'au temps d'Arcésilas, de Xénocrate & d'Aristote, il s'éleva une école nouvelle où l'on combattoit tous les systêmes connus, & où l'on élevoit sur leurs débris la doctrine de la foiblesse absolue de l'entendement humain, & de l'incertitude générale de toutes nos connoissances.

8. Qu'au milieu de cette foule de sectes opposées, la *philosophie de Platon* commença à souffrir quelque altération; que le silence sur la doctrine ésotérique avoit été mal gardé; que ce qu'on en avoit laissé transpirer étoit brouillé & confus dans les esprits, & qu'on pensa qu'il valloit mieux désaprendre ceux qui étoient mal instruits, que d'instruire ceux qu'on ne trouveroit peut-être pas assez dociles.

Voilà ce qui détermina Arcésilas à revenir à la méthode de Socrate, l'ignorance affectée, l'ironie & le doute. Socrate l'avoit employé contre les sophistes; Arcésilas l'employa contre les semi-philosophes, platoniciens ou autres. Il dit donc:

Principes de la philosophie d'Arcésilas.

On ne peut rien savoir, si ce n'est la chose que Socrate s'étoit réservée, c'est qu'on ne sait rien; encore cette chose-là même est-elle incertaine.

Tout est caché à l'homme; il ne voit rien; il ne conçoit rien. Il ne faut donc ni s'attacher à aucune école, ni professer aucun systême, ni rien affirmer, mais se contenir & se garan-

tir de cette témérité courante, avec laquelle on assure les choses les plus inconnues ; on débite comme des vérités les choses les plus fausses.

Il n'y a rien de plus honteux dans un être qui a de la raison, que d'assurer & d'approuver avant que d'avoir entendu & compris.

Un philosophe peut s'élever contre tous les autres, & combattre leurs opinions par des raisons au moins aussi fortes que celles qu'ils avancent en preuves.

Le sens est trompeur. La raison ne mérite pas qu'on la croie.

Le doute est très-raisonnable quant aux questions de la philosophie ; mais il ne faut pas l'étendre aux choses de la vie.

D'où l'on voit qu'un académicien de l'académie moyenne, ou un sceptique, différent très-peu ; qu'il n'y a pas un cheveu de différence entre le systême de Pirrhon & celui d'Arcésilas ; qu'Arcésilas ne permettoit pas qu'on appliquât ses principes à la justice, au bien, au mal, aux mœurs & à la société ; mais qu'il les regardoit seulement comme des instrumens très-incommodes pour l'orgueil dogmatique des sophistes de son temps.

Lacyde de Cyrene embrassa la doctrine d'Arcésilas. Il étoit établi dans les jardins de l'académie la quatrieme année de la 134e. olympiade. Il y professa pendant 24 ans. Il eut peu de disciples. On l'abandonna pour suivre Epicure. On préféra le philosophe qui prêchoit la volupté de l'ame & de sens, à celui qui décrioit la lumiere de l'une & le témoignage des autres ; & puis il n'avoit ni cette éloquence, ni cette subtilité, ni

cette vigueur avec laquelle Arcéſilas avoit porté le trouble parmi les dialectiques, les Stoïciens & les Dogmatiques. Lacyde céda ſa place à ſes deux diſciples, Télecle & Evrande. Evrande eut pour ſucceſſeur Egéſine de Pergame, & celui-ci Carnéade, qui fut le chef de l'académie nouvelle.

De l'académie nouvelle, ou troiſieme, quatrieme & cinquieme.

Les Athéniens furent un peuple folâtre, où les poëtes ne perdoient aucune occaſion de jetter du ridicule ſur les philoſophes, où les philoſophes s'occupoient à faire ſortir l'ignorance des poëtes, & à les rendre mépriſables, & où le reſte de la nation les prenoit les uns & les autres au mot, & s'en amuſoit; de-là cette multitude de mauvais contes qu'Athénée & Diogene de Laërce, & ceux qui ont écrit devant & après eux de l'hiſtoire littéraire de la Grece, nous ont tranſmis. Il faut convenir qu'une philoſophie qui ravaloit l'homme au deſſous de la bête, en le dépouillant de tous les moyens de connoître la vérité, étoit un ſujet excellent de plaiſanterie pour des gens oiſifs & méchans.

Carnéade naquit la troiſieme année de la 141e. olympiade. Il étudia la dialectique ſous le Stoïcien Diogene; auſſi diſoit-il quelquefois dans la diſpute : ou je vous tiens, ou Diogene me rendra mon argent. Il fut un de ceux que les Athéniens envoyerent à Rome à l'occaſion du ſac d'Orope. Son éloquence étoit rapide & violente; celle de Critolaüs, ſolide & forte; celle de Diogene, ſobre & modeſte. Ces trois hommes

parlerent devant les Romains & les étonnerent. Carnéade disputa de la justice pour & contre en présence de Galba & de Caton le censeur ; & Cicéron dit des raisons que Carnéade opposa à la notion du juste & de l'injuste, qu'il n'ose se promettre de le détruire, trop heureux s'il parvient à les émousser & à rassurer les loix & l'administration publique dont le philosophe grec a ébranlé les fondemens. Quoi qu'il en soit, Carnéade fut un imprudent. Son sujet étoit mal choisi ; & il n'étoit pas à présumer que les graves magistrats Romains supportassent un art qui rendroit problématiques les vérités les plus importantes. Comment Caton le censeur eut-il la patience d'écouter celui qui accusoit de fausseté la mesure intérieure des actions ? Ce Carnéade fut un homme terrible.

Il réunit en même-temps la subtilité, la force, la rapidité, l'abondance, la science, la profondeur ; en un mot, toutes les qualités avec lesquelles on dispose d'un auditeur. Ses principes different peu de ceux d'Arcésilas. Selon lui :

Nous n'avons aucun moyen incontestable de reconnoître la vérité, ni la raison, ni les sens, ni l'imagination ; il n'y a rien, ni en nous, ni hors de, nous qui ne nous trompe.

Il n'y a aucun objet qui affecte deux hommes de la même maniere, ou le même homme en deux momens différens.

Aucun caractere absolu de vérité, ni relatif à l'objet, ni relatif à l'affection.

Comment se rapporter à une qualité aussi inconstante que l'imagination ?

Point d'imagination sans la sensation, point de

raiſon ſans l'imagination. Mais ſi les ſens trompent, ſi l'imagination eſt infidele, ou s'ils diſent vrai, & qu'il n'y ait aucun moyen certain de s'aſſurer des cas où ils ne trompent pas, que penſer de la raiſon?

Tous les axiomes de Carnéade ſe réduiſent à décrier la mémoire, l'imagination, les ſens & la raiſon.

D'où il s'enſuit que la doctrine de l'académie moyenne fut à peu près la même que celle de l'académie nouvelle.

Et que l'académie différoit du pirrhoniſme, en ce qu'elle laiſſoit au philoſophe la vraiſemblance & l'opinion. L'académicien diſoit, *videre mihi videor*, & le pirrhonien, *nihil videre mihi videor.*

Carnéade ne reconnoiſſoit point l'exiſtence des Dieux; mais il ſoutenoit contre les Stoïciens que tout ce qu'ils en débitoient étoit vague & incertain.

Il raiſonnoit de la même maniere ſur le deſtin. Il démontroit qu'il y a des choſes en notre puiſſance; d'où il concluoit la fauſſeté de la concaténation générale, & l'impoſſibilité même pour Apollon de rien prédire des actions de l'homme.

Il faiſoit conſiſter le bonheur à imiter la nature, à ſuivre ſes conſeils, & à jouir de ſes préſens.

Le Carthaginois Clitomaque ſuccéda à Carnéade; il entra dans l'académie la deuxieme année de la 162e. olympiade, & l'occupa environ 30 ans. Celui-ci fut tout-à-fait pirrhonien; il ne laiſſa pas même au philoſophe le choix entre les choſes plus ou moins vraiſemblables. Il fit une

énigme également inexplicable de l'homme & de la nature. Il décria & l'observation, & l'expérience, & la dialectique qu'il comparoît à la lune qui croît & décroît.

Philon étudia plusieurs années sous Clitomaque. Charmidas lui succéda, & l'académie cessa à Antiochus l'Ascalonite.

Les académies premiere, moyenne & nouvelle, eurent des sectateurs chez les Romains.

Le platonisme se renouvella sous les empereurs. On nomme parmi ces nouveaux platoniciens Thrasile de Mende, qui vécut sous les regnes d'Auguste & de Tibere, Théon de Smyrne, Alcinoüs, l'hermaphrodite ou l'ennuque Favorinus, qui se distngua sous Trajan & sous Adrien, parce qu'étant Gaulois, il parla grec : ennuque il fut accusé d'adultere, rival en philosophie de l'empereur, il conserva sa liberté & sa vie; Calvisius Taurus qui parut du temps d'Antonin le pieux; Lucius Apullée, l'auteur du conte de l'âne d'or; Atticus, qui fut contemporain de l'empereur philosophe Marc-Aurele Antonin; Numenius d'Apamée, Maxime de Tyr, sous Commode, Plutarque & Gallien.

Ce fut alors que le *platonisme* engendra l'éclectisme.

Le christianisme commençoit à s'établir.

Cette philosophie s'éteignit ainsi que toutes les autres connoissances, & ne se renouvella qu'au temps où les Grecs passerent en Italie. Le premier nom que l'on trouve parmi les restaurateurs de la doctrine de Platon, est celui de George Gémistas Plitho; il vivoit à la cour de Michel Paleologue; douze ans avant le concile de Flo-

rence, qui fut tenu sous Eugene IV l'an 1438; & auquel il assista avec Théodore Gaza & Bessarion. Il écrivit un livre des loix que le patriarche de Constantinople Gennade fit brûler après la mort de l'auteur.

Bessarion fut disciple de Gémistus, & sectateur du *platonisme*. La vie de Gémistus & de Bessarion appartient plus à l'histoire de l'église qu'à celle de la philosophie.

Mais personne dans ce temps ne fut plus sincérement platonicien que Marsille Ficin. Il naquit à Florence en 1433. Il professa publiquement la philosophie. Il forma Ange Politien, Arétin, Cabalcante, Calderin, Mercat & d'autres. Il nous a laissé une traduction de Platon, si maigre, si seche, si dure, si barbare, si décharnée, qu'elle est à l'original, comme ces vieux barbouillages de peintures que les amateurs appellent *des croûtes*, sont aux tableaux du Titien ou de Raphael.

Jean Pic de la Mirandole, qui encouragea ses contemporains à l'étude de Platon, naquit en 1463. Celui-ci connut tout ce que les Latins, les Grecs, les Arabes & les Juifs avoient écrit de la philosophie. Il sut presque toutes les langues. L'amour de l'étude & du plaisir abrégerent ses jours. Il mourut avant l'âge de 32 ans.

Alors la philosophie prit une nouvelle face.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE

PYRRHONIENNE OU SCEPTIQUE.

LES Grecs étoient fatigués de tant de disputes sur le vrai & le faux, sur le bien & le mal, sur le beau & sur le laid, lorsqu'il s'éleva parmi eux une secte qui fit en peu de temps beaucoup de prosélites. Ce fut la *pyrrhonienne* ou *sceptique*. Dans les autres écoles, on avoit un systême reçu, des principes avoués, on prouvoit tout, on ne doutoit de rien : dans celle-ci, on suivit une méthode de philosopher toute opposée ; on prétendit qu'il n'y avoit rien de démontré ni de démontrable ; que la science réelle n'étoit qu'un vrai nom ; que ceux qui se l'arrogeoient n'étoient que des hommes ignorans, vains ou menteurs ; que toutes les choses dont un philosophe pouvoit disputer, restoient, malgré ses efforts, couvertes des ténebres les plus épaisses ; que plus on étudioit moins on savoit, & que nous étions condamné à flotter éternellement d'incertitudes en incertitudes, d'opinions en opinions, sans jamais trouver un point fixe d'où nous puissions partir & où nous puissions revenir & nous arrêter. D'où les *Sceptiques* concluoient qu'il étoit ridicule de définir ; qu'il ne falloit rien assurer ; que le sage suspendroit en tout son jugement ; qu'il ne se laisseroit point leurrer par la chimere de la vérité ; qu'il régleroit sa vie sur la ressemblance, montrant par sa circonspection que si la nature des choses ne lui étoit pas plus claire qu'aux dogmatiques les plus dé-

cidés, du moins l'imbécillité de la raiſon humaine lui étoit mieux connue.

Le *Sceptique* étoit donc un ennemi commun.

Pyrrhon, diſciple d'Anaxarque de la ſecte éléatique, exerça le premier cette philoſophie puſillanime & douteuſe, qu'on appelle de ſon nom *Pyrrhoniſme*, & de ſa nature *Scepticiſme*. Si l'on examine la méthode des académiciens, on ne la trouvera pas fort éloignée de celle de Pyrrhon.

Pyrrhon naquit à Elée de parens fort obſcurs. Il fut mauvais peintre avant que d'être philoſophe. Il eut pour premier maître Biſon, fils de Stilpon, diſciple de Clinomaque, qui l'inſtruiſit de cette dialectique épineuſe, particuliere aux Eriſtiques. Il entendit enſuite Anaxarque, diſciple de Métrodore de Chio, & s'attacha à ce philoſophe. Ils ſuivirent enſemble Alexandre dans l'Inde, & conférerent avec les Brachmanes & les Gymnoſophiſtes. Il ne retint de la doctrine de ſes maîtres que les principes qui favoriſoient ſon penchant naturel à ce doute. Il débuta d'une maniere qui ne dut guere moins offenſer que ſurprendre : il dit qu'il n'y avoit rien d'honnête ni de déshonnête, rien d'injuſte ni de juſte, rien de beau ni de laid, rien de vrai ni de faux, & ce furent ces premiers mots. L'éducation, l'uſage commun, l'habitude étoit, ſelon lui, les ſeuls fondemens des actions & des aſſertions des hommes. On aſſure que ſa conduite fut conſéquente à ſa philoſophie ; qu'il ne ſe précautionnoit contre rien ; qu'il ne ſe détournoit point ; qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bucher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occaſions les plus

périlleuses le témoignage évident de ses sens, & que souvent il dut son salut à ses amis qui l'accompagnoient. Si cela est, il faut regarder Pyrrhon comme une de ces têtes qui naissent étonnées, & pour qui tout est confondu : mais il n'en est rien ; il raisonnoit comme un insensé, & se conduisoit comme tout le monde. On lui remarqua seulement plus d'indifférence, plus d'indulgence & plus de résignation. N'ayant point d'avis, il n'étoit pas difficile de le déterminer ; nulle notion du bien & du mal, comment pouvoit-on l'offenser ? de quoi se seroit plaint un homme qui ne distinguoit pas la peine & le plaisir ? La suprême tranquillité d'ame qu'il avoit acquise étonnoit Epicure. Ses concitoyens le créérent grand-prêtre. Quelle que fût sa philosophie, le bien étoit donc la regle de sa vie : il n'en faut pas douter. L'acatalepsie de Pyrrhon ne s'étendoit pas au rapport des sens : c'étoit une arme qu'il avoit inventée contre l'orgueil des Dogmatiques, & qu'il n'employoit qu'avec eux. Il avoit ses sentimens particuliers dans l'école, & la conduite commune dans la société. Il fleurit dans la cent dixieme olympiade ; il mourut âgé de 90 ans. Les Athéniens lui éleverent une statue auprès du portique : il eut aussi un monument dans sa patrie.

Pyrrhon avoit appris sous Démocrite qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes ; que ce que nous regardons comme des qualités propres des corps n'étoient que des affections de notre entendement, des opinions, une disposition, un ordre, une perception ; dans l'école éléatique, que le témoignage des sens étoit trompeur ; sous

Stilpon, l'art funeste de disputer pour & contre presqu'avec un même avantage ; c'étoit un homme d'un caractere dur ; il voyoit les philosophes répandus en un infinité d'écoles opposées, & les uns sous le lycée, les autres sous le portique, criant : » C'est moi qui possede la vérité ; » c'est ici qu'on apprend à être sage ; venez messieurs, donnez-vous la peine d'entrer : mon » voisin n'est qu'un charlatan qui vous en imposera ». Et ces circonstances concoururent à le conduire au scepticisme qu'il professa.

Pyrrhon eut beaucoup de sectateurs. Le premier dont on fasse mention est Euriloque : c'étoit un homme violent dont la conduite rendit de temps en temps ridicule une secte qui prêchoit le doute dans la recherche de la vérité, & l'ataraxie dans l'usage des passions : il avoit gardé pour les sophistes la haine de son maître ; cependant ils le harcelerent tellement en Elide par leurs questions épineuses, que d'impatience Euriloque jetta par terre son manteau & se précipita dans l'Alphée, laissant une fleuve entr'eux & lui.

Il y eut un Pyrrhon d'Athenes, disciple de Pyrrhon d'Elée, aimant la solitude comme son maître, & fuyant aussi les disputes de l'école & le tumulte du monde.

Timon le Phliasien fut danseur avant que d'être *Sceptique* ; mais dégoûté de cet art frivole, il alla à Mégare étudier la dialectique sous Stilpon, & de Mégare en Elide, écouter Pyrrhon. Il aima la table : il se faisoit un honneur de bien boire : ses débauches le réduisirent à la mendicité ; alors il se mit à courir l'Hellespont & la Propontide, professant la philosophie &

prêchant la ſobriété. Il ſe fit de la réputation dans ce voyage ; il rétablit ſes affaires, & reparut dans Athenes, où il demeura juſqu'à ſa mort. Ce fut un homme de grande pénétration ; perſonne ne ſaiſiſſoit plus rapidement & plus ſûrement le vice d'un raiſonnement, ni le foible d'un ſyſtême. Maître dans l'art de manier l'ironie, il accabloit de ridicule ceux qu'il avoit terraſſés : il ſe plut à écrire des ſatyres. La calomnie & la médiſance n'y étoient pas épargnées : il déchira les plus honnêtes gens, & n'en fut que plus agréable au peuple Athénien. Il donna une des plus fortes preuves qu'on puiſſe exiger de la ſincérité de ſon indifférence philoſophique ; c'eſt qu'auteur d'ouvrages, il en ſoignoit ſi peu les copies, qu'elles étoient pourries, rongées des rats, perdues, & que ſouvent il étoit obligé de ſuppléer les endroits défectueux, de mémoire. Il mourut âgé de 90 ans.

La ſecte pyrrhonienne dura peu. Elle s'éteignit depuis Timon le Phliaſien juſqu'à Enéſideme, contemporain de Cicéron. En voici les principaux axiomes.

Le ſcepticiſme eſt l'art de comparer entr'elles les choſes qu'on voit & qu'on comprend, & de les mettre en oppoſition.

On peut oppoſer ou les choſes qu'on voit à celles qu'on voit, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on entend, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on voit.

L'ataraxie eſt le but du ſcepticiſme.

Son grand axiome, c'eſt qu'il n'y a point de raiſon qui ne puiſſe être contrebalancée par une raiſon oppoſée & de même poids.

Le ſceptique ne décide rien ; ce n'eſt pas qu'il

ne ſoit affecté comme les autres hommes, & que la ſenſation n'entraîne ſon jugement; mais il réſerve ſon doute, pour l'oppoſer à l'orgueil des dogmatiques, pour qui tout eſt évident dans les ſciences.

Sous ce point de vue, le ſceptique ne forme point une ſecte; toute ſecte ſuppoſant un ſyſtême de pluſieurs dogmes liés entr'eux, & énonçant des choſes conformes aux objets des ſens.

C'eſt un ſectaire, en ce qu'il y a des apparences d'après leſquelles il ſe croit obligé de régler ſa conduite.

Il ne nie point les apparences, mais bien tout ce qu'on affirme de l'objet apparent.

Il a trois motifs qui le déterminent à acquieſcer aux apparences; l'inſtruction naturelle; l'effort des paſſions; les loix, les uſages & la tradition des arts.

Celui qui prononcera qu'il y a quelque choſe de bon ou de mauvais en ſoi, ſera troublé toute ſa vie, tantôt par l'abſence du bon, tantôt par la préſence du mauvais; il cherchera à éloigner une choſe, & en rapprocher une autre, & il ſera tout à ce travail.

Le ſceptique peut ſe promettre l'ataraxie, en ſaiſiſſant l'oppoſition des choſes qu'on apperçoit par le ſens & de celles qu'on connoît par la raiſon, ou par la ſuſpenſion du jugement lorſque l'oppoſition dont il s'agit ne peut être ſaiſie.

Il y a dix lieux communs qui conduiſent à la ſuſpenſion du jugement.

Le premier, c'eſt que les images varient ſelon la différence des animaux.

Le ſecond, c'eſt que les images varient ſelon

la différence des hommes; elles ne sont pas les mêmes d'un homme à un autre.

Le troisieme se tire de la différence des sens; ce qui est agréable à l'odorat est souvent désagréable au goût.

Le quatrieme, des circonstances; comme les habitudes, les dispositions, les conditions, le sommeil, la veille, l'âge, le mouvement, le repos, l'amour, la haine, la faim, la société, la confiance, la crainte, la joie, le chagrin. Toutes ces choses influent d'un homme à un autre dans le même moment, & d'un homme à lui-même en différens momens, où il est d'expérience que les images varient.

Le cinquieme, des positions, des temps, des lieux, & des intervalles.

Le sixieme, de la combinaison, car aucun objet ne tombe solitaire sous nos sens; peut-être pouvons-nous prononcer sur cette combinaison, mais non sur les objets combinés.

Le septieme, des quantités & des constitutions des sujets.

Le huitieme, des rapports.

Le neuvieme, de la fréquence & de la rareté des sensations.

Le dixieme, des constitutions, des coutumes, des loix, des superstitions, des préjugés, des dogmes qui présentent une foule d'oppositions qui doivent suspendre le jugement de tout homme circonspect, sur le fond.

A ces lieux des anciens sceptiques, ceux qui vinrent après en ajouterent cinq autres, la diversité des opinions du philosophe & du peuple, du philosophe au philosophe, du philosophe à

l'homme du peuple, & de l'homme du peuple à l'homme du peuple ; le circuit des raiſons à l'infini ; la condition à celui qui voit ou comprend relativement à l'objet vu ou compris ; les ſuppoſitions qu'on prend pour des principes démontrés, la pétition de principe dans laquelle on prouve une choſe par une autre, & celle-ci par la premiere.

Les étiologies des dogmatiques peuvent ſe réfuter de huit manieres ; en montrant, 1°. que l'eſpece de la cauſe aſſignée n'eſt pas de choſes évidentes, ni une ſuite avouée de choſes évidentes ; 2°. qu'entre différens partis qu'on pourroit prendre, ſi l'on connoiſſoit toutes les raiſons de ſe déterminer, on ſuit celui qu'il plaît aux dogmatiques qui celent ou qui ignorent les raiſons qui rendroient perplex ; 3°. que tout ce qui eſt eſt ſoumis à un ordre, & que leurs raiſons n'en montrent point ; 4°. qu'ils admettent les apparences comme elles ſe font, & qu'ils imaginent avoir conçu la maniere dont ſe font les non-apparens, tandis que les apparens & les non-apparens ont peut-être une même maniere d'être, peut-être une maniere particuliere & diverſe ; 5°. que preſque tous rendent raiſon d'après les élémens ſuppoſés, & non d'après des loix générales, communes & avouées ; 6°. qu'ils choiſiſſent les phénomenes qui s'expliquent facilement d'après leurs ſuppoſitions, mais qu'ils ferment les yeux ſur ceux qui les contrediſent & les renverſent ; 7°. que les raiſons qu'ils rendent répugnent quelquefois, non-ſeulement aux apparences, mais à leurs propres hypotheſes ; 8°.

qu'ils concluent des apparences à ce qui est en question, quoiqu'il n'y ait pas plus de clarté d'un côté que de l'autre.

Il est impossible d'apporter une raison qui convienne généralement à toutes les sectes de philosophes, aux sens, à la chose, aux apparences.

Le sceptique ne définit point son assentiment, il s'abstient même d'expressions qui caractérisent une négation ou une affirmation formelle. Ainsi il a perpétuellement à la bouche, » je ne définis » rien, pas plus ceci que cela; peut-être oui, » peut-être non; je ne sais si cela est permis ou » non-permis, possible ou impossible; qu'est-ce » qu'on connoît? être & voir est peut-être une » même chose «.

Dans une question proposée par le dogmatique, le pour & le contre lui conviennent également.

Quand il dit qu'on ne comprend rien, cela signifie que de toutes les questions agitées entre les dogmatiques, il n'en a trouvé aucune parmi celles qu'il a examinées, qui soit compréhensible.

Il ne faut confondre le scepticisme ni avec l'héraclitisme, ni avec le démocritisme, ni avec le système de Protagoras, ni avec la philosophie de l'académie, ni avec l'empirisme.

Il n'y a aucun caractere théorétique du vrai & du faux, il y a en a un pratique. Le caractere théorétique qu'on apporte du vrai & du faux, doit avoir le sien; je raisonne de même que celui-ci, & ainsi à l'infini.

Le caractere théorétique du vrai ou du faux, dans celui qui juge, ou dans l'homme, ne se peut ni entendre, ni démontrer,

Quel eſt entre tant d'avis oppoſés, celui auquel il faut ſe conformer.

Le caractere du vrai & du faux conſidéré relativement au ſens & à l'entendement n'eſt pas moins obſcur. L'homme ne juge pas par le ſens ſeul, par l'entendement ſeul, ni par l'un & l'autre conjointement.

Le caractere du vrai & du faux relativement à l'imagination eſt trompeur; car qu'eſt-ce que l'image? Une impreſſion faite dans l'entendement par l'objet apperçu. Comment arrive-t-il que ces impreſſions tombent ſucceſſivement les unes ſur les autres, & ne ſe brouillent point? Quand d'ailleurs cette merveille s'expliqueroit, l'imagination priſe comme une faculté de l'entendement ne ſe concevroit pas plus que l'entendement qui ne ſe conçoit point.

Quand nous conviendrions qu'il y a quelque caractere de la vérité, à quoi ſerviroit-il? Les dogmatiques nous diſant que la vérité abſtraite ne ſubſiſte pas, elle n'eſt rien.

Une choſe obſcure n'a point de caractere qui démontre que cette choſe ſoit plutôt cela qu'autre.

Mais la liaiſon dans le raiſonnement ne ſe connoît pas plus que l'objet; il faut toujours en venir à prouver une liaiſon par une autre; ou celle-ci par celle-là, ou procéder à l'infini, ou s'arrêter à quelque choſe de non démontré.

D'où il s'enſuit qu'on ne ſait pas même encore ce que c'eſt qu'une démonſtration, car toutes les parties du raiſonnement ne co-exiſtent pas enſemble, ni la démonſtration qui en réſulte, ni la force concluſive, ni ſéparément.

Le ſyllogiſme ſimple eſt vicieux; on l'appuie

ſur une baſe ruineuſe, ou des propoſitions univerſelles, dont la vérité eſt admiſe ſur une induction faite des ſingulieres, ou des propoſitions ſingulieres, dont la vérité eſt admiſe ſur une conceſſion précédente de la vérité des univerſelles.

L'induction eſt impoſſible, car elle ſuppoſe l'exhauſtion de tous les ſinguliers : or, les ſinguliers ſont infinis en nombre.

Les définitions ſont inutiles ; car celui qui définit ne comprend pas la choſe par la définition qu'il en donne, mais il applique la définition à une choſe qu'il a compriſe ; & puis ſi nous voulons tout définir, nous retomberons dans l'impoſſibilité de l'infini ; & ſi nous accordons qu'il y a quelque choſe qu'on peut comprendre ſans définition, il s'enſuivra qu'alors les définitions ſont inutiles, & que par conſéquent il n'y en a point de néceſſaire.

Autre raiſon pour laquelle les définitions ſont inutiles ; c'eſt qu'il faut commencer par établir la vérité des définitions, ce qui engage dans des diſcuſſions interminables.

Le genre ou l'eſpece ſont, ou des notions de l'entendement, ou des ſubſtances. Si c'eſt le premier, il y a la même incertitude que s'il s'agiſſoit de l'entendement ; ſi c'eſt le ſecond, les eſpeces ne peuvent être compriſes dans les genres, & il n'y a plus ni eſpeces, ni genres,

Des différens ſophiſmes qu'on peut faire, la dialectique ne réſout que ceux dont la ſolution eſt inutile ; ce n'eſt point le dialecticien, c'eſt l'homme verſé dans l'art ou la ſcience qui les réſout.

Il en faut dire autant des amphibologies. Les diſtinctions du dialecticien ſont utiles dans le cours

de la vie ; c'eſt l'homme inſtruit de l'art ou de la ſcience qui appercevra l'amphibologie qui tromperoit.

Si le ſceptique ne voit que de l'incertitude dans la philoſophie naturelle, croit-on que la philoſophie morale lui ſoit moins ſuſpecte ?

Il ſe conforme à la vie commune, & il dit avec le peuple, il y a des Dieux, il faut les adorer, leur providence s'étend ſur tout ; mais il diſpute de ces choſes contre le dogmatique dont il ne peut ſupporter le ton déciſif.

Entre les dogmatiques, les uns diſent que Dieu eſt corporel, d'autres qu'il eſt incorporel ; les uns qu'il a forme, les autres qu'il n'en a point ; les uns qu'il eſt dans le lieu, les autres qu'il n'y eſt pas ; les uns qu'il eſt dans le monde, les autres qu'il eſt hors du monde : mais que peut-on prononcer ſur un être dont la ſubſtance, la nature, la forme, & le lieu ſont inconnus ?

Les preuves que les dogmatiques apportent de ſon exiſtence ſont mauvaiſes ; ou l'on procéde par l'évident ou par l'obſcur ; par l'évident, c'eſt une abſurdité, car ſi l'on conçoit ce que l'on ſe propoſe de démontrer, la démonſtration ne ſignifie rien ; par l'obſcur, c'eſt une impoſſibilité.

On ne peut ni démontrer l'exiſtence de Dieu, ni la reconnoître pour la providence ; car s'il ſe mêloit des choſes d'ici-bas, il n'y auroit ni mal phyſique, ni mal moral.

Si Dieu ne ſe montre point par ſa providence, ſi l'on ne remarque point des veſtiges de ſon exiſtence dans quelques effets ; ſi on ne le conçoit ni en lui, ni par quoi que ce ſoit hors de lui, d'où ſait-on qu'il eſt ?

Il faut ou nier qu'il existe, ou le rendre auteur du mal qu'il n'a point empêché, s'il l'a pu, ou les rendre impuissant, s'il s'est fait sans qu'il pût l'empêcher. Le dogmatique est serré entre l'impuissance d'un côté, ou la mauvaise volonté de l'autre.

Il est vraisemblable qu'il y a cause; car sans cause comment y auroit-il accroissement, décroissement, génération, corruption, mouvement, repos, effets. Mais, d'un autre côté, on peut soutenir avec le même avantage & la même vraisemblance qu'il n'y a point de cause, car la cause ne se connoît que par l'effet; l'effet ne se conçoit que par la cause: comment sortir de ce cercle?

D'ailleurs, puisqu'il s'agit de l'existence de la cause, dès le premier pas on sera forcé de remonter à la cause de cette cause, & à la cause de celle-ci, & ainsi de suite à l'infini: or, ce progrès de causes à l'infini est impossible.

Les principes matériels ne se comprennent pas davantage; les dogmatiques en parlent d'une infinité de manieres diverses; il n'y a aucun caractere de vérité qui décide plutôt en faveur d'une opinion que d'un autre.

Le corps est incompréhensible par lui-même. Il n'est rien sans la longueur, la largeur, la profondeur, & l'impénétrabilité, & ces qualités ne sont rien sans le corps.

Voilà pour les corps simples; l'incertitude est bien autre pour les composés. On ne sait ce que c'est que le contact, la combinaison, l'affinité, la sympathie, le mêlange; & la diversité des opinions est infiniment plus grande encore. Ceux qui

assurent qu'il y a mouvement ont pour eux l'expérience; ceux qui le nient ont pour eux la raison. Comme homme qui juge d'après les apparences, le sceptique l'admet; comme philosophe qui demande la démonstration de tout ce qu'il admet, il le rejette. Le raisonnement qui suit, entr'autres, suspend sur-tout son jugement dans la question du mouvement. S'il y a quelque chose de mu, il l'est ou de lui-même, ou par un autre. S'il est mu par un autre, celui-ci le sera ou de lui-même, ou par un autre, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on soit arrivé à un être mu de lui-même, ce qui ne se conçoit pas.

L'accroissement, la diminution, la soustraction, la translation offrent les mêmes difficultés que le mouvement.

Le tout ne se comprend point; car qu'est-ce que le tout, sinon l'aggrégation de toutes les parties? Toutes les parties ôtées, le tout se réduit à rien.

Mais les parties ou elles sont parties du tout, ou parties les unes des autres, ou parties d'elles-mêmes. Parties du tout, cela ne se peut, car le tout & ses parties, c'est une même chose; parties les unes des autres ou d'elles-mêmes, cela ne se peut.

Mais s'il n'y a point notion certaine ni du tout, ni de ses parties; il n'y aura notion certaine ni d'addition, ni de soustraction, ni d'accroissement, ni de diminution, ni de corruption, ni de génération, ni d'aucun autre effet naturel.

Si la substance est fluxible comme le prétendent les dogmatiques, & que sans cesse il s'en échappe quelque chose, & que sans cesse quelque chose s'y joigne, il n'y a point de corps en re-

pos, aucun état permanent dans la ſubſtance.

Si le lien eſt l'eſpace que le corps occupe, ou il a les dimenſions mêmes du corps, ou il ne les a pas; s'il les a, c'eſt la même choſe que le corps; s'il ne les a pas, le lieu & le corps ſont inégaux.

Les dogmatiques ne ſavent ce que c'eſt que le lieu, l'eſpace & le vuide, ſur-tout s'ils diſtinguent le lieu du vuide; l'eſpace ayant des dimenſions, il s'enſuit ou que les corps ſe pénétrent, ou que le corps eſt ſon propre eſpace.

A juger du temps par les apparences, c'eſt quelque choſe; parce qu'en diſent les dogmatiques, on ne ſait plus ce que c'eſt.

La notion du temps eſt liée à celle du mouvement & du repos. Si de ces trois idées il y en a une d'incertaine, les autres le deviennent.



Le temps peut-il être triple? Le paſſé & le futur ne ſont pas: l'un n'eſt plus, l'autre n'eſt pas encore. Le préſent s'échappe, & la vîteſſe le dérobe à notre conception.

Le ſceptique compte dans la ſociété, il ſait ce que c'eſt que nombre quand il n'en diſpute pas avec les dogmatiques; mais il ne les a pas plutôt entendus ſur ce ſujet, que toutes ſes notions ſe confondent.

Lorſque les dogmatiques rapportent le bien à ce qui excite notre deſir, à ce qui nous eſt utile, à ce qui fait notre bonheur, ils ſpécifient bien les effets du bien, mais ils ne déſignent point ce que c'eſt.

Chacun a ſon bien particulier. Il n'y a aucun bien qui ſoit bien & qui le ſoit de la même maniere pour deux individus: la notion du bien eſt

donc aussi vague qu'aucune autre.

Le desir du bien n'est pas le bien, sans quoi nous aurions le bien que nous désirons, ce n'est pas la chose désirée, car la chose désirée n'est en elle-même ni le bien, ni le mal. Le bien n'est donc ni en nous, ni hors de nous : ce n'est donc rien.

Quand le sceptique établit entre les choses les distinctions de bien & de mal, de juste & d'injuste, il se conforme à l'usage, au lieu que le dogmatique croit se conformer à l'évidence & à la raison.

Le sceptique est sans passion relativement à certaines choses, & très-modéré dans sa passion relativement à d'autres. Tout est affaire de convention pour lui. Il sait que ce qui est bien dans un moment est pour lui, dans le moment est mal pour un autre, & dans le moment suivant sera mal pour lui; que ce qui est estimé honnête ou déshonnête dans Athenes ou dans Rome, prend ailleurs le nom d'indifférent. Quoiqu'il voie, quoiqu'il entende, quoiqu'on fasse, il reste immobile; tout lui paroît également bien ou mal, ou rien en soi.

Mais si le bien & le mal ne sont rien en soi, il n'y a plus de regle, ni de moeurs, ni de vie.

La vertu est une habitude; or, on ne sait ce que c'est qu'une habitude ni en soi, ni dans ses effets.

Les mots d'arts & de sciences sont pour le sceptique vuides de sens. Au reste, il ne soutient ces paradoxes que pour se détacher des choses, écarter les troubles de son ame, réduire ce qui l'environne à sa juste valeur, ne rien craindre, ne rien desirer, ne rien admirer, ne rien louer,

ne

ne rien blâmer, être heureux, & faire sentir au dogmatique sa misere & sa témérité.

D'où l'on voit que le doute avoit conduit le sceptique à la même conclusion que le Stoïcien tenoit de la nécessité.

Que ces philosophes avoient rendu à la philosophie un service très-important en découvrant les sources réelles de nos erreurs, & en marquant les limites de notre entendement.

Qu'au sortir de leur école on devoit prononcer, avec beaucoup de circonspection, sur toutes les choses qu'on croyoit entendre le mieux.

Que leur doctrine indiquoit les objets sur lesquels nous étions dans les ténebres, & que nous ne connoîtrions jamais.

Qu'elle tendoit à rendre les hommes indulgens les uns envers les autres, & tempérer en tout l'impétuosité des passions.

Et que la conclusion qu'on en tiroit, c'est qu'il y a dans l'usage de la raison une sorte de sobriété dont on ne s'écarte point impunément.

Il n'étoit pas possible qu'une secte qui ébranloit tout principe, qui disoit que le vice & la vertu étoient des mots sans idées, & qu'il n'y avoit rien en soi de vrai & de faux, de bon & de mauvais, de bien & de mal, de juste & d'injuste, d'honnête & de déshonnête, fit de grands progrès chez aucun peuple de la terre. Le sceptique avoit beau protester qu'il avoit une maniere de juger dans l'école & une autre dans la société, il est sûr que sa doctrine tendoit à avilir tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Nos opinions ont une influence trop immédiate sur nos actions pour qu'on puisse trai-

ter le ſcepticiſme avec indifférence. Cette philoſophie ceſſa promptement dans Athenes; elle fit peu de progrès dans Rome, ſur-tout ſous les empereurs. Auguſte favoriſa les Stoïciens & les Péripatéticiens; ſes courtiſans étoient tous Epicuriens; le ſuperſtitieux Tibere inclina pour le pythagoriſme & la divination; Caïus, Claude & Néron ne firent aucun cas de la philoſophie & des philoſophes; les Pythagoriciens & les Stoïciens furent en honneur à la cour de Veſpaſien & de Tite; Trajan & Adrien les aimerent tous indiſtinctement. Les Antonins profeſſerent eux-mêmes la philoſophie dogmatique & ſtoïcienne. Julie concilia la faveur de Sévere aux Platoniciens; il parut cependant de temps en temps quelques ſceptiques.

On donne ce nom à Claude Ptolomée. Il eſt ſûr qu'il fit aſſez peu de cas de la raiſon & des lumieres de l'entendement. Corneille Celſe avoit une érudition trop variée & trop ſuperficielle pour être dogmatique. Nous ne dirons rien de Sextus Empiricus; qui eſt-ce qui ne connoît pas ſes hypothipoſes? Sextus Empiricus étoit Africain. Il écrivit au commencement du troiſieme ſiecle. Il eut pour diſciple Saturnius, & pour ſectateur Théodore Tripolite. Le ſceptique Uranius parut ſous le regne de Juſtinien.

Le ſcepticiſme s'aſſoupit depuis ce temps juſqu'en 1562, que naquit le Portugais François Sanchez. Il publia un ouvrage intitulé, *de multum nobili & primis univerſali ſcientia quod nihil ſcitur*. Ce fut une maniere adroite d'attaquer l'ariſtotéliſme ſans ſe compromettre. Sanchez en vouloit aux erreurs qui regnoient de ſon temps.

Jérôme Hirnhaym en vouloit à toute connoissance humaine, comme il paroît par le titre de son ouvrage. *De tylho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso humore, difficultate, labilitate, falsitate, jactantia, presumptione, incommodis & periculis, tractatus brevis, in quo etiam vera sapientia à falsa discernitur, & simplicitas mundo contempta extollitur, idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus.* Hirnhaym étoit chanoine de l'ordre des prémontrés, & abbé de Strahow en Boheme. Ce pieux sceptique poussa le doute aussi loin qu'il peut aller. Il n'y a pour lui aucun axiome de philosophie qui soit infaillible. Il oppose la philosophie à la théologie, la révélation à la raison, la création à l'axiome, *ex nihilo nihil fit;* l'eucharistie à l'axiome, il est impossible qu'un même corps soit en plusieurs lieux à la fois; la trinité à l'axiome que un & un font deux, & deux & un font trois. Selon lui, les apôtres qui ont véçu avec Jesus-Christ, qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui l'ont touché, avec qui ils ont mangé, ne sont sûrs de ces faits que par la foi, & non par le témoignage de leurs sens qui a pu les tromper. Il rapporte tout à l'infaillibilité de l'église: le bon homme ne s'apperçoit pas que cette proposition, l'église est infaillible, ne peut jamais acquérir l'évidence qu'il refuse à celles-ci; il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même-temps; le tout est plus grand que sa partie, & autres qu'il combat de bonne foi.

Le Pyrrhonien, François la Motte le Vayer, naquit à Paris en 1586; c'est le Plutarque François. Il avoit beaucoup lu & beaucoup réfléchi.

Il eſt ſceptique dans ſon *Horatius Tuberon ;* cynique dans ſon *Hexameron Ruſtique ;* libre dans ſes écrits, & ſévere dans ſes mœurs ; c'eſt un des exemples à objecter à ceux qui ſe hatent de juger des actions des hommes par leurs diſcours.

Pierre-Daniel Huet marcha ſur les traces de la Motte le Vayer, & ſe montra parmi nous un des hardis contempteurs de la raiſon.

Huet naquit à Caen en 1630. Ce fut un des hommes les plus ſavans que nous ayons eu ; les lettres, la philoſophie, les mathématiques, l'aſtronomie, la poéſie, les langues hébraïque, grecque & latine, l'érudition, toutes les connoiſſances lui furent preſque également familieres. Il eut les liaiſons les plus étroites avec la plupart des grands hommes de ſon ſiecle, Petau, Labbe, Coſſart, Bochard, Vavaſſor & Rapin. Il inclina de bonne heure au ſcepticiſme, prenant la force de ſon eſprit qu'il trouvoit ſouvent au deſſous des difficultés des queſtions, pour la meſure de l'étendue de l'eſprit humain ; ce en quoi il y avoit bien peu d'hommes à qui il faiſoit injuſtice ; il en concluoit au dedans de lui-même, que nous ne ſommes pas deſtinés à connoître la vérité. De jour en jour ce préjugé ſecret ſe fortifioit en lui, & il ne connut peut-être qu'il étoit ſceptique qu'au moment où il écrivit ſon ouvrage de la foibleſſe de l'entendement humain. On arrive au pyrrhoniſme par deux voies tout-à-fait oppoſées, ou parce qu'on ne ſait pas aſſez, ou parce qu'on ſait trop. Huet ſuivit la derniere, & ce n'eſt pas la plus commune.

Mais parmi les ſectateurs du pyrrhoniſme, nous avons oublié Michel de Montagne, l'au-

teur des ces essais qui seront lus tant qu'il y aura des hommes qui aimeront la vérité, la force, la simplicité. L'ouvrage de Montagne est la pierre de touche d'un bon esprit. Prononcez de celui à qui cette lecture déplaît, qu'il a quelque vice de cœur ou d'entendement; il n'y a presqu'aucune question que cet auteur n'ait agitée pour & contre, & toujours avec le même air de persuasion. Les contradictions de son ouvrage, sont l'image fidele des contradictions de l'entendement humain. Il suit sans art l'enchaînement de ses idées; il lui importe fort peu d'où il parte, comment il aille, ni où il aboutisse. La chose qu'il dit, c'est celle qui l'affecte dans le moment. Il n'est ni plus lié, ni plus décousu. Il faudroit qu'un effet pût cesser sans cause, & qu'un autre effet pût commencer subitement de lui-même. Il y a une liaison nécessaire entre les deux pensées les plus disparates; cette liaison est, ou dans la sensation, ou dans les mots, ou dans la mémoire, ou au dedans, ou au dehors de l'homme. C'est une regle à laquelle les fous mêmes sont assujettis dans leur plus grand désordre de raison. Si nous avions l'histoire complette de tout ce qui se passe en eux, nous verrions que tout y tient, ainsi que dans l'homme le plus sage & le plus sensé. Quoique rien ne soit si varié que la suite des objets qui se présente à notre philosophie, & qu'ils semblent amenés par le hasard, cependant ils se touchent tous d'une ou d'autre maniere; & quoiqu'il y ait bien loin de la matiere des coches publics, à la harangue que les Mexiquains firent aux Européens, quand ils mirent le pied pour la premiere fois dans le nouveau monde, cependant

on arrive de Bordeaux à Cuſco ſans interruption; mais, à la vérité, par de bien longs détours. Chemin faiſant, il ſe montre ſous toutes ſortes de faces, tantôt bon, tantôt dépravé, tantôt compatiſſant, tantôt vain, tantôt incrédule, tantôt ſuperſtitieux. Après avoir écrit avec force contre la vérité des miracles, il fera l'apologie des augures; mais quelque choſe qu'il diſe, il intéreſſe & il inſtruit. Mais le ſcepticiſme n'eut ni chez les anciens, ni chez les modernes, aucun athlette plus redoutable que Bayle.

Bayle naquit dans l'année 1647. La nature lui donna l'imagination, la force, la ſubtilité, la mémoire & l'éducation, tout ce qui peut contribuer à faire ſortir les qualités naturelles. Il apprit les langues grecque & latine; il ſe livra de bonne heure & preſque ſans relâche à toutes ſortes de lectures & d'études. Plutarque & Montagne furent ſes auteurs favoris. Ce fut-là qu'il prit ce germe de pyrrhoniſme qui ſe développa dans la ſuite en lui d'une maniere ſurprenante. Il s'occupa de la dialectique avant vingt ans. Il étoit bien jeune encore, lorſqu'il fit connoiſſance avec un eccléſiaſtique, qui profitant des incertitudes dans leſquelles il flottoit, lui prêcha la néceſſité de s'en rapporter à quelque autorité qui nous décidât, & le détermina à abjurer publiquement la religion qu'il avoit reçue de ſes parens. A peine eut-il fait ce pas, que l'eſprit de Proſétiliſme s'empara de lui. Bayle qui s'eſt tant déchaîné contre les convertiſſeurs le devint; & il ne tint pas à lui qu'il n'inſpirât à ſes freres, à ſes parens, & à ſes amis, les ſentimens qu'il avoit adoptés. Mais ſon frere, qui n'étoit pas un homme ſans mérite, & qui exerçoit les fonctions

de ministre parmi les réformés, le ramena au culte de sa famille. Le catholicisme n'eut point à s'affliger, ni le protestantisme à se glorifier de ce retour. Bayle ne tarda pas à connoître la vanité de la plupart des systêmes religieux, & à les attaquer tous, sous prétexte de défendre celui qu'il avoit embrassé. Le séjour de la France l'eut exposé aux persécutions, il se retira à Geneve. Ce fut-là que passant d'une premiere abjuration à une seconde, il quitta l'aristotélisme pour le cartésianisme, mais avec aussi peu d'attachement à l'une de ces doctrines, qu'à l'autre; car on le vit dans la suite, opposer les sentimens des philosophes les uns aux autres, & s'en jouer également. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici le temps qu'il perdit à deux éducations dont il se chargea successivement. Celui qu'il passa à professer la philosophie à Sedan, ne fut guere mieux employé. Ce fut dans ces circonstances que Poiret publia son ouvrage sur Dieu, sur l'ame & sur le mal. Bayle proposa ses difficultés à l'auteur; celui-ci répondit, & cette controverse empoisonna la vie de l'un & de l'autre. Bayle traduisit Poiret comme un fou, & Poiret Bayle comme un athée; mais on est fou, & non athée impunément. Poiret aimoit la Bourignon; Bayle disoit que la Bourignon étoit une mauvaise cervelle de femme troublée; & Poiret que Bayle étoit un fauteur secret du spinosisme. Poiret soupçonnoit Bayle d'avoir excité la sévérité des magistrats contre la Bourignon, & il se vengeoit, par une accusation qui compromettoit à leurs yeux son adversaire, d'une maniere beaucoup plus dangereu-

se. La Bourignon eut peut-être été enfermée; mais Bayle eut été brûlé. Le principe de Descartes, qui constitue l'essence du corps dans l'étendue, l'engagea dans une autre dispute. En 1688, parut cette comete fameuse par sa grandeur, & plus peut-être encore par les pensées de Bayle, ouvrage où à l'occasion de ce phénomene, & des terreurs populaires dont il étoit accompagné, notre philosophe agite les questions les plus importantes, sur les miracles, sur la nature de Dieu, sur la superstition. Il s'occupa ensuite à l'examen de l'histoire du calvinisme, que Meinbourg avoit publiée. Mainbourg même louoit son ouvrage. Le Grand-Condé ne dédaigna pas de le lire; tout le monde le dévoroit, & le gouvernement le faisoit brûler. Il commença en 1684 sa république des lettres. Engagé par ce genre de travail à lire toutes sortes d'ouvrages, à approfondir les matieres les plus disparates, à discuter des questions de mathématiques, de philosophie, de physique, de théologie, de jurisprudence, d'histoire; quel champ pour un pyrrhonien! Le Théosope Malbranche parut alors sur la scene. Entre un grand nombre d'opinions qui lui étoient particulieres, il avoit avancé que toute volupté étoit bonne. Arnaud crut voir dans cette maxime le renversement de la morale, & l'attaqua. Bayle intervint dans cette querelle, expliqua les termes, & disculpa Malbranche de l'accusation d'Arnaud. Il lui étoit déja échappé dans quelques autres écrits, des principes favorables à la tolérance: il s'expliqua nettement sur ce sujet important, dans son commentaire philosophique. Cet ouvrage parut par parties. Il plut d'abord

également à tous les partis ; il mécontenta ensuite les catholiques, & continua de plaire aux réformés ; puis il mécontenta également les uns & les autres, & ne conserva d'approbateurs constans, que les philosophes : cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence. Nous ne pouvons cependant dissimuler qu'il avoit été précédé d'une brochure intitulée : *Junii Bruti, Poloni, vindiciæ pro libertate religionis*, qui contient en abrégé tout ce que Bayle a dit. Si Bayle n'est pas l'auteur de ce discours anonyme, sa gloire se réduit à en avoir fait un commentaire excellent. Il y avoit long-temps que le ministre Jurieu étoit jaloux de la réputation de Bayle. Il croyoit avoir des raisons particulieres de s'en plaindre. Il regardoit ses principes sur la tolérance, comme propres à inspirer l'indifférence en fait de religion. Il étoit dévoré d'une haine secrette, lorsque l'avis important aux réfugiés sur leur retour prochain en France, ouvrage écrit avec finesse, où l'on excusoit les vexations que la cour de France avoit ordonnées contre les protestans, & où la conduite de ces transfuges n'étoit pas montrée sous un coup-d'œil bien favorable, excita dans toutes les églises réformées le plus grand scandale. On chercha à en découvrir l'auteur. On l'attribue aujourd'hui à Pélisson. Jurieu persuada à tout le monde qu'il étoit de Bayle, & cette imputation pensa le perdre. Bayle avoit formé depuis long-temps le plan de son dictionnaire historique & critique. Les disputes dans lesquelles il avoit misérablement vécu, commençant à s'appaiser, il s'en occupa nuit & jour, & il en publia le premier volume en 1697. On connoissoit son es-

prit, ses talens, sa dialectique, on connut alors l'immensité de son érudition, & son penchant décidé au pyrrhonisme. En effet, quelles sont les questions de politique, de littérature, de critique, de philosophie ancienne & moderne, de théologie, d'histoire, de logique & de morale qui n'y soit examinées pour & contre? C'est-là qu'on le voit semblable au Jupiter d'Homere qui assemble les nuages; au milieu de ces nuages, on erre étonné & désespéré. Tout ce que Sextus Empiricus & Huet disent contre la raison, l'un dans ses hypothiposes, l'autre dans son traité de la foiblesse de l'entendement humain, ne vaut pas un article choisi du dictionnaire de Bayle. On y apprend bien mieux à ignorer ce que l'on croit savoir. Les ouvrages dont nous venons de rendre compte, ne sont pas les seuls que cet homme surprenant ait écrit; & cependant il n'a vécu que cinquante-neuf ans : il mourut en Janvier 1706.

Bayle eut peu d'égaux dans l'art de raisonner, peut-être point de supérieur. Personne ne sut saisir plus subtilement le foible d'un systême; personne n'en sut faire valoir plus fortement les avantages; redoutable quand il prouve, plus redoutable encore quand il objecte : doué d'une imagination gaie & féconde, en même-temps qu'il prouve, il amuse, il peint, il séduit. Quoiqu'il entasse doute sur doute, il marche toujours avec ordre : c'est un polipe vivant qui se divise en autant de polipes qui vivent tous; il les engendre les uns des autres. Quelle que soit la these qu'il ait à prouver, tout vient à son secours, l'histoire, l'érudition, la philosophie. S'il a la vérité pour lui, on ne lui résiste pas; s'il parle en

faveur du mensonge, il prend sous sa plume toutes les couleurs de la vérité : impartial ou non, il le paroît toujours; on ne voit jamais l'auteur, mais la chose.

Quoiqu'on dise de l'homme de lettres, on a rien à reprocher à l'homme. Il eut l'esprit droit & le cœur honnête; il fut officieux, sobre, laborieux, sans ambition, sans orgueil, ami du vrai, juste même envers ses ennemis, tolérant, peu dévot, peu crédule, on ne peut moins d'ogmatique, gai, plaisant, conséquemment peu scrupuleux dans ses récits, menteur comme tous les gens d'esprit, qui ne balancent guere à supprimer ou à ajouter une circonstance légere à un fait lorsqu'il en devient plus commique, ou plus intéressant, souvent ordurier. On dit que Jurieu ne commença à être si mal avec lui, qu'après s'être apperçu qu'il étoit trop bien avec sa femme; mais c'est une fable qu'on peut sans injustice croire ou ne pas croire de Bayle, qui s'est complu à en accréditer un grand nombre de pareilles. Je ne pense pas qu'il ait jamais attaché grand prix à la continence, à la pudeur, à la fidélité conjugale, & à d'autres vertus de cette classe; sans quoi il eut été plus réservé dans ses jugemens. On a dit de ses écrits, *quamdiù vigebunt, lis erit.* Et nous finirons son histoire par ce trait.

Il suit de ce qui précéde que les premiers *sceptiques* ne s'éleverent contre la raison que pour mortifier l'orgueil des dogmatiques; qu'entre les *sceptiques* modernes, les uns ont cherché à décrier la philosophie pour donner de l'autorité à la révélation; les autres, pour l'attaquer plus sûrement, en ruinant la solidité de la base sur laquelle

il faut l'établir; & qu'entre les *sceptiques* anciens & modernes, il y en eu quelques-uns qui ont douté de bonne foi, parce qu'ils n'appercevoient dans la plupart des questions que des motifs d'incertitude.

Pour nous, nous concluron's que tout étant lié dans la nature, il n'y a rien, à proprement parler, dont l'homme ait une connoissance parfaite, absolue, complette, pas mêmes des axiomes les plus évidens, parce qu'il faudroit qu'il eût la connoissance de tout.

Tout étant lié, s'il ne connoît pas tout, il faudra nécessairement que de discussions en discussions, il arrive à quelque chose d'inconnu: donc en remontant de ce point inconnu, on sera fondé à conclure contre lui ou l'ignorance, ou l'obscurité, ou l'incertitude du point qui précéde celui-ci, & ainsi jusqu'au principe le plus évident.

Il y a donc une sorte de sobriété dans l'usage de la raison, à laquelle il faut s'assujettir ou se résoudre à flotter dans l'incertitude; un moment où sa lumiere, qui avoit toujours été en croissant, commence à s'affoiblir, & où il faut s'arrêter dans toutes discussions.

Lorsque de conséquences en conséquences, j'aurai conduit un homme à quelque proposition évidente, je cesserai de disputer; je n'écouterai plus celui qui niera l'existence des corps, les regles de la logique, le témoignage des sens, la distinction du vrai & du faux, du bien & du mal, du plaisir & de la peine, du vice & de la vertu, du décent & de l'indécent, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête. Je tournerai le

dos à celui qui cherchera à m'écarter d'une question simple, pour m'embarquer dans des dissertations sur la nature de la matiere, sur celle de l'entendement, de la substance, de la pensée, & autres sujets qui n'ont ni rive ni fond.

L'homme uni & vrai n'aura point deux philosophies, l'une de cabinet, & l'autre de société; il n'établira point dans la spéculation des principes qu'il sera forcé d'oublier dans la pratique.

Que dirai-je à celui qui prétendant que, quoiqu'il voie, quoiqu'il touche, qu'il entende, qu'il apperçoive, ce n'est pourtant jamais que sa sensation qu'il apperçoit; qu'il pourroit avoir été organisé de maniere que tout se passât en lui, comme il s'y passe sans qu'il y ait rien au dehors, & que peut-être il est le seul être qui soit? Je sentirai tout-à-coup l'absurdité & la profondeur de ce paradoxe; & je me garderai bien de perdre mon temps à détruire dans un homme une opinion qu'il n'a pas, & à qui je n'ai rien à opposer de plus clair que ce qu'il nie. Il faudroit, pour le confondre, que je pusse sortir de la nature, l'en tirer, & raisonner de quelque point hors de lui & de moi, ce qui est impossible. Ce sophiste manque du moins à la bienséance de la conversation qui consiste à n'objecter que des choses auxquelles on ajoute soi-même quelque solidité. Pourquoi m'époumonerai-je à dissiper un doute que vous n'avez pas? Mon temps est-il de si peu de valeur à vos yeux? En mettez-vous si peu au vôtre? N'y a-t-il plus de vérités à chercher ou à éclairer? Occupons-nous de quelque chose de plus important, ou si nous n'avons que de ces frivolités à dire, dormons & digérons,

PHILOSOPHIE DE PYTHAGORE.

VOICI la seconde tige de la philosophie sectaire de la Grece. Socrate, avec la troupe de ses successeurs, sortoit de l'école ionique; Héraclite, Epicure & Pyrrhon, sortirent de l'école éléatique italique.

L'école éléatique s'appella *italique*, de l'endroit de son premier établissement, la partie inférieure de l'Italie. Cette contrée & les Isles voisines étoient peuplées de colonies grecques: elle est située dans le pays qu'on appelloit la *grande Grece*; & il s'écoula du temps avant qu'elle prit le nom de *pythagorique*.

Pythagore fut élevé par Phérécide, dont le nom est célebre parmi les philosophes de la Grece; Phérécide naquit à Syros, l'une des cyclades, dans la quarante-cinquieme olympiade. Il étudia la théologie & la philosophie en Egypte; il est le premier qui ait entretenu les Grecs de l'immortalité de l'ame, & écrit en prose de la nature & des Dieux jusqu'alors; ce philosophe avoit été poëte. On montroit à Syros une invention astronomique qui marquoit les solstices, les équinoxes, le lever & le coucher des étoiles; & qu'on attribuoit à Phérécide; le reste de sa vie est un tissu de contes merveilleux. Si les peuples qu'il avoit éclairés ont cherché à honorer sa mémoire, les prêtres dont il avoit décrié la superstition & les mensonges se sont occupés de leur côté à la flétrir. Mais en mettant quelques dis-

tinctions entre les motifs qui ont animé les uns & les autres, il faut également rejetter le bien & le mal qu'ils en ont dit. L'ouvrage de Phérécide, ſur l'origine des choſes, commençoit par ces mots : *Jupiter, le temps & la maſſe, étoient un ; mais la maſſe s'apppella la terre, lorſque Jupiter l'eût douée.* Il penſoit que la cauſe univerſelle, ordinatrice & premiere étoit bonne ; il étoit dans l'opinion de la métempſycoſe ; l'obſcurité qui regnoit dans ſes livres les a fait négliger, & ils ſe ſont perdus. Nous avons cru devoir expoſer ce que nous ſavions de Phérécide avant que de paſſer à l'hiſtoire de Pythagore, ſon diſciple.

Pythagore a vécu dans des temps reculés ; il n'admettoit pas dans ſon école indiſtinctement toutes ſortes d'auditeurs ; il ne ſe communiquoit pas ; il exigeoit le ſilence & le ſecret ; il n'a point écrit ; il voiloit ſa doctrine ; il y avoit près d'un ſiecle qu'il n'exiſtoit plus lorſqu'on receuillit ce que ſes diſciples avoient laiſſé tranſpirer de ſes principes, & ce que le peuple, ami de la fable & du merveilleux, débitoit de ſa vie : comment diſcerner la vérité au milieu de ces ténebres ?

On ſavoit, en général, que Pythagore avoit été un philoſophe du premier ordre ; qu'il avoit reconnu l'exiſtence d'un Dieu ; qu'il admettoit la métempſycoſe ; qu'il avoit été profondément verſé dans l'étude de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle, des mathématiques & de la muſique ; qu'il s'étoit fait un ſyſtême particulier de théologie ; qu'il avoit opéré des choſes prodigieuſes ; qu'il profeſſoit la double doctrine ; qu'il rapportoit tout à la ſcience des nombres ; lorſque les premiers, en-

nemis du christianisme, lui supposerent des miracles, des livres, des voyages, des discours, & ne négligerent rien pour l'opposer avec avantage au fondateur de notre sainte religion; voici qu'elle étoit la pensée scélérate & secrette d'Ammonius, de Jamblique, de Plotin, de Julien & des autres. Ils disoient en eux-mêmes, ou l'on admettra indistinctement les prodiges de Jesus-Christ, d'Apollonius & de Pythagore, ou l'on rejettera indistinctement les uns & les autres. Quel que soit le parti qu'on prenne, il nous convient; en conséquence, ils répandirent que Pythagore étoit fils d'Apollon; qu'un oracle avoit annoncé sa naissance; que l'ame de Dieu étoit descendu du ciel, & n'avoit pas dédaigné d'animer son corps, que l'éternel l'avoit destiné à être le médiateur entre l'homme & lui; qu'il avoit eu la connoissance de ce qui se passe dans l'univers; qu'il avoit commandé aux élémens, aux tempêtes, aux eaux, à la mort & à la vie. En un mot, l'histoire de Jesus-Christ n'offroit pas un événement prodigieux, qu'ils n'eussent parodié dans l'histoire mensongere de Pythagore. Ils citerent en leur faveur la tradition des peuples, les monumens de toute espece, les ouvrages des anciens & des modernes; & ils embarasserent la question de tant de difficultés, que quelques-uns des premiers peres virent moins d'inconvéniens à admettre les miracles du paganisme qu'à les nier; & se retrancherent à montrer la supériorité de la puissance de Jesus-Christ sur tout autre.

Pythagore naquit à Samos, entre la quarante-troisieme & la cinquante-troisieme olympiade; il parcourut la Grece, l'Egypte, l'Italie; il s'arrêta

rêta à Crotone, où il fit un séjour fort long. Il épousa Théano qui présida dans son école après sa mort; il eut d'elle Mnesarque & Thelange, & plusieurs filles; Astrée & Zamolxis, le législateur des Grecs, furent deux de ses esclaves; mais il paroît que Zamolxis est fort antérieur à Pythagore : ce philosophe mourut entre la soixante-huitieme & la soixante & dix-septieme olympiade. Les peuples qui sont toujours stupides, jaloux & méchans, offensés de la singularité de ses mœurs & de sa doctrine, lui rendirent la vie pénible, & conspirerent l'extinction de son école. On dit que ces féroces Crotoniates, qui l'égorgerent à l'âge de cent quatre ans, le placerent ensuite au rang des Dieux, & firent un temple de sa maison. La condition de sage est bien dangereuse : il n'y a presque pas une nation qui ne se soit souillé du sang de quelques-uns qui l'ont professée ? Que faire donc ? faut-il être insensé avec les insensés ? non; mais il faut être sage en secret, c'est le plus sûr. Cependant si quelque homme a montré plus de courage que nous ne nous en sentons, & s'il a osé pratiquer ouvertement la sagesse, décrier les préjugés, prêcher la vérité au péril de sa vie, le blâmerons-nous ? non; nous conformerons dès cet instant notre jugement à celui de la postérité, qui rejette toujours sur les peuples l'ignominie dont ils ont prétendu couvrir leurs philosophes. Vous lisez avec indignation la maniere avec laquelle ces Athéniens en ont usés avec Socrate, les Crotoniates avec Pythagore; & vous ne pensez pas que vous exciterez un jour la même indignation, si vous exercez contre leurs successeurs la même barbarie.

Pythagore professa la double doctrine, & il eut deux sortes de disciples; il donna des leçons publiques, & il en donna de particulieres; il enseigna dans les gymnases, dans les temples, & sur les places; mais il enseigna aussi dans l'intérieur de sa maison. Il éprouvoit la discrétion, la pénétration, la docilité, le courage, la constance, le zele de ceux qu'il devoit un jour initier à ses connoissances secretes, s'ils le méritoient par l'exercice des actions les plus pénibles; il exigeoit qu'ils se réduisissent à une pauvreté spontanée; il les obligeoit au secret par le serment; il leur imposoit un silence de deux ans, de trois ans, de cinq, de sept, selon que le caractere de l'homme le demandoit. Un voile partageoit son école en deux espaces, & déroboit sa présence à une partie de son auditoire. Ceux qui étoient admis en deçà du voile l'entendoient seulement; les autres le voyoient & l'entendoient; sa philosophie étoit énigmatique & symbolique pour les uns; claire, expresse, & dépouillée, d'obscurités & d'énigmes pour les autres. On passoit de l'étude des mathématiques à celle de la nature, & de l'étude de la nature, à celle de la théologie, qui ne se professoit que dans l'intérieur de l'école; au delà du voile il y eut quelques femmes à qui ce sanctuaire fut ouvert; les maîtres, les disciples, leurs femmes & leurs enfans vivoient en commun; ils avoient une regle à laquelle ils étoient assujettis : on pourroit regarder les Pythagoriciens comme une espece de moines païens, d'une observance très-austere : leur journée étoit partagée en diverses occupations, ils se levoient avec le soleil, ils se

disposoient à la sérénité par la musique & par la danse ; ils chantoient en s'accompagnant de la lyre ou d'un autre instrument, quelques vers d'Hésiode ou d'Homere ; ils étudioient ensuite ; ils se promenoient dans les bois, dans les temples, dans les lieux écartés & déserts ; par-tout où le silence, la solitude, les objets sacrés, imprimoient à l'ame le frémissement, la touchoient, l'élevoient & l'inspiroient. Ils s'exerçoient à la course ; ils conféroient ensemble ; ils s'interrogeoient ; ils se répondoient ; ils s'oignoient ; ils se baignoient ; ils se rassembloient autour des tables servies de pain, de fruits, de miel & d'eau ; jamais on y buvoit de vin ; le soir on faisoit des libations ; on lisoit, & l'on se retiroit en silence.

Un vrai Pythagoricien s'interdisoit l'usage des viandes, des poissons, des œufs, des feves & de quelques autres légumes, & n'usoit de sa femme que très-modérément, & après des préparations relatives à la santé de l'enfant.

Il ne nous reste aucun monument de la doctrine de Pythagore ; Lysis & Archippus, les seuls qui étoient absens de la maison, lorsque la faction cylonienne l'incendia, & fit périr par les flammes, tous les autres disciples de Pythagore, n'en écrivirent que quelques lignes de réclame. La science se conserva dans la famille, se transmit des peres & meres aux enfans, mais ne se répandit point. Les commentaires abrégés de Lysis & d'Archippus, furent supprimés & se perdirent ; il en restoit à peine un exemplaire au temps de Platon, qui l'acquit de Philolaüs. On attribua dans la suite des ouvrages & des opinions à Pythagore, chacun interpréta comme

il lui plut, le peu qu'il en savoit; Platon & les autres philosophes corrompirent son systême; & ce systême obscur par lui-même, mutilé, défiguré, s'avilit, & fut oublié. Voici ce que des auteurs très-suspects ont transmis de la philosophie de Pythagore.

Principes généraux du Pythagorisme.

Toi, qui veux être philosophe, tu te proposeras de délivrer ton ame de tous les liens qui la contraignent; sans ce premier soin, quelque usage que tu fasses de tes sens, tu ne sauras rien du vrai.

Lorsque ton ame sera libre, tu l'appliqueras utilement; tu l'éleveras de connoissance en connoissance, depuis les objets les plus communs, jusqu'aux choses incorporelles & éternelles.

Arithmétique de Pythagore.

L'objet des sciences mathématiques tient le milieu entre les choses corporelles & incorporelles; c'est un des degrés de l'échelle que tu as à parcourir.

Le mathématicien s'occupe ou du nombre, ou de la grandeur; il n'y a que ces deux especes de quantité. La quantité numérique se considere ou en elle-même, ou dans un autre; la quantité étendue est ou repos ou mouvement. La quantité numérique en elle-même est l'objet de l'arithmétique; dans un autre, comme le son, c'est l'objet de la musique; la quantité étendue en repos, est l'objet de la géométrie; en mouvement, de la sphérique; l'arithmétique est

la plus belle des connoissances humaines; celui qui la sauroit parfaitement, posséderoit le souverain bien.

Les nombres sont ou intellectuels ou scientifiques.

Le nombre intellectuel subsistoit avant tout dans l'entendement divin; il est la base de l'ordre universel, & le lien qui enchaîne les choses.

Le nombre scientifique est la cause génératrice de la multiplicité qui procede de l'unité & qui s'y résout.

Il faut distinguer l'unité de l'art; l'unité appartient aux nombres; l'art aux choses nombrables.

Le nombre scientifique est pair ou impair.

Il n'y a que le nombre qui souffre une infinité de divisions en partie toujours paires; cependant l'impair est plus parfait.

L'unité est le symbole de l'identité, de l'égalité, de l'existence, de la conservation & de l'harmonie générale.

Le nombre binaire est le symbole de la diversité, de l'inégalité, de la division, de la séparation & des vicissitudes.

Chaque nombre, comme l'unité & le binaire, a ses propriétés qui lui donnent un caractere symbolique qui lui est particulier.

La monade ou l'unité, est le dernier terme, le dernier état, le repos de l'état dans son décroissement.

Le ternaire est le premier des impairs; le quarténaire le plus parfait, la racine des autres.

Pythagore procede ainsi jusqu'à dix, attachant à chaque nombre des qualités arithmétiques, physiques, théologiques & morales.

Le nombre binaire contient, selon lui, tous les rapports numériques & harmoniques, & forme, ou plutôt termine son abaque ou sa table.

Il y a une liaison entre les Dieux & les nombres, qui constitue l'espece de divination appellée *arithmomancie*.

Musique de Pythagore.

La musique est un concert de plusieurs discordans. Il ne faut pas borner son idée aux sons seulement. L'objet de l'harmonie est plus général.

L'harmonie a ses regles invariables.

Il y a deux sortes de voix, la continue & la brisée. L'une est le discours, l'autre le chant. Le chant indique les changemens qui s'operent dans les parties du corps sonore.

Le mouvement des orbites célestes, qui emportent les sept planetes, forme un concert parfait.

L'octave, la quinte & la quarte sont la base de l'arithmétique harmonique.

La maniere dont on dit que Pythagore découvrit les rapports en nombre de ces intervalles de sons, marque que ce fut un homme de génie.

Il entendit des forgerons qui travailloient, les sons de leurs marteaux rendoient l'octave, la quarte & la quinte. Il entra dans leur attelier. Il fit peser leurs marteaux. De retour chez lui, il appliqua aux cordes tendues par des poids l'expérience qu'il avoit faite, & il forma la game du genre diatonique, d'où il déduisit ensuite celles des genres chromatiques & enharmoniques, & il dit:

Il y a trois genres de musique, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique.

Chaque genre a son progrès & ses degrés. Le diatonique procede du sémi-ton au ton, &c.

C'est par le nombre & non par le sens qu'il faut estimer la sublimité de la musique. Etudiez le monocordes.

Il y a des chants propres à chaque passion, soit qu'il s'agisse de les temperer, soit qu'il s'agisse de les exciter.

La flûte est molle. Le philosophe prendra la lyre, il en jouera le matin & le soir.

Géométrie de Pythagore.

En géométrie, l'unité représentera le point; le nombre binaire la ligne; le ternaire, la surface, le quarténaire & le solide.

Le point est l'unité donnée de position.

Le nombre binaire représente la ligne, parce qu'elle est la premiere dimension engendrée d'un mouvement indivisible.

Le nombre ternaire représente la surface, parce qu'il n'y a point de surface qui puisse se réduire à des élémens de trois limites.

Le cercle, la plus parfaite des figures curvilignes, contient le triangle d'une maniere cachée; & ce triangle est formé par le centre & une portion déterminée de la circonférence.

Toute surface étant réductible au triangle, il est le principe de la génération & de la formation des corps. Les élémens sont triangulaires.

Le quarré est le symbole de l'essence divine.

Il n'y a point d'espace autour d'un point donné, qu'on ne puisse égaler à un triangle, à un quarré ou à un cercle.

Les trois angles internes d'un triangle font égaux à deux angles droits. Deux triangles rectangles, le quarré du côté opposé à l'angle droit est égal aux quarrés des deux autres côtés.

On dit que Pythagore immola aux muses une hécatombe, pour les remercier de la découverte de ce dernier théoreme, ce qui prouve qu'il en connut toute la fécondité.

Astronomie de Pythagore.

Il y a dans le ciel la sphere fixe ou le firmament; la distance du firmament à la lune, & la distance de la lune à la terre. Ces trois espaces constituent l'univers.

Il y a dix spheres célestes. Nous n'en voyons que neuf, celle des étoiles fixes, des sept planetes & de la terre. La dixieme qui se dérobe à nos yeux est opposée à notre terre.

Pythagore appelle cette derniere l'*anthictone.*

Le feu occupe le centre du monde. Le reste se meut autour.

La terre n'est point immobile. Elle n'est point au centre. Elle est suspendue dans son lieu. Elle se meut sur elle-même. Ce mouvement est la cause du jour & de la nuit.

La révolution de Saturne est la grande année du monde; elle s'acheve en 30 ans. Celle de Jupiter en 20. Celle de Mars en 2. Celle du soleil en un. La révolution de Mercure, de Vénus & de la lune est d'un mois.

Les planetes se meuvent de mouvemens qui sont entr'eux, comme les intervalles harmoniques.

Venus, *Hesper*, & *Phosphorus* sont un même astre. La lune & les autres planetes sont habitables.

De la philosophie de Pythagore en général.

La sagesse & la philosophie sont deux choses fort différentes.

La sagesse est la science réelle.

La science réelle est celle des choses immortelles, éternelles, efficientes par elles-mêmes.

Les êtres que participent seulement de ces premiers, qui ne sont appellés *êtres* qu'en conséquence de cette participation, qui sont matériels, corporels, sujets à génération & à corruption, ne sont pas proprement des êtres, ne peuvent être ni bien connus, ni bien définis, parce qu'ils sont infinis & momentanés dans leurs états, & il n'y a point de sagesse relative à eux.

La science des êtres réels entraîne nécessairement la science des êtres équivoques. Celui qui travaille à acquérir la premiere s'appellera *philosophe*.

Le philosophe n'est pas celui qui est sage, mais celui qui est ami de la sagesse.

La philosophie s'occupe donc de la connoissance de tous les êtres, entre lesquels les uns s'observent en tout & par-tout; les autres souvent, certains seulement en des cas particuliers. Les premiers sont l'objet de la science générale, ou philosophie premiere; les seconds sont l'objet des sciences particulieres.

Celui qui sait résoudre tous les êtres en un seul & même principe, & tirer alternativement de ce principe un & seul, tout ce qui est, est le

vrai ſage, le ſage par excellence.

La fin de la philoſophie eſt d'élever l'ame de la terre vers le ciel, de connoître Dieu, & de lui reſſembler.

On parvient à cette fin par la vérité, ou l'étude des êtres éternels, vrais & immuables.

Elle exige encore que l'ame ſoit affranchie & purgée, qu'elle s'amende; qu'elle aſpire aux choſes utiles & divines, que la jouiſſance lui en ſoit accordée, qu'elle ne craigne point la diſſolution du corps, que l'éclat des incorporels ne l'éblouiſſe pas, qu'elle n'en détourne pas ſa vue, qu'elle ne ſe laiſſe pas enchaîner par les liens des paſſions, qu'elle lutte contre tout ce qui tend à la déprimer, & à la ramener vers les choſes corruptibles & de néant, & qu'elle ſoit infatigable & immuable dans ſa lutte.

On n'obtiendra ce degré de perfection que par la mort philoſophique ou la ceſſation du commerce de l'ame avec le corps, état qui ſuppoſe qu'on ſe connoît ſoi-même, qu'on eſt convaincu que l'eſprit eſt détenu dans une demeure qui lui eſt étrangere, que ſa demeure & lui ſont des êtres diſtincts, qu'il eſt d'une nature tout-à-fait diverſe; qu'on s'exerce à ſe recueillir ou à ſéparer ſon ame de ſon corps, l'ame étant toute à ſon objet, & le corps ſe portant d'un mouvement automate & méchanique ſans la participation de l'ame; l'ame ne conſentant ni ne ſe refuſant à aucun de ſes mouvemens vers les choſes qui lui ſont propres.

Cette mort philoſophique n'eſt point une chimere. Les hommes accoutumés à une forte contemplation l'éprouvent pendant des interval-

les assez longs. Alors ils ne sentent point l'existence de leur corps; ils peuvent être blessés sans s'en appercevoir; ils ont bu & mangé sans le savoir; ils ont vécu dans un oubli profond de leur corps & de tout ce qui l'environnoit, & qui l'eût affecté dans une situation diverse.

L'ame affranchie par cet exercice habituel existera en elle; elle s'élevera vers Dieu; elle sera toute à la contemplation des choses éternelles & divines.

Il paroît par cet axiome que Pythagore, Socrate, & les autres contemplateurs anciens, comparoient le géometre, le moraliste, le philosophe profondément occupé de ses idées, &, pour ainsi dire, hors de ce monde, à Dieu dans son immensité; avec cette seule différence, que les concepts du philosophe s'éteignoient en lui, & que ceux de Dieu se réalisoient hors de lui.

On ne s'éleve point au dessus de soi, sans le secours de Dieu & des bons génies.

Il faut les prier; il faut les invoquer, sur-tout son génie tutélaire. Celui qu'ils auront exaucé ne s'étonnera de rien; il aura remonté jusques aux formes & aux causes essentielles des choses.

Le philosophe s'occupe ou des vérités à découvrir, ou des actions à faire. Et sa science est ou théorétique, ou pratique.

Il faut commencer par la pratique des vertus. L'action doit précéder la contemplation.

La contemplation suppose l'oubli & l'abstraction parfaite des choses de la terre.

Le philosophe ne se déterminera pas inconsidérément à se mêler des affaires civiles.

La philosophie considérée relativement à ses éle-

ves eſt exotérique ou éſotérique. L'éxotérique propoſe les vérités ſous des ſymboles, les enveloppe, ne les démontre point. L'éſotérique les dépouille du voile, & les montre nues à ceux dont les yeux ont été diſpoſés à les regarder.

Philoſophie pratique de Pythagore.

Il y a deux ſortes de vertus. Des vertus privées qui ſont relatives à nous-mêmes; des vertus publiques qui ſont relatives aux autres.

Ainſi, la philoſophie morale eſt pédeutique ou politique. La pédeutique forme l'homme à la vertu, par l'étude, le ſilence, l'abſtinence des viandes, le courage, la tempérance & la ſagacité.

L'occupation véritable de l'homme eſt la perfection de la nature humaine en lui.

Il ſe perfectionne par la raiſon, la force & le conſeil; la raiſon voit & juge; la force retient & modere; le conſeil éclaire, avertit.

L'énumération des vertus, & la connoiſſance de la vertu en général, dépendent de l'étude de l'homme. L'homme a deux facultés principales, par l'une il connoît, par l'autre il deſire. Ces facultés ſont ſouvent oppoſés. C'eſt l'excès ou le défaut qui excite & entretient la contradiction.

Lorſque la partie qui raiſonne, commande & modere la patience, & la continence naiſſent: lorſqu'elle obéit, la fureur & l'impatience s'élevent. Si elles ſont d'accord, l'homme eſt vertueux & heureux.

Il faut conſidérer la vertu ſous le même point de vue que les facultés de l'ame. L'ame a une

partie raisonnable & une partie concupiscible. Delà naissent la colere & le desir. Nous nous vengeons & nous nous défendons. Nous nous portons aux choses qui sont convenables à nos aises ou à notre conservation.

La raison fait la connoissance ; la colere dispose de la force ; le desir conduit l'appétit. Si l'harmonie s'établit entre ces choses, & que l'ame soit une, il y a vertu & bon sens. S'il y a discorde & que l'ame soit double, il y a vice & malheur.

Si la raison domine les appétits, qu'il y ait tolérance & continence, on sera constant dans la peine, modéré dans le plaisir.

Si la raison domine les appétits, & qu'il y ait tempérance & courage, on sera borné dans son ressentiment.

S'il y a vertu ou harmonie en tout, il y aura justice.

La justice discerne les vertus & les vices. C'est par elle que l'ame est une, ou que l'homme est parfait & continant.

Il ne faut se pallier le vice ni à soi-même, ni aux autres. Il faut le gourmander par-tout où il se montre, sans ménagement.

L'homme a ses âges, & chaque âge a ses qualités & ses défauts.

L'éducation de l'enfant doit se diriger à la probité, à la sobriété & à la force. Il faut en attendre les deux premieres vertus dans son enfance. Il montrera la seconde dans son adolescence & son état viril.

On ne permettra point à l'homme de faire tout ce qui lui plaît.

Il faut qu'il ait à côté de lui quelqu'un qui le commande, & à qui il obéisse, de-là la nécessité d'une puissance légitime & décente qui soumette tout citoyen.

Le philosophe ne se promettra aucun de ses biens qui peuvent arriver à l'homme, mais qui ne sont point à sa discrétion. Il apprendra à s'en passer.

Il est défendu de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande. Le poste de l'homme est la vie.

Il faut éviter l'intempérance dans les choses nécessaires à la conservation; l'excès en tout.

La tempérance est la force de l'ame; l'empire sur les passions fait sa lumiere. Avoir la continence, c'est être riche & puissant.

La continence s'étend aux besoins du corps & à ses voluptés, aux alimens & à l'usage des femmes. Réprimez tous les appétits vains & superflus.

L'homme est mort dans l'ivresse du vin. Il est furieux dans l'ivresse de l'amour.

Il faut s'occuper de la propagation de l'espece en hiver ou au printemps. Cette fonction est funeste en été, & nuisible en tout temps.

Quand l'homme doit-il approcher de la femme? Lorsqu'il s'ennuira d'être fort.

La volupté est la plus dangereuse des enchanteresses. Lorsqu'elle nous sollicite, voyons d'abord si la chose est bonne & honnête; voyons ensuite si elle est utile & commode. Cet examen suppose un jugement qui n'est pas commun.

Il faut exercer l'homme dans son enfance à fuir ce qu'il devra toujours éviter, à pratiquer ce

qu'il aura toujours à faire, à desirer ce qu'il devra toujours aimer, à mépriser ce qui le rendra en tout temps malheureux & ridicule.

Il y a deux voluptés, l'une commune, basse, vile & générale; l'autre grande, honnête & vertueuse. L'une a pour objet les choses du corps; l'autre les choses de l'ame.

L'homme n'est en sûreté que sous le bouclier de la sagesse, & il n'est heureux que quand il est en sûreté.

Les points les plus importans de la politique se réduisent au commerce général des hommes entr'eux, à l'amitié, au culte des Dieux, à la piété en vers les morts, & à la législation.

Le commerce d'un homme avec un autre est ou agréable, ou fâcheux, selon la diversité de l'âge, de l'état, de la fortune, du mérite, & de tout ce qui différentie.

Qu'un jeune homme ne s'irrite jamais contre un vieillard. Qu'il ne le ménace jamais.

Qu'aucun n'oublie la distinction que les dignités mettent entre lui & son semblable.

Mais comment prescrire les regles relatives à cette variété infinie d'actions de la vie? Qui est-ce qui peut définir l'urbanité, la bienséance, la décence & les autres vertus de détail.

Il y a une amitié de tous envers tous.

Il faut bannir toute prétention de l'amitié, sur-tout de celle que nous devons à nos parens, aux vieillards, aux bienfaiteurs.

Ne souffrons pas qu'il y ait une cicatrice dans l'ame de notre ami.

Il n'y aura ni blessure, ni cicatrice dans l'ame de notre ami, si nous savons lui céder à propos.

Que le plus jeune le céde toujours au plus âgé.

Que le vieillard n'use du droit de reprendre la jeunesse qu'avec ménagement & douceur. Qu'on voie de l'intérêt & de l'affection dans sa remontrance. C'est-là ce qui la rendra décente, honnête, utile & douce.

La fidélité que vous devez à votre ami, est une chose sacrée, qui ne souffre pas même la plaisanterie.

Que l'infortune ne vous éloigne point de votre ami.

Une méchanceté sans ressource est le seul motif pardonnable de rupture. Il ne faut garder de haine invincible que pour les méchans. La haine qu'on porte au méchant doit préserver autant que sa méchanceté.

Ne vous en rapportez point de la conversion du méchant à ses discours; mais seulement à ses actions.

Evitez la discorde. Prevenez-en les sujets.

Une amitié qui doit être durable suppose des loix, des conventions, des égards, des qualités, de l'intelligence, de la décence, de la droiture, de l'ordre, de la bienfaisance, de la fermeté, de la pudeur, de la circonspection.

Fuyez les amitiés étrangeres.

Aimez votre ami jusqu'au tombeau.

Raportez les devoirs de l'amitié aux loix de la nature divine, & de la liaison de Dieu & de l'homme.

Toute morale se rapporte à Dieu. La vie de l'homme est de l'imiter.

Il est un Dieu qui commande à tout. Demandez

mandez-lui le bien. Il accorde à ceux qu'il aime.

Croyez qu'il est, qu'il veille sur l'homme, & qu'un animal enclin au mal, a besoin de sa verge & de son frein.

Un être qui sent la vicissitude de la nature, cherchera à établir quelque principe de constance en lui-meme, en se proposant l'être immuable pour modele.

Ne prêtez point votre ressemblance aux Dieux. Ne leur attachez point des figures. Regardez-les comme des puissances diffuses, présentes à tout, & n'ayant d'autres limites que l'univers.

Honorez-les par des initiations & des lustrations, par la pureté de l'ame, du corps & des vêtemens.

Chantez des hymnes à leur gloire, cherchez leur volonté dans les divinations, les sorts & toutes sortes de présages que le hasard vous offrira.

Vous n'immolerez point d'animaux.

Posez sur leurs autels de l'encens, de la farine & du miel.

La piété envers les Dieux & la religion sont dans le cœur.

Vous n'égalerez point dans votre hommage les héros aux Dieux.

Purifiez-vous par les expiations, les lustrations, les aspersions & les abstinences prescrites par ceux qui président aux mysteres.

Le serment est une chose juste & sacrée. Il y a un Jupiter jurateur.

Soyez lent à faire le serment, soyez prompt à l'accomplir.

Ne brûlez point les corps des morts.

Après Dieu & les génies, que personne ne vous soit plus respectable sous le ciel que vos parens; que votre obéissance soit de cœur & non d'apparence.

Soyez attaché aux loix & aux coutumes de votre pays. Ce n'est pas l'utilité publique que les innovations ont en vue.



PHILOSOPHIE DES ETRUSQUES ET DES ROMAINS.

NOUS ſavons peu de choſe des opinions des Etruſques ſur le monde, les Dieux, l'ame & la nature. Ils ont été les inventeurs de la divination par les augures, ou de cette ſcience frivole qui conſiſte à connoître la volonté des Dieux, ou par le vol des oiſeaux, ou par leur chant, ou par l'inſpection des entrailles d'une victime. O combien nos lumieres ſont foibles & trompeuſes! tantôt c'eſt notre imagination, ce ſont les événemens, nos paſſions, notre terreur & notre curioſité qui nous entraînent aux ſuppoſitions les plus ridicules, tantôt c'eſt une ſorte d'erreurs qui nous joue. Avons-nous découvert, à force de raiſon & d'étude, quelque principe vraiſemblable ou vrai? Nous nous égarons dès les premieres conſéquences que nous en tirons, & nous flottons incertains. Nous ne ſavons s'il y a vice ou dans le principe, ou dans la conſéquence; & nous ne pouvons nous réſoudre, ni à admettre l'un, ni à les recevoir tous deux. Le ſophiſme conſiſte dans quelque choſe de très-ſubtil qui nous échappe. Que répondrions-nous à un augure qui nous diroit: Ecoute philoſophe incrédule, & humilie-toi. Ne conviens-tu pas que tout eſt lié dans la nature?... *J'en conviens.*... Pourquoi donc oſes-tu nier qu'il y ait entre la confor-

mation de ce foie & de cet événement, un rapport qui m'éclaire?... *Le rapport y est sans doute, mais comment peut-il t'éclairer?*... Comme le mouvement de l'astre de la nuit t'instruit sur l'élévation ou l'abaissement des eaux de la mer: & combien d'autres circonstances où tu vois qu'un phénomene étant, un autre phénomene est ou sera, sans appercevoir entre ces phénomenes aucune liaison de cause & d'effet? Quel est le fondement de ta science en pareil cas? D'où sais-tu que si l'on approche le feu de ce corps, il en sera consumé?... *De l'expérience*.... Eh bien l'expérience est aussi le fondement de mon art. Le hasard te conduisit à une premiere observation, & moi aussi. J'en fis une seconde, une troisieme; & je conclus de ces observations réitérées, une concomitance constante & peut-être nécessaire entre des effets très-éloignés & très-disparates. Mon esprit n'eut point une autre marche que le tien. Viens donc. Approche-toi de l'autel. Interrogeons ensemble les entrailles des victimes, & si la vérité accompagne toujours leurs réponses, adore mon art & garde le silence.... Et voilà, mon philosophe, s'il est un peu sincere, réduit à laisser de côté sa raison, & à prendre le couteau du sacrificateur, ou à abandonner un principe incontestable; c'est que tout tient de la nature par un enchaînement nécessaire; ou à réfuter par l'expérience même, la plus absurde de toutes les idées; c'est qu'il y a une liaison ineffable & secrete, entre le sort de l'empire & l'appétit ou le dégoût des poulets sacrés. S'ils mangent, tout va bien; tout est perdu, s'ils ne mangent pas. Qu'on rende le philosophe si subtil que l'on voudra; si

l'augure n'eſt pas un imbécille, il répondra à tout, & ramenera le philoſophe, malgré qu'il en ait, à l'expérience.

Les Etruſques diſoient, Jupiter a trois foudres: un foudre qu'il lance au haſard, & qui avertit les hommes qu'il eſt; un foudre qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques Dieux & qui intimide les méchans; un foudre qu'il ne prend que dans le conſeil général des immortels, & qui écraſe & qui perd.

Ils penſoient que Dieu avoit employé douze mille ans à créer le monde, & partagé ſa durée en douze périodes de mille ans chacune. Il créa dans les premiers mille ans, le ciel & la terre; dans les ſeconds mille ans, le firmament; dans les troiſiemes, la mer & toutes les eaux; dans les quatriemes, le ſoleil, la lune & les autres âſtres qui éclairent le ciel; dans les cinquiemes, les oiſeaux, les inſectes, les reptiles, les quadrupedes, & tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux & ſur la terre. Le monde avoit ſix milles ans, que l'homme n'étoit pas encore. L'eſpece humaine ſubſiſtera juſqu'à la fin de la derniere période; c'eſt alors que les temps ſeront conſommés.

Les périodes de la création des Etruſques correſpondent exactement aux jours de la création de Moyſe.

Il arriva ſous Marius un phénomene étonnant. On entendit dans le ciel le ſon d'une trompette, aiguë & lugubre; & les augures Etruſques conſultés en inférerent le paſſage d'une période du monde à une autre, & quelque changement marqué dans la race des hommes.

Les divinités d'Iſis & d'Oſiris ont-elles été igno-

rées ou connues des Etrusques? c'est une question que nous laissons à discuter aux érudits.

Les premiers Romains ont emprunté sans doute, des Sabins, des Etrusques & des peuples circonvoisins, le peu d'idées raisonnables qu'ils ont eues; mais qu'étoit-ce que la philosophie d'une poignée de brigands, réfugiés entre des collines; d'où ils ne s'échappoient par intervalles, que pour porter le fer, le feu, la terreur & le ravage chez les peuples malheureux qui les entouroient? Romulus les renferma dans des murs qui furent arrosés du sang de son frere; Numa tourna leurs regards vers le ciel, & il en fit descendre les loix. Il éleva des autels; il institua des danses, des jours de solemnité & des sacrifices. Il connut l'effet des prodiges sur l'esprit des peuples, & il en opéra; il se retira dans les lieux écartés & déserts; conféra avec les nymphes; il eut des révélations; il alluma le feu sacré; il en confia le soin à des vestubles; il étudia le cause des astres, & il en tira la mesure des temps. Il tempéra les ames féroces de ses sujets par des exhortations, des institutions politiques & des cérémonies religieuses. Il éleva sa tête entre les Dieux pour tenir les hommes prosternés à ses pieds; il se donna un caractere auguste, en alliant le rôle de pontife à celui de roi. Il immola les coupables avec le fer sacré dont il égorgeoit les victimes. Il écrivit, mais il voulut que ses livres fussent déposés avec son corps dans le tombeau, ce qui fut exécuté. Il y avoit cinq cens ans qu'ils y étoient, lorsque dans une longue inondation, la violence des eaux sépara les pierres du tombeau de Numa, & offrit au prêteur Petilius les volumes de ce législateur. On les

lut ; on ne crut pas devoir en permettre la connoissance à la multitude, & on les brûla.

Numa disparoît d'entre les Romains ; Tullus Hostilius lui succede. Les brigandages recommencent. Toute idée de police & de religion s'éteint au milieu des armes, & la barbarie renaît. Ceux qui commandent n'échappent à l'indocile férocité des peuples, qu'en la tournant contre les nations voisines ; & les premiers rois recherchent leur sécurité dans la même politique que les derniers consuls. Quelle différence d'une contrée à un autre contrée ? à peine les Athéniens & les Grecs en général ont-ils été arrachés des cavernes & rassemblés en société, qu'on voit fleurir au milieu d'eux les sciences & les arts, & les progrès de l'esprit humain s'étendre de tous côtés, comme un grand incendie pendant la nuit, qui embrase & éclaire la nation, & qui attire l'attention des peuples circonvoisins. Les Romains, au contraire, restent abrutis jusqu'au temps où l'académicien Carnéade, le stoicien Diogene, & le péripatéticien Critolaus, viennent solliciter au sénat la remise de la somme d'argent à laquelle leurs compatriotes avoient été condamnés pour le dégât de la ville d'Orope. Publius Scipion, Nasica & Marius Marcellus étoient alors consuls, & Aulus-Albinus exerçoit la préture.

Ce fut un événement que l'apparition dans Rome de trois philosophes d'Athenes. On accourut pour les entendre. On distingua dans la foule, Lélius, Furius & Scipion, celui qui fut dans la suite surnommé l'*Africain*. La lumiere alloit prendre, lorsque Caton l'ancien, homme superstitieusement attaché à la grossiéreté des premiers temps,

& en qui les infirmités de la vieilleſſe augmentoient encore une mauvaiſe humeur naturelle, preſſa la concluſion de l'affaire d'Orope, & fit congédier les ambaſſadeurs.

On enjoignit peu de temps après au préteur Pomponius, de veiller à ce qu'il n'y eût ni école, ni philoſophe dans Rome, & l'on publia contre les rhéteurs ce fameux décret qu'Aulugelle nous a conſervé; il eſt conçu en ces termes: Sur la dénonciation qui nous a été faite, qu'il y avoit parmi nous des hommes qui accréditoient un nouveau genre de diſcipline; qu'ils tenoient des écoles où la jeuneſſe romaine s'aſſembloit; qu'ils ſe donnoient le titre de rhéteurs latins, & que nos enfans perdoient le temps à les entendre: nous avons penſé que nos ancêtres inſtruiſoient eux-mêmes leurs enfans & qu'ils avoient pourvu aux écoles, où ils avoient jugé convenable qu'on les enſeignât; que ces nouveaux établiſſemens étoient contre les mœurs & les uſages des premiers temps; qu'ils étoient mauvais & qu'ils devoient nous déplaire; en conſéquence, nous avons conclu à ce qu'il fût déclaré, & à ceux qui tenoient ces écoles nouvelles, & à ceux qui s'y rendoient, qu'ils faiſoient une choſe qui nous déplaiſoit.

Ceux qui ſouſcrivirent à ce décret étoient bien éloignés de ſoupçonner qu'un jour les ouvrages de Cicéron, le poëme de Lucrece, les comédies de Plaute & de Térence, les vers d'Horace & de Virgile, les élégies de Tibulle, les madrigaux de Catulle, l'hiſtoire de Saluſte, de Tite-Live & de Tacite, les fables de Phedre, feroient plus d'honneur au nom romain que toutes ſes conquêtes, & que la poſtérité ne pourroit arracher ſes yeux remplis d'admiration de deſſus les pages ſacrées

de ses auteurs, tandis qu'elle les détourneroit avec horreur de l'inscription de Pompée, *après avoir égorgé trois millions d'hommes.* Que reste-t-il de toute cette énorme grandeur de Rome ? La mémoire de quelques actions vertueuses, & quelques lignes d'une écriture immortelle pour distraire d'une longue suite d'atrocités.

L'éloquence pouvoit tout dans Athenes. Les hommes rustiques & grossiers qui commandoient dans Rome, craignirent que bientôt elle n'y exerçât le même despotisme. Il leur étoit bien plus facile de chasser les philosophes, que de le devenir. Mais la premiere impression étoit faite, & ce fut inutilement que l'on renouvella quelquefois le décret de proscription. La jeunesse se porta avec d'autant plus de fureur à l'étude, qu'elle étoit défendue. Les temps montrerent que Caton & les peres conscripts qui avoient opiné après lui, avoient manqué doublement de jugement. Ils passerent ; & les jeunes gens qui s'étoient instruits secrétement, leur succéderent aux premieres fonctions de la république, & furent des protecteurs déclarés de la science. La conquête de la Grece acheva l'ouvrage. Les Romains devinrent les disciples de ceux dont ils s'étoient rendus les maîtres par la force des armes, & ils rapporterent sur leurs fronts le laurier de Bellone entrelacé de celui d'Apollon. Alexandre mettoit Homere sous son oreiller ; Scipion y mit Xénéphon. Ils goûterent particuliérement l'austérité stoïcienne. Ils connurent successivement l'épicuréisme, le platonisme, le pythagorisme, le cynisme, l'aristotélisme, & la philosophie eut des sectaires parmi les grands, parmi les citoyens, dans la classe des affranchis & des esclaves.

Lucullus s'attacha à l'académie ancienne. Il recueillit un grand nombre de livres ; il en forma une bibliotheque très-riche, & son palais fut l'asyle de tous les hommes instruits qui passerent d'Athenes à Rome.

Sylla fit couper les arbres du lycée & des jardins d'académies, pour en construire des machines de guerre ; mais au milieu du tumulte des armes, il veilla à la conservation de la bibliotheque d'Apellicon de Teïas.

Ennius embrassa la doctrine de Pythagore ; elle plut aussi à Nigidius Figulus. Celui-ci s'appliqua à l'étude des mathématiques & de l'astronomie. Il écrivit des animaux, des augures, des vents.

Marius Brutus préféra le platonisme & la doctrine de la premiere académie, à toutes les autres manieres de philosopher qui lui étoient également connues ; mais il vécut en stoïcien.

Cicéron, qui avoit été proscrit par les triumvirs avec M. Térentius Varron, le plus savant des Romains, inscrit celui-ci dans la classe des sectateurs de l'ancienne académie. Il dit de lui : *tu ætatem patriæ, tu descriptiones temporum, tu sacrorum jura, tu sacerdotum, tu domesticam, tu bellicam disciplinam, tu sedem regionum & locorum, tu omnium divinarum humanarumque nomina, genera, officia, causas aperuisti ; plurimumque poetis nostris omninoque latinis & litteris luminis attulisti & verbis, atque ipse varium & elegans omni fere numero poema fecisti ; philosophiamque multisque locis inchoasti, ad impellendum satis ad docendum parum.*

M. Pison se montra plutôt péripatéticien, stoïcien, platonicien & sceptique. Il étudia la philo-

sophie comme un moyen sans lequel il étoit impossible de se distinguer dans l'art oratoire, & l'art oratoire, comme un moyen sans lequel il n'y avoit point de dignité à obtenir dans la république. Sa vie fut pusillanime, & sa mort héroïque.

Le peuple que son éloquence avoit si souvent rassemblé aux rostres, vit au même endroit ses mains exposées à côté de sa tête. L'existence de ces Dieux immortels, qu'il atteste avec tant d'emphase & de véhémence dans ses harangues publiques, lui fut très-suspecte dans son cabinet.

Quintus Lucilius Balbus fit honneur à la secte stoïcienne.

Lucain a dit de Caton d'Utique :

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Sancta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriamque impendere vitam;
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo;
Huic epulæ, vicisse famem, magnique penates
Summovisse hyemem tecto; pretiosaque vestis,
Hirtam membra super Romani *more quiritis*
Induxisse togam, Venerisque huic maximus usus,
Progenies. Urbi pater est, urbique maritus.
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus, nullosque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

Ce caractere, où il y a plus d'idées que de poésie, plus de force que de nombre & d'harmonie, est celui du stoïcien parfait. Il mourut entre Apollonide & Démétrius, en disant à ces philosophes : » Ou détruisez les principes que vous m'avez inspirés, ou permettez que je meure «.

Andronicus de Rhodes suivit la philosophie d'Aristote.

Cicéron envoya son fils à Athenes, sous le péripatéticien Cratippus.

Torquatus, Velleius, Atticus, Papirius, Pætus, Verrius Albutius, Pison, Pansa, Fabius Gallus, & beaucoup d'autres hommes célebres embrasserent l'épicuréisme.

Lucrece chanta la doctrine d'Epicure. Virgile, Varus, Horace écrivirent & vécurent en épicuriens.

Ovide ne fut attaché à aucun systême. Il les connut presque tous, & ne retint d'aucun que ce qui prêtoit des charmes à la fiction.

Manilius, Lucain & Perse pencherent vers le stoïcisme.

Séneque inscrit le nom de Tite-Live parmi les philosophes en général.

Tacite fut stoïcien; Strabon aristotélicien; Mécene épicurien; Cneius Julius & Thraseas stoïciens; Helvidius Priscus prit le même manteau.

Auguste appella auprès de lui les philosophes.

Tibere n'eut point d'aversion pour eux.

Claude, Néron & Domitien les chasserent.

Trajan, Hadrien & les Antonins les rappellerent.

Ils ne furent pas sans considération sous Septime-Sévere.

Héliogabale les maltraita; ils jouirent d'un sort plus supportable sous Alexandre-Sévere & sous les Gordiens.

La philosophie, depuis Auguste jusqu'à Constantin, eut quelques protecteurs; & l'on peut dire à son honneur que ses ennemis, parmi les princes, furent en même-temps ceux de la justice, de la liberté, de la vertu, de la raison & de l'huma-

nité. Et s'il est permis de prononcer d'après l'expérience d'un grand nombre de siecles écoulés, on peut avancer que le souverain qui haïra les sciences, les arts & la philosophie, sera un imbécille ou un méchant, ou tous les deux.

Terminons cet abrégé historique de la *philosophie des Romains* par cette réflexion : c'est qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre ; qu'ils ont passé leur temps à s'instruire de ce que les Grecs avoient découvert, & qu'en philosophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.



PHILOSOPHIE DES SARRASINS OU ARABES.

VOyez ce que nous avons déja dit à l'article *Arabes*, où nous avons conduit l'histoire philosophique de ces peuples depuis sa premiere origine, jusqu'au temps de l'islamisme. C'est à ce moment que nous allons la reprendre. Les sciences s'éteignoient par-tout ; une longue suite de conquérans divers avoient bouleversé les empires subsistans, & laissé après eux l'ignorance & la misere ; les Chrétiens même s'étoient abrutis, lorsque les Sarrasins feuilleterent les livres d'Aristote, & releverent la philosophie défaillante.

Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de temps avant la fondation de l'égire. Antérieurement à cette époque on peut les regarder comme des idolâtres grossiers, sur lesquels un homme qui avoit quelque éloquence naturelle pouvoit tout. Tels furent Sahan, Wayel, & sur-tout Kossus : ceux qu'ils désignerent par le titre de *chated*, étoient pâtres, astrologues, musiciens, médecins, poëtes, legislateurs & prêtres ; caracteres qu'on ne trouve jamais réunis dans une même personne, que chez les peuples barbares & sauvages. Ouvrez les fastes des nations ; & lorsqu'ils vous entretiendront d'un homme chargé d'interpréter la volonté des Dieux, de les invoquer dans les temps de calamités générales, de chanter les faits

mémorables, d'ordonner des entreprises, d'infliger des châtimens, de décerner des récompenses, de prescrire des loix ecclésiastiques, politiques & civiles, de marquer des jours de repos & de travail, de lier ou d'absoudre, d'assembler ou de disperser, d'armer ou de désarmer, d'imposer les mains pour guérir ou pour exterminer; concluez que c'est le temps de la profonde ignorance. A mesure que la lumiere s'accroîtra, vous verrez ces fonctions importantes se séparer; un homme commandera, un autre sacrifiera; un troisieme guérira; un quatrieme plus sacré les immortalisera par ses chants.

Les Arabes avoient peut-être ayant l'islamisme quelques teintures de poésie & d'astrologie, telles qu'on peut les supposer à un peuple qui parle une langue fixée, mais qui ignore l'art d'écrire.

Ce fut un habitant d'Ambare, appellé *Moramere*, qui inventa les caracteres arabes peu de temps avant la naissance de Mahomet, & cette découverte demeura si secrete entre les mains des Coraishites, qu'à peine se trouvoit-il quelqu'un qui sut lire l'alcoran lorsque les exemplaires commencerent à s'en multiplier. Alors la nation étoit partagée en deux classes, l'une d'érudits, qui savoient lire, & l'autre d'idiots. Les premiers résidoient à Médine, les seconds à la Mecque. Le saint prophete ne savoit ni lire ni écrire: de-là la haine des premiers musulmans contre toute espece de connoissance; le mépris qui s'en est perpétué chez leurs successeurs; & la plus longue durée garantie aux mensonges religieux dont ils sont entêtés.

Mahomet fut ſi convaincu de l'incompatibilité de la philoſophie & de la religion, qu'il décerna peine de mort contre celui qui s'appliqueroit aux arts libéraux : c'eſt le même preſſentiment dans tous les temps & chez tous les peuples, qui a fait haſarder de décrier la raiſon.

Il étoit environné d'idolâtres, de Zabiens, de Juifs & de Chrétiens. Les idolâtres ne tenoient à rien ; les Zabiens étoient diviſés ; les Juifs miſérables & mépriſés ; les Chrétiens, partagés en monophyſites ou jacobites & orthodoxes, ſe déchiroient. Mahomet ſut profiter de ces circonſtances pour les amener tous à un culte qui ne leur laiſſoit que l'alternative de choiſir des belles femmes, ou d'être exterminés.

Le peu de lumiere qui reſtoit s'affoiblit au milieu du tumulte des armes, & s'éteignit au ſein de la volupté ; l'alcoran fut le ſeul livre ; on brûla les autres, ou parce qu'ils étoient ſuperflus, s'ils ne contenoient que ce qui eſt dans l'alcoran, ou parce qu'ils étoient pernicieux, s'ils contenoient quelque choſe qui n'y fût pas. Ce fut le raiſonnement d'après lequel un des généraux *Sarrazins* fit chauffer pendant ſix mois les bains publics avec les précieux manuſcrits de la bibliothéque d'Alexandrie. On peut regarder Mahomet comme le plus grand ennemi que la raiſon humaine ait eu. Il y avoit un ſiecle que ſa religion étoit établie, & que ce furieux impoſteur n'étoit plus, lorſqu'on entendoit des hommes remplis de ſon eſprit s'écrier que Dieu puniroit le Calife Almanon, pour avoir appellé les ſciences dans ſes états, au détriment de la ſainte ignorance des fideles croyans ; & que ſi quel-

qu'un l'imitoit, il falloit l'empaler, & le porter ainsi de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui diroit, voilà quelle a été & quelle sera la récompense de l'impie qui préférera la philosophie à la tradition & au divin alcoran.

Les Omméades qui gouvernerent jusqu'au milieu du second siecle de l'hégire, furent des défenseurs rigoureux de la loi de l'ignorance, & de la politique du saint prophete. L'aversion pour les sciences & pour les arts se rallentit un peu sous les Abassides. Au commencement du IVe. siecle, Abut-Abbas Al-Mamon & ses successeurs, instituerent les pélerinages, éleverent des temples, prescrivirent des prieres publiques, & se montrerent si religieux, qu'ils purent accueillir la science & les savans sans s'exposer.

Le Calife Walid défendit aux Chrétiens l'usage de la langue grecque ; & cet ordre singulier donna lieu à quelques traductions d'auteurs étrangers en Arabe.

Abug-Jaafar Al-Mansor, son succèsseur, osa attacher auprès de lui un astrologue & deux médecins Chrétiens, & étudier les mathématiques & la philosophie ; on vit paroître sans scandale deux livres d'Homere traduits en syriaque, & quelques autres ouvrages.

Abug-Jaafar Haron Raschid marcha sur les traces d'Almansor, aima la poésie, proposa des récompenses aux hommes de lettres, & leur accorda une protection ouverte.

Ces souverains sont des exemples frappans de ce qu'un prince aimé de ces peuples peut entreprendre & exécuter. Il faut qu'on sache qu'il n'y a point de religion que les Mahométans haïs-

sent autant que la chrétienne; que les savans, que les Califes Abassides rassemblerent autour d'eux, étoient presque tous Chrétiens, & que le peuple heureux sous leur gouvernement, ne songea pas à s'en offenser.

Mais le regne d'Al-Mamon, ou Abug-Jaafar Abdallach, fut celui des sciences, des arts & de la philosophie; il donna l'exemple, il s'instruisit. Ceux qui prétendoient à sa faveur, cultiverent les sciences. Il encouragea les *Sarrazins* à étudier; il appella à sa cour ceux qui passoient pour versés dans la littérature grecque, Juifs, Chrétiens, Arabes ou autres, sans aucune distinction de religion.

On sera peut-être surpris de voir un prince Musulman fouler aux pieds si fiérement un des points les plus importans de la religion dominante; mais il faut considérer que la plupart des habitans de l'Arabie étoient Chrétiens; qu'ils exerçoient la médecine, connoissance également utile au prince & au prêtre, au sujet hérétique ou au sujet orthodoxe; que le commerce qu'ils faisoient les rendoit importans; & que malgré qu'ils en eussent, par une supériorité nécessaire des lumieres sur l'ignorance, les *Sarrazins* leurs accordoient de l'estime & de la vénération. Philopone, philosophe Aristotélicien, se fit respecter d'Amram, général d'Omar, au milieu du sac d'Alexandrie. Jean Mésué fut versé dans la philosophie, les lettres & la médecine; il eut une école publique à Bagdad; il fut protégé des Califes, depuis Al-Rashide, Al-Mamon, jusqu'à Al-Mota Waccille; il forma des disciples, parmi lesquels on nomme Honam-Con-Isaac, qui étoit Arabe d'o-

rigine, Chrétien de religion, & médecin de profession.

Honam traduisit les Grecs en Arabe, commenta Euclide, expliqua l'almageste de Ptolomée, publia les livres d'Eginete, & la somme philosophique aristotélique de Nicolas, en syriaque, & fit connoître par extrait Hippocrate & Galien.

Les souverains font de l'esprit des peuples tout ce qu'il leur plaît; au temps de Mésué, ces superstitieux Musulmans, ces féroces contempteurs de la raison, voyoient sans chagrin une école publique de philosophie s'ouvrir à côté d'une mosquée.

Cependant les imprudens Chrétiens attaquoient l'alcoran, les Juifs s'en mocquoient, les philosophes le négligoient, & les fideles croyans, sentoient la nécessité de jour en jour plus urgente de recourir à quelques hommes instruits & persuadés, qui défendissent leur culte, & qui repoussassent les attaques de l'impiété. Cette nécessité les réconcilia encore avec l'érudition; mais bientôt on attacha une foule de sens divers aux passages obscurs de l'alcoran; l'un y vit une chose, un autre y vit une autre chose; on disputa, & on se divisa en sectes qui se damnerent réciproquement. Cependant la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Egypte, se peuplerent de philosophes, & la lumiere échappée de ces contrées commença à poindre en Europe.

Les contemporains & les successeurs d'Al-Mamon se conformerent à son goût pour les sciences; elles furent cultivées jusqu'au moment où effrayées, elles s'enfuirent dans la Perse, dans la Scythie & la Tartarie, devant Tamerlan. Un

ſecond fléau ſuccéda à ce premier ; les Turcs renverſerent l'empire des *Sarrazins*, & la barbarie ſe renouvella avec les ténebres.

Ces événemens abrutiſſoient les peuples, en civiliſoient d'autres, les tranſmigrations forcées, conduiſirent quelques ſavans en Afrique & dans l'Eſpagne, & ces contrées s'éclairerent.

Après avoir ſuivi d'un coup-d'œil rapide les révolutions de la ſcience chez les *Sarrazins*, nous allons nous arrêter ſur quelques détails.

Le mahométiſme eſt diviſé en plus de ſoixante & dix ſectes : la diverſité des opinions tombe particuliérement ſur l'unité de Dieu & ſes attributs, ſes décrets & ſon jugement, ſes promeſſes & ſes châtimens, la prophétie & les fonctions du ſacerdoce : de-là les hanifites, les melkites, les ſchafites, les henbalites, les mutazalites, &c... & toutes ces diſtinctions extravagantes qui ſont nées, qui naiſſent & qui naîtront dans tous les temps, & chez tous les peuples où l'on appliquera les notions de la philoſophie aux dogmes de la théologie. La fureur de concilier Ariſtote avec Mahomet, produiſit parmi les Muſulmans les mêmes folies que la même fureur de concilier le même philoſophe avec J. C., avoit produites ou produiſit parmi les Chrétiens ; ils eurent leur *al-calam* ou théoſophie.

Dans les commencemens, les Muſulmans prouvoient la divinité de l'alcoran avec un glaive bien tranchant : dans la ſuite, ils crurent devoir employer auſſi la raiſon ; & ils eurent une philoſophie & une théologie ſcholaſtique, & des moliniſtes, & des janſéniſtes, & des déiſtes, & des pirrhoniens, & des athées, & des ſceptiques.

Alkindi naquit à Basra de parens illustres ; il fut chéri de Al-Mamon, de Al-Mosatem ; il s'appliqua particuliérement aux mathématiques & à la philosophie : Aristote étoit destiné à étouffer ce que la nature produiroit de génie chez presque tous les peuples ; Alkindi fut une de ces victimes parmi les *Sarrazins*. Après avoir perdu son temps aux catégories, aux prédicamens, à l'art sophistique, il se tourna du côté de la médecine avec le plus grand succès ; il ne négligea pas la philosophie naturelle ; ses découvertes le firent soupçonner de magie. Il avoit appliqué les mathématiques à la philosophie ; il appliqua la philosophie à la médecine, il ne vit pas que les mathématiques détruisoient les systêmes en philosophie, & que la philosophie les introduisoit en médecine. Il fut éclectique en religion ; il montra bien à un interprete de la loi qui le déchiroit publiquement, & qui avoit même attenté à sa vie, la différence de la philosophie & de la superstition ; il auroit pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouissoit à la cour, & le perdre ; il se contenta de le reprimander doucement, & de lui dire : » ta religion te commande de m'ôter la vie, la mienne » de te rendre meilleur si je puis : viens que je » t'instruise, & tu me tueras après si tu veux ». Que pense-t-on qu'il eût appris à ce prêtre fanatique ? L'arithmétique & la géométrie, il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir & le réformer ; c'est peut-être ainsi qu'il en faudroit user avec les peuples féroces, superstitieux & barbares. Faites précéder le missionnaire par un géometre ; qu'ils sachent combiner les vérités, &

puis vous leur ferez combiner enſuite des idées plus difficiles.

Thabit ſuivit la méthode d'Alkindi ; il fut géometre, philoſophe, théologien & médecin ſous le Califе Mootade, il naquit l'an de l'hégire 221, & mourut l'an de la même époque 288.

Al-Farabe mépriſa les dignités & la richeſſe, s'enfuit de la maiſon paternelle, & s'en alla entendre Méſué à Bagdad ; il s'occupa de la dialectique, de la phyſique, de la métaphyſique & de la politique ; il joignit à ces études celles de la géométrie, de la médecine & de l'aſtronomie, ſans leſquelles on ne ſe diſtinguoit pas dans l'école de Méſué. Sa réputation parvint juſqu'à l'oreille des Califes, on l'appella ; on lui propoſa des récompenſes ; mais rien ne lui parut même préférable aux douceurs de la ſolitude & de la méditation ; il abandonna la cour au crime, à la volupté, à la fauſſeté, à l'ambition, au menſonge & à l'intrigue : celui-ci ne fut pas ſeulement de la philoſophie, il fut philoſophe ; une ſeule choſe l'affligeoit ; c'eſt la briéveté de la vie, l'infirmité de l'homme, les beſoins naturels, la difficulté de la ſcience, & l'étendue de la nature. Il diſoit : du pain d'orge, de l'eau d'un puits, un habit de laine ; & loin de moi, ces joies trompeuſes, qui finiſſent par des larmes. Il s'étoit attaché à Ariſtote ; il embraſſa les mêmes objets. Ses ouvrages furent eſtimés des Arabes & des Juifs : ceux-ci le traduiſirent dans leur langue. Il mourut l'an 239 de l'hégire, à l'âge de 80 ans.

Eſchiari ou Al-Aſhari appliqua les principes de la philoſophie péripatéticienne aux dogmes relevés de l'iſlamiſme, fit une théologie nouvelle,

& devient chef de la secte appellée de son nom des *Asharites*, c'est un syncrétisme théosophique. Il avoit été d'abord motazalite, & il étoit dans le sentiment que Dieu est nécessité de faire ce qu'il y a de mieux pour chaque être ; mais il quitta cette opinion.

Asshari, suivant à toute outrance les abstractions, distinctions, précisions aristotéliques, en vint à soutenir que l'existence de Dieu différoit de ses attributs.

Il ne vouloit pas qu'on instituât de comparaison entre le créateur & la créature. Maimonide qui vivoit au milieu de tous les hérésiarques musulmans, dit qu'Aristote attribuoit la diversité des individus à l'accident, Asaria à la volonté, Mutazali à la sagesse ; & il ajoute pour nous autres Juifs, c'est une suite du mérite de chacun & de la raison générale des choses.

La doctrine d'Asshari fit les progrès les plus rapides. Elle trouva des sectateurs en Asie, en Afrique & en Espagne. Ce fut le docteur orthodoxe par excellence. Le nom d'hérésiarque demeura aux autres théologiens. Si quelqu'un osoit accuser de fausseté le dogme d'Asshari, il encouroit peine de mort. Cependant il ne se soutient pas avec le même crédit en Asie & en Egypte. Il s'éteignit dans la plupart des contrées au temps de la grande révolution ; mais il ne tarda pas à se renouveller, & c'est aujourd'hui la religion dominante ; on l'explique dans les écoles ; on l'enseigne aux enfans ; on l'a mise en vers, & je me souviens bien, dit Léon, qu'on me faisoit apprendre ces vers par cœur quand j'étois jeune.

Abul-Hussein Essophi succéda à Al-Asshari ;

il naquit à Bagdad; il y fut élevé; il y apprit la philoſophie & les mathématiques, deux ſciences qu'on faiſoit marcher enſemble & qu'il ne faudroit jamais ſéparer. Il poſſéda l'aſtronomie au point qu'on dit de lui, que le terre ne fut pas auſſi bien connue de Ptolomée que le ciel d'Eſſophi. Il imagina le premier un planiſphere, où le mouvement des planetes étoit rapporté aux étoiles fixes. Il mourut l'an 383 de l'hégire.

Qui eſt-ce qui a parcouru l'hiſtoire de la médecine & qui ignore le nom de Raſès, ou Al-Raſe ou Abubecre ? Il naquit à Rac, ville de Perſe, d'où ſon pere l'emmena à Bagdad pour l'initier au commerce; mais l'autorité ne ſubjugue pas le génie. Raſès étoit appellé par la nature à autre choſe qu'à vendre ou acheter. Il prit quelque teinture de médecine, & s'établit dans un hôpital. Il crut que c'étoit là le grand livre du médecin, & il crut bien. Il ne négligea pas l'érudition de la philoſophie, ni celle de ſon art; ce fut le Galien des Arabes. Il voyagea: il parcourut différens climats. Il converſa avec des hommes de toutes ſortes de profeſſions; il écouta ſans diſtinction quiconque pouvoit l'inſtruire ou des médicamens, ou des plantes, ou des métaux, ou des animaux, ou de la philoſophie, ou de la chirurgie, ou de l'hiſtoire naturelle, ou de la phyſique, ou de la chymie. Arnauld de Villeneuve diſoit de lui: cet homme fut profond dans l'expérience, ſûr dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la ſpéculation. Son mérite fut connu d'Almanſor qui l'appella en Eſpagne, où Raſès acquit des richeſſes immenſes. Il devient aveugle à quatre-vingt-dix ans, l'an de

l'hégire 101. Il laissa une multitude incroyable d'opuscules ; il nous en reste plusieurs.

Avicenne naquit à Bochara l'an 370 de l'hégire, d'un pere qui connut de bonne heure l'esprit excellent de son fils & le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégayent encore, parloit distinctement d'arithmétique, de géométrie & d'astronomie. Il fut instruit de l'islamisme dans sa maison ; il alla à Bagdad étudier la médecine, & la philosophie rationelle & expérimentale. J'ai pitié de la maniere dont nous employons le temps, quand je parcours la vie d'Avicenne. Les jours & les nuits ne lui suffisoient pas, il en trouvoit la durée trop courte. Il faut convenir que la nature leur avoit été bien ingrate, à lui & à ses contemporains, ou qu'elle nous à bien favorisés, si nous devenons plus savans au milieu du tumulte & des distractions, qu'ils ne l'ont été après leur veilles, leurs peines & leur assiduité. Son mérite le conduisit à la cour ; il y jouit de la plus grande considération, mais il ignoroit le sort qui l'attendoit. Il tomba tout-à-coup du faîte des honneurs & de la richesse au fond d'un cachot. Le sultan Jasochbagh avoit conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à son neveu. Celui-ci s'étoit attaché notre philosophe en qualité de médecin, lorsque le sultan, allarmé sur la conduite de son neveu, résolut de s'en défaire par le poison, & par la main d'Avicenne. Avicenne ne voulut ni manquer au maître qui l'avoit élevé, ni à celui qu'il servoit. Il garda le silence & ne commit pas le crime ; mais le neveu de Josochbagh, instruit avec le temps du projet atroce de son on-

cle, punit son médecin du secret qu'il lui en avoit fait. Sa prison dura deux ans. Sa conscience ne lui reprochoit rien, mais le peuple qui juge, comme on le sait, le regardoit comme un monstre d'ingratitude. Il ne voyoit pas qu'un mot indiscret auroit armé les deux princes, & fait répandre des fleuves de sang. Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avoit au plaisir, & ses excès furent suivis d'une dyssenterie qui l'emporta l'an 428 de l'hégire. Lorsqu'il étoit entre la mort & la vie, les inhumains qui l'environnoient, lui disoient: eh bien, grand médecin, que ne tu guéris-tu? Avicenne, indigné, se fit apporter un verre d'eau, y jetta un peu de poudre qui la glaça sur le champ, dicta son testament, prit son verre de glace, & mourut. Il laissa à son fils unique Hali, homme qui s'est fait un nom dans l'histoire de la médecine, une succession immense. Freind a dit d'Avicenne, qu'il avoit été louche en médecine & aveugle en philosophie; ce jugement est sévere. D'autres prétendent que son canon *medicinæ*, prouve avec tous ses défauts, que ce fut un homme divin; c'est aux gens de l'art de l'apprécier.

Sortis de l'Asie, nous allons entrer en Afrique & dans l'Europe, & passer chez les Maures. Essereph-Essachalli, le premier qui se présente, naquit en Sicile; ce fut un homme instruit & éloquent. Il eut les connoissances communes aux savans de son temps, mais il les surpassa dans la cosmographie. Il fut connu & protégé du comte Roger, qui préféroit la lecture du *spatiatorium locorum* d'Essachalli à celle de l'almageste de Ptolomée, parce que Ptolomée n'avoit traité que

d'une partie de l'univers, & qu'Essachalli avoit embrassé l'univers entier. Ce philosophe se défit des biens qu'il tenoit de son souverain, renonça aux espérances qu'il pouvoit encore fonder sur sa libéralité, quitta la cour & la Sicile, & se retira dans la Mauritanie.

Thograi naquit à Ispahan. Il fut poëte, historien, orateur, philosophe, médecin & chymiste. Cet homme né malheureusement pour son bonheur, accablé des bienfaits de son maître, élevé à la seconde dignité de l'empire, toujours plus riche, plus considéré & plus mécontent, n'ouvroit la bouche, ne prenoit la plume que pour se plaindre de la perversité du sort & de l'injustice des hommes; c'étoit le sujet d'un poëme qu'il composoit lorsque le sultan maître entra dans sa tente. Celui-ci, après en avoir lu quelques vers, lui dit, » Thograi, je vois que tu es mal avec » toi-même; écoute, & résouviens-toi de ma » prédiction. Je commande à la moitié de l'Asie; » tu es le premier d'un grand empire après moi; » le ciel a versé sur nous sa faveur; il ne dé» pend que de nous d'en jouir. Craignons qu'il ne » punisse un jour notre ambition par quelques re» vers; nous sommes des hommes, ne veuillons » pas être des Dieux ». Peu de temps après le sultan plus sage dans la spéculation que dans la pratique, fut jetté dans un cachot avec son ministre. Thograi fut mis à la question & dépouillé de ses trésors, peu de temps après il fut condamné de périr attaché à un arbre & percé de fleches. Ce supplice ne l'abattit point. Il montra plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'un ame que l'avarice avoit avilie. Il chan-

la raison à la connoissance des choses naturelles & surnaturelles, à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'ame & à la béatitude intuitive de Dieu après la mort. Cette fable s'est conservée jusqu'à nos jours; elle n'a point été comprise dans la perte des livres qui a suivi l'expulsion des Mores hors de l'Espagne. Léïbnitz l'a connue, admirée. Thophail mourut dans sa patrie l'an 1071 de l'hégire.

Averroës fut disciple de Thophail. Cordoue fut sa patrie. Il eut des parens connus par leurs talens, & respectés par leurs postes. On dit que son aïeul entendit particuliérement le droit mahométan, selon l'opinion de Malichi.

Pour se faire une idée de ce que c'est que le droit mahométan, il faut savoir, 1°. que les disputes de religion chez les musulmans, ont pour objet, ou les mots, ou les choses, & que les choses se divisent en articles de foi fondamentaux, & en articles de foi non-fondamentaux; 2°. que leurs lieux théologiques, sont la divine écriture ou l'alcoran; l'assonah ou la tradition; le consentement ou la raison. S'éleve-t-il un doute sur le licite ou l'illicite, on ouvre d'abord l'alcoran; s'il ne s'y trouve aucun passage formel sur la question, on a recours à la tradition; la tradition est-elle muette, on assemble des savans, & l'on compte les voix; les sentimens sont-ils partagés, on consulte la raison. Le témoignage de la raison est le dernier auquel on s'en rapporte. Il y a plus; les uns rejettent absolument l'autorité de la raison, tels sont les Hasphahanites; d'autres la préferent aux opinions des docteurs, tels sont les Hanifites; il y en a

qui balancent les motifs ; il y en a au contraire au jugement desquels rien ne prévaut sur un passage précis. Au reste, quelque parti que l'on prenne, on n'est accusé ni d'erreur, ni d'incrédulité. Entre ces Casuistes, Malichi fut un des plus célebres. Son souverain s'adressa quelquefois à lui, mais la crainte ne le porta jamais à interpréter au gré de la passion de l'homme puissant qui le consultoit. Le Calife Rashid l'ayant invité à venir dans son palais instruire ses enfans, il lui répondit : » la science ne vient point a nous, » mais allons à elle » ; & le sultan ordonna que ses enfans fussent conduits au temple avec les autres. L'approche de la mort & des jugemens de Dieu, lui rappella la multitude de ses décisions : il sentit alors tout le danger de la profession de Casuiste ; il versa des larmes ameres, en disant : » eh, que ne m'a-t-on donné autant de coups » de verges, que j'ai décidé de cas de conscience ? » Dieu va donc comparer mes jugemens avec » sa justice : je suis perdu ». Cependant ce docteur s'étoit montré en toute circonstance d'une équité & d'une circonspection peu communes.

Averroës embrassa l'asharisme. Il étudia la théologie & la philosophie scolastique, les mathématiques & la médecine. Il succéda à son pere dans les fonctions de juge & grand-prêtre à Cordoue. Il fut appellé à la cour du Calife Jacque Al-Mansor, qui le chargea de réformer les loix & la jurisprudence. Il s'acquitta dignement de cette commission importante. Al-Mansor, à qui il avoit présenté ses enfans, le chérit ; il demanda le plus jeune au pere, qui le lui refusa. Ce jeune homme aimoit le chérif & la cour.

La maiſon paternelle lui devint odieuſe; il ſe détermina à la quitter, contre le ſentiment de ſon pere qui le maudit, & lui ſouhaita la mort.

Averroës jouiſſoit de la faveur du prince, & de la plus grande conſidération, lorſque l'envie & la calomnie s'attacherent à lui. Ses ennemis n'ignoroient pas combien il étoit ariſtotélicien, & l'incompatibilité de l'ariſtotéliſme & de l'iſlamiſme. Ils envoyerent leurs domeſtiques, leurs parens, leurs amis dans l'école d'Averroës. Ils ſe ſervirent enſuite de leur témoignage pour l'accuſer d'impiété. On dreſſa une liſte de différens articles mal-ſonnans, & on l'envoya, ſouſcrite d'une multitude de noms, au prince Al-Manſor, qui dépouilla Averroës de ſes biens, & le rélégua parmi les Juifs. La perſécution fut ſi violente qu'elle compromit ſes amis. Averroës, à qui elle devint inſupportable à la ſuite, chercha à s'y ſouſtraire par la fuite; mais il fut arrêté & jetté dans une priſon. On aſſembla un concile pour le juger, & il fut condamné à paroître les vendredis à la porte du temple, la tête nue, & à ſouffrir les ignominies qu'il plairoit au peuple de lui faire. Ceux qui entroient lui crachoient au viſage, & les prêtres lui demandoient doucement : ne vous répentez-vous pas de vos héréſies.

Après cette petite correction charitable & théologique, il fut renvoyé dans ſa maiſon, où il vécut long-temps dans la miſére & dans le mépris. Cependant un cri général s'éleva contre ſon ſucceſſeur dans les fonctions de juge & de prêtre, homme dur, ignorant, injuſte & violent. On redemanda Averroës. Al-Manſor conſulta là-deſſus les théologiens, qui répondirent que le ſouverain

qui

qui réprimoit un sujet, quand il lui plaisoit, pouvoit aussi le relever à son gré ; & Averroës retourna à Maroc, où il vécut assez tranquille & assez heureux.

Ce fut un homme sobre, laborieux & juste. Il ne prononça jamais la peine de mort contre aucun criminel. Il abandonna à son subalterne le jugement des affaires capitales. Il montra de la modestie dans ses fonctions, de la patience & de la fermeté dans ses peines. Il exerça la bienfaisance envers ses ennemis. Ses amis s'offenserent quelquefois de cette préférence, & il leur répondit : » C'est avec ses ennemis & non avec » ses amis qu'on est bienfaisant : avec ses amis, » c'est un devoir qu'on remplit; avec ses ennemis, » c'est une vertu qu'on exerce. Je dépense ma » fortune comme mes parens l'ont acquise : je » rends à la vertu ce qu'ils ont obtenu d'elle. La » préférence dont mes amis se plaignent, ne » m'ôtera pas ceux qui m'aiment vraiement ; elle » peut me ramener ceux qui me haïssent ». La faveur de la cour ne le corrompit point : il se conserva libre & honnête au milieu des grandeurs. Il fut d'un commerce facile & doux. Il souffrit moins dans sa disgrace de la perte de sa fortune, que des calomnies de l'injustice. Il s'attacha à la philosophie d'Aristote, mais il ne négligea pas Platon. Il défendit la cause de la raison contre Al-Gazel. Il étoit pieux ; on n'entend pas trop comment il concilioit avec sa religion sa doctrine de l'éternité du monde. Il écrivit de la logique, de la physique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de l'astronomie, de la théologie, de la rhétorique & de la mu-

ſique. Il croyoit à la poſſibilité de l'union de l'ame avec la divinité dans ce monde. Perſonne ne fut auſſi violemment attaqué de l'ariſtotélomanie ; fanatiſme qu'on ne conçoit pas dans un homme qui ne ſavoit pas un mot de grec, & qui ne jugeoit de cet auteur que ſur de mauvaiſes traductions. Il profeſſa la médecine. A l'exemple de tous les philoſophes de ſa nation, il s'étoit fait un ſyſtême particulier de religion. Il diſoit que le chriſtianiſme ne convenoit qu'à des fous, le judaïſme qu'à des enfans, & le mahométiſme qu'à des pourceaux. Il admettoit, avec Ariſtote, une ame univerſelle, dont la nôtre étoit une particule. A cette particule éternelle, immortelle, divine, il aſſocioit un eſprit ſenſitif, périſſable & paſſager. Il accordoit aux animaux une puiſſance eſtimatrice qui les guidoit aveuglément à l'utile, que l'homme connoît par la raiſon. Il eut quelque idée du *ſenſorium commune*. Il a pu dire, ſans s'entendre, mais ſans ſe contredire, que l'ame de l'homme étoit mortelle, & qu'elle étoit immortelle. Averroës mourut l'an de l'hégire 1103.

Le philoſophe Noimoddin obtint des Romains quelque marque de diſtinction, après la conquête de la Grece ; mais il ſentit bientôt l'embarras & le dégoût des affaires publiques : il ſe renferma ſeul dans une petite maiſon, où il attendit en philoſophe que ſon ame délogeât de ſon corps pour paſſer dans un autre ; car il paroît avoir eu quelque foi à la méteinpſycoſe.

Ibrin Al-Chatil Raſis, l'orateur de ſon ſiecle, fut théologien, juriſconſulte & médecin. Ceux qui profeſſoient à Bagdad l'accuſerent d'héréſie,

& le conduisirent dans une prison qui dura. Il y a long-temps qu'un hérétique est un homme qu'on veut perdre. Le prince, mieux instruit, lui rendit justice ; mais Rasis, qui connoissoit apparemment l'opiniâtreté de la haine théologique, se réfugia au Caire, d'où la réputation d'Averroës l'appella en Espagne. Il partit précisément au moment où on exerçoit contre Averroës la même persécution qu'il avoit soufferte. La frayeur le saisit, il s'en revint à Bagdad. Il suivit Abu-Habdilla dans ses disgraces. Il prononça à Fez un poëme si touchant sur les malheurs d'Habdilla, que le souverain & le peuple se déterminerent à le sécourir. On passa en Espagne. On ramena les villes à l'autorité de leur maître. Rasis, ennemi d'Habdilla, fut renfermé dans la Castile, & celui-ci regna dans le reste de la contrée. Habdilla, tranquille sur le trône de Grenade, ne l'oublia pas ; mais Rasis préféra l'obscurité du séjour de Fez à celui de la cour d'Espagne. Le plus léger mécontentement efface auprès des grands la mémoire des plus grands services. Habdilla qui lui devoit sa couronne, devint son ennemi. La conduite de ce prince envers notre philosophe est un tissu de faussetés & de cruautés, auxquelles on ne conçoit pas qu'un roi, qu'un homme puisse s'abaisser. Il employa l'artifice & les promesses pour l'attirer ; il médita de le faire périr dans une prison. Rasis lui échappa : il le fit redemander mort ou vif au souverain de Fez ; celui-ci le livra, à condition qu'on ne disposeroit point de sa vie. On manqua à cette promesse. On accusa Rasis de vol & d'hérésie ; il fut mis à la question ; la violence des tourmens en arracherent l'aveu des cri-

mes qu'il n'avoit point commis. Après l'avoir brisé, disloqué, on l'étouffa. On le poursuivit au-delà du tombeau ; il fut exhumé, & l'on exerça contre son cadavre toutes sortes d'indignités. Tel fut le sort de cet homme à qui la nature avoit accordé l'art de peindre & d'émouvoir, talens qui devoient un jour servir si puissamment ses ennemis, & lui être si utiles auprès d'eux. Il mourut l'an 1278 de l'hégire.

Etosi, ainsi nommé de *Tos* sa patrie, fut ruiné dans le sac de cette ville par le tartare Holac. Il ne lui resta qu'un bien qu'on ne pouvoit lui enlever, la science & la sagesse. Holac le protégea dans la suite, se l'attacha & l'envoya même, en qualité d'embassadeur, au souverain de Bagdad, qui paya chérement le mépris qu'il fit de notre philosophe. Etosi fut aristotélicien. Il commenta la logique de Rasis & la métaphysique d'Avicenne. Il mourut à Samrahand, en Asie, l'an 1179 de l'hégire. On exige d'un philosophe ce qu'on pardonneroit à un homme ordinaire. Les mahométans lui reprochent encore aujourd'hui de n'avoir point arrêté la vengence terrible qu'Holac tira du Calife de Bagdad. Falloit-il pour une petite insulte, qu'un souverain & ses amis fussent foulés aux pieds des chevaux, & que la terre bût le sang de quatre-vingt mille hommes ? Il est d'autant plus difficile d'écarter cette tache de la mémoire d'Etosi, qu'Holac fut un homme doux, ami de la science & des savans, & qui ne dédaigna pas de s'instruire sous Etosi.

Nasiroddin de Tus naquit l'an de l'hégire 1097. Il étudia la philosophie, & se livra de préférence aux mathématiques & aux arts qui en dépendent.

Il présida sur toutes les écoles du Mogol : il commenta Euclide & Ptolomée. Il observa le ciel : il dressa des tables astronomiques. Il s'appliqua à la morale. Il écrivit un abrégé de l'Ethique de Platon & d'Aristote. Ses ouvrages furent également estimés des Turcs, des Arabes & des Tartares. Il inspira à ces derniers le goût de la science, qu'ils reçurent & qu'ils conserverent même au milieu du tumulte des armes. Holac, Iléchan, Kublat, Kanm & Tamerlan, aimerent à conférer avec les hommes instruits.

Mais nous ne finirions point, si nous nous étendions sur l'histoire des philosophes qui, moins célebres que les précédens, n'ont pas été sans nom dans les siecles qui ont suivi la fondation du mahométisme : tels sont parmi les Arabes, Mathieu-Ebu-Junis, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulsariel, Abul-Chars, Ebn-Malca, Ebnol'Hosan, Abul'Helme, Mogrebin, Ibun-el-Baitar, qui a écrit des animaux, des plantes, des venins & des métaux ; Abdessalame qui fut soupçonné d'hérésie, & dont les ouvrages furent brûlés ; Said-ebn-Hebatolla, Muhammed Tusius, Masisii, Joseph, Hasnum, Dacxub, Phacroddin, Noimoddin, Eltphthesteni, qui fut premier ministre de Tamerlan, philosophe & factieux ; Abul-Hasan, Abu-Bahar, parmi les Maures ; Abumasar, astronome célebre ; Albatigne, Alfragan, Alchabit, Geber, un des peres de la chymie ; Isaac-ben-Erram, qui disoit à Zaid son maître, qui lui avoit associé un autre médecin avec lequel il ne s'accordoit pas, que la contradiction de deux médecins étoit pire que la fievre tierce ; Sceram de Tolede, Abraham-ibnu-Sahel de Séville, qui s'a-

musa à composer des vers licencieux; Aaron-ben-Scuton, qui mécontenta les habitans de Fez, auxquels il commandoit pour Abdalla, & excita par sa sévérité leur révolte dans laquelle il fut égorgé lui & le reste des Juifs.

Il suit de ce qui précede, qu'à proprement parler, les Arabes ou *Sarrazins* n'ont point eu de philosophe avant l'établissement de l'islamisme.

Que le zabianisme, mêlange confus de différentes opinions empruntées des Perses, des Grecs, des Egyptiens, ne fut point un systême de théologie.

Que Mahomet fut un fanatique ennemi de la raison, qui ajusta comme il put ses sublimes rêveries, à quelque lambeaux arrachés des livres des Juifs & des Chrétiens, & qui mit le couteau sur la gorge de ceux qui balancerent à regarder ses chapitres comme des ouvrages inspirés. Ses idées ne s'éleverent point au dessus de l'antropomorphisme.

Que le temps de la philosophie ne commença que sous les Omniades.

Qu'elle fit quelques progrès sous les Abassides.

Qu'alors on s'en servit pour pallier le ridicule de l'islamisme.

Que l'application de la philosophie, à la révélation, engendra parmi les musulmans une espece de théosophisme, le plus détestable de tous les systêmes.

Que les esprits aux yeux desquels la théologie & la philosophie s'étoient dégradées par une association ridicule, inclinerent à l'athéisme : tels furent les Zendekéens & les Dararianéens.

Qu'on en vit éclore une foule de fanatiques, de sectaires & d'imposteurs.

Que bientôt on ne sut ni ce qui étoit vrai, ni ce qui étoit faux, & qu'on se jetta dans le scepticisme.

Les Motasalites disoient : Dieu est juste & sage, il n'est point l'auteur du mal : l'homme se rend lui-même bon ou méchant.

Les Al-Jobariens disoient : l'homme n'est pas libre, Dieu produit en lui tout ce qu'il fait : il est le seul être qui agisse. Nous ne sommes pas moins nécessités que la pierre qui tombe & que l'eau qui coule.

Les Al-Naiarianens disoient que Dieu, à la vérité, faisoit le bien & le mal, l'honnête & le deshonnête; mais que l'homme libre s'approprioit ce qui lui convenoit.

Les Al-Asharites rapportoient tout à l'idée de l'harmonie universelle.

Que l'attachement servil à la philosophie d'Aristote, étouffa tout ce qu'il y eût de bons esprits parmi les *Sarrazins.*

Qu'avec cela ils ne posséderent dans aucun temps quelque traduction fidele de ce philosophe.

Et que la philosophie, qui passa des écoles Arabes dans celles des Chrétiens, ne pouvoient que retarder le progrès de la connoissance parmi ces derniers.

* * *
* *
*

PHILOSOPHIE DES SCEPTIQUES.

SCEPTICI, secte d'anciens philosophes, qui avoient Pyrrhon pour chef, & dont le principal dogme consistoit à soutenir que tout étoit incertain & incompréhensible; que les contraires étoient également vrais; que l'esprit ne devoit jamais donner son consentement à rien, mais qu'il devoit rester dans une indifférence entiere sur toute chose.

Le mot *sceptique*, qui est grec dans son origine, signifie proprement *contemplatif*, c'est-à-dire, un homme qui balance les raisons de part & d'autres, sans décider pour aucun côté; c'est un mot formé d'un verbe qui signifie, je considere, j'examine, je délibere.

Diogene Laërce remarque que les sectateurs de Pyrrhon avoient différens noms: on les appelloit *Pyrrhoniens*, du nom de leur chef; on les appelloit aussi *Aporétici*, gens qui doutent, parce que leur maxime principale consistoit à douter de tout; enfin, on les nommoit *Zététiques*, gens qui cherchent, parce qu'ils n'alloient jamais au-delà de la recherche de la vérité.

Les *sceptiques* ne retenoient leur doute que dans la spéculation. Pour ce qui concerne les actions civiles & les choses de pratique, ils convenoient qu'il falloit suivre la nature pour guide, se conformer à ses impressions, & se plier aux loix établies dans chaque nation. C'étoit un principe constant chez eux, que toutes choses étoient également vraisemblables, & qu'il n'y avoit au-

cune raison qui ne pût être combattue par une raison contraire aussi forte. La fin qu'ils se proposoient, étoit l'ataraxie ou l'exemption de trouble à légard des opinions, & la métriopatie ou la modération des passions & des douleurs. Ils prétendoient qu'en ne déterminant rien sur la nature des biens & des maux, on ne poursuit rien avec trop de vivacité, & que par-là on arrive à une tranquillité parfaite, telle que peut la procurer l'esprit philosophique : au lieu que ceux qui établissent qu'il y a de vrais biens & de vrais maux, se tourmentent pour obtenir ce qu'ils regardent comme un vrai bien. Il arrive de-là qu'ils sont déchirés par mille secretes inquiétudes, soit que n'agissant plus conformément à la raison, ils s'élevent sans mesure, soit qu'ils soient emportés loin de leur devoir par la fougue de leurs passions, soit enfin que craignant toujours quelque changement, ils se consument en efforts inutiles, pour retenir des biens qui leur échappent. Ils ne s'imaginoient pourtant pas, comme les Stoïciens, être exempts de toutes les incommodités qui viennent du choc & de l'action des objets extérieurs; mais ils prétendoient, qu'à la faveur de leur doute sur ce qui est bien ou mal, ils souffroient beaucoup moins que le reste des hommes, qui sont doublement tourmentés, & par les maux qu'ils souffrent, & par la persuation où ils sont que ce sont de vrais maux.

C'est une ancienne question, comme nous l'apprenons d'Aulugelle, & fort débattue par plusieurs auteurs Grecs; savoir, en quoi different les *sceptiques* & les académiciens de la nouvelle aca-

démie. Plutarque avoit fait un livre sur cette matiere; mais puisque le temps nous a privés de ces secours de l'antiquité, suivons Sextus Empiricus, qui a rapporté si exactement tous les points en quoi consiste cette différence, qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Il met le premier point de différence, qui se trouve entre la nouvelle académie & la doctrine *sceptique*, en ce que l'une & l'autre disant que l'entendement humain ne peut rien comprendre, les académiciens le disent affirmativement, & les *sceptiques* le disent en doutant.

Le second point de différence proposé par Sextus, consiste en ce que les uns & les autres étant conduits par une apparence de bonté, dont l'idée est imprimée dans l'esprit, les académiciens la suivent, & les *sceptiques* s'y laissent conduire; & en ce que les académiciens appellent cela opinion ou persuation, & non les *sceptiques*: bien que ni les uns, ni les autres n'affirment que la chose d'où part cette image ou apparence de bonté soit bonne; mais les uns & les autres avouent que la chose qu'ils ont choisie leur semble bonne, & qu'ils ont cette idée imprimée dans l'esprit, à laquelle ils se laissent conduire.

Le troisieme point de différence revient au même. Les académiciens soutiennent que quelques-unes de leurs idées sont vraisemblables, les autres non; & qu'entre celles qui sont vraisemblables, il y a du plus & du moins. Les *sceptiques* prétendent qu'elles sont égales, par rapport à la créance que nous leur donnons; mais Sextus qui propose cette différence, fournit lui-même le moyen de la lever; car il dit que les *sceptiques*

veulent que la foi des idées soit égale par rapport à la raison, c'est-à-dire, autant qu'elle se rapporte à la connoissance de la vérité & à l'acquisition de la science par la raison; car l'idée la plus claire n'a pas plus de pouvoir pour me faire connoître la vérité : mais en ce qui regarde l'usage de la vie, ils veulent que l'on préfere cette idée claire à celle qui est obscure.

La quatrieme différence consiste moins dans la chose que dans la maniere de s'exprimer; car les uns & les autres avouent qu'ils sont attirés par quelques objets; mais les académiciens disent que cette attraction se fait en eux avec une véhémente propension, ce que les *sceptiques* ne disent pas, comme si les uns étoient portés vers les choses vraisemblables, & que les autres s'y laissassent seulement conduire, quoique ni les uns, ni les autres n'y donnent pas leur consentement.

Sextus Empiricus met encore entr'eux une autre différence, sur les choses qui concernent la fin, disant que les académiciens suivent la probabilité dans l'usage de la vie, & que les *sceptiques* obéissent aux loix, à la coutume & aux affections naturelles. En cela, comme en plusieurs choses, leur langage est différent, quoique leurs sentimens soient pareils. Quand l'académicien obéit aux loix, il dit qu'il le fait, parce qu'il a opinion que cela est bon à faire, & que cela est probable; & quand le sceptique fait la même chose, il ne se sert point de ces termes d'*opinion* & de *probabilité*, qui lui paroissent trop décisifs.

Ces différences qui sont légeres & imperceptibles, ont été cause qu'on les a tous confondus

ſous le nom de *ſceptiques*. Si les philoſophes qui ont embraſſé cette ſecte, ont mieux aimé être appellés académiciens que pyrrhoniens, deux raiſons aſſez vraiſemblables y ont contribué; l'une eſt que fort peu de philoſophes illuſtres ſont ſortis de l'école de Pyrrhon, au lieu que l'académie a donné beaucoup d'excellens hommes, auxquels il eſt glorieux de ſe voir aſſocié; l'autre eſt qu'on a ridiculiſé Pyrrhon & les Pyrrhoniens, comme s'ils avoient réduit la vie des hommes à une entiere inaction, & que ceux qui ſe diront Pyrrhoniens, tomberont néceſſairement dans le même ridicule.

Philoſophie des Scholaſtiques.

La philoſophie qu'on appelle ſcholaſtique, a regné depuis le commencement du onzieme ſiecle, juſqu'à la renaiſſance des lettres.

Ce mot n'eſt pas auſſi barbare que la choſe; on le trouve dans Pétrone: *non notavi mihi aſcyltifugam, & dum in hoc doctorum æſtu totus incedo, ingens ſcholaſticorum turba in porticum venit, ut apparebat, ab extemporali declamatione, neſcio cujus, qui Agamemnonis ſuaſoriam exceperat.* Il ſignifie un *écolier de rhétorique.*

Voici un autre paſſage où il ſe prend pour rhéteur ou ſophiſte: *deduci in ſcenas ſcholaſticorum, qui rhetores vocantur, quos Paulo ante Ciceronis tempora exſtitiſſe, nec majoribus placuiſſe probat ex eo quod Marco Craſſo & Domitio cenſoribus claudere, ut ait Cicero, ludum impudentiæ juſſi ſunt.* Quint. Dialog. *de cauſ. corrupt. éloquent.*

De la comparaiſon de ces deux paſſages, l'on

voit que l'éloquence dégénérée peu à peu, étoit chez les Romains, au temps de Pétrone & de Quintilien, ce qu'elle avoit été jusqu'à Cicéron.

Dans la suite, le nom de *scholastique* passa des déclamateurs de l'école à ceux du barreau. Consultez là-dessus le *code* de Théodose & de Justinien.

Enfin, il désigna ces maîtres-ès-arts & de philosophie, qui enseignoient dans les écoles publiques des églises cathédrales & des monasteres que Charlemagne & Louis le pieux avoient fondées.

Ces premiers scholastiques ou écolâtres, ne furent point des hommes tout-à-fait inutiles; mais la richesse engendra bientôt parmi eux l'oisiveté, l'ignorance & la corruption; ils cesserent d'enseigner, & ils ne retinrent que le nom de leurs fonctions, qu'ils faisoient exercer par des gens de rien, & gagés à vil prix, tandis qu'ils retiroient de l'état de larges pensions, qu'ils dissipoient dans une vie de crapule & de scandale.

L'esprit de l'institution se soutint un peu mieux dans quelques maisons religieuses, ou les nobles continuerent d'envoyer leurs enfans pour y prendre les secours qu'on donnoit aux novices; ce fut dans ces réduits obscurs, que se conserva l'étincelle du feu sacré depuis le huitieme siecle, jusqu'au douzieme ou onzieme, que le titre d'écolâtres ou de scholastiques qui avoit été particulier à de méchans professeurs de philosophie & de belles lettres, devint propre à de plus méchans professeurs de théologie.

La premiere origine de la théologie scholastique est très-incertaine; les uns la font remonter à

Augustin dans l'Occident, & à Jean Damascène dans l'Orient; d'autres au temps où la philosophie d'Aristote s'introduisit dans les écoles, sous la forme seche & décharnée que lui avoient donné les Arabes, & que les théologiens adopterent; quelques-uns, au siecle de Roscelin & d'Anselme, auxquels succederent dans la même carriere Abélard & Gilbert en France, & Otton de Frisingue en Allemagne. Quoi qu'il en soit, il est démontré que la *scholastique* étoit antérieure aux livres des sentences, & que Pierre Lombard trouva la doctrine chrétienne défigurée par l'application de l'art sophistique de la dialectique aux dogmes de l'église; c'est un reproche qu'il ne seroit pas moins injuste de faire à Thomas d'Aquin; on apperçoit des vestiges de la *scholastique*, avant qu'on connût l'Arabico-pathétisme; ce n'est donc point de ce côté que cette espece de peste est venue; mais il paroît que plusieurs causes éloignées & prochaines concoururent, dans l'intervalle du onzieme ou douzieme siecle, à l'accroître, à l'étendre, & à la rendre générale.

On peut distribuer le regne de la *scholastique* sous trois périodes; l'une qui commence à Lanfranc ou Abélard & Pierre le Lombard, son disciple, & qui comprend la moitié du douzieme siecle, temps où parut Albert le Grand; ce fut son enfance.

Un second qui commence en 1220, & qui finit à Durand de St. Porcien; ce fut son âge de maturité & de vigueur.

Un troisieme qui commence où la seconde finit, & qui se proroge jusqu'à Gabriel Biel, qui touche au moment de la réforme; ce fut le temps de son déclin & de sa décrépitude.

Guillaume de Champeaux; Pierre Abélard, Pierre le Lombard, Robert Pulleyn, Gilbert de la Porrée, Pierre Comeſtor, Jean de Sarisberi, & Alexandre de Hales, ſe deſtinguerent dans la premiere période.

Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Pierre, Roger Bacon, Gille de Colomna & Jean Scot, ſe diſtinguerent dans la ſeconde.

Durand de St. Porcien, Guillaume Occam, Richard Suiſſet, Jean Buridan, Marſille d'Inghen, Gautier Burlée, Pierre d'Alliac, Jean Weſſel Gansfort & Gabriel Biel, ſe diſtinguerent dans la troiſieme.

Premiere période de la philoſophie Scholaſtique.

Guillaume des Champeaux, né en Brie de parens obſcurs, s'éleva par la réputation qu'il ſe fit de grade en grade juſqu'à l'épiſcopat; telle étoit la barbarie de ſon temps, qu'il n'y avoit aucun poſte dans l'égliſe, auquel ne put aſpirer un homme qui entendoit les catégories d'Ariſtote, & qui ſavoit diſputer ſur les univerſaux. Celui-ci prétendoit qu'il n'y avoit dans tous les individus qu'une ſeule choſe eſſentiellement une, & que s'ils différoient entr'eux, ce n'étoit que par la multitude des accidens. Abélard, ſon diſciple, l'attaqua vivement ſur cette opinion; des Champeaux frappé des objections d'Abélard, changea d'avis, & perdit toute la conſidération dont il jouiſſoit; il ne s'agiſſoit pas alors d'enſeigner la vérité, mais de bien défendre ſon ſentiment vrai ou faux; le comble de la honte étoit d'être réduit au ſilence; de-là cette foule de diſtinctions

ridicules qui s'appliquent à d'autant plus de cas, qu'elles sont vuides de sens ; avec ce secours, il n'y avoit point de question qu'on n'embrouillât, point de theses qu'on ne pût défendre, pour ou contre, point d'ojections auxquelles on n'échappât, point de disputes qu'on ne prorogeât sans fin.

Des Champeaux vaincu par Abélard, alla s'enfermer dans l'abbaye St. Victor ; mais celui-ci ne se fut pas plutôt retiré à Ste. Genevieve, que des Champeaux parut dans l'école.

Qui est-ce qui ne connoît pas l'histoire & les malheurs d'Abélard ? Qui est-ce qui n'a pas lu les lettres d'Heloïse ? Qui est-ce qui ne déteste pas la fureur avec laquelle le doux & pieux St. Bernard le persécuta ? Il naquit en 1079 ; il renonça à tous les avantages qu'il pouvoit se promettre dans l'état militaire, pour se livrer à l'étude ; il sentit combien la maniere subtile dont on philosophoit de son temps, supposoit de dialectique, & il s'exerça particuliérement à manier cette arme à deux tranchans, sous Roscelin, le férailleur le plus redouté de son temps ; celui-ci avoit conçu que les universaux n'existoient point hors de l'entendement, & qu'il n'y avoit dans la nature que des individus dont nous exprimions la similitude par une dénomination générale, & il avoit fondé la secte des nominaux, parmi lesquels Abélard s'enrôla ; il alla faire assaut avec tous ceux qui avoient quelques réputation ; il vint à Paris, & prit les leçons de Guillaume des Champeaux ; il fut successivement l'honneur & la honte de son maître ; il ouvrit un école à l'age de vingt-deux ans à Mélun, d'où il vint à Corbeil ; il eut un grand nombre de disciples, d'amis & d'ennemis ; ses travaux

vaux affoiblirent sa santé, il fut obligé de suspendre ses exercices pendant deux ans qu'il passa dans sa patrie; son absence ne fit qu'ajouter au desir qu'on avoit de l'entendre; de retour, il trouva des Champeaux sous l'habit de moine, continuant dans le fond d'un cloître à professer la rhétorique & la logique, deux arts qui ne devroient pas être separés; il alla l'écouter, moins pour s'instruire, que pour le harceler de nouveau. Ce projet indigne lui réussit; il acheva de triompher de son maître, qui vit en un moment son école déserte, & ses disciples attachés à la suite d'Abélard; celui à qui des Champeaux avoit cédé sa chaire cathédrale, au sortir du monde, l'offrit à Abélard, qui en fut écarté par la faction des Champeaux & la protection de l'archevêque de Paris. Notre jeune philosophe fut moins encore irrité de ce refus, que de la promotion de des Champeaux à l'épiscopat; l'élevation d'un homme auquel il s'étoit montré si supérieur, l'indigna secretement; il crut que des Champeaux ne devoit les honneurs qu'on lui conféroit, qu'à la réputation qu'il s'étoit faite en qualité de théologien, & il se rendit sous Anselme, qui avoit formé des Champeaux; les leçons d'Anselme ne lui parurent pas répondre à la célébrité de cet homme; bientôt il eut dépouillé celui-ci de son auditoire & de sa réputation; il enseigna la théologie, malgré ses ennemis, qui répandoient de tout côté, qu'il étoit dangereux de permettre à un homme de son âge & de son caractere, de se mêler d'une science si sublime. Ce fut alors qu'il connut le chanoine Fulbert & sa niece Héloïse. Cette fille savoit à l'âge de dix-huit ans, l'hébreu, le grec, le latin, les ma-

thématiques, la philoſophie, la théologie, c'eſt-à-dire, plus que tous les hommes de ſon temps réunis : outre l'eſprit que la nature lui avoit donné, la ſenſibilité de cœur, les talens qu'elle devoit à une éducation très-recherchée, elle étoit encore belle; comment reſiſte-t-on à tant de charmes? Abélard la vit, l'aima, & jamais homme ne fut peut-être autant aimé d'une femme qu'Abélard d'Héloïſe; non, diſoit-elle, le maître de l'univers entier, s'il y en avoit un, m'offriroit ſon trône & ſa main, qu'il me ſeroit moins doux d'être ſa femme, que la maîtreſſe d'Abélard. Nous n'entrerons point dans le détail de leurs amours; Fulbert prit Abélard dans ſa maiſon; celui-ci négligea ſon école pour s'abandonner tout entier à ſa paſſion; il employa ſon temps, non plus à méditer les queſtions abſtraites & triſtes de la philoſophie, mais à compoſer des vers tendres & des chanſons galantes; ſa réputation s'obſcurcit, & ſes malheurs commencerent & ceux d'Héloïſe.

Abélard, privé du bonheur qu'il s'étoit promis dans la poſſeſſion d'Héloïſe, déſeſperé, confus, ſe retira dans l'abbaye de St. Denis; cependant Héloïſe renfermée dans une autre ſolitude, périſſoit de douleur & d'amour. Cet homme qui devoit avoir appris par ſes propres foibleſſes, à pardonner aux foibleſſes des autres, ſe rendit odieux aux moines avec leſquels il vivoit, par la dureté de ſes réprimandes; & toute la célébrité qu'il devoit au nombreux concours de ſes auditeurs, ne lui procura point un repos qu'il s'efforçoit à éloigner de lui; les ennemis qu'il s'étoit fait autrefois, & ceux qu'il ſe faiſoit tous les jours, avoient ſans ceſſe les yeux ouverts

sur sa conduite ; ils attendoient l'occasion de le perdre, & ils crurent l'avoir trouvée dans l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *la foi à la Trinité, pour servir d'introduction à la théologie* ; Abélard y appliquoit à la distinction des personnes divines, la doctrine des nominaux ; il comparoit l'unité d'un Dieu dans la Trinité des personnes, au sillogisme où trois choses réellement distinctes ; la proposition, l'assomption & la conclusion ne forment qu'un seul raisonnement ; c'étoit un tissu d'idées très-subtiles, à travers lesquelles il n'étoit pas difficile d'en rencontrer de contraires à l'orthodoxie. Abélard fut accusé d'hérésie ; on répandit qu'il admettoit trois Dieux, tandis que, d'après ses principes, il étoit si strictement austere ; peut-être réduisoit-il les trois personnes divines à trois mots ; il risqua d'être lapidé par le peuple : cependant ses juges l'écouterent, & il s'en feroit retourné absous, s'il n'eût pas donné le temps à ses ennemis de ramasser leurs forces, & d'aliéner l'esprit du concile qu'on avoit assemblé ; il fut obligé de brûler lui-même son livre, de réciter le symbole d'Athanase, & d'aller subir dans l'abbaye de St. Médard de Soissons, la pénitence qu'on lui imposa ; cette condamnation fut affligeante pour lui, mais plus deshonorante encore pour ses ennemis ; on revint sur sa cause, & l'on détesta la haine & l'ignorance de ceux qui l'avoient accusé & jugé.

Il revint de Soissons à St. Denis ; là il eut l'imprudence de dire, & qui pis est, de démontrer aux moines que leur saint Denis n'avoit rien de commun avec l'aréopagite ; & dès ce moment ce fut un athée, un brigand, un scélérat digne des

derniers ſupplices. On le jetta dans une priſon ; on le traduiſit auprès du prince comme un ſujet dangereux, & peut-être eut-il perdu la vie entre les mains de ces ignorans & cruels cénobites, s'il n'eût eu le bonheur de leur échapper. Il ſe juſtifia auprès de la cour, & ſe réfugia dans les terres du comte Thibault. Cependant l'abbé de St. Denis ne jouit pas long-temps de l'avantage d'avoir éloigné un cenſeur auſſi ſévere qu'Abélard. Il mourut, & l'abbé Suger lui ſucceda. On eſſaya de concilier à Abélard la bienveillance de celui-ci ; mais on ne put s'accorder ſur les conditions ; Abélard obtint du roi la permiſſion de vivre où il lui plairoit. Il ſe retira dans une campagne déſerte, entre Troyes & Nogent ſur Seine. Là, il ſe bâtit un petit oratoire de chaume & de boue, ſous lequel il eut trouvé le bonheur, ſi la célébrité qui le ſuivoit partout n'eût raſſemblé autour de lui une foule d'auditeurs, qui ſe bâtirent des cabanes à côté de la ſienne, & qui s'aſſujettirent à l'auſtérité de ſa vie, pour jouir de ſa ſociété & de ſes leçons. Il vit dès la premiere année juſqu'à ſix cens diſciples. La théologie qu'il profeſſoit étoit un mêlange d'ariſtotéliſme, de ſubtilité, de diſtinctions ; il étoit facile de ne le pas entendre, & de lui faire dire tout ce qu'on vouloit. St. Bernard qui, ſans peut-être s'en appercevoir, étoit ſecrétement jaloux d'un homme qui attachoit ſur lui trop de regards, embraſſa la haine des autres théologiens, ſortit de la douceur naturelle de ſon caractere, & ſuſcita tant de troubles à notre philoſophe, qu'il fut tenté pluſieurs fois de ſortir de l'Europe, & d'aller chercher la paix au milieu des ennemis du nom chrétien. L'invocation du Paraclet, ſous laquelle il

avoit fondé une petite maison qui subsiste encore aujourd'hui, fut le motif réel ou simulé de la persécution la plus violente qu'on ait jamais exercée. Abélard vécut long-temps au milieu des anxiétés. Il ne voyoit pas d'ecclésiastiques s'assembler, sans trembler pour sa liberté. On attenta plusieurs fois à sa vie. La rage de ses ennemis le suivoit jusqu'aux autels, & chercha à lui faire boire la mort avec le sang de J. C. On empoisonna les vases sacrés dont il se servoit dans la célébration des saints mysteres. Héloïse ne jouissoit pas d'un sort plus doux; elle étoit poursuivie, tourmentée, chassée d'un lieu dans un autre. On ne lui pardonnoit pas son attachement pour Abélard. Ces deux êtres qui sembloient destinés à faire leur bonheur mutuel, vivoient séparés, & de la vie la plus malheureuse; lorsqu'Abélard appella Héloïse au Paraclet, lui confia la conduite de ce monastere, & se retira dans un autre, d'où il sortit peu de temps après, pour reprendre à Paris une école de théologie & de philosophie; mais les accusations d'impiété ne tarderent pas à se renouveller. St. Bernard ne garda plus de mesure; on dressa des catalogues d'hérésies qu'on attribuoit à Abélard. Sa personne étoit moins en sûreté que jamais, lorsqu'il se détermina de porter sa cause à Rome. St. Bernard l'accusoit de regarder l'esprit saint comme l'ame du monde, d'enseigner que l'univers est un animal d'autant plus parfait, que l'intelligence qui l'animoit, étoit parfaite; de christianiser Platon, *&c.* Peut-être notre philosophe n'étoit-il pas fort éloigné delà; mais ses erreurs ne justifioient ni les imputations, ni les violences de St. Bernard.

Abélard fit le voyage de Rome. On l'y avoit

déja condamné, quand il y arriva. Il fut saisi, mis en prison, ses livres brûlés, & réduit à ramper sous Bernard, & accepter l'obscurité d'une abbaye de Clugni, où il cessa de vivre & de souffrir. Il mourut en 1142.

Abélard forma plusieurs hommes de nom, entre lesquels on compte Pierre le Lombard. Celui-ci est plus célebre parmi les théologiens, que parmi les philosophes. Il fit ses premieres études à Paris. Il professa la *scholastique* dans l'abbaye de Ste. Génevieve. Il fut chargé de l'éducation des enfans de France. Il écrivit le livre intitulé *le maître des sentences*. On pourroit regarder cet ouvrage comme le premier pas à une maniere d'enseigner beaucoup meilleure que celle de son temps; cependant on y trouve encore des questions très-ridicules, telle, par exemple, que celle-ci: *le Christ, en tant qu'homme, est-il une personne, ou quelque chose?* Il mourut en 1164.

Rober Pulleyn parut dans le cours du douzieme siecle; les troubles de l'Angleterre, sa patrie, le chasserent en France, où il se lia d'amitié avec St. Bernard. Après un assez long séjour à Paris, il retourna à Oxford, où il professa la théologie. Sa réputation se répandit au loin. Le pape innocent II l'appella à Rome, & Céléstin II lui conféra le chapeau de cardinal. Il a publié huit livres des *sentences*. On remarque dans ses ouvrages un homme ennemi des subtilités de la métaphysique, le goût des connoissances solides, un bon usage de l'écriture-sainte, & le courage de préférer les décisions du bon sens & de la raison, à l'autorité des philosophes & des peres.

Gilbert de la Porée acheva d'infecter la théolo-

gie de futilités. La nouveauté de ses expressions rendit sa foi suspecte. On l'accusa d'enseigner que l'essence divine & Dieu étoient deux choses distinguées; que les attributs des personnes divines n'étoient point les mêmes choses; que les personnes ne pouvoient entrer dans aucune proposition comme prædicats; que la nature divine ne s'étoit point incarnée; qu'il n'y avoit point d'autre mérite que celui de J. C., & qu'il n'y avoit de baptisé que celui qui devoit être sauvé. Tout ce que ces propositions offrirent d'effrayant au premier coup-d'œil, tenoit à des distinctions subtiles, & disparoissoit lorsqu'on se donnoit le temps de s'expliquer; mais cette patience est rare parmi les théologiens, qui semblent trouver une satisfaction particuliere à condamner. Gilbert mourut en 1154, après avoir éprouvé la haine du doux St. Bernard.

Pierre Comestor écrivit un abrégé de quelques livres de l'ancien & du nouveau testament, avec un commentaire à l'usage de l'école. Cet ouvrage ne fut pas sans réputation.

Jean Sarisberi vint en France en 1137. Personne ne posséda la méthode *scholastique* comme lui. Il s'en étoit fait un jeu, & il étoit tout vain de sa supériorité que cette espece de méchanisme lui donnoit sur les hommes célebres de son temps. Mais il ne tarda pas à connoître la frivolité de sa science, & à chercher à son esprit un aliment plus solide. Il étudia la grammaire, la rhétorique, la philosophie & les mathématiques sous différens maîtres. La pauvreté le contraignit à prendre l'éducation de quelques enfans de famille. En leur transmettant ce qu'il avoit appris, il se le rendoit plus familier à lui-même. Il sut le grec & l'hébreu,

exemple rare de ſon temps. Il ne négligea ni la physique, ni la morale. Il diſoit de la dialectique, que ce n'eſt par elle-même qu'un bruit vain, incapable de féconder l'eſprit, mais capable de développer les germes conçus d'ailleurs. On rencontre dans ſes ouvrages des morceaux d'un ſens très-juſte, pleins de force & de gravité. Les reproches qu'il fait aux philoſophes de ſon temps ſur la maniere dont ils profeſſoient, ſur leur ignorance & leur vanité, montrent que cet homme avoit les vraies idées de la méthode, & que ſa ſupériorité ne lui avoit pas ôté la modeſtie. Il fut connu, eſtimé & chéri des papes Eugene III, Adrien IV. Il vécu dans la familiarité la plus grande avec eux. Il défendit avec force les droits prétendus à la papauté contre ſon ſouverain. Cette témérité fut punie par l'exil. Il y accompagna Becket. Il mourut en France, où ſon mérite fut récompenſé par la plus grande conſidération & la promotion à des places. Il a laiſſé des écrits qui font regretter que cet homme ne ſoit pas né dans des temps plus heureux; c'eſt un grand mérite que de balbutier parmi les muets.

Alexandre de Hales donna des leçons publiques de théologie à Paris en 1230. Il eut pour diſciples Thomas d'Aquin & Bonaventure; s'il faut s'en rapporter à ſon épitaphe, il s'appella le docteur *irréfragable*. Il commenta le *maître des ſentences*. Il compila une ſomme de théologie univerſelle. Il écrivit un livre des vertus, & il mourut en 1245, ſous l'habit de Franciſcain. Tous ces hommes vénérables, ſéraphiques, angéliques, ſubtils, irréfragables, ſi eſtimés de leur temps, ſont bien mépriſés aujourd'hui.

On comprend encore sous la même période de la philosophie *scholastique*, Alin d'Isle, ou le *docteur universel*. Il fut philosophe, théologien & poëte. Parmi ses ouvrages on en trouve un sous le titre de *encyclopedia versibus hexametris distincta in libros* 9. C'est une appologie de la providence contre Claudien. Il paroît s'être aussi occupé de morale. Pierre de Riga, Hugon, Jean Belith, Etienne de Langhton, Raimond, *de penna forti*, Vincent de Beauvais; ce dernier fut un homme assez instruit pour former le projet d'un ouvrage qui lioit toutes les connoissances qu'on possédoit de son temps sur les sciences & les arts. Il compila beaucoup d'ouvrages, dans lesquels on retrouve des fragmens d'auteurs que nous n'avons plus. Il ne s'attacha point si scrupuleusement aux questions de la dialectique & de la métaphysique, qui occupoient & perdoient les meilleurs esprits de son siecle, qu'il ne tournât aussi ses yeux sur la philosophie morale, civile & naturelle. Il faut regarder la masse énorme de ses écrits comme un grand fumier où l'on rencontre quelques paillettes d'or. Guillaume d'Averne, connu dans l'histoire de la philosophie, de la théologie, & des mathématiques de cet âge. Il méprisa les futilités de l'école & son ton pédantesque & barbare. Il eut le style naturel & facile. Il s'attacha à des questions relatives aux mœurs & à la vie. Il osa s'éloigner quelquefois des opinions d'Aristote, & lui préférer Platon. Il connut la corruption de l'église, & il s'en expliqua fortement. Alexandre de Ville-Dieu, astronome & calculateur. Alexandre Neckam de Hartford. Ce fut un philosophe éloquent. Il écri-

vit de la nature des choses, un ouvrage mêlé de prose & de vers. Alfred qui sut les langues, expliqua la philosophie naturelle d'Aristote, commenta ses météores, chercha à débrouiller le livre des plantes, & publia un livre du *mouvement du cœur*. Robert Capiton, Grosse-tête, qui fut profond dans l'hébreu, le grec & le latin, & qui sut tant de philosophie & de mathématiques, ou qui vécut avec des hommes à qui ces sciences étoient si étrangeres, qu'il en passa pour sorcier. Roger Bacon, qui étoit un homme, & qui s'y connoissoit, compare Grosse-tête à Salomon & à Aristote. On voit par son commentaire sur Denis l'aréopagite, que les idées de la philosophie Platonico-Alexandrine lui étoient connues ; d'où l'on voit que la France, l'Italie, l'Angleterre ont eu des *scholastiques* dans tous les états. L'Allemagne n'en a pas manqué ; consultez là-dessus son histoire littéraire.

Seconde période de la philosophie scholastique.

Albert-le-Grand qui la commence, naquit en 1193. Cet homme étonnant pour son temps, sut presque tout ce qu'on pouvoit savoir ; il prit l'habit de St Dominique en 1221. Il professa dans son ordre la philosophie d'Aristote, proscrite par le souverain pontife. Ce qui ne l'empêcha pas de parvenir aux premieres dignités monacales & ecclésiastiques. Il abdiqua les dernieres pour se livrer à l'étude. Personne n'entendit mieux la dialectique & la métaphysique péripatéticienne. Mais il en porta les subtilités dans la théologie, dont il avança la corruption. Il s'ap-

pliqua aussi à la connoissance de la philosophie naturelle : il étudia la nature, il sut des mathématiques & de la méchanique : il ne dédaigna ni la métallurgie, ni la lythologie. On dit qu'il avoit une tête automate qui parloit, & que Thomas d'Aquin la brisa d'un coup de bâton ; il ne pouvoit guere échapper au soupçon de magie ; aussi en fut-il accusé. La plupart des ouvrages qui ont paru sous son nom, sont supposés. Il paroît avoir connu le moyen d'obtenir des fruits dans toutes les saisons. Il a écrit de la physique, de la logique, de la morale, de la métaphysique, de l'astronomie & de la théologie vingt & un gros volumes qu'on ne lit plus.

Thomas d'Aquin fut disciple d'Albert-le-Grand ; il n'est pas moins célebre par la sainteté de ses mœurs, que par l'étendue de ses connoissances théologiques. Il naquit en 1224 : sa somme est le corps le plus complet, & peut-être le plus estimé que nous ayons encore aujourd'hui. Il entra chez les Dominicains en 1243 : il paroissoit avoir l'esprit lourd ; ses condisciples l'appelloient le *bœuf* ; & Albert ajoutoit : *oui, mais si ce bœuf se met à mugir, on entendra son mugissement dans toute la terre.* Il ne trompa point les espérances que son maître en avoit conçues. La philosophie d'Aristote étoit suspecte de son temps ; cependant il s'y livra tout entier, & la professa en France & en Italie. Son autorité ne fut pas moins grande dans l'église que dans l'école ; il mourut en 1274. Il est le fondateur d'un systême particulier sur la grace & la prédestination, qu'on appelle le thomisme.

Bonaventure le Franciscain fut contemporain,

condicisple & rival de Thomas d'Aquin. Il naquit en 1221, & fit profession en 1243; la pureté de ses mœurs & l'étendue de ses connoissances philosophiques & théologiques, la bonté de son caractere, lui mériterent les premieres dignités dans son ordre & dans l'église. Il n'en jouit pas long-temps: il mourut en 1274, âgé de 53 ans. Sa philosophie fut moins futile & moins épineuse que dans ses prédécesseurs. Voici quelques-uns de ces principes.

Tout ce qu'il y a de bon & de parfait, c'est un don d'en haut, qui descend sur l'homme du sein du pere des lumieres.

Il y a plusieurs distinctions à faire entre les émanations gratuites de cette source libérale & lumineuse.

Quoique toute illumination se fasse intérieurement par la connoissance, on peut l'appeller *intérieure* ou *extérieure*, *sensitive* ou *méchanique*, *philosophique* ou *surnaturelle*, *de la raison* ou *de la grace*.

La méchanique inventée pour suppléer à la foiblesse des organes, est servile; elle est au dessous du philosophe; elle comprend l'art d'ourdir des étoffes, l'agriculture, la chasse, la navigation, la médecine, l'art scénique, *&c.*

La sensitive qui nous conduit à la connoissance des formes naturelles par les organes corporels. Il y a un esprit dans les nerfs qui se multiplie & se diversifie en autant de sens que l'homme en a reçus.

La philosophie s'éleve aux vérités intelligibles, aux causes des choses, à l'aide de la raison & des principes.

La vérité peut se considérer ou dans les discours, ou dans les choses, ou dans les actions, & la philosophie se diviser en rationnelle, naturelle & morale.

La rationnelle s'occupe de l'un de ces trois objets, exprimer, enseigner ou mouvoir. La grammaire exprime, la logique enseigne, la rhétorique meut; c'est la raison qui comprend, ou indique, ou persuade.

Les raisons qui dirigent notre entendement dans ses fonctions, sont ou relatives à la matiere, ou à l'esprit, ou à Dieu. Dans le premier cas, elles retiennent le nom de *formelles*; dans le second, on les appelle *intellectuelles*; au troisieme, *idéales*. De-là trois branches de philosophie naturelle, physique, mathématique & métaphysique.

La physique s'occupe de la génération & de la corruption, selon les forces de la nature & les élémens des choses.

Les mathématiques des abstractions, selon les raisons intelligibles.

La métaphysique de tous les êtres, en tant que réductible à un seul principe dont ils sont émanés, selon les raisons idéales, à Dieu qui en fut l'exemplaire & la source, & qui en est la fin.

La vertu a trois points de vue différens, la vie, la famille & la multitude, & la morale est ou monastique, ou économique, ou politique.

La lumiere de l'écriture nous éclaire sur les vérités salutaires; elle a pour objet les connoissances qui sont au dessus de la raison.

Quoiqu'elle soit une, cependant il y a le

ſens miſtyque & ſpirituel, ſelon lequel elle eſt allégorique, morale ou anagogique.

On peut rappeller toute la doctrine de l'écriture à ſa génération éternelle de Jeſus-chriſt, à l'incarnation, aux mœurs, à l'union ou commerce de l'ame avec Dieu, de-là les fonctions du docteur, du prédicateur & du contemplant.

Ces ſix illuminations ont une veſpérie ou ſoirée : il ſuit un ſeptieme jour de repos, qui n'a plus de veſpérie ou de ſoirée ; c'eſt l'illumination glorieuſe.

Toutes ces connoiſſances tirent leur origine de la même lumiere ; elles ſe rappellent à la connoiſſance des écritures, elles s'y réſolvent, y ſont contenues & conſommées ; & c'eſt par ce moyen qu'elles conduiſent à l'illumination éternelle.

La connoiſſance ſenſible ſe rappelle à l'écriture, ſi nous paſſons de la maniere dont elle atteint ſon objet, à la génération divine de verbe, de l'exercice des ſens, à la réguliarité des mœurs, & des plaiſirs dont ils ſont la ſource, au commerce de l'ame & de Dieu.

Il en eſt de même de la connoiſſance méchanique & de la connoiſſance philoſophique.

Les écritures ſont les empreintes de la ſageſſe de Dieu : la ſageſſe de Dieu s'étend à tout. Il n'y a donc aucune connoiſſance humaine qui ne puiſſe ſe rapporter aux écritures & à la théologie. Et j'ajouterai aucun homme, quelque ſenſé qu'il ſoit, qui ne rapporte tous les points de l'eſpace immenſe qui l'environne, au petit clocher de ſon village.

Pierre d'Eſpagne, mieux connu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique ſous le nom de *Jean* XXI, avoit été

philosophe avant que d'être pape & théologien. Trithême dit de lui qu'il entendoit la médecine, & qu'il eut été mieux à coté du lit d'un malade, que sur la chaire de St Pierre. Calomnie de moine offensé : il montra dans les huit mois de son pontificat qu'il n'étoit point au dessous de sa dignité : il aima les sciences & les savans ; & tout le monde lettré, riche ou pauvre, noble ou roturier, trouva un accès facile auprès de lui. Il finit sa vie sous les ruines d'un bâtiment qu'il faisoit élever à Viterbe. Il a laissé plusieurs ouvrages où l'on voit qu'il étoit très-versé dans la mauvaise philosophie de son temps.

Roger Bacon fut un des génies les plus surprenans que la nature ait produit, & un des hommes les plus malheureux. Lorsqu'un être naît à l'illustration, il semble qu'il naisse aussi aux supplices. Ceux que la nature signe, sont également signés par elle pour les grandes choses & pour la peine. Bacon s'appliqua d'abord à la grammaire, à l'art oratoire & à la dialectique. Il ne voulut rien ignorer de ce qu'on pouvoit savoir en mathématique. Il sortit de l'Angleterre, sa patrie, & il vint en France entendre ceux qui s'y distinguoient dans les sciences. Il étudia l'histoire, les langues de l'Orient & de l'Occident, la jurisprudence & la médecine. Ceux qui parcoureront ses ouvrages le trouveront versé dans toute la littérature ancienne & moderne, & familier avec les auteurs Grecs, Latins, Hébreux, Italiens, François, Allemands, Arabes. Il ne négligea pas la théologie. De retour dans sa patrie, Il prit l'habit de Franciscain ; il ne perdit pas son temps à disputer ou à végéter ; il étudia la nature ;

il rechercha ſes ſecrets ; il ſe livra tout entier à l'aſtronomie, à la chymie, à l'optique, à la ſtatique ; il fit dans la phyſique expérimentale de ſi grands progrès, qu'on apperçoit chez lui les veſtiges de pluſieurs découvertes qui ne ſe ſont faites que dans des ſiecles très-poſtérieurs au ſien ; mais rien ne montre mieux la force de ſon eſprit que celle de ſes conjectures. L'art, dit-il, peut fournir aux hommes des moyens de naviger plus promptement & ſans le ſecours de leurs bras, que s'ils y en employoient des milliers. Il y a conſtruction de chars, à l'aide de laquelle on peut ſe paſſer d'animaux. On peut traverſer les airs en volant à la maniere des oiſeaux. Il n'y a point de poids, quelqu'énormes qu'ils ſoient, qu'on n'éleve ou n'abaiſſe. Il y a des verres qui approcheront les objets, les éloigneront, les agrandiront, diminueront ou multiplieront à volonté. Il y en a qui réduiront en cendres les corps les plus durs. Nous pouvons compoſer avec le ſalpêtre & d'autres ſubſtances un feu particulier. Les éclairs, le tonnere & tous ſes effets, il les imitera : on détruira, ſi l'on veut, une ville entiere avec une très-petite quantité de matiere. Ce qu'il propoſe ſur la correction du calandrier & ſur la quadrature du cercle, marque ſon ſavoir ſur les deux ſciences auxquelles ces objets appartiennent. Il falloit qu'il poſſédât quelque méthode particuliere d'étudier les langues grecques & hébraïque, à en juger par le peu de temps qu'il demandoit d'un homme médiocrement intelligent, pour le mettre en état d'entendre tout ce que les auteurs grecs & hébreux ont écrit de théologie & de philoſophie. Un hom-

me

me aussi au dessus de ses contemporains, ne pouvoit manquer d'exciter la jalousie. L'envie tourmente les hommes de génie dans les siecles éclairés; la superstition & l'ignorance font cause commune avec elle dans les siecles barbares. Bacon fut accusé de magie : cette calomnie compromettoit son repos & sa liberté. Pour obvier aux suites fâcheuses qu'elle pouvoit avoir, il fut obligé d'envoyer à Rome ses machines, avec un ouvrage apologétique. La faveur du pape ne réduisit pas ses ennemis à l'inaction : ils s'adresserent à son général qui condamna sa doctrine, supprima ses ouvrages, & le jetta au fond d'un cachot. On ne sait s'il y mourut, ou s'il en fut tiré : quoiqu'il en soit, il laissa après lui des ouvrages dont on ne devoit connoître tout le prix que dans des temps bien postérieurs aux siens. Roger, ou frere Bacon, cessa d'être persécuté & de vivre en 1294, à l'âge de 78 ans.

Gille Colonne, hermite de saint Augustin, fut théologien & philosophe scholastique Il étudia sous Thomas d'Aquin : il eut pour condisciple & pour ami Bonaventure : il se fit une si prompte & si grande réputation, que Philippe le Hardi lui confia l'éducation de son fils ; & Colonne montra par son traité *de regimine principum*, qu'il n'étoit point d'un mérite inférieur à cette fonction importante. Il professa dans l'université de Paris. On lui donna le titre de docteur très-fondé, & il fut résolu, dans un chapitre général de son ordre, qu'on s'y conformeroit à sa méthode & à ses principes. Il fut créé général en 1292. Trois ans après sa nomination, il abdiqua une dignité incompatible avec son goût pour l'étude; son sa-

voir lui concilia les protecteurs les plus illustres. Il fut nommé successivement archevêque & désigné cardinal par Boniface VIII, qu'il avoit défendu contre ceux qui attaquoient son élection, qui suivit la résignation de Célestin. Il mourut à Avignon en 1314.

Nous reviendrons encore sur Jean-Duns Scot, dont nous avons déja dit un mot à l'article *Aristotélisme*. S'il falloit juger du mérite d'un professeur par le nombre de ses disciples, personne ne lui pourroit être comparé. Il prit le bonnet de docteur à Paris en 1204: il fut chef d'une secte qu'on connoît encore aujourd'hui sous le nom de *scotistes*: il se fit sur la grace, sur le concours de l'action de Dieu & de l'action de la créature, & sur les questions relatives à celle-ci, un sentiment opposé à celui de saint Thomas; il laissa de côté saint Augustin, pour s'attacher à Aristote, & les théologiens se diviserent en deux classes, qu'on nomma du nom de leurs fondateurs. Il passe pour avoir introduit dans l'église l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge. La théologie & la philosophie de son temps, déja surchargées de questions ridicules, acheverent de se corrompre sous Scot, dont la malheureuse subtilité s'exerça à inventer de nouveaux mots, de nouvelles distinctions, & de nouveaux sujets de disputes, qui se sont perpétuées en Angleterre au-delà des siecles de Bacon & de Hobbes.

Nous ajouterons à ces noms de la seconde période de la scholastique, ceux de Simon de Tournai, de Robert Sorbon, de Pierre d'Abano, de Guillaume Durantis, de Jacques de Ravenne, d'Alexandre d'Alexandrie, de Jean le Parisien, de

Jean de Naples, de François Mayvo, de Robert le scrutateur, d'Arnauld de Villeneuve, de Jean Bassole, & de quelques autres qui se sont distingués dans les différentes contrées de l'Allemagne.

Simon de Tournai réussit par ses subtilités à s'attirer la haine de tous les philosophes de son temps, & à rendre sa religion suspecte. Il brouilla l'aristotélisme avec le christianisme, & s'amusa à renverser toujours ce qu'il avoit établi la veille sur les matieres les plus graves. Cet homme étoit violent : il aimoit le plaisir, il fut frappé d'apoplexie, & l'on ne manqua pas de regarder cet accident comme un châtiment miraculeux de son impiété.

Pierre d'Apono ou *d'Abano*, philosophe & médecin, fut accusé de magie. On ne sait trop pourquoi on lui fit cet honneur. Ce ne seroit aujourd'hui qu'un misérable astrologue & un ridicule charlatan.

Robert Sorbon s'est immortalisé par la maison qu'il a fondée, & qui porte son nom.

Pierre de Tarantaise ou *Innocent V*, entra en 1225, chez les Dominicains à l'âge de dix ans. Il savoit de la théologie & de la philosophie. Il professa ces deux sciences avec succès. Il fut élevé en 1263 au généralat de son ordre. Il obtint en 1277 le chapeau; en 1284 il fut élu pape. Il a écrit de l'unité, de la forme, de la nature des cieux, de l'éternité du monde, de l'entendement & de la volonté, & de la jurisprudence canonique.

Guillaume Durand ou *Durantis*, de l'ordre des Dominicains, joignit aussi l'étude du droit canonique à celle de la scholastique.

La scholastique est moins une philosophie particuliere qu'une méthode d'argumentation syllo-

gistique, seche & serrée, sous laquelle on a réduit l'aristotélisme fourré de cent questions puériles.

La théologie scholastique n'est que la même méthode appliquée aux objets de la théologie, mais embarrassée de péripatétisme.

Rien ne peut garantir de cette peste la jurisprudence. A peine fut-elle assujettie à la rigueur de la dialectique de l'école, qu'on la vit infectée de questions ridicules & de distinctions frivoles.

D'ailleurs, on vouloit tout ramener aux principes vrais ou supposés d'Aristote.

Risard Malumbra s'opposa inutilement à l'entrée de la scholastique dans l'étude du droit civil & canonique : elle se fit.

Je n'ai rien à dire d'*Alexandre* d'Alexandrie, ni de *Dinus* de Garbo, sinon que ce furent parmi les ergoteurs de leurs temps deux hommes merveilleux.

Jean de Paris, ou *Quidort*, imagina une maniere d'expliquer la présence réelle du corps de J. C. au sacrement de l'autel. Il mourut en 1304 à Rome, où il avoit été appellé pour rendre compte de ses sentimens.

Jean de Naples, *François Mayronis*, *Jean Bassolis* furent sublimes sur l'université de l'être, la forme, la quiddité, la qualité & autres questions de la même importance.

Il falloit qu'un homme fut doué d'un esprit naturel bien excellent pour résister au torrent de la scholastique qui s'enfloit tous les jours, & se porter à de meilleurs connoissances. C'est un éloge qu'on ne peut refuser à *Robert*, surnommé le *scrutateur*; il se livra à l'étude des phénomenes de la nature; mais ce ne fut pas impunément;

on intenta contre lui l'accusation commune de magie. La condition d'un homme de sens étoit alors bien misérable ; il falloit qu'il se condamnât lui-même à n'être qu'un sot, ou à passer pour sorcier.

Arnauld de Villeneuve, naquit avant l'an 1300, il laissa la scholastique ; il étudia la philosophie naturelle, la médecine & la chymie. Il voyagea dans la France, sa patrie, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Asie & en Afrique. Il apprit l'Arabe, l'Hébreu, le Grec ; l'ignorance stupide & jalouse ne l'épargna pas. C'est une chose bien singuliere que la fureur avec laquelle des hommes qui ne savoient rien, s'entêtoient à croire que quiconque n'étoit pas aussi bête qu'eux, avoit fait pacte avec le diable. Les moines intéressés à perpétuer l'ignorance, accréditoient surtout ces soupçons odieux. Arnauld de Villeneuve les méprisa d'abord ; mais lorsqu'il vit Pierre d'Apono entre les mains des inquisiteurs, il se méfia de la considération dont il jouissoit, & se retira dans la Sicile. Ce fut-là qu'il se livra à ces longues opérations, que les chymistes les plus ardens n'ont pas le courage de répéter. On dit qu'il eut le secret de la pierre philosophale. Le temps qu'un homme instruit donnera à la lecture de ses ouvrages, ne sera pas tout-à-fait perdu.

On nomme parmi les scholastiques de l'Allemagne, *Conrad* d'Alberstad. Il faut le louer de s'être occupé de la morale, si méprisée, si négligée de ses contemporains, mais bien davantage d'en avoir moins cherché les vrais préceptes dans Aristote que dans la nature de l'homme. Le goût de l'utile ne se porte pas sur un objet seulement ; Conrad joignit à l'étude de la morale celle de la physi-

que. Il étoit de l'ordre de saint Dominique. Il satisfit à la curiosité des religieux, en écrivant des corps célestes, des élémens, ou simples, de quelques mixtes, ou des minéraux, ou des végétaux, des animaux & de leurs organes, & de l'homme.

Bibrach remarque la corruption de l'église dans ses ouvrages de *cavendo malo*.

Eccard, confondant les opinions d'Aristote avec les dogmes de Jesus-Christ, ajoutant de nouveaux mots à ceux qu'on avoit déja inventés, tomba dans des sentimens hétérodoxes que Jean XXII proscrivit.

Nous terminerons la seconde époque par Pierre de Dacia, & par Alphonse X, roi de Castille.

Pierre de Dace fut astronome & calculateur; il eut quelque teinture d'Hébreu & de Grec.

Personne n'ignore combien l'astronomie doit à *Alphonse* : qui-est-ce qui n'a pas entendu nommer du moins les tables alphonsines ? C'est lui qui, considérant les embarras de la sphere de Ptolomée, disoit que » si Dieu l'avoit appellé à son conseil, » il auroit arrangé le ciel un peu mieux ».

Troisieme période de la philosophie scholastique.

Lorsque l'obscurité, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans la religion, soit dans le gouvernement, a été poussée jusqu'à un certain point, les hommes en sont frappés, & le mal commence à se réparer, quand il est extrême. La philosophie & la théologie scholastique étoient devenues un si horrible fatras, que les bons esprits ou s'en dégoûterent, ou s'occuperent à les débrouiller.

Guillaume Durand commença cette tâche. Il en fut appellé le docteur très-résolu. Il eut des opinions particulieres sur l'état des ames après leur séparation d'avec le corps, & le concours de Dieu & de la créature. Il n'en admettoit qu'en général, selon lui, un esprit est dans le lieu; mais ce lieu n'est point déterminé. Il convient à son essence d'être par-tout. Sa présence à un corps n'est pas nécessaire, soit pour l'animer, soit pour le mouvoir. Sa hardiesse philosophique fit douter de son orthodoxie & de son salut.

Occam, disciple de Scot, renouvella la secte des nominaux. On l'appella le *docteur singulier* & *invincible*; il professa la théologie à Paris au commencement du quatorzieme siecle. Il eut des idées très-saines sur les deux puissances ecclésiastique & civile, & il servit avec zele Philippe-le-Bel dans sa querelle avec Boniface. Il en eut un autre sur la propriété des biens religieux avec le pape Jean XXII qui l'anathématisa. Il revint en France y chercher un asyle, d'où il eut bientôt occasion de se venger de la cour de Rome, en achevant de fixer les limites de l'autorité du souverain pontife. Celui-ci eut beau renouveller ses excommunications, l'aggraver, briser des cierges, & le réaggraver, Occam persista à soutenir que le souverain n'étoit soumis qu'à Dieu dans les choses temporelles. Il se montra en 1330 à la cour de l'empereur Louis, qui l'accueillit, & à qui Occam dit : *Défendez-moi de votre épée, & moi je vous défendrai de ma plume.* Il a écrit de la logique, de la métaphysique & de la théologie. On lui reproche d'avoir fait fleche de tout, mêlant les peres & les philosophes, les auteurs sacrés & les au-

teurs profanes, les choses divines & les choses naturelles, les dogmes révélés & les opinions des hommes, le profane & le sacré, l'exotique & le domestique, l'orthodoxe & l'hérésie, le vrai & le faux, le clair & l'obscur, plus scrupuleux sur son but que sur les moyens.

Richard Suisset parut vers le milieu du quatorzieme siecle. Il s'appliqua aux mathématiques, & tenta de les appliquer à la philosophie naturelle; il ne négligea ni la philosophie, ni la théologie de son temps. Il entra dans l'ordre de Cîteaux en 1350. Rien ne s'allarme plus vîte que le mensonge. C'est l'erreur & non la vérité qui est ombrageuse. On s'apperçut aisément que Suisset suivoit une méthode particuliere d'étudier & d'enseigner, & l'on se hâta de le rendre suspect d'hétérodoxie. Le moyen qu'un homme sût l'algebre, & qu'il remplit sa physique de caracteres inintelligibles, sans être un magicien ou un athée? Cette vile & basse calomnie est aujourd'hui, comme alors, la ressource de l'ignorance & de l'envie. Si nos hypocrites, nos faux dévots l'osoient, ils condamneroient au feu quiconque entend les principes mathématiques de la philosophie de Newton &nos fanatiques. Suisset suivit la philosophie d'Aristote. Il commenta sa physique & sa morale; il introduisit le calcul mathématique dans la recherche des propriétés des corps, & publia des calculs astronomiques. Il écrivit un ouvrage intitulé *le calculateur.* Il méritoit d'être nommé parmi les inventeurs de l'algebre, & il l'eut été, si son livre du *calculateur* eût été plus commun. On étoit alors si perdu dans des questions futiles, qu'on ne pouvoit revenir à de meilleures connoissances.

S'il paroissoit par hasard un ouvrage sensé, il n'étoit pas lu. Comme il n'a rien qui ne soit susceptible de plus ou de moins, Suisset étendit le calcul de la quantité physique à la quantité morale. Il compara les intensités & les rémissions des vices & des vertus entr'elles. Les uns l'en louerent, & d'autres l'en blâmerent. Il traite dans son *calculateur* de l'intensité & de la rémission; des difformes; de l'intensité de l'élément doué de deux qualités inégales; de l'intensité du mixte; de la variété & de la densité de l'augmentation; de la réaction; de la puissance; des obstacles de l'action; du mouvement & du *minimum*; du lieu de l'élément; des corps lumineux; de l'action du corps lumineux, du mouvement local; d'un milieu non-résistant; de l'induction d'un dégré suprême. Il ne s'agit plus ici, comme on voit, d'eccéité, de quiddité, d'entité, ni d'autres sottises pareilles. De quelque maniere que Suisset eût traité son sujet, du moins il est important. Il marque une tête singuliere; & je ne doute point qu'on ne retrouvât dans cet auteur le germe d'un grand nombre d'idées dont on s'est fait honneur long-temps après lui.

Buridan professa la philsophie au temps où Jeanne, épouse de Philippe-le-Bel, se déshonoroit par ses débauches & sa cruauté. On dit qu'elle appelloit à elle les jeunes disciples de notre philosophe, & qu'après les avoir épuisés entre ses bras, elle les faisoit précipiter dans la Seine. On croit que Buridan, qui voyoit avec chagrin son école se dépeupler de tout ceux qui y entroit avec une figure agréable, osa leur proposer cet exemple d'un sophisme de position: *Reginam interficere nolite, timere, bonum est*; ou le verbe

timere renfermé entre deux virgules, peut également se rapporter à ce qui précede ou à ce qui suit, & présenter deux sens en même-temps très-opposés. Quoi qu'il en soit, il se sauva de France en Allemagne. Tout le monde connoît son sophisme de l'âne placé entre deux bottes égales de foin.

Marsile d'Inghbn fut condisciple de Buridan, & défenseur comme lui de l'opinion des nominaux.

Gautier Bulley fut appellé le *docteur Perspien.* Il écrivit de la vie & des mœurs des philosophes depuis Thalès jusqu'à Séneque; ouvrage médiocre. Il fut successivement réaliste & nominal.

Pierre d'Assiac fut encore plus connus parmi les théologiens que parmi les philosophes. Il naquit en 1350. Il fut boursier au college de Navarre, docteur en 1380; successivement principal professeur, maître de Gerson & de Clémangis, défenseur de l'immaculée conception, chancelier de l'université, aumônier de Charles VI, trésorier de la Ste. Chapelle, évêque, protégé de Boniface IX & de Benoît XIII, pere du concile de Pise & de Constance, & cardinal. Il fut entêté d'astrologie. Tout tourne à mal dans les esprits gauches, il fut conduit à cette folie par les livres qu'Aristote a écrits de la nature de l'ame, & par quelque connoissance qu'il avoit des mathématiques. Il lisoit tous les grands événemens dans les astres.

Jean Wessel Gansfert naquit à Groningue. Il eut des lettres; il sut les langues anciennes & modernes, le Grec, le Latin, l'Hébreu, l'Arabe, le Syriaque, le Chaldéen: il parcourut l'ouvrage de Platon. Il fut d'abord scotiste, puis occamiste. On ne conçoit pas comment cet homme ne

prit pas dans Platon le mépris de la barbarie *ſcholaſtique.* Il eut au moins le courage de préférer l'autorité de la raiſon à celle de Thomas, de Bonaventure, & des autres docteurs qu'on lui oppoſoit quelquefois. On pourroit preſque dater de ſon temps la réforme de la ſcholaſtique. Cet homme avoit plus de mérite qu'il n'en falloit pour être perſécuté, & il le fut.

Gabriel Biel naquit à Spire. Il forma la troiſieme période de la philoſophie ſcholaſtique.

Nous n'avons rien de particulier à en dire, non plus que de *J. Botrell*, de *P. Verberia*, de *J. Conthorp*, de *Gregoire d'Arimini*, *d'Alphonſe Vargas*, de *Jean Capréolus*, de *Jérôme de Ferraris*, de *Martinus Magiſter*, de *Jean Raulin*, de *Jacques Almain*, de *Robert Holcolh*, de *Nicolas d'Arbilli*, de *Dominique de Flandres*, de *Maurice l'Hibernois*, & d'une infinité d'autres, ſinon qu'il n'y eut jamais tant de pénétration mal employée, & tant d'eſprits gâtés & perdus, que ſous la durée de la philoſophie ſcholaſtique.

Il ſuit de ce qui précede, que cette méthode déteſtable d'enſeigner & d'étudier infecta toutes les ſciences & toutes les contrées.

Qu'elle donna naiſſance à une infinité d'opinions ou puériles, ou dangereuſes.

Qu'elle dégrada la philoſophie.

Qu'elle introduiſit le ſcepticiſme par la facilité qu'on avoit de défendre le menſonge, d'obſcurcir la vérité, & de diſputer ſur une même queſtion pour & contre.

Qu'elle introduiſit l'athéiſme ſpéculatif & pratique.

Qu'elle ébranla les principes de la morale.

Qu'elle ruina la véritable éloquence.

Qu'elle éloigna les meilleurs esprits des bonnes études.

Qu'elle entraîna le mépris des auteurs anciens & modernes.

Qu'elle donna lieu à l'aristotélisme qui dura si long-temps, & qu'on eut tant de peine à détruire.

Qu'elle exposa ceux qui avoient quelque teinture de bonne doctrine, aux accusations les plus graves, & aux persécutions les plus opiniâtres.

Qu'elle encouragea à l'astrologie judiciaire.

Qu'elle éloigna de la véritable intelligence des ouvrages & des sentimens d'Aristote.

Qu'elle réduisit toutes les connoissances sous un aspect barbare & dégoûtant.

Que la protection des grands, les dignités ecclésiastiques & séculieres, les titres honorifiques, les places les plus importantes, la considération, les dignités, la fortune accordées à de misérables disputeurs, acheverent de dégoûter les bons esprits des connoissances plus solides.

Que leur logique n'est qu'une sophisticaillerie puérile.

Leur physique un tissu d'impertinence.

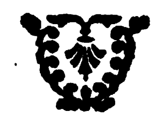
Leur métaphysique un galimathias inintelligible.

Leur théologie naturelle ou révélée; leur morale, leur jurisprudence, leur politique, un fatras d'idées bonnes & mauvaises.

En un mot, que cette philosophie a été une des plus grandes plaies de l'esprit humain.

Qui croiroit qu'aujourd'hui même on n'est pas encore bien guéri? Qu'est ce que la théo-

logie qu'on dicte sur les bancs ? Qu'est-ce que la philosophie qu'on apprend dans les colleges ? La morale, cette partie à laquelle tous les philosophes anciens se sont principalement adonnés, y est absolument oubliée. Demandez à un jeune homme qui a fait son cours, qu'est-ce que la matiere subtile ? Il vous répondra ; mais ne lui demandez pas qu'est-ce que la vertu ; il n'en sait rien.



PHILOSOPHIE DE SOCRATE.

LE systême du monde & les phénomenes de la nature avoient été, jusqu'à Socrate, l'objet de la méditation des philosophes. Ils avoient négligé l'étude de la morale. Ils croyoient que les principes nous en étoient intimément connus, & qu'il étoit inutile d'entretenir de la distinction du bien & du mal celui dont la conscience étoit muette.

Toute leur sagesse se réduisoit à quelques sentences que l'expérience journaliere leur avoit dictées, & qu'ils débitoient dans l'occasion. Le seul Archélaüs avoit entamé, dans son école, la question des mœurs; mais sa méthode étoit sans solidité, & ses leçons furent sans succès. Socrate, son disciple, né avec une grande ame, un grand jugement, un esprit porté aux choses importantes, & d'une utilité générale & premiere, vit qu'il falloit travailler par rendre les hommes bons, avant que de commencer à les rendre savans; que tandis qu'on avoit les yeux attachés aux astres, on ignoroit ce qui se passoit à ses pieds; qu'à force d'habiter le ciel, on étoit devenu étranger dans sa propre maison; que l'entendement se perfectionnoit peut-être, mais qu'on abandonnoit à elle-même la volonté; que le temps se perdoit en occupations frivoles; que l'homme vieillissoit, sans s'être interrogé sur le vrai bonheur de la vie, & il ramena sur la terre la philosophie égarée dans les régions du soleil. Il par-

la de l'ame, des passions, des vices, des vertus, de la beauté & de la laideur morales, de la société, & des autres objets qui ont une liaison immédiate avec nos actions & notre félicité. Il montra une extrême liberté dans sa façon de penser. Il n'y eut aucune sorte d'intérêt ou de terreur qui retint la vérité dans sa bouche. Il n'écouta que l'expérience; la réflexion & la loi de l'honnête; & il mérita parmi ceuxqui l'avoient précédé le titre de *philosophe par excellence*, titre queceux qui lui succederent ne lui ravirent point. Il tira nos ancêtres de l'ombre de la poussiere, & il en fit des citoyens, des hommes d'état. Ce projet ne pouvoit s'exécuter sans péril, parmi des brigands intéressés à perpétuer vice, l'ignorance & les préjugés. Socrate le savoit; mais qui est-ce qui étoit capable d'intimider celui qui avoit placé ses espérances au delà de ce monde, & pour qui la vie n'étoit qu'un lien incommode, qui le retenoit dans une prison, loin de sa véritable patrie? Xénophon & Platon, ses disciples, ses amis, les témoins & les imitateurs de sa vertu, ont écrit son histoire; Xénophon avec cette simplicité & cette candeur qui lui étoient propres, Platon avec plus de faste & un attachement moins scrupuleux à la vérité. Un jour que Socrate entendoit réciter un des dialogues de celui-ci; c'étoit, je crois, celui qu'il a inutilement intitulé *le Lysis*: ô Dieux, s'écria l'homme de bien, les beaux mensonges que le jeune homme a dit de moi!

L'Athénien Socrate naquit dans le village d'Alipé, dans la soixante & dix-septieme olympiade, la quatrieme année, & le sixieme de thargelion, jour qui fut dans la suite marqué plus

d'une fois par d'heureux événemens, mais qu'aucun ne rendit plus mémorable que sa naissance. Sophronisque, son pere, étoit statuaire, & Phiranette, sa mere, étoit sage-femme. Sophronisque, qui s'apperçut bientôt que les Dieux ne lui avoient pas donné un enfant ordinaire, alla les consulter sur son éducation. L'oracle lui répondit, laisse-le faire, & sacrifie à Jupiter & aux Muses. Le bon homme oublia le conseil de l'oracle, & mit le ciseau à la main de son fils. Socrate, après la mort de son pere, fut obligé de renoncer à son goût, & d'exercer par indigence une profession à laquelle il ne se sentoit point appellé; mais entraîné à la méditation, le ciseau lui tomboit souvent des mains, & il passoit les journées appuyé sur le marbre.

Criton, homme opulent & philosophe, touché de ses talens, de sa candeur & de sa misere, le prit en amitié, lui fournit les choses nécessaires à la vie, lui donna des maîtres, & lui confia l'éducation de ses enfans.

Socrate entendit Anaxagoras, étudia sous Archélaüs, qui le chérit, apprit la musique de Damon, se forma à l'art oratoire auprès du sophiste Prodicus, à la poésie sur les conseils d'Evenus, à la géométrie avec Théodore, & se perfectionna par le commerce de Diotime & d'Aspasie, deux femmes dont le mérite s'est fait distinguer chez la nation du monde ancien la plus policée, dans un siecle le plus célebre & le plus éclairé, & au milieu des hommes du premier génie. Il ne voyagea point.

Il ne crut point que sa profession de philosophe le dispensât des devoirs périlleux du citoyen,

moyen. Il quitta ses amis, sa solitude, ses livres pour prendre les armes, & il servit pendant trois ans dans la guerre cruelle d'Athenes & de Lacédémone; il assista au siege de Potidée à côté d'Alcibiade, où personne, au jugement de celui-ci, ne se montra ni plus patient dans la fatigue, la soif & la faim, ni plus serein. Il marchoit les pieds nuds sur la glace; il se précipita au milieu des ennemis, & couvrit la retraite d'Alcibiade qui avoit été blessé, & qui seroit mort dans la mêlée. Il ne se contenta pas de sauver la vie à son ami; après l'action, il lui fit adjuger le prix de la bravoure qui lui avoit été décerné. Il lui arriva plusieurs fois dans cette campagne de passer deux jours entiers de suite immobile à son poste, & absorbé dans la méditation. Les Athéniens furent malheureux au siege de Delium : Xénophon renversé de son cheval y auroit perdu la vie, si Socrate qui combattoit à pied, ne l'eût pris sur ses épaules, & ne l'eût porté hors de l'atteinte de l'ennemi. Il marcha sous ce fardeau, non comme un homme qui fuit, mais comme un homme qui compte ses pas, & qui mesure le terrein. Il avoit le visage tourné à l'ennemi, & on lui remarquoit tant d'intrépidité, qu'on n'osa ni l'attaquer, ni le suivre. Averti par son démon, ou le pressentiment secret de sa prudence, il délivra dans un autre circonstance, Alcibiade & Lochés d'un danger dont les suites devinrent funestes à plusieurs. Il ne se comporta pas avec moins de valeur au siege d'Amphipolis.

La corruption avoit gagné toutes les parties de l'administration publique; les Athéniens ge-

missoient sous la tyrannie; Socrate ne voyoit, à entrer dans la magistrature, que des périls à courir, sans aucun bien à faire; mais il fallut sacrifier sa répugnance au vœu de sa tribu, & paroître au sénat. Il étoit alors d'un âge assez avancé; il porta dans ce nouvel état sa justice & sa fermeté accoutumées: les tyrans ne lui en imposerent point; il ne cessa de leur reprocher leurs vexations & leurs crimes; il brava leur puissance: falloit-il souscrire au jugement de quelque innocent qu'ils avoient condamné? il disoit, *je ne sais pas écrire.*

Il ne fut pas moins admirable dans sa vie privée; jamais homme ne fut né plus sobre ni plus chaste: ni les chaleurs de l'été, ni les froids rigoureux de l'hiver, ne suspendirent ses exercices. Il n'agissoit point sans avoir invoqué le ciel. Il ne nuisit pas même à ses ennemis. On le trouva toujours prêt à servir. Il ne s'en tenoit pas au bien, il se proposoit le mieux en tout. Personne n'eut le jugement des circonstances & des choses plus sûr & plus sain. Il n'y avoit rien dans sa conduite dont il ne se plût, & ne se complût à rendre raison. Il avoit l'œil ouvert sur ses amis; ils les reprenoit, parce qu'ils lui étoient chers; il les encourageoit à la vertu par son exemple, par ses discours; & il fut, pendant toute sa vie, le modele d'un homme très-accompli & très-heureux. Si l'emploi de ses momens nous étoit plus connu, peut-être nous démontreroit-il mieux qu'aucun raisonnement, que pour notre bonheur dans ce monde, nous n'avons rien de mieux à faire que de pratiquer la vertu; these importante qui comprend toute la mo-

tale ; & qui n'a point encore été prouvée.

Pour réparer les ravages que la peste avoit faits, les Athéniens permirent aux citoyens de prendre deux femmes ; il en joignit une seconde par commisération pour sa misere, à celle qu'il s'étoit auparavant choisie par inclination. L'une étoit fille d'Aristide, & s'appelloit Mirtus, & l'autre étoit née d'un citoyen obscur, & s'appelloit Xantipe. Les humeurs capricieuses de celle-ci donnerent un long exercice à la philosophie de son époux. Quand je la pris, disoit Socrate à Antisthene, je connus qu'il n'y auroit personne avec qui je ne pusse vivre, si je pouvois la supporter ; je voulois avoir dans ma maison quelqu'un qui me rappellât sans cesse l'indulgence que je devois à tous les hommes, & que j'en attends pour moi. Et à Lamprocle, son fils : Vous vous plaignez de votre mere ? & elle vous a conçu, porté dans son sein, alaité, soigné, nourri, instruit, élevé ? A combien de périls ne l'avez-vous pas exposée ? Combien de chagrins, de soucis, de soins, de travail, de peines ne lui avez-vous pas coûté ?... Il est vrai, elle a fait & souffert, & plus peut-être encore que vous ne dites ; mais elle est si dure, si féroce.... Lequel des deux, mon fils, vous paroît le plus difficile à supporter, ou de la férocité d'une bête, ou de la férocité d'une mere ?... Celle d'une mere... D'une mere ! la votre vous a-t-elle frappé, mordu, déchiré ? en avez-vous rien éprouvé de ce que les bêtes féroces font assez communément aux hommes ?... Non ; mais elle tient des propos qu'on ne digéreroit de personne, y allât-il de la vie... J'en conviens ; mais êtes-vous en

reste avec elle ? & y a-t-il quelqu'un au monde de qui vous eût pardonné les mauvais discours qui vous avez tenus, les actions mauvaises, ridicules, ou folles, que vous avez commises, & tout ce qu'il a fallu qu'elle endurât de vous la nuit, le jour, à chaque instant depuis que vous êtes né, jusqu'à l'âge que vous avez ? Qui est-ce qui vous eût soigné dans vos infirmités comme elle ? Qui est-ce qui eût tremblé pour vos jours comme elle ? Il arrive à votre mere de parler mal; mais elle ne met elle-même aucune valeur à ce qu'elle dit : dans sa colere même; vous avez son cœur : elle vous souhaite le bien. Mon fils, l'injustice est de votre côté. Croyez-vous qu'elle ne fût pas désolée du moindre accident qui vous arriveroit ?... Je le crois... Qu'elle ne se réduisît pas à la misere pour vous en tirer ?... Je le crois... Qu'elle ne s'arrachât pas le pain de la bouche pour vous le donner ?... Je le crois... Qu'elle ne sacrifiât pas sa vie pour la votre ?... Je le crois... Que c'est pour vous & non pour elle qu'elle s'adresse sans cesse aux Dieux ?... Que c'est pour moi... Et vous la trouvez dure, féroce, & vous vousen plaignez ? Ah, mon fils, ce n'est pas votre mere qui est mauvaise, c'est vous ! je vous le répete, l'injustice est de votre côté... Quel homme ! quel citoyen ! quel magistrat ! quel époux ! quel pere ! Moins Xantipe méritoit cet apologue, plus il faut admirer Socrate. Ah, Socrate, je te ressemble peu; mais du moins tu me fais pleurer d'admiration & de joie.

Socrate ne se croyoit point sur la terre pour lui seul & pour les siens; il vouloit être utile à tous, s'il le pouvoit, mais sur-tout aux jeunes gens, en qui il espéroit trouver moins d'obsta-

ctes au bien. Il leur ôtoit leurs préjugés. Il leur faisoit aimer les préjugés. Il leur faisoit aimer la vérité. Il leur inspiroit le goût de la vertu. Il fréquentoit les lieux de leurs amusemens. Il alloit les chercher. On le voyoit sans cesse au milieu d'eux, dans les rues, dans les places publiques, dans les jardins, aux gymnases, à la promenade. Il parloit devant tout le monde; s'approchoit & l'écoutoit qui vouloit. Il faisoit un usage étonnant de l'ironie & de l'induction; de l'ironie qui dévoiloit sans effort le ridicule des opinions; de l'induction, qui de questions éloignées en questions éloignées, conduisoit imperceptiblement à l'aveu de la chose même qu'on nioit. Ajoutez à cela le charme d'une élocution pure, simple, facile, enjouée; la finesse des idées, les graces, la légéreté & la délicatesse particuliere à sa nation, une modestie surprénante, l'attention scrupuleuse à ne point offenser, à ne point avilir, à ne point humilier, à ne point contrister. On se faisoit honneur à tout moment de son esprit. » J'imite ma mere, disoit-il, elle » n'étoit pas féconde; mais elle avoit l'art de » soulager les femmes fécondes, & d'amener à » la lumiere le fruit qu'elles renfermoient dans » leur sein ».

Les sophistes n'eurent point un fléau plus redoutable. Ses jeunes auditeurs se firent insensiblement à sa méthode, & bientôt ils exercerent le talent de l'ironie & de l'induction d'une maniere très-incommode pour les faux orateurs, les mauvais poëtes, les prétendus philosophes, les grands injustes & orgueilleux. Il n'y eut aucune sorte de folie épargnée, ni celle des prêtres,

ni celle des artistes, ni celle des magistrats. La chaleur d'une jeunesse enthousiaste & folâtre suscita des haines de tous côtés à celui qui l'instruisoit. Ces haines s'accrurent & se multiplierent. Socrate les méprisa; peu inquiet d'être haï, joué, calomnié, pourvu qu'il fût innocent. Cependant il en devint la victime. Sa philosophie n'étoit pas une affaire d'ostentation & de parade, mais de courage & de pratique. Apollon disoit de lui : » Sophocle est sage, Euripide est plus sa» ge que Sophocle; mais Socrate est le plus sa» ge de tous les hommes ». Les sophistes se vantoient de savoir tout, Socrate de ne savoir qu'une chose, c'est qu'il ne savoit rien. Il se ménageoit ainsi l'avantage de les interroger, de les embarrasser & de les confondre de la maniere la plus sûre & la plus honteuse pour eux. D'ailleurs, cet homme d'une prudence & d'une expérience consommée, qui avoit tant écouté, tant lu, tant médité, s'étoit aisément apperçu que la vérité est comme un fil qui part d'une extrêmité des ténebres, & se perd de l'autre dans les ténebres; & que dans toute question la lumiere s'accroît par degrés jusqu'à un certain terme placé sur la longueur du fil délié, au de-là duquel elle s'affoiblit peu-à-peu, & s'éteint. Le philosophe est celui qui sait s'arrêter juste; le sophiste imprudent marche toujours, & s'égare lui-même & les autres; toute sa dialectique se résout en incertitudes. C'est une leçon que Socrate donnoit sans cesse aux sophistes de son temps, dont ils ne profiterent point. Ils s'éloignerent de lui mécontens sans savoir pourquoi. Ils n'avoient qu'à revenir sur la question qu'ils avoient agitée avec lui, &

ils se feroient apperçus qu'ils s'étoient laissé entraîner au delà du point indivisible & lumineux, terme de notre foible raison.

On l'accusa d'impiété ; & il faut avouer que sa religion n'étoit pas celle de son pays. Il méprisa les Dieux & les superstitions de la Grece. Il eut pitié de leurs mysteres. Il s'étoit élevé par la seule force de son génie à la connoissance de l'unité de la divinité, & il eut le courage de révéler cette dangereuse vérité à ses disciples.

Après avoir placé son bonheur présent & à venir dans la pratique de la vertu, & la pratique de la vertu dans l'observation des loix naturelles & politiques, rien ne fut capable de l'en écarter. Les événemens les plus fâcheux, loin d'étonner son courage, n'altérerent pas même sa sérénité. Il arracha au supplice les dix juges que les tyrans avoient condamnés. Il ne voulut point se sauver de la prison. Il apprit en souriant l'arrêt de sa mort. Sa vie est pleine de ces traits.

Il méprisa les injures; le mépris & le pardon de l'injure qui sont les vertus du chrétien, sont la vengeance du philosophe. Il garda la tempérance la plus rigoureuse, rapportant l'usage des choses que la nature avoit destinées à la conservation & non à la volupté ; il disoit que moins l'homme a de besoins, plus sa condition est voisine de celle des Dieux ; il étoit pauvre, & jamais sa femme ne put le déterminer à recevoir de présens d'Alcibiade & des hommes puissans dont il étoit honoré. Il regardoit la justice comme la premiere des vertus. Sa bienfaisance, semblable à celle de l'être suprême, étoit sans exception. Il détestoit la flatterie. Il aimoit la beauté dans les hommes &

dans les femmes, mais il n'en fut point l'esclave : c'étoit un goût innocent & honnête, qu'Aristophane même, ce vil instrument de ses ennemis, n'osa pas lui reprocher. Que penserons-nous de la facilité & de la complaisance avec laquelle quelques hommes, parmi les anciens & parmi les modernes, ont reçu & répété contre la pureté de ses mœurs, une calomnie que nous rougirions de nommer? c'est qu'eux-mêmes étoient envieux ou corrompus. Serons-nous étonnés qu'il y ait eû de ces ames infernales? Peut-être, si nous ignorions ce qu'un intérêt violent & secret inspire. Voyez ce que nous dirons de son démon à l'*article Théosophe.*

Socrate ne tint point école, & n'écrivit point. Nous ne savons de sa doctrine que ce que ses disciples nous en ont transmis. C'est dans ces sources que nous avons puisé.

Sentimens de Socrate sur la divinité.

Il disoit : si Dieu a dérobé sa nature à notre entendement, il a manifesté son existence, sa sagesse, sa puissance & sa bonté dans ses ouvrages.

Il est l'auteur du monde, & le monde est la complexion de tout ce qu'il y a de bon & de beau.

Si nous sentions toute l'harmonie qui regne dans l'univers, nous ne pourrions jamais regarder le hasard comme la cause de tant d'effets enchaînés par-tout, selon les loix de la sagesse la plus surprenante, & pour la plus grande utilité possible. Si une intelligence suprême n'a pas concouru à la disposition, à la propagation & à la conservation des êtres, & n'y veille pas sans

cesse; comment arrive-t-il qu'aucun désordre ne s'introduit dans une machine aussi composée, aussi vaste ?

Dieu préside à tout : il voit tout en un instant; notre pensée qui s'élance d'un vol instantané de la terre aux cieux; notre œil qui n'a qu'à s'ouvrir pour appercevoir les corps placés à la plus grande distance, ne sont que des foibles images de la célérité de son entendement.

D'un seul acte il est présent à tout.

Les loix ne sont point des hommes, mais de Dieu. C'est lui proprement qui en condamne les infracteurs, par la voix des juges qui ne sont que ses organes.

Sentimens de Socrate sur les esprits.

Ce philosophe remplissoit l'intervalle de l'homme à Dieu d'intelligences moyennes, qu'il regardoit comme les génies tutélaires des nations : il permettoit qu'on les honorât : il les regardoit comme les auteurs de la divination.

Sentimens de Socrate sur l'ame.

Il la croyoit préexistante au corps, & douée de la connoissance des idées éternelles. Cette connoissance qui s'assoupissoit en elle par son union avec le corps, se réveilloit avec le temps & l'usage de la raison & des sens. Apprendre, c'étoit se ressouvenir; mourir, c'étoit retourner à son premier état de félicité pour les bons, de châtiment pour les méchans.

Principes de la philosophie morale de Socrate.

Il disoit : il n'y a qu'un bien, c'est la science ; qu'un mal, c'est l'ignorance.

Les richesses & l'orgueil de la naissance sont les sources principales des maux.

La sagesse est la santé de l'ame.

Celui qui connoît le bien & qui fait le mal est un insensé.

Rien n'est plus utile & plus doux que la pratique de la vertu.

L'homme sage ne croira pas savoir ce qu'il ignore.

La justice & le bonheur sont une même chose.

Celui qui distingua le premier l'utile du juste, fut un homme détestable.

La sagesse est la beauté de l'ame, le vice en est la laideur.

La beauté du corps annonce la beauté de l'ame.

Il en est d'une belle vie comme d'un beau tableau ; il faut que toutes les parties en soient belles.

La vie heureuse & tranquille, est pour celui qui peut s'examiner sans honte ; rien ne le trouble, parce qu'il ne se reproche aucun crime.

Que l'homme s'étudie lui-même, & qu'il se connoisse.

Celui qui se connoît échappera à bien des maux, qui attendent celui qui s'ignore ; il concevra d'abord qu'il ne sait rien, & il cherchera à s'instruire.

Avoir bien commencé, ce n'est pas n'avoir rien fait ; mais c'est avoir fait peu de chose.

Il n'y a qu'une sagesse, la vertu est une.

La meilleure maniere d'honorer les Dieux, c'est de faire ce qu'ils ordonnent.

Il faut demander aux Dieux, en général, ce qui nous est bon; spécifier quelque chose dans sa priere, c'est prétendre à une connoissance qui leur est réservée.

Il faut adorer les Dieux de son pays, & régler son offrande sur ses facultés; les Dieux regardent plus à la pureté de nos cœurs, qu'à la richesse de nos sacrifices.

Les loix sont du ciel; ce qui est selon la loi, est juste sur la terre, & légitimé dans le ciel.

Ce qui prouve l'origine céleste des loix, telles que d'adorer les Dieux, d'honorer ses parens, d'aimer son bienfaiteur, c'est que le châtiment est nécessairement attaché à leur infraction; cette liaison nécessaire de la loi avec la peine de l'infraction, ne peut être de l'homme.

Il faut avoir pour un pere trop sévere, la même obéissance qu'on a pour une loi trop dure.

L'atrocité de l'ingratitude est proportionnée à l'importance du bienfait; nous devons à nos parens le plus important des biens.

L'enfant ingrat n'obtiendra ni la faveur du ciel, ni l'estime des hommes; quel retour attendrai-je, moi, étranger, de celui qui manque aux personnes à qui il doit le plus?

Celui qui vend aux autres sa sagesse pour de l'argent, se prostitue comme celui qui vend sa beauté.

Les richesses sont entre les mains de l'homme, sans la raison, comme sous lui un cheval fougeux, sans frein.

Les richesses de l'avare ressemblent à la lumiere du soleil, qui ne recrée personne après son coucher.

J'appelle avare celui qui amasse des richesses par des moyens vils, & qui ne veut point d'indigens pour amis.

La richesse du prodigue ne sert qu'aux adulateurs & aux prostituées.

Il n'y a point de fonds qui rende autant qu'un ami sincere & vertueux.

Il n'y a point d'amitié vraie entre un méchant & un méchant, ni entre un méchant & un bon.

On obtiendra l'amitié d'un homme, en cultivant en soi les qualités qu'il estime en lui.

Il n'y a point de vertu qui ne puisse se perfectionner & s'accroître par la réflexion & l'habitude.

Ce n'est ni la richesse, ni la naissance, ni les dignités, ni les titres, qui font la bonté de l'homme; elle est dans ses mains.

L'incendie s'accroît par le vent, & l'amour par le commerce.

L'arrogance consiste à tout dire, & à ne vouloir rien entendre.

Il faut se familiariser avec la peine, afin de la recevoir quand elle viendra, comme si on l'avoit attendue.

Il ne faut point redouter la mort; c'est un assoupissement ou un voyage.

S'il ne reste rien de nous après la mort, c'est plutôt encore un avantage, qu'un inconvénient.

Il vaut mieux mourir honorablement, que vivre déshonoré.

Il faut se soustraire à l'incontinence par la fuite.

Plus on est sobre, plus on approche de la condition des Dieux, qui n'ont besoin de rien.

Il ne faut pas négliger la santé du corps; celle de l'ame en dépend trop.

La tranquillité est le plus grand des biens.

Rien de trop : c'est l'éloge d'un jeune homme.

Les hommes vivent pour manger, les bons mangent pour vivre.

Etre sage dans la haute prospérité, c'est savoir marcher sur la glace.

Le moyen le plus sûr d'être considéré, c'est de ne pas affecter de se montrer aussi bon que l'on est.

Si vous êtes un homme de bien, on aura autant de confiance en votre parole, qu'au serment.

Tournez le dos au calomniateur & au médisant; c'est quelque perversité qui les fait agir, ou parler.

Principes de Socrate sur la prudence.

Il disoit : celui qui saura gouverner sa maison, tirera parti de tout, même de ses ennemis.

Méfiez-vous de l'indolence, de la paresse, de la négligence; évitez le luxe; regardez l'agriculture comme la ressource la plus importante.

Il est des occupations sordides auxquelles il faut se refuser; elles avilissent l'ame.

Il ne faut pas laisser ignorer à sa femme ce qu'il lui importe de savoir, pour votre bonheur & pour le sien.

Tout doit être commun entre les époux.

L'homme veillera aux choses du dehors, la femme à celles du dedans.

Ce n'est pas sans raison que la nature a attaché plus fortement les meres aux enfans, que les peres.

Principes de la prudence politique de Socrate.

Les vrais ſouverains, ce ne ſont point ceux qui ont le ſceptre en main, ſoit qu'ils le tiennent ou de la naiſſance, ou du haſard, ou de la violence, ou du conſentement des peuples; mais ceux qui ſavent commander.

Le monarque eſt celui qui commande à ceux qui ſe ſont ſoumis librement à ſon obéiſſance; le tyran, celui qui contraint d'obéir; l'un fait exécuter la loi, l'autre la volonté.

Le bon citoyen contribuera autant qu'il eſt en lui, à rendre la république floriſſante pendant la paix, & victorieuſe pendant la guerre; il invitera le peuple à la concorde, s'il ſe ſouleve; député chez un ennemi, il tentera toutes les voies honnêtes de conciliation.

La loi n'a point été faite pour les bons.

La ville la mieux gardée, eſt celle qui renferme le plus d'honnêtes gens: la mieux policée, celle où les magiſtrats agiſſent de concert: celle qu'il faut préférer à toutes, où la vertu a des récompenſes aſſurées.

Habitez celle où vous n'obéirez qu'aux loix.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des accuſations qu'on intenta contre lui, de ſon apologie, & de ſa mort; mais ces choſes ſont écrites en tant d'endroits. Qui eſt-ce qui ignore qu'il fut martyr de l'unité de Dieu?

Après la mort de Socrate, ſes diſciples ſe jetterent ſur ſa robe. Je veux dire qu'ils ſe livrerent à différentes parties de la philoſophie, & qu'ils fonderent une multitude de ſectes diverſes, oppoſées les unes aux autres, qu'il faut regarder comme

autant de familles divisées, quoiqu'elles avouassent toutes la même souche.

Les uns s'étoient approchés de Socrate, pour se disposer par la connoissance de la vérité, l'étude des mœurs, l'amour de la vertu, à remplir dignement les premiers emplois de la république auxquels ils étoient destinés : tel fut Xénophon.

D'autres, parmi lesquels on peut nommer Criton, lui avoient confié l'éducation de leurs enfans.

Il y en eut qui ne vinrent l'entendre que dans le dessein de se rendre meilleurs ; c'est ce qui arriva à Diodore, à Euthydème, à Euthere, à Aristarque.

Critias & Alcibiade lui furent attachés d'amitié. Il enseigna l'art oratoire à Lysias. Il forma les poëtes Evenas & Euripide. On croit même qu'il concourut avec ce dernier dans la composition des tragédies qui portent son nom.

Son disciple Aristippe fonda la secte cyrénaïque, Anthistene la cynique.

Xénophon, Eschine, Criton, Simon & Cebès, se contenterent de l'avoir eu pour maître.

Xénophon naquit dans la quatre-ving-deuxieme olympiade. Socrate l'ayant rencontré dans une rue, comme il passoit, mit son bâton à travers, l'arrêta, & lui demanda où se vendoient les choses nécessaires à la vie. La beauté de Xénophon l'avoit frappé. Ce jeune homme fit à sa question une réponse sérieuse, selon son caractere. Socrate l'interrogeant une seconde fois, lui demanda s'il ne sauroit point où les hommes apprenoient à devenir bons. Xénophon déclarant son embarras par son silence & son maintien, Socrate lui dit

ſuivez-moi, & vous le ſaurez. Ce fut ainſi que Xénophon devint ſon diſciple. Ce n'eſt pas ici le lieu d'écrire l'hiſtoire de Xénophon. Nous avons de lui la cyropédie, une apologie de Socrate, quatre livres des dits & des faits mémorables de ce philoſophe, un banquet, un livre de l'économie, un dialogue ſur la tyrannie, l'éloge d'Ageſilas & la comparaiſon des républiques d'Athenes & de Lacédémone, ouvrages écrits avec une grande douceur de ſtyle, de la vérité, de la gravité & de la ſimplicité.

La maniere dont Eſchine s'offrit à Socrate, eſt d'une naïveté charmante. Il étoit pauvre ; je n'ai rien, dit-il, au philoſophe dont il venoit prendre les leçons, qui ſoit digne de vous être offert ; & c'eſt-là ce qui me fait ſentir ma pauvreté. Je n'ai que moi : voyez ſi vous me voulez. Quels que ſoient les préſens que les autres vous aient faits, ils ont retenu par devers eux plus qu'ils ne vous ont donné ; quant au mien, vous ne l'aurez pas plutôt accepté, qu'il ne me reſtera plus rien. Vous m'offrez beaucoup, lui répondit Socrate, à moins que vous ne vous eſtimiez peu. Mais venez, je vous accepte, je tâcherai que vous vous eſtimiez davantage, & de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous aurai reçu. Socrate n'eut point d'auditeur plus aſſidu, ni de diſciple plus zélé. Son ſort le conduiſit à la cour de Denis le tyran, qui en fit d'abord peu de cas. Son indigence fut une tâche qui le ſuivit par-tout. Il écrivit quelques dialogues à la maniere de Socrate. Cet ouvrage arrêta les yeux ſur lui. Platon & Ariſtippe rougirent du mépris qu'ils avoient affecté pour cet homme. Ils le recommanderent à Denis, qui le traita mieux. Il re-

vint

vint dans Athenes, où il trouva deux écoles florissantes établies. Platon enseignoit dans l'une, Aristippe dans l'autre. Il n'osa pas se montrer publiquement au milieu de ces deux philosophes. Il s'en tint à donner des leçons particulieres. Lorsqu'il se fut assuré du pain, par cette ressource, il se livra au barreau, où il eut du succès. Ménedeme lui reprochoit de s'être approprié des dialogues que Socrate avoit écrits, & que Xantippe lui avoit confiés. Ce reproche fait beaucoup d'honneur à Eschine. Il avoit bien singuliérement saisi le caractere de son maître, puisque Ménedeme & Aristippe s'y trompoient. On remarque, en effet, dans les dialogues qui nous restent d'Eschine, la simplicité, l'expression, les maximes, les comparaisons & toute la morale de Socrate.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit de Criton, sinon qu'il ne quitta point Socrate pendant le temps de sa prison; qu'il veilla à ce que les choses nécessaires ne lui manquassent pas; que Socrate, offensé de l'abus qu'on faisoit de la facilité de son caractere pour le tourmenter, lui conseilla de chercher quelque homme turbulent, méchant, violent, qui fit tête à ses ennemis, & que ce conseil lui réussit.

Simon étoit un corroyeur dont Socrate fréquentoit quelquefois la maison. Là, comme par-tout ailleurs, il parloit des vices, des vertus, du bon, du beau, du décent, de l'honnête, & le corroyeur l'écoutoit; & le soir, lorsqu'il avoit quitté son ouvrage, il jettoit sur le papier les principales choses qu'il avoit entendues. Periclès fit cas de cet homme, il chercha à se l'attacher par les promesses les

plus flatteuſes ; mais Simon lui répondit qu'il ne vendoit pas ſa liberté.

Cebès écrivit trois dialogues, dont il ne nous reſte que le dernier, connu ſous le nom du *tableau*. C'eſt un petit roman ſur les goûts, les penchans, les préjugés, les mœurs des hommes, composé d'après une peinture qu'on voyoit dans le temple de Saturne. On y ſuppoſe les principes ſuivans.

Les ames ont préexiſté aux corps. Un ſort heureux ou malheureux les attend.

Elles ont un démon qui les inſpire, dont la voix ſe fait entendre à elles, & qui les avertit de ce qu'elles ont à faire & à éviter.

Elles apportent avec elles un penchant inné à l'impoſture, à l'erreur, à l'ignorance & au vice.

Ce penchant n'a pas la même force en toutes.

Il promet à tous les hommes le bonheur ; mais il les trompe & les perd. Il y a une condition vraie & une condition fauſſe.

La poéſie, l'art oratoire, la muſique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie & l'aſtrologie, ſont de l'érudition fauſſe.

La connoiſſance des devoirs & la pratique des vertus, ſont la ſeule érudition vraie.

C'eſt par l'érudition vraie que nous échappons dans ce monde à la peine, & que nous préparons notre félicité dans l'autre vie.

Cette félicité n'arrivera qu'à ceux qui auront expié leurs fautes.

C'eſt de ce ſejour de délices qu'ils contempleront la folie & la miſere des hommes. Mais ce ſpectacle ne troublera point leur jouiſſance. Ils ne pourront plus ſouffrir.

Les méchans, au ſortir de cette vie, trouveront le déſeſpoir. Ils en ſeront ſaiſis, & ils erre-

ront, jouets continuels des passions auxquelles ils se seront livrés.

Ce n'est point la richesse, mais l'érudition vraie qui rend l'homme heureux.

Il ne faut ni se fier à la fortune, ni trop estimer ses présens.

Celui qui croit sçavoir ce qu'il ignore, est dans une erreur qui l'empêche de s'instruire.

On met encore du nombre des disciples de Socratè, Timon le misantrope. Cet homme crut qu'il fuyoit la société de ses semblables, parce-qu'ils étoient méchans; il se trompoit, c'est que lui-même n'étoit pas bon. Je n'en veux pas d'autre preuve, que la joie cruelle que lui causerent les applaudissemens que les Athéniens prodiguoient à Alcibiade, & la raison qu'il en donna; le pressentiment du mal que ce jeune homme leur feroit un jour. Je ne haïs pas les hommes, disoit-il, mais les bêtes féroces qui portent ce nom. Et qu'étois-tu toi-même entre ces bêtes féroces, sinon la plus intraitable de toutes? Quel jugement porter de celui qui se sauve d'une ville, où Socrate vivoit, & où il y avoit une foule de gens de bien, sinon qu'il étoit plus frappé de la laideur du vice, que touché des charmes de la vertu? Ce caractere est mauvais. Quel spectacle plus grand & plus doux que celui d'un homme juste, grand, vertueux, audessus de toutes les terreurs & de toutes les séductions! Les dieux s'inclinent du haut de leur demeure bienheureuse, pour le voir marcher sur la terre; & le triste & mélancolique Timon détourne ses regards farouches, lui tourne le dos, & va, le cœur rempli d'orgueil, d'envie & de fiel, s'enfoncer dans une forêt.

PHILOSOPHIE DE SPINOSA.

BENOÎT de Spinosa, Juif de naissance, & puis déserteur du judaïsme, & enfin athée, étoit d'Amsterdam. Il a été un athée de systême, & d'une méthode toute nouvelle, quoique le fond de sa doctrine lui fut commun avec plusieurs autres philosophes anciens & modernes, européens & orientaux. Il est le premier qui ait réduit en systême l'athéisme, & qui en ait fait un corps de doctrine lié & tissu, selon la méthode des géometres; mais d'ailleurs son sentiment n'est pas nouveau. Il y a long-temps que l'on a cru que tout l'univers n'est qu'une substance, & que Dieu & le monde ne sont qu'un seul être. Il n'est pas sûr que Straton, philosophe péripatéticien, ait eu la même opinion, parcequ'on ne sçait pas s'il enseignoit que l'univers ou la nature fût un être simple & une substance unique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reconnoissoit d'autre Dieu que la nature. Comme il se moquoit des atomes & du vuide d'Epicure, on pourroit s'imaginer qu'il n'admettoit point de distinction entre les parties de l'univers; mais cette conséquence n'est point nécessaire. On peut seulement conclure que son opinion s'approche infiniment plus du spinosisme, que le systême des atomes. On a même lieu de croire qu'il n'enseignoit pas, comme faisoient les atomistes, que le monde fût un ouvrage-nouveau, ni produit par le hasard; mais qu'il enseignoit, comme font les spinosistes, que la nature l'a produit nécessairement & de toute éternité.

Le dogme de l'ame du monde, qui a été si commun parmi les anciens, & qui faisoit la partie principale du systême des Stoïciens, est, dans le fond, celui de Spinosa ; cela paroîtroit plus clairement, si des auteurs géomêtres l'avoient expliqué. Mais comme les écrits où il en est fait mention, tiennent plus de la méthode des rhétoriciens, que de la méthode dogmatique ; & qu'au contraire Spinosa s'est attaché à la précision, sans se servir du langage figuré, qui nous dérobe si souvent les idées justes d'un corps de doctrine ; de-là vient que nous trouvons plusieurs différences capitales entre son systême & celui de l'ame du monde. Ceux qui voudroient soutenir que le spinosisme est mieux lié, devroient aussi soutenir qu'il ne contient pas tant d'orthodoxie ; car les Stoïciens n'ôtoient pas à Dieu la providence : ils réunissoient en lui la connoissance de toutes choses ; aulieu que Spinosa ne lui attribue que des connoissances séparées & très-bonnes. Lisez ces paroles de Séneque : » *Eundem quem nos, Jovem » intelligunt, custodem, rectoremque universi, ani- » mum ac spiritum, mundani hujus operis dominum » & artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum » fatum vocare ? Non errabis : hic est ex quo suspen- » sa sunt omnia, causa causarum. Vis illum pro- » videntiam dicere ? Recte dicis. Est enim cujus con- » silio huic mundo providetur. Vis illum naturam » vocare ? Non peccabis. Est enim ex quo nata sunt » omnia ; cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare » mundum ? Non falleris. Ipse est enim totum quod » vides, totus suis partibus inditur, & se sustinens » vi sua. Quest. natur. lib. XI. cap. XLV.* ». Et ailleurs il parle ainsi : » *Quid est autem, cur non exis-*

» *times in eo divini aliquid existere, qui Dei par est?*
» *Totum hoc quo continemur, & unum est & Deus,*
» *& socii ejus sumus & membra. Epist.* 92 ». Lisez aussi le discours de Caton, dans le *IV. liv.* de la Pharsale, & sur-tout considérez-y ces trois vers.

Est-ne Dei sedes nisi terra pontus & aer,
Et cœlum & virtus? superos quid quærimus ultra?
Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Pour revenir à Spinosa, tout le monde convient qu'il avoit des mœurs, sobre, modéré, pacifique, désintéressé, même généreux; son cœur n'étoit taché d'aucuns de ces vices qui déshonorent. Cela est étrange; mais au fond il ne faut pas plus s'en étonner, que de voir des gens qui vivent très-mal, quoiqu'ils aient une pleine persuasion de l'évangile. Ce que l'attrait du plaisir ne fit point dans Spinosa, la bonté & l'équité naturelles le firent. De son obscure retraite sortit d'abord l'ouvrage qu'il intitula, *traité théologico-politique*, parcequ'il y envisage la religion en elle-même, & par rapport à son exercice, eu égard au gouvernement civil. Comme la certitude de la révélation est le fondement de la foi, les premiers efforts de Spinosa sont contre les prophetes. Il tente tout pour affoiblir l'idée que nous avons d'eux, & que nous puisions dans leurs prophéties. Il borne à la science des mœurs tout le mérite des prophetes. Il ne veut pas qu'il aient bien connu la nature & les perfections de l'être souverain. Si nous l'en croyons, il n'en sçavoient pas plus, & peut-être qu'ils n'en sçavoient pas tant que nous. Moyse, par exemple, imaginoit un Dieu jaloux,

complaisant & vindicatif, ce qui s'accorde mal avec l'idée que nous devons avoir de la divinité. A l'égard des miracles, dont le récit est si fréquent dans les écritures, il a trouvé qu'ils n'étoient pas véritables. Les prodiges, selon lui, sont impossibles ; ils dérangeroient l'ordre de la nature, & ce dérangement est contradictoire. Enfin, pour nous affranchir tout d'un coup & pour nous mettre à l'aise, il détruit, par un chapitre seul, toute l'autorité des anciennes écritures. Elles ne sont pas des auteurs dont elles portent les noms ; ainsi le pentateuque ne sera plus de Moyse, mais une compilation de vieux mémoires mal digérés par Esdras. Les autres livres sacrés n'auront pas une origine plus respectable.

Spinosa avoit étonné & scandalisé l'Europe par une théologie qui n'avoit de fondement que l'autorité de sa parole. Il ne s'égara pas à demi. Son premier ouvrage n'étoit que l'essai de ses forces. Il alla bien plus loin dans un second. Cet autre écrit est sa morale, où donnant carriere à ses méditations philosophiques, il plonge son lecteur dans le fond de l'athéisme. C'est principalement à ce monstre de hardiesse qu'il doit le grand nom qu'il s'est fait parmi les incrédules de nos jours. Il n'est pas vrai que ses sectateurs soient en grand nombre. Très-peu de personnes sont soupçonnées d'adhérer à sa doctrine ; & parmi ceux que l'on en soupçonne, il y en a peu qui l'aient étudiée ; & entre ceux-ci, il y en a peu qui l'aient comprise, & qui soient capables d'en tracer le vrai plan, & de développer le fil de ses principes : les plus sinceres avouent que Spinosa est incompréhensible, que sa philosophie sur-tout est pour eux un

énigme perpétuelle ; & qu'enfin s'ils se rangent de leur parti, c'est qu'il nie avec intrépidité ce qu'eux-mêmes avoient un penchant secret à ne pas croire.

Pour peu qu'on s'enfonce dans ces noires ténebres où il s'est enveloppé, on y découvre une suite d'abymes où ce téméraire raisonneur s'est précipité presque dès le premier pas, des propositions évidemment fausses, & les autres contestables des principes arbitraires substitués aux principes naturels & aux vérités sensibles, un abus des termes, la plupart pris à contre-sens, un amas d'équivoques trompeuses, une nuée de contradictions palpables.

De tous ceux qui ont réfuté le spinosisme, il n'y a personne qui l'ait développé aussi nettement, ni combattu avec tant d'avantage que l'a fait M. Bayle. C'est pourquoi je me fais un devoir de transcrire ici un précis des raisonnemens par lesquels il a ruiné de fond-en-comble ce systême monstrueux. Mais avant que d'en faire sentir le ridicule, il est bon de l'exposer. Spinosa soutient, 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance, 2°. que rien ne peut être créé de rien, parceque ce seroit une contradiction manifeste que Dieu travaillât sur le néant, qu'il tirât l'être du non-être, la lumiere des ténebres, la vie de la mort ; 3°. qu'il n'y a qu'une seule substance, parcequ'on ne peut appeller *substance* que ce qui est éternel, indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Or, toutes ces qualités ne conviennent qu'à Dieu ; donc il n'y a d'autres substances dans l'univers que Dieu seul.

Spinosa ajoute que cette substance unique, qui

n'est ni divisée, ni divisible, est douée d'une infinité d'attributs, & entr'autres de l'étendue & de la pensée. Tous les corps qui se trouvent dans l'univers sont des modifications de cette substance en tant qu'étendue, & les ames des hommes sont des modifications de cette substance en tant que pensée. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour quelques changemens légers, rapides, momentanés. C'est ainsi qu'un homme ne cesse point d'être ce qu'il est en effet, soit qu'il veille, soit qu'il dorme, soit qu'il se repose nonchalament, soit qu'il agisse avec vigueur. Ecoutons ce que Bayle oppose à cette doctrine.

1°. Il est impossible que l'univers soit une substance unique; car tout ce qui est étendu a nécessairement des parties, & tout ce qui a des parties est composé; & comme les parties de l'étendue ne subsistent point l'une dans l'autre, il faut nécessairement que l'étendue en général ne soit pas une substance, ou que chaque partie de l'étendue soit une substance particuliere & distincte de toutes les autres. Or, selon Spinosa, l'étendue en général est l'attribut d'une substance: d'un autre côté, il avoue avec les autres philosophes, que l'attribut d'une substance ne differe point réellement de cette substance; d'où il faut conclure que chaque partie de l'étendue est une substance particuliere: ce qui ruine le fondement de tout le systême de cet auteur. Pour excuser cette obscurité, Spinosa ne sçauroit dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu; car s'il le disoit, il enseigneroit que cettte substance est en elle-même non-étendue; elle n'eut donc jamais pu acquérir les trois dimensions, qu'en les

créant, puiſqu'il eſt viſible que l'étendue ne peut ſortir ou émaner d'un ſujet non-étendu, que par voie de création : or, Spinoſa ne croyoit point que de rien on pût faire rien. Il eſt encore viſible qu'une ſubſtance non-étendue de ſa nature, ne peut jamais devenir le ſujet des trois dimenſions: car comment ſeroit-il poſſible de les placer ſur ce point mathématique ? Elles ſubſiſteroient donc ſans un ſujet, elles ſeroient donc une ſubſtance; de ſorte que ſi cet auteur admettoit une diſtinction réelle entre la ſubſtance de Dieu & l'étendue en général, il ſeroit obligé de dire que Dieu ſeroit compoſé de deux ſubſtances diſtinctes l'une de l'autre, ſçavoir de ſon être non-étendu, & de l'étendue : le voilà donc obligé à reconnoître que l'étendue & Dieu ne ſont que la même choſe; & comme d'ailleurs, dans ſes principes, il n'y a qu'une ſubſtance dans l'univers, il faut qu'il enſeigne que l'étendue eſt un être ſimple, & auſſi exempt de compoſition que les points mathématiques ; mais n'eſt-ce pas ſe moquer du monde que de ſoutenir cela ? Eſt-il plus évident que le nombre millénaire eſt compoſé de mille unités, qu'il eſt évident qu'un corps de cent pouces eſt compoſé de cent parties réellement diſtinctes l'une de l'autre, qui ont chacune l'étendue d'un pouce ?

Pour ſe débarraſſer d'une difficulté ſi preſſante, Spinoſa répond que l'étendue n'eſt pas compoſée de parties, mais de modifications; mais a-t-il bien pu ſe promettre quelqu'avantage de ce changement de mots ? Qu'il évite tant qu'il voudra le nom de partie, qu'il ſubſtitue tant qu'il voudra celui de *modalité* ou *modification*, que fait cela à l'affaire ? Les idées que l'on attache au mot *partie*,

s'effaceront-elles ? ne les appliquera-t-on pas au mot modification ? Les signes & les caracteres de différence sont-ils moins réels ou moins évidens, quand on divise la matiere en modifications, que quand on la divise en parties ? Visions que tout cela ; l'idée de la matiere demeure toujours celle d'un composé, celle d'un amas de plusieurs substances. Voici de quoi bien prouver cela.

1°. Les modalités sont des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient ; il faut donc que la substance se trouve par-tout où il y a des modalités ; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications incompatibles entr'elles se multiplient. Il est évident, nul spinosiste ne le peut nier, que la figure quarrée & la figure circulaire sont incompatibles dans le morceau de cire ; il faut donc nécessairement que la substance modifiée par la figure quarrée, ne soit pas la même substance que celle qui est modifiée par la figure ronde : autrement la figure quarrée & la figure ronde se trouveroient en même-temps dans un seul & même sujet : or, cela est impossible.

2°. S'il est absurde de faire Dieu étendu, parceque c'est lui ôter sa simplicité, & le composer d'un nombre infini de parties ; que dirons-nous, quand nous songerons que c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la matiere étant le théatre de toutes les corruptions & de tous les changemens ? Les spinosistes soutiennent par-tout qu'elle ne souffre nulle division ; mais ils soutiennent cela par la plus frivole, & par la plus froide chicanerie qui puisse se voir. Afin que la matiere fût divisée, disent-ils, il fau-

droit que l'une de ses portions fût séparée des autres par des espaces vuides; ce qui n'arrive jamais : mais c'est très-mal définir la division. Nous sommes aussi réellement séparés de nos amis, lorsque l'intervalle qui nous sépare est occupé par d'autres hommes rangés de file, que s'il étoit plein de terre. On renverse donc & les idées & le langage, quand on nous soutient que la matiere réduite en cendres & en fumée, ne souffre point de séparation ?

39. Nous allons voir des absurdités encore plus monstrueuses, en considérant le Dieu de Spinosa, comme le sujet de toutes les modifications de la pensée. C'est déja une grande difficulté que de concilier l'étude & la pensée dans une seule substance; & il ne s'agit point ici d'un alliage comme celui des métaux, ou comme celui de l'eau & du vin; cela ne demande que la *juxta-position* : mais l'alliage de la pensée & de l'étendue doit être une *identité*. Je suis sûr que si Spinosa avoit trouvé un tel embarras dans un autre secte, il l'auroit jugée indigne de son attention; mais il ne s'en est pas fait une affaire dans sa propre cause; tant il est vrai que ceux qui censurent le plus dédaigneusement les pensées des autres, sont fort indulgens envers eux-mêmes. Il se moquoit sans doute du mystere de la trinité, & il admiroit qu'une infinité de gens osassent parler d'une nature formée de trois hypostases, lui qui, à proprement parler, donne à la nature divine autant de personnes qu'il y a de gens sur la terre; il regardoit comme des fous ceux qui, admettant la transubstantiation, disent qu'un homme peut être à la fois en plusieurs lieux, vivre à Paris, être mort à Rome, &c. lui qui

soutient que la substance étendue, unique & indivisible, est tout à la fois par-tout; ici froide, ailleurs chaude; ici triste, ailleurs gaie, &c.

S'il y a quelque chose de certain & d'incontestable dans les connoissances humaines, c'est cette proposition-ci : *on ne peut affirmer véritablement d'un même sujet, aux mêmes égards, & en même temps, deux termes qui soient opposés; par exemple, on ne peut pas dire sans mentir, Pierre se porte bien, Pierre est fort malade.* Les spinosistes ruinent cette idée, & la justifient de telle sorte, qu'on ne sçait plus où ils pourront prendre le caractere de la vérité : car si de telles propositions étoient fausses, il n'y en a point qu'on pût garantir pour vraies. Montrons que cet axiome est très-faux dans leur systeme, & posons d'abord pour maxime incontestable que tous les titres que l'on donne à ce sujet, pour signifier ou tout ce qu'il fait, ou tout ce qu'il souffre, conviennent proprement & physiquement à la substance, & non pas à ses accidens. Quand nous disons le fer est dur, le fer est pesant, il s'enfonce dans l'eau; nous ne prétendons point dire que sa dureté est dure, que sa pesanteur est pesante, &c.; ce langage seroit très-impertinent; nous voulons dire que la substance étendue qui le compose, résiste, qu'elle pese, qu'elle descend sous l'eau. De même, quand nous disons qu'un homme nie, affirme, caresse, loue, &c., nous faisons tomber tous ces attributs sur la substance même de son ame, & non pas sur les pensées, en tant qu'elles sont des accidens ou des modifications. S'il étoit donc vrai, comme le prétend Spinosa, que les hommes fussent des modalités de Dieu, on parleroit

fausement quand on diroit, Pierre nie ceci, il veut ceci, il veut cela, il affirme une telle chose; car réellement, selon ce systême, c'est Dieu qui nie, qui veut, qui affirme, & par conséquent toutes les dénominations qui résultent de toutes les pensées des hommes, tombent proprement & physiquement sur la substance de Dieu : d'où il s'ensuit que Dieu hait & aime, nie & affirme les mêmes choses, en même-temps, & selon toutes les conditions requises, pour faire que la regle que nous avons rapportée, touchant les termes opposés, soit fausse; car on ne sçauroit nier que selon toutes les conditions prises en toute rigueur, certains hommes n'aiment & n'affirment, ce que d'autres haïssent & nient. Passons plus avant : les termes contradictoires vouloir & ne vouloir pas, conviennent, selon toutes ces conditions, en même-temps, à différens hommes: il faut donc que dans le systême de Spinosa, ils conviennent à cette substance unique & indivisible qu'on nomme Dieu. C'est donc Dieu qui forme en même-temps l'acte de vouloir, & qui ne le forme pas à l'égard d'un même objet. On vérifie donc de lui deux termes contradictoires, ce qui est le renversement des premiers principes de la métaphysique : un cercle quarré n'est pas plus une contradiction qu'une substance qui aime & hait en même-temps le même objet : voilà ce que c'est que la fausse délicatesse. Notre homme ne pouvoit souffrir les moindres obscurités, ni du péripatétisme, ni du judaïsme, ni du christianisme, & il embrassoit de tout son cœur une hypothèse qui allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure quarrée

& la circulaire, & qui fait qu'une infinité d'attributs discordans & incompatibles, & toute la variété de l'antipathie des pensées du genre humain se certifient tout à la fois, d'une seule & même substance très-simple & indivisible. On dit ordinairement : *quot capita, tot sensus* ; mais selon Spinosa, tous les sentimens de tous les hommes sont dans une seule tête. Rapporter simplement de telles choses, c'est le réfuter.

Mais si c'est, 4°., physiquement parlant, une absurdité prodigieuse, qu'un sujet simple & unique soit modifié en même-temps par les pensées de tous les hommes, c'est une abomination exécrable quand on considere ceci du côté de la morale.

Quoi donc! l'être infini, l'être nécessaire, souverainement parfait, ne sera point ferme, constant & immuable? Que dis-je immuable? Il ne sera pas un moment le même; ses pensées se succéderont les unes aux autres, sans fin & sans cesse, la même bigarure de passions & de sentimens ne se verra pas deux fois : cela est dur à digérer. Voici bien pis : cette mobilité continuelle gardera beaucoup d'uniformité en ce sens, que toujours pour une bonne pensée, l'être infini en aura de mille sortes, d'extravagantes, d'impures, d'abominables; il produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, toutes les saletés, toutes les iniquités du genre humain; il en sera non-seulement la cause efficiente, mais aussi le sujet passif; il se joindra avec elles par l'union la plus intime qu'on puisse concevoir : car c'est une union pénétrable, ou plutôt c'est une véritable identité, puisque le mode n'est point

distinct réellement de la substance modifiée. Plusieurs grands philosophes ne pouvant comprendre qu'il soit compatible avec l'être souverainement bon, de souffrir que l'homme soit si méchant & si malheureux, ont supposé deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais; & voici un philosophe qui trouve bon que Dieu soit bien lui-même & l'agent & le patient de tous les crimes, & de toutes les miseres de l'homme. Que les hommes se haïssent les uns les autres, qu'ils s'entr'assassinent au coin d'un bois, qu'ils s'assemblent en corps d'armée pour s'entretuer, que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus: cela se comprend, parcequ'ils sont distincts les uns des autres; mais que les hommes, n'étant que la modification du même être, n'y ayant par conséquent que Dieu qui agisse, & le même Dieu en nombre, qui se modifie en Turc, en se modifiant en Hongrois, il y ait des guerres & des batailles; c'est ce qui surpasse tous les monstres & tous les déréglemens chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais enfermées dans les petites-maisons. Ainsi dans le systême de Spinosa, tous ceux qui disent, *les Allemands ont tué dix mille Turcs*, parlent mal & faussement, *Dieu modifié en Allemand, a tué modifié en dix mille Turcs;* & ainsi toutes les phrases par lesquelles on exprime ce que font les hommes les uns contre les autres, n'ont point d'autre sens véritable que celui-ci; *Dieu se hait lui-même, il se demande des graces à lui-même, & se les refuse, il se persécute, il se tue, il se mange, il se calomnie, il s'envoie sur l'échafaut.* Cela seroit moins inconcevable, si Spinosa s'étoit représenté Dieu comme un assemblage de plusieurs parties

parties distinctes ; mais il la réduit à la plus parfaite simplicité, à l'unité de substance, à l'indivisibilité. Il débite donc les plus infames & les plus furieuses extravagances, & infiniment plus ridicules que celles des poëtes touchant les Dieux du paganisme.

50. Encore deux objections. Il y a eu des philosophes assez impies, pour nier qu'il y eût un Dieu; mais ils n'ont point poussé leur extravagance jusqu'à dire, que s'il existoit, il ne seroit point une nature parfaitement heureuse. Les plus grands sceptiques de l'antiquité ont dit que tous les hommes ont une idée de Dieu, selon laquelle il est une nature vivante, heureuse, incorruptible, parfaite dans sa félicité, & nullement susceptible de maux. C'étoit sans doute une extravagance qui tenoit de la folie, que de ne pas reunir dans sa nature divine l'immortalité & le bonheur. Plutarque réfute très-bien cette absurdité des Stoïques : mais quelque folle que fût cette rêverie des Stoïciens, elle n'ôtoit point aux Dieux leur bonheur pendant la vie. Les Spinosistes sont peut-être les seuls qui aient réduit la divinité à la misere. Or, quelle misere ? quelquefois si grande, qu'il se jette dans le désespoir, & qu'il s'anéantiroit s'il le pouvoit; il y tâche, il s'ôte tout ce qu'il peut s'ôter ; il se pend, il se précipite ne pouvant plus supporter la tristesse affreuse qui le dévore. Ce ne sont point ici des déclamations, c'est un langage exact & philosophique : car si l'homme n'est qu'une modification, il ne fait rien; ce seroit une phrase impertinente, boufonne, burlesque, que de dire, *la joie est gaie, la tristesse est triste.* C'est une semblable phrase dans le systême de Spinosa, que

d'affirmer ; l'*homme pense*, *l'homme s'afflige*, *l'homme se pend*, &c. Toutes ces propositions doivent être dites de la substance dont l'homme n'est que le mode. Comment a-t-on pu s'imaginer qu'une nature indépendante, qui existe par elle-même, & qui possede des perfections infinies, soit sujette à tous les malheurs du genre humain ? Si quelqu'autre nature la contraignoit à se donner du chagrin, à sentir de la douleur, on ne trouveroit pas si étrange qu'elle employât son activité à se rendre malheureuse; on diroit, il faut bien qu'elle obéisse à une force majeure : c'est apparemment pour éviter un plus grand mal, qu'elle se donne la gravelle, la colique, la fievre chaude, la rage. Mais elle est seule dans l'univers, rien ne lui commande, rien ne l'exhorte, rien ne la prie. C'est sa propre nature, dit Spinosa, qui la porte à se donner elle-même en certaines circonstances un grand chagrin, une douleur très-vive. Mais, lui répondrai-je, ne trouvez-vous pas quelque chose de monstrueux & d'inconcevable dans une telle fatalité ?

Les raisons très-fortes qui combattent la doctrine que nos ames sont une portion de Dieu, ont encore plus de solidité contre Spinosa. On objecte à Pythagoras, dans un ouvrage de Cicéron, qu'il résulte de cette doctrine trois faussetés évidentes; 1°. que la nature divine seroit déchirée en pieces 2°. ; qu'elle seroit malheureuse autant de fois que les hommes 3°. ; que l'esprit humain n'ignoreroit aucune chose, puisqu'il seroit Dieu.

6°. Je voudrois sçavoir à qui il en veut, quand il rejette certaines doctrines, & qu'il en

propose d'autres. Veut-il apprendre des vérités? Veut-il réfuter des erreurs? Mais est-il en droit de dire qu'il y a des erreurs? Les pensées des philosophes ordinaires, celles des Juifs, celles des Chrétiens ne sont-elles pas des modes de l'être infini, aussi-bien que celle de son éthique? Ne sont-elles pas des réalités aussi nécessaires à la perfection de l'univers que toutes ses spéculations? N'émanent-elles pas de la cause nécessaire? Comment donc ose-t-il prétendre qu'il y à là quelque chose à rectifier? En second lieu, ne prétend-il pas que la nature, dont elles sont les modalités, agit nécessairement, qu'elle va toujours son grand chemin, qu'elle ne peut ni se détourner, ni s'arrêter, ni qu'étant unique dans l'univers, aucune cause extérieure ne l'arrêtera jamais, ni la redressera? Il n'y a donc rien de plus inutile que les leçons de ce philosophe? C'est bien à lui, qui n'est qu'une modification de substance, de prescrire à l'être infini ce qu'il faut faire. Cet être l'entendra-t-il? Et s'il l'entendoit, pourroit-il en profiter? N'agit-il pas toujours selon toute l'étendue de ses forces, sans sçavoir ni où il va, ni ce qu'il fait? Un homme, comme Spinosa, se tiendroit en repos, s'il raisonnoit bien. S'il est possible qu'un tel dogme s'établisse, diroit-il, la nécessité de la nature l'établira sans mon ouvrage; s'il n'est pas possible, tous mes écrits n'y feront rien.

Le systême de Spinosa choque si visiblement la raison, que ses plus grands admirateurs reconnoissent que s'il avoit même enseigné les dogmes dont on l'accuse, il seroit digne d'exécration; mais ils prétendent qu'on ne l'a pas en-

tendu. Leurs apologies, loin de le disculper, font voir clairement que les adversaires de Spinosa l'ont tellement confondu & abymé, qu'il ne leur reste d'autre moyen de leur répliquer que celui dont les Jansénistes se sont servis contres les Jésuites, qui est de dire que son sentiment n'est pas tel qu'on le suppose. Voilà à quoi se réduisent les apologistes. Afin donc qu'on voie que personne ne sçauroit disputer à ses adversaires l'honneur du triomphe, il suffit de considérer qu'il a enseigné effectivement ce qu'on lui impute, & qu'il s'estcontredit grossiérement & n'a sçu ce qu'il vouloit. On lui fait un crime d'avoir dit que tous les êtres particuliers sont des modifications de Dieu. Il est manifeste que c'est sa doctrine, puisque sa 14e. proposition est celle-ci, *præter Deum nulla dari neque concipi potest substantia*, & qu'il assure dans la 15e., *quidquid est, in Deo est, & nihil sine Deo neque esse neque concipi potest.* Ce qu'il prouve par la raison que tout est mode ou substance, & que les modes ne peuvent exister ni être conçus sans la substance. Quand donc un apologiste de Spinosa parle de cette maniere, s'il étoit vrai que Spinosa eût enseigné que tous les êtres particuliers sont des modes de la substance divine, la victoire de ses adversaires seroit complette, & je ne voudrois pas la leur contester; je ne leur conteste que le fait; je ne crois pas que la doctrine qu'ils ont réfutée, soit dans son livre. Quand, dis-je, un apologiste parle de la sorte, que lui manque-t-il ? qu'un aveu formel de la défaite de son héros; car évidemment le dogme en question est dans la morale de Spinosa.

Il ne faut pas oublier que cet impie n'a point réconnu les dépendances inévitables de son systême ; car il s'est moqué de l'apparition des esprits, & il n'y a point de philosophie qui ait moins droit de la nier : il doit reconnoître que tout pense dans la nature, que l'homme n'est pas la plus éclairée & la plus intelligente modification de l'univers; il doit donc admettre des démons. Quand on suppose qu'un esprit souverainement parfait a tiré les créatures du sein du néant, sans y être déterminé par sa nature, mais par un choix libre de son bon plaisir, on peut nier qu'il y ait des anges. Si vous demandez pourquoi un tel créateur n'a point produit d'autres esprits que l'ame de l'homme, on vous répondra, tel a été son bon plaisir, *stat pro ratione voluntas :* vous ne pourrez opposer rien de raisonnable à cette réponse, à moins que vous ne prouviez le fait, c'est-à-dire, qu'il y a des anges. Mais quand on suppose que le créateur n'a pas agi librement, & qu'il a épuisé sans choix ni regle toute l'étendue de sa puissance, & que d'ailleurs la pensée est l'un des ses attributs, on est ridicule si l'on soutient qu'il n'y a pas des démons. On doit croire que la pensée du créateur s'est modifiée non-seulement dans le corps des hommes, mais aussi par-tout l'univers; & qu'outre les animaux que nous connoissons, il y en a une infinité que nous ne connoissons pas, & qui nous surpassent en lumieres & en malice, autant que nous surpassons, à cet égard, les chiens & les bœufs. Car ce seroit la chose du monde la moins raisonnable, que d'aller s'imaginer que l'esprit de l'homme est la modification la plus parfaite qu'un être infini, agissant selon toute l'étendue de ses forces, a pu

produire. Nous ne concevons nulle liaison naturelle entre l'entendement & le cerveau; c'est pourquoi nous devons croire qu'une créature sans cerveau est aussi capable de penser, qu'une créature organisée comme nous le sommes. Qu'est-ce donc qui a pu porter Spinosa à nier ce que l'on dit des esprits? Pourquoi a-t-il cru qu'il n'y a rien dans le monde qui soit capable d'exciter dans notre machine la vue d'un spectre, de faire du bruit dans une chambre, & de causer tous les phénomenes magiques dont les livres font mention? Est-ce qu'il a cru que, pour produire ces effets, il faudroit avoir un corps aussi massif que celui de l'homme, & qu'en ce cas-là les démons ne pourroient pas subsister en l'air, ni entrer dans nos maisons, ni se dérober à nos yeux? Mais cette pensée seroit ridicule : la masse de chair dont nous sommes composés, est moins une aide qu'un obstacle à l'esprit & à la force : j'entends la force médiate, ou la faculté d'appliquer les instrumens les plus propres à la production des grands effets. C'est de cette faculté que naissent les actions les plus surprenantes de l'homme; mille & mille exemples le font voir. Un ingénieur, petit comme un nain, maigre, pâle, fait plus de choses que n'en feroient deux mille sauvages plus forts que Milon. Une machine animée, plus petite dix mille fois qu'une fourmi, pourroit-être plus capable de produire de grands effets qu'un éléphant: elle pourroit découvrir les parties insensibles des animaux & des plantes, & s'aller placer sur le siege des premiers ressorts de notre cerveau, & y ouvrir des valvules, dont l'effet seroit que nous vissions des fantômes & entendissions du bruit.

Si les médecins connoissoient les premieres fibres & les premieres combinaisons des parties dans les végétaux, dans les minéraux, dans les animaux, ils connoitroient aussi les instrumens propres à les déranger; & ils pourroient appliquer ces instrumens, comme il seroit nécessaire, pour produire de nouveaux arrangemens qui convertiroient les bonnes viandes en poison, & les poisons en bonne viande. De tels médecins seroient sans comparaison plus habiles qu'Hippocrate; & s'ils étoient assez petits pour entrer dans le cerveau & dans les visceres, ils guériroient qui ils voudroient, & ils causeroient aussi quand ils voudroient les plus étranges maladies qui se puissent voir. Tout se réduit à cette question : est-il possible qu'une modification invisible ait plus de lumiere que l'homme & plus de méchanceté? Si Spinosa prend la négative, il ignore les conséquences de son hypothèse, & se conduit témérairement & sans principes.

S'il eût raisonné conséquemment, il n'eût pas traité de chimérique la peur des enfers. Qu'on croie tant qu'on voudra, que cet univers n'est pas l'ouvrage de Dieu, & qu'il n'est point dirigé par une nature simple, spirituelle & distincte de tous les corps; il faut pour le moins que l'on avoue qu'il y a certaines choses qui ont de l'intelligence & des volontés, & qui sont jalouses de leur pouvoir, qui exercent leur autorité sur les autres, qui leur commandent ceci ou cela, qui les châtient, qui les maltraitent, qui se vengent sévérement. La terre n'est-elle pas pleine de ces sortes de choses? Chaque homme ne le sçait-il pas par expérience? De s'imaginer que tous les êtres

de cette nature se soient trouvés précisément sur la terre, qui n'est point en comparaison de ce monde, c'est assurément une pensée tout-à-fait déraisonnable. La raison, l'esprit, l'ambition, la haine seroient plutôt sur la terre que par-tout ailleurs. Pourquoi cela? en pourroit-on donner une cause bonne ou mauvaise? Je ne le crois pas. Nos yeux nous portent à être persuadés que ces espaces immenses, que nous appellons le *ciel*, où il se fait des mouvemens si rapides & si actifs, sont aussi capables que la terre de former des hommes, & aussi dignes que la terre d'être partagés en plusieurs dominations. Nous ne sçavons pas ce qui s'y passe; mais si nous ne consultons que la raison, il nous faudra croire qu'il est très-probable, ou du moins possible qu'il s'y trouve des êtres puissans qui étendent leur empire, aussi-bien que leur lumiere, sur notre monde. Nous sommes peut-être une portion de leur seigneurie: ils font des loix, ils nous les révelent par les lumieres de la conscience, & ils se fâchent violemment contre ceux qui les transgressent. Il suffit que cela soit possible pour jetter dans l'inquiétude les athées; & il n'y a qu'un bon moyen de ne rien craindre, c'est de croire la mortalité de l'ame. On échapperoit par-là à la colere de ces esprits, mais autrement ils pourroient être plus redoutables que Dieu lui-même. En mourant, on pourroit tomber sous le pouvoir de quelque maître farouche, c'est envain qu'ils espéreroient d'en être quittes pour quelques années de tourment. Une nature bornée peut n'avoir aucune sorte de perfection morale, ne suivre que son caprice & sa passion dans les peines qu'elle inflige. Elle peut bien ressem-

bler à nos Phalaris & à nos Nérons, gens capables de laisser leur ennemi éternellement dans un cachot, s'ils avoient pu posséder une autorité éternelle. Espérera-t-on que les êtres-malfaisans ne dureront pas toujours? mais combien y a-t-il d'athées qui prétendent que le soleil n'a jamais eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin?

Pour appliquer tout ceci à un spinosiste, souvenons-nous qu'il est obligé, par son principe, à reconnoître l'immortalité de l'ame; car il se regarde comme la modalité d'un être essentiellement pensant; souvenons-nous qu'il ne peut nier qu'il n'y ait des modalités qui se fâchent contre les autres, qui les mettent à la gêne, à la question, qui font durer leurs tourmens autant qu'elles peuvent, qui les envoyent aux galeres pour toute leur vie, & qui feroient durer ce supplice éternellement, si la mort n'y mettoit ordre de part & d'autre. Tibere & Caligula, monstres affamés de carnage, en sont des exemples illustres. Souvenons-nous qu'un spinosiste se rend ridicule, s'il n'avoue que l'univers est rempli de modalités ambitieuses, chagrines, jalouses, cruelles. Souvenons-nous enfin, que l'essence des modalités humaines ne consiste point à porter de grosses pieces de chair. Socrate étoit Socrate. Le jour de sa conception, ou peu après, tout ce qu'il avoit dans ce temps-là pût subsister en son entier après qu'une maladie mortelle fit cesser la circulation du sang & le mouvement du cœur dans la matiere dont il s'étoit aggrandi : il a été donc après sa mort la même modalité qu'il avoit été pendant sa vie, à ne considérer que l'essentiel de sa personne; il n'échappa donc point par la mort à la jus-

tice, ou au caprice de ses persécuteurs invisibles. Ils peuvent le suivre par-tout où il ira, & le maltraiter sous les formes visibles qu'il pourra acquérir.

M. Bayle appliqué sans cesse à faire voir l'inexactitude des idées des partisans de Spinosa, prétend que toutes leurs disputes sur les miracles n'est qu'un misérable jeu de mots, & qu'ils ignorent les conséquences de leur systême, s'il en nient la possibilité. Pour faire voir, dit-il, leur mauvaise foi & leurs illusions sur cette matiere, il suffit de dire que quand ils rejettent la possibilité des miracles, ils alléguent cette raison, c'est que Dieu & la nature sont le même être : de sorte que si Dieu faisoit quelque chose contre les loix de la nature, il feroit quelque chose contre lui-même, ce qui est impossible. Parlez nettement & sans équivoque ; dites que les loix de la nature n'ayant pas été faites par un législateur libre, & qui connût ce qu'il faisoit, mais étant l'action d'une cause aveugle & nécessaire, rien ne peut arriver qui soit contraire à ces loix. Vous alléguerez alors contre les miracles votre propre thèse : ce sera la pétition du principe, mais au moins vous parlerez rondement. Tirons-les de cette généralité, demandons-leur ce qu'ils pensent des miracles rapportés dans l'écriture. Ils nieront absolument tout ce qu'ils n'en pourront pas attribuer à quelque tour de souplesse. Laissons-leur le front d'airain qu'il faut avoir pour s'inscrire en faux contre des faits de cette nature ; attaquons-les par leurs principes. Ne dites-vous pas que la puissance de la nature est infinie ? & le seroit-elle s'il n'y avoit rien dans l'univers qui put redonner la vie à un homme mort ? le

feroit-elle s'il n'y avoit qu'un seul moyen de former des hommes, celui de la génération ordinaire? Ne dites pas que la connoissance de la nature est infinie. Vous niez cet entendement divin, où, selon nous, la connoissance de tous les êtres possibles est réunie; mais en dispersant la connoissance, vous ne niez point son infinité. Vous devez donc dire que la nature connoît toutes choses, à peu-près comme nous disons que l'homme entend toutes les langues. Un seul homme ne les entend pas toutes, mais les uns entendent celle-ci, & les autres celle-là. Pouvez-vous nier que l'univers ne contienne rien qui connoisse la construction de notre corps? Si cela étoit, vous tomberiez en contradiction, vous ne reconnoîtriez plus que la connoissance de Dieu fût partagée en une infinité de manieres: l'artifice de nos organes ne lui seroit point connu. Avouez-donc, si vous voulez raisonner conséquemment, qu'il y a quelque modification qui le connoît; avouez qu'il est très-possible à la nature de ressusciter un mort, & que votre maître confondoit lui-même ses idées, ignoroit les suites de son principe, lorsqu'il disoit, que s'il eût pu se persuader la résurrection du Lazare, il auroit brisé en pieces tout son systême, il auroit embrassé sans répugnance la foi ordinaire des Chrétiens. Cela suffit pour prouver à ces gens-là qu'ils démentent leurs hypothèses, lorsqu'ils nient la possibilité des miracles; je veux dire, afin d'ôter toute équivoque, la possibilité des événemens racontés dans l'écriture.

Plusieurs personnes ont prétendu que M. Bayle n'avoit nullement compris la doctrine de Spinosa, ce qui doit paroître bien étrange d'un es-

prit aussi subtil & aussi pénétrant. M. Bayle a prouvé, mais au dépends de ce systême, qu'il l'avoit parfaitement compris. Il lui a porté de nouveaux coups que n'ont pu parer les spinosistes. Voici comme il raisonne. J'attribue à Spinosa d'avoir enseigné, 1°. qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers; 2°. que cette substance est Dieu; 3°. que tous les êtres particuliers, le soleil, la lune, les plantes, les bêtes, les hommes, leurs mouvemens, leurs idées, leurs imaginations, leurs desirs, sont des modifications de Dieu. Je demande présentement aux spinosistes: votre maître a-t-il enseigné cela, ou ne l'a-t-il pas enseigné? S'il l'a enseigné, on ne peut point dire que mes objections aient le défaut qu'on nomme *ignoratio elenchi*, ignorance de l'état de la question. Car elles supposent que telle a été sa doctrine, & ne l'attaquent que sur ce pied-là. Je suis donc hors d'affaire, & l'on se trompe toutes les fois que l'on débite que j'ai réfuté ce que je n'ai pas compris. Si vous dites que Spinosa n'a point enseigné les trois doctrines ci-dessus articulées, je vous demande, pourquoi donc s'exprimoit-il comme ceux qui auroient eu la plus forte passion de persuader au lecteur qu'ils enseignoient ces trois choses? Est-il beau & louable de se servir du style commun, sans attacher aux paroles les mêmes idées que les autres hommes, & sans avertir du sens nouveau auquel on les prend? Mais pour discuter un peu ceci, cherchons où peut être la méprise. Ce n'est pas à l'égard du mot *substance* que je me serois abusé, car je n'ai point combattu le sentiment de Spinosa sur ce point-là; je lui ai laissé passer ce qu'il suppose, que pour mériter le nom

de substance, il faut être indépendant de toute cause, ou exister par soi-même éternellement, nécessairement. Je ne pense pas que j'aie pu m'abuser en lui imputant de dire, qu'il n'y a que Dieu qui ait la nature de substance. S'il y avoit donc de l'abus dans mes objections, il consisteroit uniquement en ce que j'aurois entendu par *modalités*, *modifications*, *modes*, ce que Spinosa n'a point voulu signifier par ces mots-là ; mais encore un coup, si je m'y étois abusé, seroit-ce ma faute ? J'ai pris ces termes comme on les a toujours entendus. La doctrine générale des philosophes est que l'idée d'être contient sous soi immédiatement deux especes, la substance & l'accident, & que la substance subsiste par elle-même, *ens per se subsistens*, & que l'accident subsiste dans un autre, *ens in alio*. Or, subsister par soi, dans leurs idées, c'est ne dépendre que de quelque sujet d'inhésion ; & comme cela convient, selon eux, à la matiere, aux anges, à l'ame de l'homme ; ils admettent deux sortes de substances, l'une increéée, l'autre créée, & ils subdivisent en deux especes la substance créée ; l'une de ces deux especes est la matiere, l'autre est notre ame. Pour ce qui regarde l'accident, il dépend si essentiellement de son sujet d'inhésion, qu'il ne sçauroit subsister sans lui ; c'est son caractere spécifique. Descartes l'a toujours ainsi entendu. Or, puisque Spinosa avoit été grand cartésien, la raison veut que l'on croie qu'il a donné à ces termes-là le même sens que Descartes. Si cela est, il n'entend par modification de substance qu'une façon d'être qui a la même relation à la substance, par la figure, le mouvement, le repos, la situation a la matiere, *&c.* que la douleur, l'affirmation, l'amour, *&c.* à

l'ame de l'homme : car voilà ce que les cartésiens appellent *modes*. Mais en supposant une fois que la substance est ce qui existe de soi, indépendamment de toute cause efficiente, il n'a pas dû dire que la matiere, ni que les hommes fussent des substances ; & puisque, selon la doctrine commune, il ne divisoit l'être qu'en deux especes, sçavoir en substance & en modification de substance, il a dû dire que la matiere & que l'ame des hommes n'étoient que des modifications de substance, & qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'univers, & que cette substance est Dieu. Il ne sera plus question que de sçavoir s'il subdivise en deux especes la modification de substance. En cas qu'il se serve de cette subdivision, & qu'il veuille que l'une de ces deux especes soit ce que les cartésiens & les autres philosophes Chrétiens nomment *substance créée* ou *mode*, il n'y aura plus qu'une dispute de mots entre lui & eux, & il sera très-aisé de ramener à l'orthodoxie tout son systême, & de faire évanouir toute sa secte ; car on ne veut être spinosiste, qu'à cause qu'on croit qu'il a renversé de fond en comble le systême des Chrétiens & de l'existence d'un Dieu immatériel, & gouvernant toutes choses avec une souveraine liberté. D'où nous pouvons conclure, en passant, que les spinosistes & leurs adversaires s'accordent parfaitement bien dans le sens du mot *modification des substances*. Ils croient les uns & les autres que Spinosa ne s'en est servi que pour désigner un être qui a la même nature que ce que les cartésiens appellent *mode*, & qu'il n'a jamais entendu par ce mot-là un être qui eût les propriétés ou la nature de ce que nous appellons *substance créée*.

Si l'on veut toucher la question au vif, voici comme on doit raisonner avec le spinosiste. Le vrai & le propre caractere de la modification convient-il à la matiere par rapport à Dieu, ou ne lui convient-il point? Avant de me répondre, attendez que je vous explique, par des exemples, ce que c'est que le caractere propre de la modification. C'est d'être dans un sujet de la maniere que le mouvement est dans le corps & la pensée dans l'ame de l'homme. Il ne suffit pas pour être une modification de la substance divine, de subsister dans l'immensité de Dieu, d'en être même pénétré, entouré de toutes parts, d'exister par la vertu de Dieu, de ne pouvoir exister ni sans lui, ni hors de lui. Il faut de plus que la substance divine soit le sujet d'inhérence d'une chose, tout comme, selon l'opinion commune, l'ame humaine est le sujet d'inhérence du sentiment & de la douleur, & le corps le sujet d'inhérence du mouvement, du repos & de la figure. Repondez présentement; & si vous dites que, selon Spinosa, la substance de Dieu n'est pas de cette maniere le sujet d'inhérence de cette étendue, ni du mouvement, ni des pensées humaines; je vous avouerai que vous en faites un philosophe orthodoxe qui n'a nullement mérité qu'on lui fit les objections qu'on lui a faites, & qui méritoit seulement qu'on lui reprochât de s'être fort tourmenté pour embarrasser une doctrine que tout le monde sçavoit, & pour forger un nouveau systême qui n'étoit bâti que sur l'équivoque d'un mot. Si vous dites qu'il a prétendu que la substance divine est le sujet d'inhérence de la matiere & de toutes les di-

versités de l'étendue & de la pensée, au même sens que, selon Descartes, l'étendue est le sujet d'inhérence, des sensations & des passions; j'ai tout ce que je demande; c'est ainsi que j'ai entendu Spinosa, c'est là-dessus que toutes mes objections sont fondées.

Le précis de tout ceci est une question de fait touchant le vrai sens du mot *modification* dans le systême de Spinosa. Le faut-il prendre pour la même chose qu'une substance créée, ou le faut-il prendre au sens qu'il a dans le systême de M. Descartes? Je crois que le bon parti est le dernier; car dans l'autre sens, Spinosa auroit reconnu des créatures distinctes de la substance divine, qui eussent été faites ou de rien, ou d'une matiere distincte de Dieu. Or, il étoit facile de prouver par un très-grand nombre de passages de ses livres, qu'il n'admet ni l'une ni l'autre de ces deux choses. L'étendue, selon lui, est un attribut de Dieu. Il s'ensuit de-là que Dieu essentiellement, éternellement, nécessairement, est une substance étendue, & que l'étendue lui est aussi propre que l'existence; d'où il résulte que les diversités particulieres de l'étendue, qui sont le soleil, la terre, les arbres, les corps des bêtes, les corps des hommes sont en Dieu, comme les philosophes de l'école supposent qu'elles sont dans la matiere premiere. Or, si ces philosophes supposoient que la matiere premiere est une substance simple & parfaitement unique, ils concluroient que le soleil & la terre sont réellement la même substance. Il faut donc que Spinosa conclue la même chose. S'il ne disoit pas que le soleil est composé de l'étendue de Dieu, il

il faudroit qu'il avouât que l'étendue du soleil a été faite de rien; mais il nie la création : il est donc obligé de dire que la substance de Dieu est la cause matérielle du soleil, *subjectum ex quo*, & par conséquent, que le soleil n'est pas distingué de Dieu, que c'est Dieu, lui-même, & Dieu tout entier, puisque, selon lui, Dieu n'est point un être composé de parties. Supposons, pour un moment, qu'une masse d'or ait la force de se convertir en assiettes, en plats, en chandeliers, en écuelles, &c. Elle ne sera point distincte de ces assiettes & de ces plats; & si l'on ajoute qu'elle est une masse simple & non composée de parties, il sera certain qu'elle est toute dans chaque assiette & dans chaque chandelier; car si elle n'y étoit point toute, elle ne se seroit partagée en diverses pieces; elle seroit donc composée de parties, ce qui est contre la supposition. Alors ces propositions réciproques ou convertibles seroient véritables; *le chandelier est la masse d'or, la masse d'or est le chadelier.* Voilà l'image du Dieu de Spinosa; il a la force de se changer ou de se modifier en terre, en lune, en mer, en arbre, &c. Et il est absolument un, & sans nulle composition de parties. Il est donc vrai qu'on peut assurer que la terre est Dieu, que la lune est Dieu, que la terre est Dieu tout entier, que la lune l'est aussi, que Dieu est la terre, que Dieu tout entier est la lune.

On ne peut trouver que ces trois manieres, selon lesquelles les modifications de Spinosa soient en Dieu; mais aucunes de ces manieres n'est ce que les autres philosophes disent de la substance créée. Elle est en Dieu, disent-ils, comme

dans la cause efficiente, & par conséquent, elle est distincte de Dieu réellement. Mais, selon Spinosa, les créatures sont en Dieu, ou comme l'effet dans la cause matérielle, ou comme l'accident dans son sujet d'inhésion, ou comme la forme du chandelier dans l'étain dont on le compose. Le soleil, la lune, les arbres, en tant que ce sont des choses en trois dimensions, sont en Dieu comme dans la cause matérielle dont leur étendue est composée : il y a donc identité entre Dieu & le soleil, &c. Les mêmes arbres, en tant qu'ils ont une forme qui les distingue des pierres, sont en Dieu, comme la forme du chandelier est dans l'étain. Etre chandelier, n'est qu'une maniere d'être de l'étain. Le mouvement des corps & des pensées des hommes sont en Dieu, comme les accidens des péripatéticiens sont dans la substance créée. Ce sont des entités inhérentes à leurs sujets, & qui n'en sont point composées, & qui n'en font point partie.

Un apologiste de Spinosa soutient que ce philosophe n'attribue point à Dieu l'étendue corporelle, mais seulement une étendue intelligible, & qui n'est point imaginable. Mais si l'étendue des corps que nous voyons & que nous imaginons, n'est point l'étendue de Dieu, d'où est-elle venue, comment a-t-elle été faite ? Si elle a été produite de rien, Spinosa est orthodoxe ; son systême devient nul. Si elle a été produite de l'étendue intelligible de Dieu, c'est encore une vraie création ; car l'étendue intelligible n'étant qu'une idée, & n'ayant point réellement les trois dimensions, ne peut point fournir l'étoffe de la matiere de l'étendue formellement existante hors de l'entendement. Outre que si l'on distin-

que deux especes d'étendue, l'une intelligible, qui appartient à Dieu, l'autre imaginable, qui appartient aux corps, il faudra aussi admettre deux sujets de ces étendues distincts l'une de l'autre, & alors l'unité de substance est renversée, tout l'édifice de Spinosa va par terre.

M. Bayle, comme on peut le voir par tout ce que nous avons dit, s'est principalement attaché à la supposition que l'étendue n'est pas un être composé, mais une substance unique en nombre. La raison qu'il en donne, c'est que les spinosistes témoignent que ce n'est pas là en quoi consistent les difficultés. Ils croient qu'on les embarasse beaucoup plus, lorsqu'on leur demande comment la pensée & l'étendue se peuvent unir dans une même substance. Il y a quelque bisarrerie là-dedans. Car s'il est certain, par les notions de notre esprit, que l'étendue & la pensée n'ont aucune affinité l'une avec l'autre; il est encore plus évident que l'étendue est composée de parties réellement distinctes l'une de l'autre & néanmoins ils comprennent mieux la premiere difficulté que la seconde, & ils traitent celle-ci de bagatelle en comparaison de l'autre. M. Bayle les ayant si bien battus par l'endroit de leur systême, qu'ils pensoient n'avoir pas besoin d'être sécouru, comment repousseront-ils ses attaques aux endroits foibles? Ce qui doit surprendre, c'est que Spinosa respectant si peu la raison & l'évidence, ait eu des partisans & des sectateurs de son systême. C'est sa méthode spécieuse qui les a trompés, & non pas, comme il arrive quelquefois, une éclat de principes séduisans. Ils ont cru que celui qui employoit la géométrie,

qui procédoit par axiomes, par définitions, par théorêmes & par lemmes, suivoit trop bien la marche de la vérité, pour ne trouver que l'erreur au lieu d'elle. Ils ont jugé du fond par les apparences, décision précipitée qu'inspire notre paresse. Ils n'ont pas vu que ces axiomes n'étoient que des propositions très-vagues, très-incertaines; que ces définitions étoient inexactes, bisarres & même défectueuses, que leur chef alloit enfin au milieu des paralogismes, où sa présomption & sa fantaisie le conduisoient.

Le premier point d'égarement, qui est la source de l'erreur, se trouve dans la définition que Spinosa donne de la substance. *J'entends par la substance*, dit-il; *ce qui est en soi & est conçu par soi-même*, c'est-à-dire, *ce dont la conception n'a pas besoin de la conception d'une autre chose dont elle doive être formée.* Cette définition est captieuse, car elle peut recevoir un sens vrai & faux : ou Spinosa définit la substance par rapport aux accidens, ou par rapport à l'existence; or, de quelque maniere qu'il la définisse, sa définition est fausse, ou du moins lui devient inutile. Car, 1°. s'il définit la substance par rapport aux accidens, on pourra conclure de cette définition, que la substance est un être qui subsiste par lui-même, indépendamment d'un sujet d'inhérence. 2°. Si Spinosa définit la substance par rapport à l'existence, sa définition est encore fausse. Cette définition bien entendue, signifie que la substance est une chose, dont l'idée ne dépend point d'une autre idée, & qui ne suppose rien qui l'ait formée, mais renferme une existence nécessaire; or, cette définition est fausse; car ou Spinosa

veut dire par ce langage misterieux, que l'idée même de la substance, autrement l'essence & la définition de la substance est indépendante de toute cause; ou bien que la substance existante subsiste tellement par elle-même, qu'elle ne peut dépendre d'aucune cause. Le premier sens est trop ridicule, & d'ailleurs trop inutile à Spinosa, pour croire qu'il l'ait eu dans l'esprit; car ce sens se réduiroit à dire, que la définition de la substance ne peut produire une autre définition de substance; ce qui est absurde & impertinent. Quelque peu conséquent que soit Spinosa, je ne croirai jamais qu'il emploie une telle définition de la substance, pour prouver qu'une substance n'en peut produire une autre, comme si cela étoit impossible; sous prétexte qu'une définition de substance ne peut produire une autre définition de substance. Il faut donc que Spinosa, par sa définition entortillée de la substance, ait voulu dire que la substance existe tellement par elle-même, qu'elle ne peut dépendre d'aucune cause. Or, c'est cette définition que tous les philosophes attaquent. Ils vous diront bien cette définition de la substance est simple & indivisible, sur-tout si on la considere par opposition au néant; mais ils vous nieront qu'il n'y ait qu'une substance. Autre chose est de dire qu'il n'y a qu'une seule définition de la substance.

En mettant à part les idées de la métaphysique, & ces noms d'*essence*, d'*existence*, *de substance*, qui n'ont aucune distinction réelle entr'elles, mais seulement dans les diverses conceptions de l'entendement; il faudra, pour parler plus intelligiblement & plus humainement, dire, que puisqu'il y a deux sortes d'existences, l'une nécessaire,

& l'autre intelligente, il y a aussi de toute nécessité deux sortes de substances, l'une qui existe nécessairement, & qui est Dieu, & l'autre qui n'a qu'une existence empruntée de ce premier être, & de laquelle elle ne jouit que par sa vertu, qui sont les créatures. La définition de Spinosa ne vaut donc rien du tout ; elle confond ce qui doit être nécessairement distingué, l'essence, qu'il nomme *substance*, avec l'existence. La définition qu'il apporte pour prouver qu'une substance n'en peut produire une autre, est aussi ridicule que ce raisonnement qu'on feroit pour prouver qu'un homme est un cercle: par homme, j'entends une figure ronde ; or, le cercle est une figure ronde, donc l'homme est un cercle. Car voici comme raisonne Spinosa ; il me plait d'entendre par substance ce qui n'a point de cause ; or, ce qui est produit par un autre à une cause, donc une substance ne peut être produite par une autre substance.

La définition qu'il donne du fini & de l'infini n'est pas plus heureuse. Une chose est finie, selon lui, quand elle peut être terminée par une chose de la même nature. Ainsi, un corps est dit *fini*, parceque nous en concevons un plus grand que lui ; ainsi la pensée est terminée par une autre pensée. Mais le corps n'est terminé par la pensée, ainsi que la pensée ne l'est point par le corps. On peut supposer deux sujéts différens, dont l'un ait une connoissance infinie de l'objet, & l'autre n'en ait qu'une connoissance finie. La connoissance infinie du premier ne donne point exclusion à la connoissance finie du second. De ce qu'un être connoît toutes les propriétés & tous les rapports d'une chose, ce n'est pas une raison

pour qu'un autre n'en puisse dumoins saisir quelques rapports & quelques propriétés. Mais, dira Spinosa, les degrés de connoissance qui se trouvent dans l'être fini, n'étant point ajoutés à cette connoissance que nous supposons infinie; elle ne peut pas l'être. Pour répondre à cette objection, qui n'est qu'une pure équivoque, je demande, si les degrés de la connoissance finie ne se trouvent pas dans la connoissance infinie; on ne sçauroit le nier. Ce ne seroit pas, à la vérité, les mêmes degrés numériques, mais ce seroit les mêmes spécifiquement, c'est-à-dire, qu'ils seront semblables. Or, il n'en faut pas davantage pour la connoissance infinie. Quant aux degrés infinis dont elle est composée, on ajouteroit encore tous les degrés qui se trouvent épars & désunis dans toutes les connoissances finies, elle n'en deviendroit pas plus parfaite ni plus étendue. Si j'avois précisément le même fond de connoissance que vous sur quelque objet, en deviendrois-je plus habile & mes lumieres plus étendues, parcequ'on ajouteroit vos connoissances numériques à celles que je possede déja? Vos connoissances étant absolument semblables aux miennes, cette répétition de la même science ne me rendroit pas plus sçavant. Donc une connoissance infinie n'exige point les degrés finis des autres connoissances; donc une chose n'est pas précisément finie, parcequ'il existe d'autres êtres de la même nature.

Ses raisonnemens sur l'infini ne sont pas plus justes. Il appelle infini, ce dont on ne peut rien nier, & ce qui renferme en soi formellement toutes les réalités possibles. Si on lui passe

cette définition, il est clair qu'il ne sera pas aisé de prouver qu'il n'y a dans le monde qu'une substance unique, & que cette substance est Dieu, & que toutes les choses sont les modes de cette substance. Mais comme il n'a pas prouvé cette définition, tout ce qu'il bâtit dessus, n'a qu'un fondement ruineux. Pour que Dieu soit infini, il n'est pas nécessaire qu'il renferme en lui toutes les réalités possibles qui sont finies & bornées, mais seulement les réalités & perfections possibles, qui sont immenses & infinies, ou, si l'on veut, pour parler le langage ordinaire de l'école, qu'il renferme éminemment toutes les réalités & les perfections possibles; c'est-à-dire, que toutes les perfections & réalités qui se rencontrent dans les individus de chaque être que Dieu peut former, se trouvent en lui dans un degré éminent & souverain : d'où il ne s'ensuit pas que la substance de Dieu renferme la substance des individus sortis de ses mains.

Les axiomes de Spinosa ne sont pas moins faux & captieux que ses définitions : choisissons ces deux qui sont les principaux. *La connoissance de l'effet dépend de la connoissance de la cause, & la renferme nécessairement : des choses qui n'ont rien de commun entr'elles, ne peuvent servir à se faire connoître mutuellement.* On sent tout-d'un-coup le captieux de ces deux axiomes; & pour commencer par le premier, voici comme je raisonne. On peut considérer l'effet de deux manieres, en-tant qu'il est formellement un effet; ou matériellement, c'est-à-dire, tout simplement, en tant qu'il est en lui-même. Il est vrai que l'effet considéré formellement comme effet, ne peut être connu séparément de la cause, selon cet axiome des écoles,

correlata ſunt ſimul cognitione. Mais ſi vous prenez l'effet en lui-même, il peut-être connu par lui-même. L'axiome de Spinoſa eſt donc captieux, en ce qu'il ne diſtingue pas entre les différentes manieres dont on peut enviſager l'effet. D'ailleurs, quand Spinoſa dit que la connoiſſance de l'effet dépend de la connoiſſance de la cauſe, & qu'elle la renferme, veut-il dire que la connoiſſance de l'effet entraîne néceſſairement une connoiſſance parfaite de la cauſe ? Mais en ce ſens, l'axiome eſt très-faux, puiſque l'effet ne contient pas toutes les perfections de la cauſe, qu'il peut avoir une nature très-différente de la ſienne : ſçavoir, ſi la cauſe agit par ſa ſeule volonté ; car tel ſera l'effet, qu'il plaira à la volonté de le produire. Mais Spinoſa prétend ſeulement que l'idée de l'effet eſt relative à l'idée de la cauſe ; l'axiome de Spinoſa eſt vrai alors, mais inutile au but qu'il ſe propoſe ; car, en partant de ce principe, il ne trouvera jamais qu'une ſubſtance n'en puiſſe produire une autre dont la nature & les attributs ſeront différens. Je dis plus : de ce que l'idée de l'effet eſt relative à l'idée de la cauſe, il s'enſuit dans les principes de Spinoſa, qu'une ſubſtance douée d'attributs différens peut être la cauſe d'une autre ſubſtance. Car Spinoſa reconnoît que deux choſes dont l'une eſt cauſe de l'autre, ſervent mutuellement à ſe faire connoitre : or, ſi l'idée de l'effet eſt relative à l'idée de la cauſe, il eſt évident que deux ſubſtances de différent attribut pourront ſe faire connoître réciproquement, pourvu que l'une ſoit la cauſe de l'autre ; non pas qu'elles aient une même nature & les mêmes attributs, puiſqu'on les ſuppoſe différens ; mais par le rapport qu'il y a de la cauſe à

l'effet. Pour l'autre axiome, il n'eſt pas moins faux que le précédent : car quand Spinoſa dit que les choſes qui n'ont rien de commun entr'elles, ne peuvent ſervir à ſe faire connoître réciproquement ; par le mot de *commun*, il entend une même nature ſpécifique. Or, l'axiome pris en ce ſens, eſt très-faux ; puiſque, ſoit les attributs génériques, ſoit la relation de la cauſe à l'effet, peuvent les faire connoitre les uns par les autres.

Examinons maintenant les autres propoſitions qui forment le ſyſtême de Spinoſa. Il dit dans la ſeconde que, *deux ſubſtances ayant des attributs différens, n'ont rien de commun entr'elles.* Dans la démonſtration de cette propoſition, il n'allégue d'autre preuve que la définition qu'il a donnée de la ſubſtance, laquelle étant fauſſe, on n'en peut rien légitimément conclure, & par conſéquent cette propoſition & nulle. Mais afin d'en faire mieux comprendre le faux, il n'y a qu'à conſidérer l'exiſtence & l'eſſence d'une choſe pour découvrir ce ſophiſme. Car puiſque Spinoſa convient qu'il y a deux ſortes d'exiſtence, l'une néceſſaire, & l'autre qui ne l'eſt pas ; il s'enſuit que deux ſubſtances qui auront différens attributs, comme l'étendue & la penſée, conviendront entr'elles dans une exiſtence de même eſpece, c'eſt-à-dire, qu'elles feront ſemblables en ce que l'une & l'autre n'exiſteront pas néceſſairement, mais ſeulement par la vertu d'une cauſe qui les aura produites. Deux eſſences ou deux ſubſtances parfaitement ſemblables dans leurs propriétés eſſentielles, ſeront différentes, en ce que l'exiſtence de l'une aura précédé celle de l'autre, ou en ce que l'une n'eſt pas l'autre. Quand Pierre ſeroit ſem-

blable à Jean en toutes choses, ils sont différens, en ce que Pierre n'est pas Jean, & que Jean n'est pas Pierre. Si Spinosa dit quelque chose de concevable, cela ne peut avoir de fondement & de vraisemblance, que par rapport à des idées métaphysiques qui ne mettent rien de réel dans la nature. Tantôt Spinosa confond l'espece avec l'individu, & tantôt l'individu avec l'espece.

Mais, dira-t-on, Spinosa parle de la substance précisément, & considérée en elle-même. Suivons donc Spinosa. Je rapporte la définition de la substance à l'existence; & je dis : si cette substance n'existe pas, ce n'est qu'une idée, une définition qui ne met rien dans l'être des choses; si elle existe, alors l'esprit & le corps conviennent en substance & en existence. Mais, selon Spinosa, qui dit une substance, dit une chose qui existe nécessairement. Je réponds que cela n'est pas vrai, & que l'existence n'est pas plus renfermée dans la définition de la substance en général, que dans la définition de l'homme. Enfin, on dit, & c'est ici le dernier retranchement, que la substance est un être qui subsiste par lui-même. Voici donc où est l'équivoque; car puisque le systême de Spinosa n'est fondé uniquement que sur cette définition, avant qu'il puisse argumenter & tirer des conséquences de cette définition, il faut préalablement convenir avec moi du sens de la définition. Or, quand je définis la substance un être qui subsiste par lui-même, ce n'est pas pour dire qu'il existe nécessairement, je n'en ai pas la pensée; c'est uniquement pour la distinguer des accidens qui ne peuvent exister que dans la substance & par la vertu de la substance. On voit donc que tout ce systême de Spinosa,

cette fastueuse démonstration n'est fondée que sur une équivoque frivole & facile à dissiper.

La troisieme proposition de Spinosa est que *dans les choses qui n'ont rien de commun entr'elles, l'une ne peut être la cause de l'autre.* Cette proposition, à l'expliquer précisément, est aussi fausse; ou dans le seul sens véritable qu'il peut avoir, on n'en peut rien conclure. Elle est fausse dans toutes les causes morales & occasionnelles. Le son du nom de Dieu n'a rien de commun avec l'idée du créateur qu'il produit dans mon esprit. Un malheur arrivé à mon ami, n'a rien de commun avec la tristesse que j'en reçois. Elle est fausse encore cette proposition, lorsque la cause est beaucoup plus excellente que l'effet qu'elle produit. Quand je remue mon bras par l'acte de ma volonté, le mouvement n'a rien de commun de sa nature avec l'acte de ma volonté, ils sont très-différens. Je ne suis pas un triangle; cependant je m'en forme une idée, & j'examine les propriétés du triangle. Spinosa a cru qu'il n'y avoit point de substance spirituelle, tout est corps selon lui. Combien de fois cependant Spinosa n'a-t-il été contraint de se représenter une substance spirituelle, afin de s'efforcer d'en détruire l'existence? Il y a donc des causes qui produisent des effets, avec lesquels elles n'ont rien de commun, parcequ'elles ne les produisent pas par une émanation de leur essence, ni dans toute l'étendue de leurs forces.

La quatrieme proposition de Spinosa ne nous arrêtera pas beaucoup: *Deux ou plusieurs choses distinctes sont distinguées entr'elles, ou par la diversité des attributs des substances, ou par la diversité de leurs accidens qu'il appelle des* affections. Spinosa con-

fond ici la diversité avec la distinction. La diversité vient, à la vérité, de la diversité spécifique des attributs & des affections. Ainsi, il y a diversité d'essence, quand l'une est conçue & définie autrement que l'autre; ce qui fait l'espece, comme on parle dans l'école. Ainsi un cheval n'est pas un homme, une cercle n'est pas un triangle; car on définit toutes ces choses diversement, mais la distinction vient de la distinction numérique des attributs.

La cinquieme est conçue en ces termes : *il ne peut y avoir dans l'univers deux ou plusieurs substances de même nature ou de même attribut.* Si Spinosa ne parle que de l'essence des choses ou de leur définition, il ne dit rien; car ce qu'il dit, ne signifie autre chose, sinon qu'il ne peut y avoir dans l'univers deux essences différentes, qui aient une même essence : qui en doute ? Mais si Spinosa entend qu'il ne peut y avoir une essence qui se trouve en plusieurs sujets singuliers, de même que l'essence du triangle se trouve dans le triangle, l'idée de l'essence de la substance se peut trouver dans l'être qui pense, & dans l'être étendu; il dit une chose manifestement fausse, & qu'il n'entreprend pas même de prouver.

Nous voici enfin arrivés à la sixieme proposition que Spinosa a abordée par les détours & les chemins couverts que nous avons vus. *Une substance*, dit-il, *ne peut être produite par une autre substance.* Comment le démontre-t-il ? Par la proposition précédente, par la seconde & par la troisieme; mais puisque nous les avons refutées, celle-ci tombe & se détruit sans autre examen. On comprend aisément que si Spinosa a mal défini la

substance, cette proposition qui est la conclusion, doit être nécessairement fausse. Car au fond, la substance de Spinosa ne signifie autre chose que la définition de la substance ou l'idée de son essence. Or, il est certain qu'une définition n'en produit pas un autre. Mais comme tous ces dégrés méthaphysiques de l'être ne subsistent & ne sont distingués que par l'entendement, & que dans la nature ils n'ont d'être réel & effectif qu'en vertu de l'existence, il faut parler de la substance comme existente, quand on veut considérer la réalité de ses effets. Or, dans un tel rocher, être existant, être substance, être pierre, c'est la même chose; il faut donc en parler comme d'une substance existante, quand on la considere comme étant actuellement dans l'être des choses, & par conséquent comme substance existante, pour exister nécessairement & par elle-même ou par la vertu d'autrui; il s'ensuit qu'une substance peut être produite par un autre substance; car qui dit une substance qui existe par la vertu d'autrui, dit une substance qui a été produite, & qui a reçu son être d'une autre substance.

Après toutes ces équivoques & tous ces sophismes, Spinosa croyant avoir conduit son lecteur où il souhaitoit, leve le masque dans la septieme proposition. *Il appartient*, dit-il, *à la substance d'exister.* Comment le prouve-t-il? par la proposition précédente, qui est fausse. Je voudrois bien sçavoir pourquoi Spinosa n'a pas agi plus franchement & plus sincérement; car si l'essence de la substance emporte nécessairement l'existence comme il le dit ici, pourquoi ne s'est-il pas expliqué clairement dans la définition qu'il a donnée

de la substance, aulieu de se cacher sous l'équivoque fâcheuse de *subsister par soi-même*, ce qui n'est véritable que par rapport aux accidens & point du tout à l'existence ? Spinosa a beau faire, il ne détruira pas les idées les plus claires & les plus naturelles.

La substance ne dit autre chose qu'un être qui existe, sans être un accident attaché à un sujet. Or, on sçait naturellement que tout ce qui existe sans être accident, n'existe pas néanmoins nécessairement ; donc l'idée & l'essence de la même substance n'emportent pas nécessairement l'existence avec elle.

On n'entrera pas plus avant dans l'examen des propositions de Spinosa, parceque les fondemens étant détruits, il seroit inutile de s'appliquer davantage à renverser le bâtiment; cependant, comme cette matiere est difficile à comprendre, nous la retoucherons encore d'une autre maniere ; & quand ce ne seroit que des répétitions, elles ne seront pas néanmoins inutiles.

Le principe sur lequel s'appuie Spinosa, est de lui-même obscur & incompréhensible. Quel est-il ce principe ou fondement de son systême ? C'est qu'il n'y a dans le monde qu'une seule substance. Certainement la proposition est obscure & d'une obscurité singuliere & nouvelle : car les hommes ont toujours été persuadés qu'un corps humain & un muid d'eau ne sont pas la même substance. Le principe étant nouveau, surprenant, contre tous les principes reçus, & par conséquent fort obscur, il faut donc l'éclaircir & le prouver. C'est ce qu'on ne peut faire qu'avec le secours de preuves qui soient plus claires que la chose même à prou-

ver ; la preuve n'étant qu'un plus grand jour, pour mettre en évidence ce qu'il s'agit de faire connoître & de persuader. Or, qu'elle est, selon Spinosa, la preuve de cette proposition générale, *il n'y a, & il ne peut y avoir qu'une seule substance ?* la voici ; *c'est qu'une substance n'en sçauroit produire une autre.* Mais cette preuve n'enferme-t-elle pas toute l'obscurité & toute la difficulté du principe ? N'est-elle pas également contraire au sentiment reçu dans le genre humain, qui est persuadé qu'une substance corporelle, telle qu'un arbre, produit une autre substance, telle qu'une pomme, & que la pomme produite par un arbre, dont elle est actuellement séparée, n'est pas actuellement la même substance que cet arbre ? La seconde proposition qu'on apporte en preuve du principe, est donc aussi obscure, pour le moins, que le principe, elle ne l'éclaircit donc pas. Il en est ainsi de chacune des autres preuves de Spinosa : au lieu d'être un éclaircissement, c'est une nouvelle obscurité. Par exemple, comment s'y prend-il pour prouver qu'une substance ne sçauroit en produire une autre ? C'est, dit-il, *parcequ'elles ne peuvent se concevoir l'une par l'autre.* Quel nouvel abyme d'obscurité ? Car enfin, n'ai-je pas encore plus de peine à déméler si deux substances peuvent se concevoir l'une par l'autre, qu'à juger si une substance en peut produire une autre ? Avancez dans chacune des preuves de l'auteur, c'est faire autant de démarches d'une obscurité à l'autre. Par exemple, *il ne peut y avoir deux substances de même attribut, & qui aient quelque chose de commun entr'elles.* Cela est-il plus clair, ou s'entend-il mieux que la premiere proposition qui étoit à prouver, sçavoir, *qu'il n'y a dans le monde qu'une seule substance ?* Or,

Or, puisque le sens commun se révolte à chacune de ces propositions, aussi-bien qu'à la premiere, dont elles sont les prétendues preuves; au lieu de s'arrêter à raisonner sur chacune de ces preuves, où se perd le sens commun, on seroit en droit de dire à Spinosa : votre principe est contre le sens commun. Pour refuter Spinosa, il ne faut, ce me semble, que l'arrêter au premier pas, sans prendre la peine de suivre cet auteur dans un tas de conséquences qu'il tire selon sa méthode prétendue de géométrie; il ne faut que substituer au principe obscur dont il a fait la base de son systême; celui-ci : *il y a plusieurs substances*, principe qui dans son genre est clair au suprême degré. Et en effet, quelle proposition plus claire & plus frappante, plus intime à l'intelligence & à la conscience de l'homme? Je ne veux point ici d'autre juge que le sentiment naturel le plus droit, & que l'impression la plus juste du sens commun répandu dans le genre humain. Il est donc naturel de répondre simplement à la premiere proposition qui lui sert de principe : vous avancez un extravagance qui révolte le sens commun, & que vous n'entendez pas vous-même. Si vous vous obstinez à soutenir que vous comprenez une chose incompréhensible, vous m'autorisez à juger que votre esprit est au comble de votre extravagance, & que je perdrois mon temps à raisonner contre vous & avec vous. C'est ainsi qu'en niant absolument la premiere proposition de ses principes, ou en éclaircissant les termes obscurs dont il s'enveloppe, on renverse l'édifice & le systême par ses fondemens. En effet, les principes des sectateurs de Spinosa ne résultent que des ténebres

où ils prennent plaisir à s'égarer avec ceux qui veulent bien être la dupe de leur obscurité, ou qui n'ont pas assez d'intelligence pour appercevoir qu'ils n'entendent pas eux-mêmes ce qu'ils disent.

Voici encore quelques raisons dont on peut se servir pour renverser ce systême. Le mouvement n'étant pas essentiel à la matiere, & la matiere n'ayant pu se le donner à elle-même, il s'ensuit qu'il y a quelqu'autre substance que la matiere, & que cette substance n'est pas un corps; car cette même difficulté retourneroit à l'infini. Spinosa ne croit pas qu'il y ait d'absurdité à remonter ainsi de cause en cause à l'infini; c'est se précipiter dans l'abyme, pour ne pas vouloir se rendre.

J'avoue que notre esprit ne comprend pas l'infini; mais il comprend clairement qu'un tel mouvement, un tel effet, un tel homme doit avoir sa premiere cause; car, si on ne pouvoit remonter à la premiere cause, on ne pourroit, en descendant, rencontrer jamais le dernier effet; ce qui est manifestement faux, puisque le mouvement qui se fait à l'instant que je parle, est de nécessité le dernier. Cependant on conçoit sans peine, que renoncer à l'effet, sont des choses unies de la même maniere qu'une montagne avec sa vallée; de sorte que comme on trouve le dernier effet, on doit aussi rencontrer la premiere cause. Qu'on ne dise pas qu'on peut commencer une ligne au point où je suis, & la tirer jusqu'à l'infini, de même qu'on peut commencer un nombre & l'augmenter jusqu'à l'infini; de telle sorte qu'il y ait un premier nombre, un premier point, sans qu'on puisse trouver le dernier. Ce seroit un so-

phisme facile à reconnoître, car il n'est pas question d'une ligne qu'on puisse tirer, ni d'un nombre qu'on puisse augmenter; mais il s'agit d'une ligne formée & d'un nombre achevé, & comme toute ligne qu'on acheve après l'avoir commencée, tout nombre qu'on cesse d'augmenter, est nécessairement fini; de même le mouvement, l'effet qu'il produit à l'instant étant fini, il faut que le nombre des causes qui concourent à cet effet, le soit aussi.

On peut éclaircir encore ce que nous disons, par un exemple assez sensible. Les philosophes croyent que la matiere est divisible à l'infini. Cependant, quand on parle d'une division actuelle & réelle des parties du corps, elle est toujours nécessairement finie. Il en est de même des causes & des effets de la nature. Quand elle en pourroit produire d'autres, & encore d'autres à l'infini, les causes néanmoins & les effets qui existent actuellement, à cet instant, doivent être finis en nombre; & il est ridicule de croire qu'il faille remonter à l'infini pour trouver la premiere cause du mouvement. De plus, quand on parle du mouvement de la matiere, on ne s'arrête pas à une seule partie de la matiere pour pouvoir donner lieu à Spinosa d'échapper, en disant que cette partie de la matiere a reçu son mouvement d'une autre partie, & celle-là d'une autre, & ainsi de même jusqu'à l'infini; mais on parle de toute la matiere, quelle qu'elle soit, finie & infinie, il n'importe. On dit que le mouvement n'étant pas de l'essence de la matiere, il faut nécessairement qu'elle l'ait reçu d'ailleurs. Elle ne peut l'avoir reçu du néant; car le néant ne peut agir. Il y

PHILOSOPHIE STOÏCIENNE OU ZÉNONISME.

LE ſtoïciſme ſortit de l'école cynique : Zénon qui avoit étudié la morale ſous Cratès, en fut le fondateur. Auſſi diſoit-on que d'un ſtoïcien à un cynique, il n'y avoit que l'habit de différence. Cependant Zénon rendit ſa philoſophie plus étendue & plus intéreſſante que celle de Diogène; il ne s'en tint pas à traiter des devoirs de la vie; il compoſa un ſyſtême de philoſophie univerſelle d'après les maîtres qu'il avoit entendus, & il donna aux exercices de l'école une face nouvelle.

Zénon naquit à Cittium, ville maritime de l'Iſle de Chipre; Cittium avoit été bâtie par une colonie phénicienne; ce qui lui attira quelquefois le reproche qu'il n'étoit qu'un étranger ignoble. Mneſius, ſon pere, faiſoit le commerce; l'éducation de ſon fils n'en fut pas négligée; les affaires du bon homme l'appelloient ſouvent à Athenes, & il n'en revenoit point ſans rapporter au jeune Zénon *quelques livres de Socrate*. A l'âge de trente à trente-deux ans, il vint lui-même dans la ville fameuſe pour y vendre de la pourpre, & pour entendre les hommes dont il avoit lu les ouvrages. Tout en débarquant, il demanda où ils demeuroient; on lui montra Cratès qui paſſoit, & on lui conſeilla de le ſuivre. Zénon ſuivit Cratès, & devint ſon diſciple. Il ne pouvoit aſſez admirer l'élevation que ſon maître montroit dans ſa conduite & dans ſes diſcours; mais ils ne ſe faiſoient point au mépris de la décence qu'on

affectoit dans ſon école ; il ſe livra tout entier à la méditation, & bientôt il parut de lui un ouvrage intitulé *de la république*, qu'il avoit écrit, diſoit-on aſſez plaiſamment, ſous la queue d'un chien. Les cyniques ne s'occupoient que de la morale ; ils ne faiſoient aucun cas des autres ſciences. Zénon ne les approuvoit pas en ce point; entraîné par le deſir d'étendre ſes connoiſſances, il quitta Cratès, qui ne digéra pas ſans peine cette déſertion. Il fréquenta les autres écoles ; il écouta Stilpon pendant dix ans ; il cultiva Zénocrate ; il vit Diodore Cronus ; il interrogea Polémon : enrichi des dépouilles de ces hommes, il ouvrit boutique ; il s'établit ſous le portique ; cet endroit étoit particuliérement décoré des tableaux de Polygnote & des plus grands maîtres ; on l'appelloit le *Stoa*, d'où la ſecte de Zénon prit le nom de ſtoïcienne ; il ne manqua pas d'auditeurs ; ſa morale étoit ſévere ; mais il ſçavoit tempérer, par le charme de l'éloquence, l'auſtérité de ſes leçons ; ce fut ainſi qu'il arrêta une jeuneſſe libertine que ſes préceptes nuds & ſecs auroient effarouchée ; on l'admira ; on s'attacha à lui ; on le chérit ; ſa réputation s'étendit, & il obtint la bienveillance même des rois. Antigonus Conatès de Macédoine, qui n'avoit pas dédaigné de le viſiter ſous le portique, l'appella dans ſes états ; Zénon n'y alla point, mais lui envoya Perſée, ſon diſciple ; il n'obtint pas ſeulement des Athéniens le nom de grand philoſophe, mais encore celui d'excellent citoyen ; ils dépoſerent chez lui les clés des châteaux de leur ville, & l'honorerent de ſon vivant d'une ſtatue d'airain ; il étoit d'une foible ſanté, mais il étoit ſobre ; il vivoit

communément de pain, d'eau, de figues & de miel; sa physionomie étoit dure, mais son accueil prévenant; il avoit conservé l'ironie de Diogene, mais tempérée. Sa vie fut un peu troublée par l'envie; elle souleva contre lui Arcésilaüs & Carnéades, fondateurs de l'académie moyenne & nouvelle; Epicure même n'en fut pas tout-à-fait exempt; il souffrit avec quelque peine qu'on donnât particuliérement aux stoïciens le nom de *sages*. Cet homme, qui avoit reçu dans ses jardins les graces & la volupté, dont le principe favori étoit de tromper, par les plaisirs, les peines de la vie, & qui s'étoit fait une maniere de philosopher douce & molle, traitoit le stoïcisme d'hypocrisie. Zénon, de son côté, ne ménagea pas la doctrine de son adversaire, & le peignit comme un précepteur de corruption; s'il est vrai que Zénon prétendit qu'il étoit aussi honnête, *naturam matris fricare, quam dolentem aliam corporis partem fricando juvare*; & que dans un besoin pressant, un jeune garçon étoit aussi commode qu'une jeune fille, Epicure avoit beau jeu pour lui répondre. Mais il n'est pas à croire qu'un philosophe, dont la continence avoit passé en proverbe, enseignât des sentimens aussi monstrueux. Il est plus vraisemblable que la haine tiroit ces conséquences odieuses d'un principe reçu dans l'école de Zénon, & très-vrai, c'est qu'il n'y a rien de honteux dans les choses naturelles. Le livre de la république ne fut pas le seul qu'il publia; il écrivit un commentaire sur Hésiode, où il renversa toutes les notions reçues de théologie, & où Jupiter, Junon, Vesta & le reste des Dieux étoient réduits à des mots vuides de sens. Zénon

jouit d'une longue vie ; âgé de 98 ans, il n'avoit plus qu'un moment à attendre pour mourir naturellement ; il n'en eut pas la patience ; s'étant laissé tomber au sortir du portique, il crut que la nature l'appelloit : me voilà, lui dit-il, en touchant la terre du doigt qu'il s'étoit cassé dans sa chûte, je suis prêt ; & de retour dans sa maison, il se laissa mourir de faim. Antigone le regretta, & les Athéniens lui éleverent un tombeau dans la Céramique.

Sa doctrine étoit un choix de ce qu'il a puisé dans les écoles des académiciens, des érétriaques ou éristiques & des cyniques. Fondateur de secte, il falloit ou inventer des choses, ou déguiser les anciennes sous de nouveaux noms ; le plus facile étoit le premier. Zénon disoit de la dialectique de Diodore, que cet homme avoit imaginé des balances très-justes, mais qu'il ne pesoit jamais que de la paille. Les stoïciens disoient qu'il falloit s'opposer à la nature ; les cyniques, qu'il falloit se mettre au dessus, & vivre selon la vertu, & non selon la loi ; mais il est inutile de s'étendre ici davantage sur le parallele du stoïcisme ; avec les systêmes qui l'ont précédé, il résultera de l'extrait des principes de cette philosophe, & nous ne tarderons pas à les exposer.

On reproche aux stoïciens le sophisme. Est-ce pour cela, leur dit Séneque, que nous nous sommes coupé la barbe ? On leur reproche d'avoir porté dans la société les ronces de l'école ; on prétend qu'ils ont méconnu les forces de la nature, que leur morale est impraticable, & qu'ils ont inspiré l'enthousiasme au lieu de la sagesse. Cela se peut ; mais aussi quel enthousiasme que celui qui

nous immole à la vertu, & qui peut contenir notre ame dans une aſſiette ſi tranquille & ſi ferme, que les douleurs les plus aiguës ne nous arracheront pas un ſoupir, une larme ! Que la nature entiere conſpire contre un ſtoïcien, que lui fera-t-elle ? qu'eſt-ce qui abattra, qu'eſt-ce qui corrompra celui pour qui le bien eſt tout, & la vie n'eſt rien? Les philoſophes ordinaires ſont de chair comme les autres hommes; le ſtoïcien eſt un homme de fer, on peut le briſer, mais non le faire plaindre. Que pourront les tyrans ſur celui ſur qui Jupiter ne peut rien; il n'y a que la raiſon qui le commande; l'expérience, la réflexion, l'étude, ſuffiſent pour former un ſage; un ſtoïcien eſt un ouvrage ſingulier de la nature; il y a donc eu peu de vrais ſtoïciens, & il n'y a donc eu dans aucune école autant d'hypocrites que dans celle-ci; le ſtoïciſme eſt une affaire de tempérament, & Zénon imagina, comme ont fait la plupart des légiſlateurs, pour tous les hommes, une regle qui ne convenoit guere qu'à lui; elle eſt trop forte pour les foibles; la morale chrétienne eſt un zénoniſme mitigé, & conſéquemment d'un uſage plus général; cependant le nombre de ceux qui s'y conforment, à la rigueur, n'eſt pas grand.

Principes généraux de la philoſophie Stoïciene.

La ſageſſe eſt la ſcience des choſes humaines & des choſes divines; & la philoſophie, ou l'étude de la ſageſſe, eſt la pratique de l'art qui nous y conduit.

Cet art eſt un, c'eſt l'art par excellence; celui d'être vertueux.

Il y a trois ſortes de vertus; la naturelle, la

morale & la discursive; leurs objets sont le monde, la vie de l'homme & la raison.

Il y a aussi trois sortes de philosophies; la naturelle, la morale & la rationelle, où l'on observe la nature, où l'on s'occupe des mœurs, où l'on perfectionne son entendement. Ces exercices influent nécessairement les uns sur les autres.

Logique des Stoïciens.

La logique a deux branches, la réthorique & la dialectique.

La réthorique est l'art de bien dire des choses, qui demandent un discours orné & étendu.

La dialectique est l'art de discuter les choses, où la briéveté des demandes & des réponses suffit.

Zénon comparoit la dialectique & l'art oratoire, à la main ouverte & au point fermé.

La réthorique est ou délibérative, ou judiciaire, ou démonstrative; ses parties sont l'invention, l'élocution, la disposition & la prononciation; celles du discours, l'exorde, la narration, la réfutation & l'épilogue.

Les académiciens récens excluoient la réthorique de la philosophie.

La dialectique est l'art de s'en tenir à la perception des choses connues, de maniere à n'en pouvoir être écarté; ses qualités sont la circonspection & la fermeté.

Son objet s'étend aux choses & aux mots qui les désignent; elle traite des conceptions & des sensations; les conceptions & les sensations sont la base de l'expression.

Les sens ont un bien commun; c'est l'imagination.

L'ame consent aux choses conçues, d'après le témoignage des sens : ce que l'on conçoit se conçoit par soi-même ; la compréhension suit l'approbation de la chose conçue, & la science, l'imperturbabilité de l'approbation.

La qualité par laquelle nous discernons les choses les unes des autres, s'appelle *jugement*.

Il y a deux manieres de discerner le bon & le mauvais, le vrai & le faux.

Nous jugeons que la chose est ou n'est pas, par sensation, par expérience ou par raisonnement.

La logique suppose l'homme qui juge, & une regle de jugement.

Cette regle suppose ou la sensation, ou l'imagination.

L'imagination est la faculté de se rappeller les images des choses qui sont.

La sensation naît de l'action des objets extérieurs, & elle suppose une communication de l'ame aux organes.

Ce qu'on a vu, ce qu'on a conçu, reste dans l'ame, comme l'impression dans la vue, avec ses couleurs, ses figures, ses éminences & ses creux.

La compréhension formée d'après le rapport des sens, est vraie & fidelle; la nature n'a point donné d'autre fondement de la science ; il n'y a point de clarté, d'évidence plus grande.

Toute appréhension vient originairement des sens ; il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans la sensation.

Entre les choses comprises, il y en a de plus ou de moins sensibles ; les incorporelles sont les moins sensibles.

Il y en a de rationelles & d'irrationelles, de naturelles & d'artificielles, telles que les mots. De probables & d'improbables, de vraies & de fausses, de compréhensibles & d'incompréhensibles; il faut pour les premieres qu'elles naissent d'une chose qui soit, qu'elles y soient conformes, & qu'elles n'impliquent aucune contradiction.

Il faut distinguer l'imagination du fantôme, & le fantôme du fantastique qui n'a point de modèle dans la nature.

Le vrai est ce qui est, & ce qui ne peut venir d'ailleurs que d'où il est venu.

La compréhension, ou la connoissance ferme, ou la science, c'est la même chose.

Ce que l'esprit comprend, il le comprend, ou par assimilation, ou par comparaison, ou par analogie.

L'homme reçoit la sensation, & il juge; l'homme sage réfléchit avant que de juger.

Il n'y a point de notions innées; l'homme vient au monde comme une table rase sur laquelle les objets de la nature se gravent avec le temps.

Il y a des notions naturelles qui se forment en nous sans art; il y en a qui s'acquierent par industrie & par étude; je laisse aux premieres le nom de *notions*, j'appelle celles-ci *anticipations*.

Le senti est dans l'animal, il devient le conçu dans l'homme.

Les notions communes le sont à tous; il est impossible qu'une notion soit opposée à une notion.

Il y a la science, & l'opinion, & l'ignorance; si l'on n'a pas éprouvé la sensation, on est ignorant; & s'il reste de l'incertitude après cette

épreuve, on eſt incertain ; ſi l'on eſt imperturbable, on ſçait.

Il y a trois choſes liées, le mot, la choſe, l'image de la choſe.

La définition eſt un diſcours qui, analyſé, devient la réponſe exacte à la queſtion. Qu'eſt-ce que la choſe ? elle ne doit rien renfermer qui ne lui convienne ; elle doit indiquer le caractere propre qui la diſtingue.

Il y a deux ſortes de définitions ; les unes des choſes qui ſont, les autres des choſes que nous concevons.

Il y a des définitions partielles ; il y en a de totales.

La diſtribution d'un genre dans ſes eſpeces les plus prochaines, s'appelle *diviſion*.

Un genre s'étend à pluſieurs eſpeces ; un genre ſuprême n'en a point au deſſus de lui ; une eſpece infirme n'en a point au deſſous d'elle.

La connoiſſance complette ſe forme de la choſe & du mot.

Il y a quatre genres ; la ſubſtance, la qualité, l'abſolu, le rapport.

Les énonciations qui comprennent ſous un point commun des choſes diverſes, s'appellent *catégories* ; il y a des catégories dans l'entendement, ainſi que dans l'expreſſion.

L'énonciation eſt ou parfaite, ou imparfaite & défectueuſe ; parfaite, ſi elle comprend tout ce qui eſt de la choſe.

Une énonciation affirmative ou négative, parfaite, eſt un axiome.

Il y a quatre catégories ; la directe, l'oblique, la neutre, & l'active ou paſſive.

Un axiome est ou simple ou composé; simple, si la proposition qui l'énonce, est simple; composé, si la proposition qui l'énonce, est composée.

Il y a des axiomes probables; il y en a de rationels, il y en a de paradoxals.

Le lemme, le prolemme & l'épiphore, sont les trois parties de l'argument.

L'argument est concluant ou non; syllogistique ou non.

Les syllogismes sont ou liés, ou conjoints ou disconjoints.

Il y a des modes, selon lesquels les syllogismes concluans sont disposés.

Ces modes sont simples ou composés.

Les argumens syllogistiques qui ne concluent pas, ont aussi leurs modes. Dans ces argumens, la conclusion ne suit pas des prémisses.

Il y a des sophismes de différens genres; tels, par exemple, que le sorite, le menteur, l'inexplicable, le paresseux, le dominant, le voilé, l'électre, le cornu, le crocodile, le récriproque, le défiant, le moissonneur, le chauve, l'occulte, &c.

Il y a deux méthodes, la vulgaire & la philosophique.

On voit, en effet, que toute cette logique n'a rien de bien merveilleux. Nous l'avons dépouillée des termes barbares dont Zénon l'avoit revêtue. Nous aurions laissé à Zénon les mots, que les choses n'en auroient pas été plus nouvelles.

Physiologie des Stoïciens.

Le cahos étoit avant tout. Le cahos est un

état confus & ténébreux des choses, c'est sous cet état que se présenta d'abord la matiere, qui étoit la somme de toutes les choses revêtues de leurs qualités; le réservoir des germes & des causes, l'essence, la nature, s'il est permis de s'exprimer ainsi, grosse de son principe.

Ce que nous appellons le *monde* & la *nature*, c'est ce cahos débrouillé, & les choses ténébreuses & confuses prenant l'ordre, & formant l'aspect que nous leur voyons.

Le monde, la nature est ce tout dont les êtres sont les parties. Ce tout est un; les êtres sont les membres ou parties.

Il faut y distinguer des principes différens des élémens.

De ces principes, l'un est efficient; l'autre est passif. L'efficient est la raison des choses qui est dans la matiere, ou Dieu. Le passif est la matiere même.

Ils sont l'un & l'autre d'une nature corporelle. Tout ce qui agit, ou souffre, est corporel. Tout ce qui est, est donc corps.

La cause efficiente ou Dieu, est un air très-pur & très-limpide; un feu artificiel, placé à la circonférence des cieux la plus éloignée, séjour de tout ce qui est divin.

Le principe passif ou la matiere, est la nature considérée sans qualité, sans mérite, chose prête à tout, n'étant rien, & cessant d'être, ce qu'elle devient, se reposant, si rien ne la meut.

Le principe actif est opposé au principe passif. Ce feu artificiel est propre à former de la matiere, avec une adresse suprême & selon les raisons qu'il a en lui-même, les semences des choses.

ses. Voilà la fécondité. Sa subtilité permet qu'on l'appelle *incorporel*, *immatériel*.

Quoiqu'il soit corps, en conséquence de son opposition avec la matiere, on peut dire qu'il est esprit.

Il est la cause rationelle, incorruptible, sempiternelle, première, originelle, d'où chaque substance a ses qualités qui lui sont propres.

Cette cause est bonne. Elle est parfaite. Il n'y a point de qualités louables qu'elle n'ait.

Elle est prévoyante ; elle régit le tout & ses parties; elle fait que le tout persévere dans sa nature.

On lui donne différens noms. C'est le monde dont elle est en effet la portion principale, le destin, la nature, Jupiter, Dieu.

Elle n'est point hors de monde; elle y est comprise avec la matiere; elle constitue tout ce qui est, ce que nous voyons & ce que nous ne voyons pas; elle habite dans la matiere & dans tous les êtres; elle la pénétre & l'agite, selon que l'exige la raison universelle des choses; c'est l'ame du monde.

Puisqu'elle pénétre toutes les portions de la matiere, elle y est intimement présente; elle connoit tout, elle opere tout.

C'est en agitant la matiere & en lui imprimant les qualités qui étoient en elle, qu'elle a formé le monde. C'est l'origine des choses. Les choses sont d'elle. C'est par sa présence à chacun qu'elle les conserve; c'est en ce sens que nous disons qu'elle est Dieu, & que Dieu, est le pere des choses, leur ordinateur & leur conservateur.

Dieu n'a point produit le monde par une

détermination libre de sa volonté; il en étoit une partie; il y étoit compris. Mais il a rompu l'écorce de la matiere qui l'enveloppoit; il s'est agité & il a opéré par une force intrinséque, selon que la nécessité de sa nature & de la matiere le permettoit.

Il y a donc dans l'univers une loi immuable & éternelle, un ordre combiné de causes & d'effets, enchaînés d'un lien si nécessaire, que tout ce qui a été, est & sera, n'a pu être autrement; & c'est-là le destin.

Tout est soumis au destin, & il n'y a rien dans l'univers qui n'en subisse la loi, sans en exempter Dieu, puisque Dieu suit cet ordre inexplicable & sacré des choses; cette chaîne qui lie nécessairement.

Dieu, ou la grande cause rationelle, n'a pourtant rien qui la contraigne: car hors d'elle & du tout, il n'y a que le vuide infini; c'est la nature seule qui la nécessite; elle agit conformément à cette nature, & tout suit conformément à son action; il ne faut point avoir d'autre idée de la liberté de Dieu, ni de celle de l'homme; Dieu n'en est ni moins libre, ni moins puissant; il est lui-même ce qui le nécessite.

Ce sont les parties ou les écoulemens de cet esprit universel du monde, distribués par-tout, & animant tout ce qu'il y a d'animé dans la nature, qui donnent naissance aux démons dont tout est rempli.

Chaque homme a son génie & sa junon qui dirige ses actions, qui inspire ses discours, & qui mérite le plus grand respect; chaque parcelle du monde a son démon qui lui est pré-

sent & l'assiste ; c'est-là ce qu'on a désigné sous les noms de *Jupiter*, de *Junon*, de *Vulcain*, de *Cérès*. Ce ne sont que certaines portions de l'ame universelle, résidentes dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans le feu, &c.

Puisque les Dieux ne sont que des écoulemens de l'ame universelle, distribués à chaque particule de la nature, il s'ensuit que dans la déflagration générale qui finira le monde, les Dieux retourneront à un Jupiter confus, & à leurs anciens élémens.

Quoique Dieu soit présent à tout, agite tout, veille à tout, il en est l'ame, & dirige les choses selon la condition de chacune, & la nature qui lui est propre ; quoiqu'il soit bon, & qu'il veuille le bien, il ne peut faire que tout ce qui est bien arrivé, ni que tout ce qui arrive soit bien ; ce n'est pas l'art qui se repose, mais c'est la matiere qui est indocile à l'art. Dieu ne peut être que ce qu'il est, & il ne peut changer la matiere.

Quoiqu'il y ait un lien principal & universel des choses qui les enchaîne, nos ames ne sont cependant sujettes au destin, qu'autant que selon qu'il convient à leur nature ; toute force extérieure a beau conspirer contre-elles ; si leur bonté est originelle & premiere, elle persévérera ; s'il en est autrement, si elles sont nées ignorantes, grossieres, féroces ; s'il ne survient rien qui les améliore, les instruise & les fortifie ; par cette seule condition, sans aucune influence du destin, d'un mouvement volontaire & propre, elles se porteront au vice & à l'erreur.

Il n'est pas difficile de conclure de ces principes, que les stoïciens étoient matérialistes, fata-

listes, &, à proprement parler, athées.

Nous venons d'exposer leur doctrine sur le principe efficient; voici maintenant ce qu'ils pensoient de la cause passive.

La matiere premiere ou la nature est la premiere des choses, l'essence & la base de leurs qualités.

La matiere générale & premiere est éternelle; tout ce qu'il en a été est; elle n'augmente ni ne diminue tout; est elle; on l'appelle *essence*, considérée dans l'universalité des êtres; *matiere*, considérée dans chacun.

La matiere dans chaque être, est susceptible d'accroissement & de diminution; elle n'y reste pas la même; elle se mêle, elle se sépare, ses parties s'échappent dans la séparation, s'unissent dans le mêlange; après la déflagration générale, la matiere se retrouvera une, & la même dans Jupiter.

Elle n'est pas stable, elle varie sans cesse, tout est emporté comme un torrent, tout passe, rien de ce que nous voyons ne reste le même; mais rien ne change l'essence de la matiere, il n'en périt rien, ni de ce qui s'évanouit à nos yeux; tout retourne à la source premiere des choses, pour en émaner derechef; les choses cessent; mais ne s'anéantissent pas.

La matiere n'est pas infinie; le monde à ses limites.

Il n'y a rien à quoi elle ne puisse être réduite, rien qu'elle ne puisse souffrir, qui n'en puisse être fait; ce qui seroit impossible, si elle étoit immuable; elle est divisible à l'infini; or, ce qui est divisible ne peut être infini; elle est contenue.

C'est par la matiere, par les choses qui sont de la matiere, & par la raison générale qui est présente à tout, qui en est le germe, qui le pénetre, que le monde est, que l'univers est, que Dieu est; on entend quelquefois le ciel par ce mot, Dieu.

Le monde existe séparé du vuide qui l'environne, comme un œuf; la terre est au centre; il y a cette différence entre le monde & l'univers, que l'univers est infini; il comprend les choses qui sont, & le vuide qui les comprend; le monde est fini, le monde est compris dans le vuide qui n'entre pas dans l'acception de ce mot.

Au commencement il n'y avoit que Dieu & la matiere; Dieu, essence des choses, nature ignée, être prolifique, dont une portion combinée avec la matiere, a produit l'air, puis l'eau; il est au monde comme le germe à la plante; il a déposé le germe du monde dans l'eau, pour en faciliter le développement; une partie de lui-même a condensé la terre; une autre s'est exhalée; de-là, le feu.

Le monde est un grand animal, qui a sens, esprit & raison; il y a, ainsi que dans l'homme, corps & ame dans ce grand animal; l'ame y est présente à toutes les parties du corps.

Il y a dans le monde, outre de la matiere nue de toute qualité, quatre élémens; le feu, l'air, l'eau & la terre. Le feu est chaud, l'air froid; la terre seche & l'eau moite. Le feu tend en haut, c'est son séjour; cet élément, ou sa portion connue sous le nom d'*æther*, a été le rudiment des astres & de leurs spheres. L'air est au dessous du feu. L'eau coule sous l'air & sur la terre. La ter-

re est la base du tout, elle est au centre.

Entre les élémens deux sont légers, le feu & l'air; deux pesans, l'eau & la terre; ils tendent au centre qui n'est ni pesant, ni léger.

Il y a une conversion réciproque des élémens entr'eux; tout ce qui cesse de l'un, passe dans un autre; l'air dégénere en feu; le feu en air; l'air en eau; l'eau en air; la terre en eau; l'eau en terre; mais aucun élément n'est sans aucun des autres: tout sont en chacun.

Le feu est le premier des élémens; il a son séjour vers le ciel, & le ciel est, comme nous l'avons dit, la limite derniere du monde, où ce qui est divin, a sa place.

Il y a deux feux; l'artificiel qui sert à nos usages, le naturel qui sert aux opérations de la nature; il augmente & conserve les choses, les plantes, les animaux; c'est la chaleur universelle sans laquelle tout périt.

Ce feu très-haut, répandu en tout, enveloppe derniere du monde, est l'æther; c'est aussi le Dieu tout-puissant

Le soleil est un feu très-pur; il est plus grand que la terre; c'est un orbe rond comme le monde; c'est un feu, car il en a tous les effets; il est plus grand que la terre, puisqu'il l'éclaire & le ciel en même-temps.

Le soleil est donc, à juste titre, le premier des Dieux.

C'est une portion très-pure de l'æther, de Dieu ou du feu, qui a constitué les astres; ils sont ardens, ils sont brillans, ils sont animés, ils sentent, ils conçoivent, ils ne sont composés que de feu, ils n'ont rien d'étranger au feu; mais

il n'y a point de feu qui n'ait besoin d'aliment; ce sont les vapeurs des eaux de la mer & de la terre, qui nourrissent le feu des astres.

Puisque les astres sont des portions du feu naturel & divin, qu'ils sentent & qu'ils conçoivent, pourquoi n'annonceroient-ils pas l'avenir? Ce ne sont pas des êtres où l'on puisse lire les choses particulieres & individuelles, mais bien la suite générale des destinées; elle y est écrite en caracteres très-évidens.

On appelle du nom d'*astres* le soleil & la lune; il y a cette différence entre un astre & une étoile, que l'étoile est un astre, mais que l'astre n'est pas une étoile.

Voici l'ordre des astres errans: Saturne, Jupiter, Mars, Mercure, Vénus, le Soleil, la Lune; la principale entre les cinq premiers, c'est Vénus, l'astre le plus voisin du soleil.

La lune occupe le lieu le plus bas de l'æther; c'est un astre intelligent, sage, d'une nature ignée; mais non sans quelque mêlange de terrestre.

La sphere de l'air est & commence au dessous de la lune; elle est moyenne entre le ciel & les eaux; sa figure est ronde; c'est Junon.

La région de l'air se divise en haute, moyenne & basse; la région haute est très-seche & très-chaude; la proximité des feux célestes la rend très-rare, elle est dense & ténébreuse; c'est le réceptacle des exhalaisons; la région moyenne, plus tempérée que celle qui la domine, & que celle qu'elle presse, est seche à sa partie supérieure, humide à sa partie inférieure.

Le vent est un courant d'air.

La pluie, un changement de nue en eau; ce chan-

gement a lieu toutes les fois que la chaleur ne peut divifer ces vapeurs que le foleil a élevées de la terre & des mers.

La terre, la portion du monde la plus denfe, fert de bafe au tout, comme les os dans les animaux; elle eft couverte d'eaux qui fe tiennent de niveau à la furface; elle eft au centre; elle eft nue, ronde, finie, ainfi que l'exige la nature de tout centre; l'eau a la même figure qu'elle, parceque fon centre eft le même que celui de la terre.

La mer parcourt l'intérieur de la terre, par des routes fecretes; elle fort de fes baffins, elle difparoit, elle fe condenfe, elle fe filtre, elle fe purifie, elle perd fon amertume, & offre, après avoir fait beaucoup de chemin, une eau pure aux animaux & aux hommes.

La terre eft immobile.

Il n'y a qu'un feul monde.

Il eft éternel, c'eft Dieu & la nature; ce tout n'a point commencé, & ne finira point; fon afpect paffera.

Comme l'année a un hiver & un été, le monde aura une inondation & une déflagration; l'inondation couvrira toute la furface de la terre, & tout périra.

Après cette premiere révolution par l'eau, le monde fera embrafé par le feu, répandu dans toutes fes parties; il confumera l'humidité, & s'affimilera les êtres; ils prendront peu à peu fa nature, alors tout fe réfoudra en Jupiter, & le premier cahos renaîtra.

Ce cahos fe débrouillera comme le premier, l'univers fe réformera comme il eft, & l'efpece humaine fera reproduite.

Le temps a la derniere place entre les êtres.

Anthropologie des Stoïciens.

L'homme est une image du monde, le monde est en lui, il a une ame & un corps comme le grand tout.

Les principes de l'espèce humaine étoient dans l'univers naissant; les premiers hommes sont nés par l'entremise du feu divin, ou par la providence de Dieu.

Dans l'acte de la génération, le germe de l'homme s'unit à la portion humide de l'ame.

La liqueur spermatique ne produit que le corps, elle contient en petit tous les corps humains qui se succéderont.

L'ame ne se forme point dans la matrice, elle vient du dehors; elle s'unit au corps avant qu'il ait vie.

Si vous remontez à la premiere origine de l'ame, vous la ferez descendre du feu primitif dont elle est une étincelle; elle n'a rien de pesant ni de terrestre; elle est de la même nature que la substance qui forme les astres, & qui les fait briller.

L'ame de l'homme est une particule de Dieu, une petite portion de l'ame universelle qui en a été, pour ainsi dire, détachée : car l'ame du monde est la source féconde de toutes les ames.

Il est difficile d'expliquer la nature; elle est ignée, ardente, intelligente & raisonnable.

Il y a des ames mortelles, & il y en a d'immortelles.

Après la déflagration générale, & le renouvellement des choses, les ames retourneront dans les corps qu'elles ont animés avant cet événement.

L'ame est un corps, car elle est, & elle agit; mais ce corps est d'une ténuité & d'une subtilité extrêmes.

On y distingue huit facultés; les cinq sens, la faculté d'engendrer, celle de parler & une partie principale.

Après la mort, elle remonte aux cieux; elle habite les astres, elle converse avec les Dieux, elle contemple, & cet état durera jusqu'à ce que le monde consumé, elle & tous les Dieux se confondent, & ne forment plus qu'un seul être, Jupiter.

L'ame du sage, après la dissolution du corps, s'occupe du cours du soleil, de la lune & des autres astres, & vérifie les connoissances qu'elle a acquises sur la terre.

Principes de la philosophie morale des Stoïciens.

Dans la vie, c'est sur-tout la fin qu'il faut regarder; la fin est l'être par qui tout se fait, pour qui tout se rapporte.

La fin peut se considérer sous trois aspects, l'objet, les moyens & le terme.

La fin de l'homme doit être de conformer sa conduite aux loix de la nature.

La nature n'est autre chose que la raison universelle qui ordonne tout; conformer sa conduite à celle de la nature, c'est se voir comme une partie du grand tout, & conspirer à son harmonie.

Dieu est la portion principale de la nature; l'ame de l'homme est une particule de Dieu; la loi de la nature ou de Dieu, c'est la regle générale par qui tout est co-ordonné, mû, & vivifié; vivre conformément à la nature, imiter la divinité,

ſuivre l'ordre général, c'eſt la même choſe ſous des expreſſions différentes.

La nature eſt tout ce qu'il y a de bon de & beau.

La vertu a ces deux qualités comme la nature.

Le bonheur en eſt une ſuite.

Bien vivre, aimer le beau, pratiquer le bien, & être heureux, c'eſt une même choſe.

La vertu a ſon germe dans l'ame humaine, c'eſt une conſéquence de ſon origine; particule émanée de la divinité, elle tend d'elle-même à l'imitation du principe de ſon émanation: ce principe la meut, la pouſſe & l'inſpire.

Cette particule détachée de la grande ame, & ſpécifiée par ſon union à tel ou tel corps, eſt le démon de cet homme, ce démon le porte au beau, au bon & à la félicité.

La ſouveraine félicité conſiſte à l'écouter: alors on choiſit ce qui convient à la nature générale où à Dieu, & l'on rejette ce qui contredit ſon harmonie & ſa loi.

Chaque homme ayant ſon démon, il porte en lui le principe de ſon bonheur, Dieu lui eſt préſent. C'eſt un pontife ſacré qui préſide à ſon autel.

Dieu lui eſt préſent; c'eſt Dieu même attaché à un corps de figure humaine.

La nature du bonheur de l'homme eſt la nature du bonheur de Dieu. C'eſt la vertu.

La vertu eſt le grand inſtrument de la félicité.

Le bonheur ſouverain n'eſt pas dans les choſes du corps, mais dans celles de l'ame.

Il n'y a de bien que ce qui eſt honnête. L'honnête n'eſt relatif qu'à l'ame. Rien de ce qui eſt hors de l'homme ne peut donc ajouter ſolidement à ſon bonheur.

Le corps, les jouissances, la gloire, les dignités sont des choses hors de nous & de notre puissance; elles ne peuvent donc que nuire à notre bonheur, si nous nous y attachons.

Le dernier degré de la sagesse consiste à bien distinguer le bon du mauvais.

Entre les choses, il y en a qui sont bonnes; il y en a qui sont mauvaises, & d'autres qu'on peut regarder comme indifférentes.

Une chose est bonne relativement à la nature d'un être: une créature raisonnable ne peut être heureuse que par les objets analogues à la raison.

Ce qui est utile & honnête est bon. La bonté ne se conçoit point séparée de l'utilité & de l'honnêteté.

L'utile consiste à se conformer à la fin du tout dont on est partie; à suivre la loi du principe qui commande.

La vertu est le vrai bien; la chose vraiment utile. C'est-là que la nature parfaite nous invite.

Ce n'est point par des comparaisons de la vertu avec d'autres objets, par des discours, par des jugemens que nous découvrons que la vertu est le bien. Nous le sentons. C'est un effet énergique de sa propre nature qui se développe en nous, malgré nous.

La sérénité, le plaisir & la joie sont les accessoires du bien.

Tout ce qui est opposé au bien, est mal. Le mal est un écart de la raison générale du tout.

Les accessoires du mal sont les chagrins, la douleur, le trouble.

La vertu & ses accessoires constituent la félicité.

Il y a des biens présens ; il y en a de futurs ; des biens constans, des biens intermittens, de durables & de passagers ; des biens d'objets, de moyens, de fin, d'utilité, d'intérieurs, d'extérieurs, d'absolus, de relatifs, *&c.*

Le beau c'est la perfection du bien.

Tous les biens sont égaux. Il faut les desirer tous. Il n'en faut négliger aucun.

Il y a entre le bien ou l'honnête, entre le mal ou le honteux, des choses intermédiaires qui ne peuvent ni contribuer au bonheur, ni y nuire. On peut ou les négliger, ou les rechercher sans conséquence.

Le sage est sévere ; il fuit les distractions ; il a l'esprit sain ; il ne souffre pas ; c'est un homme dieu ; c'est le seul vrai pontife ; il est prophête ; il n'opine point ; c'est le cynique par excellence ; il est libre ; il est roi ; il peut gouverner un peuple ; il n'erre pas ; il est innocent ; il n'a pitié de rien ; il n'est pas indulgent ; il n'est point fait pour habiter un desert ; c'est un véritable ami ; il fait bien tout ce qu'il fait ; il n'est point ennemi de la volupté ; la vie lui est indifférente ; il est grand en tout ; c'est un économe intelligent ; il a la noblesse réelle ; personne n'entend mieux la médecine ; on ne le trompe jamais, il ne trompe point ; c'est lui qui sçait jouir de sa femme, de ses enfans, de la vie ; il ne calomnie pas ; on ne sçauroit l'exiler, *&c.*

Les stoïciens à ces caracteres en ajoutoient une infinité d'autres qui sembloient en être les contradictoires. Après les avoir regardés comme les meilleurs des hommes, on les eût pris pour les plus méchans. C'étoit une suite de leur apathie, de leur imitation stricte de la divinité, & des ac-

ceptions particulieres des mots qu'ils employoient. La définition du stoïcien étoit toute semblable à celle que Vanini donnoit de Dieu.

L'ame, semblable à un globe parfaitement rond, est uniforme ; elle n'est capable ni de compression, ni d'expansion.

Elle est libre ; elle fait ce qu'elle veut ; elle a sa propre énergie. Rien d'extérieur ne la touche, ni ne peut la contraindre.

Si on la considere relativement au tout, elle est sujette au destin ; elle ne peut agir autrement qu'elle agit ; elle suit le lien universel & sacré qui unit l'univers & ses parties.

Dieu est soumis au destin ; pourquoi l'ame humaine, qui n'en est qu'une particule, en seroit-elle affranchie ?

Aussi-tôt que l'image du bien l'a frappée, elle le desire.

Le principe qui se développe le premier dans un être animé, est celui de sa propre conservation.

S'il atteint ce qui est conforme à la nature, son bonheur commence.

Les desirs suivent la connoissance ou l'opinion des choses.

C'est de la connoissance de l'ordre universel que dépend celle du vrai bien.

Si l'on présente à l'homme un bien convenable à sa nature, & qu'il s'y porte avec modération, il est sage & non passionné ; s'il en jouit paisiblement, il est serein & content ; s'il ne craint point de le perdre, il est tranquille, &c.

S'il se trompe sur la nature de l'objet ; s'il le poursuit avec trop d'ardeur ; s'il en craint la privation ; s'il en jouit avec transport ; s'il se trompe

sur sa valeur; s'il en est séduit; s'il s'y attache; s'il aime la vie, il est pervers.

Les desirs fondés sur l'opinion, sont des sources de trouble. L'intempérance est une des sources les plus fécondes du trouble.

Le vice s'introduit par l'ignorance des choses qui font la vertu.

Il y a des vertus de théorie. Il y en a de pratique. Il y en a de premieres; il y en a de secondaires.

La prudence qui nous instruit de nos devoirs; la tempérance qui regle nos appétits; le courage qui nous apprend à supporter; la justice qui nous apprend à distribuer, sont des vertus du premier ordre.

Il y a entre les vertus un lien qui les enchaîne; celui qui à il en manque une, n'en a point. Celui qui en possede bien une, les a toutes.

La vertu ne se montre pas seulement dans les discours; mais on la voit aussi dans les actions.

Le milieu entre le vice & la vertu, n'est rien.

On forme un homme à la vertu. Il y a des méchans qu'on peut rendre bons.

On est vertueux pour la vertu même. Elle n'est fondée ni dans la crainte, ni dans l'espérance.

Les actions sont ou des devoirs, ou de la générosité, ou des procédés indifférens.

La raison ne commande ni ne défend les procédés indifférens; la nature ou la loi prisent les devoirs. La générosité immole l'intérêt personnel.

Il y a des devoirs relatifs à soi-même; de relatifs au prochain, & de relatifs à Dieu.

Il importe de rendre à Dieu un culte raisonnable.

Celui-là a une juste opinion des Dieux, qui croit leur existence, leur bonté, leur providence.

Il faut les adorer avant tout, y penſer, les invoquer, les reconnoître, s'y ſoumettre, leur abandonner ſa vie, les louer même dans le malheur, *&c.*

L'apathie eſt le but de tout ce que l'homme ſe doit à lui-même. Celui qui y eſt arrivé, eſt ſage.

Le ſage ſçaura quand il lui convient de mourir; il lui ſera indifférent de recevoir la mort, ou de ſe la donner. Il n'attendra point à l'extrêmité pour uſer de ce remede. Il lui ſuffira de croire que le ſort a changé.

Il cherchera l'obſcurité.

Le ſoir il ſe rappellera ſa journée. Il examinera ſes actions. Il reviendra ſur ſes diſcours. Il s'avouera ſes fautes. Il ſe propoſera de faire mieux.

Son étude particuliere ſera celle de lui-même.

Il mépriſera la vie & ſes amuſemens; il ne redoutera ni la douleur, ni la miſere, ni la mort.

Il aimera ſes ſemblables. Il aimera même ſes ennemis.

Il ne fera injure à perſonne. Il étendra ſa bienveillance ſur tous.

Il vivra dans le monde, comme s'il n'y avoit rien de propre.

Le témoignage de ſa conſcience ſera le premier qu'il recherchera.

Toutes les fautes lui ſeront égales.

Soumis à tout événement, il regardera la commiſération & la plupart des vertus de cet ordre, comme une ſorte d'oppoſition à la volonté de Dieu.

Il jugera de même du repentir.

Il n'aura point ces vues de petite bienfaiſance étroite, qui diſtingue un homme d'un autre. Il imitera la nature. Tous les hommes ſeront égaux à ſes yeux.

S'il

S'il tend la main à celui qui fait naufrage; s'il console celui qui pleure; s'il reçoit celui qui manque d'asyle; s'il donne la vie à celui qui périt; s'il présente du pain à celui qui a faim, il ne sera point ému. Il gardera sa sérénité. Il ne permettra point au spectacle de la misere, d'altérer sa tranquillité. Il reconnoitra en tout la volonté de Dieu & le malheur des autres; & dans son impuissance à les sécourir, il sera content de tout, parcequ'il sçaura que rien ne peut être mal.

Des disciples & des successeurs de Zénon.

Zénon eut pour disciple Philonide; Calippe, Posidonius, Zenode, Scion & Cléanthe.

Persée, fils de Démétrius de Cettium. Il fut, disent les uns, l'ami de Zénon; d'autres, un de ces esclaves qu'Antigone envoya dans son école, pour en copier les leçons. Il vivoit aux environs de la cxxx. olympiade. Il étoit avancé en âge, lorsqu'il alla à la cour d'Antigone Gonatas. Son crédit auprès de ce prince fut tel, que la garde de l'Acro-Corinthe lui fut confiée. On sçait que la sûreté de Corinthe & de tout le Péloponnèse dépendoit de cette cidatelle. Le philosophe répondit mal à l'axiome stoïque, qui disoit qu'il n'y avoit que le sage qui sçache commander. Aratus, de Sycione, se présenta subitement devant l'Acro-Corinthe, & le surprit. Il empêcha Antigone de tenir à Menedeme, d'Erétrie, la parole qu'il lui avoit donnée, de remettre les Erétriens en république; il regardoit les Dieux comme les premiers inventeurs des choses utiles chez les peuples qui lui avoient élevé des autels. Il eut pour disciple Hermagoras d'Amphipolis.

Ariston, de Chio, étoit fils de Miltiade. Il étoit éloquent, & il n'en plaisoit pas davantage à Zénon, qui affectoit un discours bref. Ariston, qui aimoit le plaisir, étoit d'ailleurs peu fait pour cette école févere. Il profita d'une maladie de son maitre pour le quitter. Il suivit Polémon, auquel il ne demeura pas long-temps attaché. Il eut l'ambition d'être chef de secte, & il s'établit dans le Cynosarge, où il assembla quelques auditeurs, qu'on appella de son nom *les Aristoniens*: mais bientôt son école fut méprisée & déserte. Ariston attaqua avec chaleur Arcésilaüs & sa maniere de philosopher académique & sceptique. Il innova plusieurs choses dans le stoïcisme: il prétendoit que l'étude de la nature étoit au dessus de l'esprit humain; que la logique ne signifioit rien, & que la morale étoit la seule science qui nous importât; qu'il n'y avoit pas autant de vertus différentes qu'on en comptoit communément, mais qu'il ne falloit pas, comme Zénon, les réduire à une seule; qu'il y avoit entr'elles un lien commun; que les Dieux étoient sans intelligence & sans vie, & qu'il étoit impossible d'en déterminer la forme. Il mourut d'un coup de soleil, qu'il reçut sur sa tête qui étoit chauve. Il eut pour disciple Eratostène de Cyrené. Celui-ci fut grammairien, poëte & philosophe. Il se distingua aussi parmi les mathématiciens. La variété de ses connoissances lui mérita le nom de *philologue*, qu'il porta le premier, & les Ptolomée, Philopator & Epiphane lui confererent le soin de la bibliothéque d'Alexandrie.

Persée ne fut pas le seul qui abandonna la secte de Zénon. On fait le même reproche à Denis d'Héraclée. On dit de celui-ci qu'il regarda la volupté

comme la fin des actions humaines, & qu'il passa dans l'école cyrénaïque épicurienne.

Herelle de Carthage n'eut pas une jeunesse fort innocente. Lorsqu'il se présenta pour disciple à Zénon, celui-ci exigea, pour preuve de son changement de mœurs, qu'il se coupât les cheveux qu'il avoit fort beaux. Herelle se rasa la tête, & fut reçu dans l'école stoïque. Il regarda la science & la vertu comme les véritables fins de l'homme, ajoutant qu'elles dépendoient quelquefois des circonstances, & que semblables à l'airain dont on fondoit la statue d'Alexandre ou de Socrate, il en falloit changer selon les occasions; qu'elles n'étoient pas les mêmes pour tous les hommes; que le sage avoit les sciences qui n'étoient pas celles du fou, *&c.*

Sphærus le brysthénite, le second disciple de Zénon, enseigna la philosophie à Lacédémone, & forma Cléomene. Il passa de Sparte à Alexandrie : il modifia le principe des stoïciens, que le sage n'opinoit jamais. Il disoit à Ptolomée qu'il n'étoit roi, que parcequ'il en avoit les qualités, sans lesquelles il cesseroit de l'être. Il écrivit plusieurs traités que nous n'avons pas.

Cléanthès, né à Asse en Lucie, succéda à Zénon sous le Stoa. Il avoit été d'abord athlète. Son extrême pauvreté lui fit apparemment goûter une philosophie qui prêchoit le mépris des richesses. Il s'attacha d'abord à Cratès, qu'il quitta pour Zénon. Le jour il étudioit; la nuit il se louoit pour tirer de l'eau dans les jardins. Les Aréopagites, touchés de sa vertu, lui décernerent dix mines sur le trésor public : Zénon n'étoit pas d'avis qu'il les acceptât. Un jour qu'il conduisoit des jeunes gens

au ſpectacle, le vent lui enleva ſon manteau, & le laiſſa tout nud. La fortune & la nature l'avoient traité preſqu'avec la même ingratitude. Il avoit l'eſprit lent : on l'appelloit *l'âne de Zénon*, & il diſoit qu'on avoit raiſon, car il portoit ſeul toute la charge de ce philoſophe. Antigone l'enrichit; mais ce fut ſans conſéquence pour ſa vertu. Cléanthès perſiſta dans la pratique auſtère du ſtoïciſme. La ſecte ne perdit rien ſous lui de ſon éclat; le portique fut plus fréquenté que jamais : il prêchoit d'exemple la continence, la ſobriété, la patience & le mépris des injures : il eſtimoit les anciens philoſophes de ce qu'ils avoient négligé les mots, pour s'attacher aux choſes; & c'étoit la raiſon qu'il donnoit de ce que beaucoup moindres en nombre que de ſon temps, il y avoit cependant parmi eux beaucoup plus d'hommes ſages. Il mourut âgé de 80 ans : il fut attaqué d'un ulcère à la bouche, pour lequel les médecins lui ordonnerent l'abſtinence des alimens; il paſſa deux jours ſans manger; ce régime lui réuſſit; mais on ne put le déterminer à reprendre les alimens. Il étoit, diſoit-il, trop près du terme pour revenir ſur ſes pas. On lui éleva, tard, à la vérité, une très-belle ſtatue.

Mais perſonne ne s'eſt fait plus de réputation parmi les ſtoïciens que Chriſippe de Tarſe. Il écouta Zénon & Cléanthès : il abandonna leur doctrine en pluſieurs points. C'étoit un homme d'un eſprit prompt & ſubtil. On le loue d'avoir pu compoſer juſqu'à cinq cens vers en un jour : mais parmi ces vers, y en avoit-il beaucoup qu'on pût louer? L'eſtime qu'il faiſoit de lui-même n'étoit pas médiocre. Interrogé par quelqu'un qui avoit un enfant, ſur l'homme à qui il en falloit confier l'inſ-

truction : à moi, lui répondit-il ; car si je connoissois un précepteur qui valût mieux, je le prendrois pour moi. Il avoit de la hauteur dans le caractere : il méprisa les honneurs. Il ne dédia point aux rois ses ouvrages, comme c'étoit la coutume de son temps. Son esprit ardent & porté à la contradiction lui fit des ennemis. Il éleva Carnéade, qui ne profita que trop bien de l'art malheureux de jetter des doutes. Chrisippe en devint lui-même la victime. Il parla librement des Dieux : il expliquoit la fable des amours de Jupiter & de Junon d'une maniere aussi peu décente que religieuse. S'il est vrai qu'il approuvât l'inceste, & qu'il conseillât d'user de la chair humaine en alimens, sa morale ne fut pas sans tache. Il laissa un nombre prodigieux d'ouvrages. Il mourut âgé de 83 ans : on lui éleva une statue dans le Céramique.

Zénon de Tarse, à qui Chrisippe transmit le portique, fit beaucoup de disciples & peu d'ouvrages.

Diogène, le babylonien, eut pour maitres Chrisippe & Zénon. Il accompagna Critolaüs & Carnéade à Rome. Un jour qu'il parloit de la colère, un jeune étourdi lui cracha au visage, & la tranquillité du philosophe ne démentit pas son discours. Il mourut âgé de 98 ans.

Antipater, de Tarse, avoit été disciple de Diogène, & il lui succéda. Ce fut un des antagonistes les plus redoutables de Carnéade.

Panœtius, de Rhodes, laissa les armes auxquelles il étoit appellé par sa naissance, pour suivre son goût, & se livrer à la philosophie. Il fut estimé de Cicéron, qui l'introduisit dans la familiarité de Scipion & de Lælius. Panœtius fut plus attaché à la

pratique du stoïcisme qu'à ses dogmes. Il estimoit les philosophes qui avoient précédé, mais surtout Platon, qu'il appelloit l'*Homere des Philosophes*. Il vécut long-temps à Rome, mais il mourut à Athenes. Il eut pour disciples des hommes du premier mérite, Mnesarque, Posidonius, Lelius, Scipion, Fannius, Hécaton, Appollonius, Polybe. Il rejettoit la divination de Zénon : il écrivit des offices ; il s'occupa de l'histoire des sectes. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages.

Posidonius, d'Apamée, exerça à Rhodes les fonctions de magistrat & de philosophe ; & au sortir de l'école, il s'asseyoit sur le tribunal des loix, sans qu'on l'y trouvât déplacé. Pompée le visita. Posidonius étoit alors tourmenté de la goutte. La douleur ne l'empêcha pas d'entretenir le général Romain. Il traita en sa présence la question du bon & de l'honnête. Il écrivit différens ouvrages. On lui attribue l'invention d'une sphère artificielle, qui imitoit les mouvemens du systême planètaire : il mourut fort âgé. Cicéron en parle comme d'un homme qu'il avoit entendu.

Jason, neveu de Posidonius, professa le stoïcisme à Rhodes, après la mort de son oncle.

Des femmes eurent aussi le courage d'embrasser le stoïcisme, & de se distinguer dans cette école par la pratique de ses vertus austères.

La secte stoïcienne fut le dernier rameau de la secte de Socrate.

Des restaurateurs de la philosophie stoïcienne parmi les modernes.

Les principaux d'entr'eux ont été Juste-Lipse, Scioppius, Heinsius & Gataker.

Juste-Lipse naquit dans le courant de 1547. Il fit ses premieres études à Bruxelles, d'où il alla perdre deux ans ailleurs. Il étudia la scholastique chez les jésuites; le goût de l'éloquence & des questions grammaticales l'entraina d'abord; mais Tacite & Séneque ne tarderent pas à le détacher de Donat & de Cicéron. Il fut tenté de se faire Jésuite; mais ses parens qui n'approuvoient pas ce dessein, l'envoyerent à Louvain où sa vocation se perdit. Là, il se livra tout entier à la littérature ancienne & à la jurisprudence. Il se lia sous Corneille Valère, leur maitre commun, à Delrio, Giselin, Lermet, Shott & d'autres qui se sont illustrés par leurs connoissances. Il écrivit de bonne heure. Il n'avoit que dix-neuf ans, lorsqu'il publia ses livres *de variis lectionibus*: il les dédia au cardinal Permot de Granville, qui l'aima & le protégea. A Rome, il se plongea dans l'étude des antiquités: il y connut Manuce, Mercurialis & Muret.

De retour de l'Italie en Flandres, il s'abandonna au plaisir, & il ne parut pas se ressouvenir beaucoup de son Epictete: mais cet écart de jeunesse, bien pardonnable à un homme qui étoit resté si jeune sans pere, sans mere, sans parens, sans tuteurs, ne dura pas. Il revint à l'étude & à la vertu. Il voyagea en France & en Allemagne, en Saxe, en Bohéme, satisfaisant par-tout sa passion pour les sciences & pour les sçavans. Il s'arrêta quelque temps en Allemagne, où le mauvais état de sa fortune, qui avoit disparu au milieu des ravages de la guerre allumée dans son pays, le détermina à abjurer le catholicisme, pour obtenir une chaire de professeur chez les luthériens. Au fond, indifférent en fait de religion, il n'étoit ni catholi-

que, ni luthérien. Il se maria à Cologne. Il s'éloigna de cette ville pour aller chercher un asyle où il pût vivre dans le repos & la solitude; mais il fut obligé de préférer la sécurité à ces avantages & de se réfugier à Louvain, où il prit le bonnet de docteur en droit. Cet état lui promettoit de l'aisance; mais la guerre sembloit le suivre par-tout; elle le contraignit d'aller ailleurs enseigner, parmi les protestans, la jurisprudence & la politique. Ce fut-là qu'il prétendit qu'il ne falloit dans un état qu'une religion, & qu'il falloit pendre, brûler, massacrer ceux qui refusoient de se conformer au culte public: quelle morale à débiter parmi des hommes qui venoient d'exposer leurs femmes, leurs enfans, leur pays, leurs fortunes, leur vie, pour s'assurer la liberté de la conscience, & dont la terre fumoit encore du sang que l'intolérance espagnole avoit répandu! On écrivit avec chaleur contre Juste-Lipse. Il devint odieux: il médita de se retirer de la Hollande. Sa femme, superstitieuse, le pressoit de changer de religion; les Jésuites l'investissoient: il auguroit mal du succès de la guerre des Provinces-Unies. Il simula une maladie: il alla à Spa; il passa quelques années à Liege, & de-là il vint à Cologne, où il rentra dans le sein du catholicisme. Cette inconstance ne nuisit pas autant à sa considération qu'à sa tranquillité. Les Jésuites, amis aussi chauds qu'ennemis dangereux, le préconiserent. Il fut appellé par des villes, par des provinces, par des souverains. L'ambition n'étoit certainement pas son défaut: il se refusa aux propositions les plus avantageuses & les plus honorables. Il mourut à Louvain en 1606, âgé de 58 ans. Il avoit beaucoup

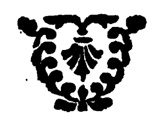
souffert & beaucoup travaillé; son érudition étoit profonde : il n'étoit presqu'aucune science dans laquelle il ne fût versé; il avoit des lettres, de la critique & de la philosophie. Les langues anciennes & modernes lui étoient familieres. Il avoit étudié la jurisprudence, & les antiquités. Il étoit grand moraliste; il s'étoit fait un style particulier, sententieux, bref, concis & serré. Il avoit reçu de la nature de la vivacité, de la chaleur, de la sagacité, de la justesse même, de l'imagination, de l'opiniâtreté & de la mémoire. Il avoit embrassé le stoïcisme; il détestoit la philosophie des écoles. Il ne dépendit pas de lui qu'elle ne s'améliorât. Il écrivit de la politique & de la morale; & quoiqu'il ait laissé un assez grand nombre d'ouvrages, qu'ils aient presque tous été composés dans les embarras d'une vie tumultueuse, il n'y en a pas un qu'on ne lise sans quelque fruit : sa physiologie stoïcienne, son traité de la constance, ses politiques, ses observations sur Tacite ne sont pas les moins estimés; il eut des mœurs, de la douceur, de l'humanité, assez peu de religion. Il y a dans sa vie plus d'imprudence que de méchanceté : ses apostasies continuelles sont les suites naturelles de ses principes.

Gaspar Scioppius, dont on a dit tant de bien & tant de mal, marcha sur les pas de Juste-Lipse. Il publia des élémens de la philosophie stoïcienne; ce n'est guere qu'un abrégé de ce qu'on sçavoit avant lui.

Daniel Heinsius a fait le contraire de Scioppius. Celui-ci a délayé dans une oraison *de philosophiâ stoiciâ*, ce que Scioppius avoit resserré.

Gataker s'est montré fort supérieur à l'un & à

l'autre dans son commentaire sur l'ouvrage de l'empereur Antonin. On y retrouve par-tout un homme profond dans la connoissance des orateurs, des poëtes & des philosophes anciens : mais il a ses préjugés. Il voit souvent Jesus-Christ, S. Paul, les évangélistes, les peres sous le portique, & il ne tient pas à lui qu'on ne les prenne pour des disciples de Zénon. Dacier n'étoit pas éloigné des idées de Gataker.



PHILOSOPHIE DES SYNCRÉTISTES,

HÉNOTIQUES ou CONCILIATEURS.

CEUX-CI connurent bien les défauts de la philosophie sectaire ; ils virent toutes les écoles soulevées les unes contre les autres ; ils s'établirent entr'elles en qualité de pacificateurs ; & empruntant de tous les systêmes les principes qui leur convenoient, les adoptant sans examen, & compilant ensemble les propositions les plus opposées, ils appellerent cela *former un corps de doctrine*, où l'on n'appercevoit qu'une chose ; c'est que, dans le dessein de rapprocher des opinions contradictoires, ils les avoient défigurées & obscurcies ; & qu'aulieu d'établir la paix entre les philosophes, il n'y en avoit aucun qui pût s'accomoder de leur tempéramment, & qui ne dût s'élever contr'eux.

Il ne faut pas confondre les syncrétistes avec les éclectiques : ceux-ci, sans s'attacher à personne, ramenant les opinions à la discussion la plus rigoureuse, ne recevoient d'un systême que les propositions qui leur sembloient réductibles à des notions évidentes par elles-mêmes. Les syncrétistes, aucontraire, ne discutoient rien en soi-même ; ils ne cherchoient point à découvrir si une assertion étoit vraie ou fausse ; mais ils s'oc-

cupoient ſeulement des moyens de concilier des aſſertions diverſes, ſans aucun égard ou à leur fauſſeté, ou à leur vérité.

Ce n'étoit pas qu'ils ne cruſſent qu'il convenoit de tolérer tous les ſyſtêmes, parcequ'il n'y en avoit aucun qui n'offrit quelque vérités; que cette excluſion qui nous fait rejetter une idée, parcequ'elle eſt de telle ou de telle école, & non parcequ'elle eſt contraire à la nature ou à l'expérience, marquoit de la prévention, de la ſervitude, de la petiteſſe d'eſprit, & qu'elle étoit indigne d'un philoſophe; qu'il eſt ſi facile de ſe tromper, qu'on ne peut être trop réſervé dans ſes jugemens; que les philoſophes qui ſe diſputent avec le plus d'acharnement, ſeroient ſouvent d'accord, s'ils ſe donnoient le temps de s'entendre; qu'il ne s'agit le plus ordinairement que d'expliquer les mots, pour faire ſortir ou la diverſité, ou l'identité de deux propoſitions; qu'il eſt ridicule d'imaginer qu'on a toute la ſageſſe de ſon côté; qu'il faut aimer, plaindre & ſervir ceux mêmes qui ſont dans l'erreur, & qu'il étoit honteux que la différence des ſentimens fut auſſi ſouvent une ſource de haine.

Ce n'étoit pas non plus qu'ils s'en tinſſent à comparer les ſyſtêmes, & à montrer ce qu'ils avoient de commun ou de particulier, ſans rien prononcer ſur le fond.

Le ſyncrétiſte étoit entre les philoſophes, ce que ſeroit entre des hommes qui diſputent, un arbitre captieux qui les tromperoit, & qui établiroit entr'eux une fauſſe paix.

Le ſyncrétiſme paroitra ſi bizarre ſous ce coup-d'œil, qu'on n'imaginera pas comment il a

pu naître, à moins qu'on ne remonte à l'origine de quelque secte particuliere, qui, ayant intérêt à attirer dans son sein des hommes divisés par une infinité d'opinions contradictoires, & à établir entr'eux la concorde, lorsqu'ils y avoient été reçus, se trouvoit contrainte, tantôt à plier des dogmes aux leurs, tantôt à pallier l'opposition qu'il y avoit entre leurs opinions & les siennes, ou entre leurs propres opinions.

Que fait alors le prétendu pacificateur ? Il change l'acception des termes ; il écarte adroitement une idée ; il en substitue un autre à sa place ; il fait à celui-ci une question vague ; à celui-là une question plus vague encore : il empêche qu'on n'approfondisse ; il demande à l'un, croyez-vous cela ? à l'autre, n'est-ce pas là votre avis ? Il dit à un troisieme, ce sentiment que vous soutenez n'a rien de contraire à celui que je vous propose ; il arrange sa formule d'une maniere que son dogme y soit à peu-près, & que tous ceux à qui il la propose à souscrire, y voient le leur ; on souscrit ; on prend un nom commun, & l'on s'en retourne content.

Que fait encore le pacificateur ? Il conçoit bien que si ces gens viennent une fois à s'expliquer, ils ne tarderont pas à réclamer contre un consentement qu'on leur a surpris. Pour prévenir cet inconvénient, il faut imposer silence ; mais il est impossible qu'on soit long-temps obéi. La circonstance la plus favorable pour le syncrétiste, c'est que le parti qu'il a formé, soit menacé, le danger réunira contre un ennemi commun ; chacun employera contre lui les armes qui lui sont propres ; les contradictions commenceront à se dévelop-

per; mais on ne les appercevra point, ou on les négligera; on fera tout à l'intérêt général. Mais le danger paſſé, & l'ennemi commun terraſſé, qu'arrivera-t-il? C'eſt qu'on s'interrogera; on examinera les opinions qu'on a avancées dans la grande querelle; on reconnoitra que, compris tous ſous une domination commune, on n'en étoit pas moins diviſés de ſentimens; chacun prétendra que le ſien eſt le ſeul qui ſoit conforme à la formule ſouſcrite; on écrira les uns contre les autres; on s'injuriera; on ſe haïra; on s'anathématiſera réciproquement; on ſe perſécutera; & le pacificateur ne verra de reſſource, au milieu de ces troubles, qu'à éloigner de lui une partie de ceux qu'il avoit enrôlés, afin de ſe conſerver le reſte.

Mais à qui donnera-t-il la préférence? il a ſes propres ſentimens, qui pour l'ordinaire, ſont très-abſurdes. Mais rien ne quadre à une abſurdité; ainſi on peut, avant ſa déciſion, prononcer que ceux qui ſoutiennent des opinions à peu-près ſenſées, feront ſéparés de ſa communion. Son ſyſtême en ſera plus ridicule; mais il en ſera plus un: ce ſera une déraiſon bien continue & bien enchaînée.

Il y a des ſyncrétiſtes en tout temps, & chez tous les peuples. Il y en a eu de toutes ſortes.

Les uns ſe ſont propoſés d'allier les opinions des philoſophes avec les vérités révélées, & de rapprocher certaines ſectes du chriſtianiſme. D'autres ont tenté de réconcilier Hippocrate & Galien avec Paracelſe & ſes diſciples en chymie. D'un autre côté, ils ont propoſé un traité de paix aux ſtoïciens, aux épicuriens & aux ariſtotéliciens. D'un autre, ils ont tout mis en œuvre

pour concilier Platon avec Ariſtote ; Ariſtote avec Deſcartes : nous allons voir avec quel ſuccès.

Il faut mettre au nombre des ſyncrétiſtes tous ces philoſophes qui ont eſſayé de rapporter leurs ſyſtêmes coſmologiſtes à la phyſiologie de Moyſe ; ceux qui ont cherché dans l'écriture des autorités ſur leſquelles ils puſſent appuyer leurs opinions, & que nous appellons théoſophes.

Un des ſyncrétiſtes les plus ſinguliers fut Guillaume Pottel. Il publia un ouvrage intitulé, *Pontheonoſie* ou *Concordance* de toutes les opinions qui ſe ſont élevées parmi les infidèles, les juifs, les hérétiques & les catholiques, & parmi les différens membres de chaque égliſe particuliere, ſur la vérité ou la vraiſemblance éternelle. C'eſt un tiſſu de paradoxes, où le chriſtianiſme & la philoſophie ſont mis alternativement à la torture. L'ame du Chriſt eſt la premiere créature : c'eſt l'ame du monde. Il y a deux principes indépendans : l'un bon, l'autre mauvais. Ils conſtituent enſuite Dieu.

En voici un autre qui fait biaiſer la morale du paganiſme & celle des chrétiens, dans un ouvrage intitulé : *Oſculum ſive conſenſus ethnicæ & chriſtianæ philoſophiæ, caldæorum, egyptiorum, perſarum, arabum, græcorum*, &c... C'eſt Muſius-Panſa.

Auguſtanus Stenchus Eugubinus s'eſt montré plus ſçavant & non moins fou dans ſon traité *de perenni philoſophiâ*. Il corrompt le dogme chrétien ; il altère les ſentimens des anciens ; & fermant les yeux ſur l'eſprit général des opinions, il eſt perpétuellement occupé à remarqur les petites conformités qu'elles peuvent avoir.

L'ouvrage que Pierre Daniel Huet a donné sous le titre de *Queſtiones alnetanæ de concordiâ rationis & fidei*, mérite à-peu-près les mêmes reproches.

Le *Syſtêma philoſophiæ gentilis*, de Tobie Pfannerus, eſt un fatras de bonnes & de mauvaiſes choſes, où l'auteur, perpétuellement trompé par la reſſemblance des expreſſions, en conclut celle des ſentimens.

Quels efforts n'a pas fait Juſte-Lipſe pour illuſtrer le ſtoïciſme, en le confondant avec la doctrine chrétienne?

Cette fantaiſie a été celle auſſi de Thomas de Gataker: André Dacier n'en a pas été exempt.

Il ne faut pas donner le nom de ſyncrétiſte à Gaſſendi. Il a démontré, à la vérité, que la doctrine d'Epicure étoit beaucoup plus ſaine & plus féconde en vérités qu'on ne s'imaginoit communément; mais il n'a pas balancé d'avouer qu'elle renverſoit toute morale.

Beſſarion, Pie, Ficin n'ont pas montré la même impartialité, ni le même jugement dans leur attachement à la doctrine de Platon.

Les ſectateurs d'Ariſtote n'ont pas été moins outrés: que n'ont-ils pas vu dans cet auteur!

Et les diſciples de Deſcartes, croient-ils que leur maitre eût approuvé qu'on employât des textes de l'écriture pour défendre ſes opinions? Qu'auroit-il dit à Amerpoel, s'il eût vu ſon ouvrage intitulé: *de Carteſeo moïſante, ſive de evidente & facili conciliatione philoſophiæ Carteſii, cum hiſtoriâ creationis primo capite geneʒeos per* Moſem *traditâ?*

Paracelſe avoit ſoulevé contre lui toute la médecine,

decine, en opposant la pharmacie chymique à la pharmacie galénique. Sennert essaya le premier avec quelque succès, de pacifier les esprits. Méchlin, George Martin & d'autres se déclarerent ensuite avec plus de hardiesse en faveur des préparations chymiques. De jour en jour elle prévalut dans la pratique de la médecine. Cependant on ne peut pas dire qu'aujourd'hui même cette sorte de syncrétisme soit éteint; il y a encore des médecins & des chirurgiens qui brouillent ces deux pharmacies, & je ne crois pas que ce soit sans un grand inconvénient pour la vie des hommes.

Jean-Baptiste Du-Hamel travailla beaucoup à montrer l'accord de la philosophie ancienne & moderne. Cet homme étoit instruit, il avoit reçu de la nature un jugement sain; il naquit à Caen en 1524, il y étudia la philosophie & les humanités. Il vint à Paris, où il se livra à la théologie, à la physique & aux mathématiques. Il vécut pendant quelque temps d'une vie assez diverse. Il voyagea en Angleterre & en Allemagne; & ce ne fut qu'en 1560 qu'il publia son astronomie physique, ouvrage qui fut suivi de son traité des affections des corps, de celui de l'ame humaine, de sa philosophie ancienne & moderne à l'usage des écoles, de son histoire de l'académie des sciences, de sa concordance de la philosophie ancienne & moderne. Dans ce dernier ouvrage, il parcourt tous les systêmes des philosophes anciens, il montre la diversité & la conformité de leurs opinions, il les concilie quand il peut; il les approuve ou les réfute; il conclut qu'ils ont vu, mais qu'ils n'ont pas tout vu.

Il s'attache d'abord à la philosophie de Platon; après avoir, avec ce philosophe, élevé l'esprit à la connoissance de la cause éternelle & premiere des choses, il parle, d'après Aristote, des principes des corps ; il examine ensuite le systême d'Epicure; il expose la doctrine de Descartes, & finit par deux livres qui contiennent les élémens de la chymie, avec quelques expériences relatives à cet art.

On ne peut nier que cet auteur n'ait bien mérité de la philosophie ; mais ses ouvrages sont tachés de quelques traces de syncrétisme. Il avoit trop à cœur la réconciliation des anciens & des modernes, pour qu'il pût exposer la doctrine des premiers avec toute l'exactitude qu'on desireroit. Du Hamel mourut fort âgé, il avoit quatre-vingt-deux ans : on le perdit donc en 1706.

Mais il n'y a point eu de syncrétisme plus ancien & plus général que le Platonico-Péripatético-Stoïcien : Ammonius, Porphire, Thémistius, Julien, Proclus, Marin, Origène, Sinesius, Philoponès, Psellus, Boathius, Bessarion, Fran, Pic, Gaza, Patricius, Schalichius, & une infinité de bons esprits en ont été infectés; en Grece, en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, depuis les temps les plus reculés, jusqu'aux nôtres; les uns donnant la palme à Platon, les autres l'arrachant à Platon pour en couronner Aristote ou Zénon, quelques-uns plus équitables, la partageant à peu-près également entr'eux.

Ce syncrétisme divisoit les esprits, & exposoit la philosophie au mépris des gens du monde; lorsqu'il sortit de l'école de Ramus & de Mélanchton, une espece de secte qu'on pouvoit appeller

les philoſophes mixtes : de ce nombre furent Paulus Friſcus, André Libavius, Heizo-Buchurus, Conrard Dutéricus, Alſtedius & d'autres, entre leſquels il ne faut pas oublier Keckermann.

Mais perſonne ne tenta la réconciliation d'Ariſtote avec les philoſophes modernes, avec plus de chaleur & de talent, que Jean - Chriſtophe Sturmius. Il fut d'abord ſyncrétiſte ; mais cette maniere de philoſopher ne tarda pas à lui déplaire ; il devint éclectique ; il eut une diſpute importante avec Henri Morus, Léïbnitz & Schel-hammer ſur le principe qui agit dans la nature. Morus y répandoit un eſprit immatériel, mais brute ; Leïbnitz une force active, propre à chaque molécule, dans laquelle elle s'exerçoit ou tendoit à s'exercer ſelon les loix méchaniques ; Schel-hammer, le principe d'Ariſtote.

Léïbnitz commença & finit comme Sturmius ; je veux dire qu'il paſſa du ſyncrétiſme à l'eclectiſme.

Il paroît par ce que nous avons dit de cette ſecte, qu'elle a peu fait pour le progrès de la philoſophie, qu'on lui doit peu de vérités, & qu'il ne s'en eſt peu fallu de rien qu'elle ne nous ait engagés dans des diſputes ſans fin.

Il s'agit bien de concilier un philoſophe avec un autre philoſophe ; & qu'eſt-ce que cela nous importe ? Ce qu'il faut ſçavoir, c'eſt qui a tort ou raiſon.

Il s'agit bien de ſçavoir ſi un ſyſtême de philoſophie s'accorde avec l'écriture, ou non ; & qu'eſt-ce que cela nous importe ? Ce qu'il faut ſçavoir, s'il eſt conforme à l'expérience, ou non.

Quelle eſt l'autorité que le philoſophe doit

avoir pour soi? celle de la nature, de la raison, de l'observation & de l'expérience.

Il ne doit le sacrifice de ses lumieres à personne, pas même à Dieu, puisque Dieu même nous conduit par l'intelligence des choses qui nous sont connues, à la croyance de celles que nous ne concevons pas.

Tandis que tant d'esprits s'occupoient à concilier Platon avec Aristote, avec Zénon, les uns & les autres avec Jesus-Christ ou avec Moyse; le temps se passoit, & la vérité s'arrêtoit.

Depuis que l'éclectisme a prévalu, que sont devenus tous les ouvrages des syncrétistes? ils sont oubliés.

PHILOSOPHIE DES THÉOSOPHES.

VOICI peut-être l'espece de philosophie la plus singuliere. Ceux qui l'ont professée, regardoient en pitié la raison humaine; ils n'avoient nulle confiance dans sa lueur ténébreuse & trompeuse; ils se prétendirent éclairés par un principe intérieur, surnaturel & divin, qui brilloit en eux, & s'y éteignoit par intervalles, qui les élevoit aux connoissances les plus sublimes, lorsqu'il agissoit, ou qui les laissoit tomber dans l'état d'imbécillité naturelle, lorsqu'il cessoit d'agir; qui s'emparoit violemment de leur imagination, qui les agitoit, qu'ils ne maitrisoient pas, mais dont ils étoient maitrisés, & qui les conduisoit aux découvertes les plus importantes, & les plus cachées sur Dieu & sur la nature; c'est ce qu'il ont appellé la *théosophie*

Les Théosophes ont passé pour des fous auprès de ces hommes tranquilles & froids, dont l'ame pesante ou rassisse n'est susceptible ni d'émotion, ni d'enthousiasme, ni de ces transports dans lesquels l'homme ne voit point, ne sent point, ne juge point, ne parle point, comme dans son état habituel. S'ils ont dit de Socrate & de son démon, que si le sage de la Grece y croyoit, c'étoit un insensé, & que s'il n'y croyoit pas, c'étoit un fripon.

Me sera-t'il permis de dire un mot en faveur du démon de Socrate & de celui des Théosophes? Nous avons tous des pressentimens, & ces pressentimens sont d'autant plus justes & plus prompts, que nous avons plus de pénétration & d'expé-

rience. Ce ſont des jugemens ſubits auxquels nous ſommes entraînés par certaines circonſtances très-délicates. Il n'y a aucun fait qui ne ſoit précédé & qui ne ſoit accompagné de quelques phénomenes. Quelque fugitifs, momentanés & ſubtils que ſoient ces phénomenes, les hommes doués d'une grande ſenſibilité, que tout frappe, à qui rien n'échappe, en ſont affectés, mais ſouvent dans un moment où ils n'y attachent aucune importance. Ils reçoivent une foule de ces impreſſions. La mémoire du phénomene paſſe ; mais celle de l'impreſſion ſe réveillera dans l'occaſion ; alors ils prononcent que tel événement aura lieu ; il leur ſemble que c'eſt une voix ſecrete qui parle au fond de leur cœur, & qui les avertit. Ils ſe croient inſpirés, & ils le ſont en effet, non par quelque puiſſance ſurnaturelle & divine, mais par une prudence particuliere & extraordinaire. Car qu'eſt-ce que la prudence, ſinon une ſuppoſition dans laquelle nous ſommes portés à regarder les circonſtances diverſes où nous nous trouvons, comme les cauſes poſſibles d'effets à craindre ou à eſpérer dans l'avenir ? Or, il arrive que cette ſuppoſition eſt quelquefois fondée ſur une infinité de choſes légeres que nous avons vues, apperçues, ſenties, dont nous ne pouvons plus nous rendre compte, ni à nous-mêmes, ni aux autres, mais qui n'en ont pas une liaiſon moins néceſſaire, ni moins forte avec l'objet de notre crainte & de notre eſpérance. C'eſt une multitude d'atomes imperceptibles chacun, mais qui, réunis, forment un poids conſidérable qui nous incline, ſans preſque ſçavoir pourquoi. Dieu voit l'ordre de l'univers entier dans la plus petite mo-

ſécule de la matiere. La prudence de certains hommes privilégiés tient un peu de cet attribut de la divinité. Ils rapprochent les analogies les plus éloignées; ils voient les liaiſons preſque néceſſaires où les autres ſont loin d'avoir des conjectures. Les paſſions ont chacune leur phyſionomie particuliere. Les traits s'alterent ſur le viſage à meſure qu'elles ſe ſuccedent dans l'ame. Le même homme préſente donc à l'obſervateur attentif un grand nombre de maſques divers. Ces maſques des paſſions ont des traits caractériſtiques & communs dans tous les hommes. Ce ſont les mêmes viſceres intérieurs qui ſe meuvent dans la joie, dans l'indignation, dans la colere, dans la frayeur, dans le moment de la diſſimulation, du menſonge, du reſſentiment. Ce ſont les mêmes muſcles qui ſe détendent ou ſe reſſerrent à l'extérieur, les mêmes parties qui ſe contractent ou qui s'affaiſſent; ſi la paſſion étoit permanente, elle nous feroit une phyſionomie permanente, & fixeroit ſon maſque ſur notre viſage. Qu'eſt-ce donc qu'un phyſionomiſte? C'eſt un homme qui connoit les maſques des paſſions, qui en a des repréſentations très-préſentes, qui croit qu'un homme porte, malgré qu'il en ait, le maſque de ſa paſſion dominante, & qui juge des caracteres des hommes d'après les maſques habituels qu'il leur voit. Cet art eſt une branche de la ſorte de divination dont il s'agit ici.

Si les paſſions ont leurs phyſionomies particulieres, elles ont auſſi leurs geſtes, leur ton, leur expreſſion. Pourquoi n'ai-je point été ſurpris qu'un homme que j'avois regardé pendant de longues années comme un homme de bien, ait eu tout-à-

coup la conduite d'un coquin ? C'eſt qu'au moment où j'apprends ſon action, je me rappelle une foule de petites choſes qui me l'avoient annoncé d'avance, & que j'avois négligées.

Les Théoſophes ont tous été chymiſtes ; ils s'appelloient les *philoſophes par le feu*. Or, il n'y a aucune ſcience qui offre à l'eſprit plus de conjectures, qui le rempliſſe d'analogies plus ſubtiles, que la chymie. Il vient un moment où toutes ces analogies ſe préſentent en foule à l'imagination du chymiſte ; elles l'entraînent ; il tente en conſéquence une expérience qui lui réuſſit, & il attribue à un commerce intime de ſon ame avec quelque intelligence ſupérieure, ce qui n'eſt que l'effet ſubit d'un long exercice de ſon art. Socrate avoit ſon démon ; Paracelſe avoit le ſien ; & ce n'étoient l'un & l'autre ni deux fous, ni deux fripons, mais deux hommes d'une pénétration ſurprenante, ſujets à des illuminations bruſques & rapides, dont ils ne cherchoient point à ſe rendre raiſon.

Nous ne prétendons point étendre cette analogie à ceux qui ont rempli l'intervalle de la terre aux cieux, de natures moyennes entre l'homme & Dieu, qui leur obéiſſoient, & qui ont acrédité ſur la terre toutes les rêveries de la magie, de l'aſtrologie & de la cabale. Nous abandonnons ces théoſophes à toutes les épithetes qu'on voudra leur donner.

La ſecte des Théoſophes a été très-nombreuſe. Nous ne parlerons que de ceux qui s'y ſont fait un nom, tels que Paracelſe, Valentin, Fludd, Boehmius, Van-helmont & Poiret.

Philippe Aureolus Théophraſte Paracelſe Bom-

bast de Hobenheim, naquit en Suisse en 1493. Il n'y a sorte de calomnies que ses ennemis n'aient hasardées contre lui. Ils ont dit qu'un soldat lui avoit coupé les testicules, dans la Carinthie, où il étoit employé à conduire un troupeau d'oies. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premieres années de sa vie furent dissolues, & qu'il n'eut jamais de goût pour les femmes. Il garda le célibat. Son pere prit sur lui-même le soin de son éducation. Il lui montra les humanités, & l'instruisit des principes de la médecine; mais cet enfant, doué d'un génie surprenant, & dévoré du desir de connoître, ne demeura pas long-temps sous l'aîle paternelle. Il entreprit dans l'âge le plus tendre les voyages les plus longs & les plus pénibles, ne méprisant ni aucun homme, ni aucune connoissance, & conférant indistinctement avec tous ceux dont il espéroit tirer quelque lumiere. Il souffrit beaucoup; il fut exposé à toutes les miseres de la nature humaine: ce qui ne l'empêcha point de suivre l'impulsion de son enthousiasme, & de parcourir presque toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. L'enthousiasme est le germe de toutes les grandes choses, bonnes ou mauvaises. Qui est-ce qui pratiquera la vertu au milieu des traverses qui l'attendent, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se consacrera aux travaux continuels de l'étude, sans enthousiasme? Qui est-ce qui sacrifiera son repos, sa santé, son bonheur, sa vie, aux progrès des sciences & des arts & à la recherche de la vérité, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se ruinera, qui est-ce qui mourra pour son ami, pour ses enfans, pour son pays, sans enthou-

siasme? Paracelse descendoit à 20 ans dans les mines de l'Allemagne ; il s'avançoit dans la Russie ; il étoit sur les frontieres de la Tartarie; apprenoit-il qu'un homme possédoit quelque secret ? de quelqu'état qu'il fût, en quelque coin de la terre qu'il fût relegué, il le visitoit. Il s'occupoit particuliérement à recueillir les ouvrages des chymistes ; il alloit au fond des monasteres les arracher aux vers, aux rats & à la poussiere; il feuilletoit jour & nuit Raimond Lulle & Arnaud de Villeneuve ; il conféroit sans dédain avec les charlatans, les vieilles, les bergers, les paysans, les mineurs, les ouvriers ; il vécut familiérement avec de personnes du rang le plus distingué, des prêtres, des abbés, des évêques. Il disoit avoir plus appris de ceux que le monde appelle des ignorans, que toute l'école galénique ne sçavoit ; il faisoit peu de cas des auteurs anciens ; il en abandonna la lecture de bonne heure; il pensoit qu'il y avoit plus de temps à perdre avec eux, que de vraies connoissances à recueillir. Il affectoit sur-tout le plus grand mépris pour les médecins qui l'avoient précédé. Les médecins de son temps ne le lui pardonnerent pas. Il brûla publiquement à Bâle les ouvrages d'Avicenne ; mon maître, disoit-il, je n'en reconnois point d'autres que la nature & moi. Il substitua les préparations chymiques à la pharmacie galénique. Ses succès, dans les cas les plus désespérés, lui firent une réputation incroyable. Jean Frobenius qui s'est immortalisé, sinon par l'invention, du moins par la perfection de l'art typographique, étoit tourmenté de la goutte au pied droit : les remedes qu'on lui ordon-

noit, ne faisoient qu'irriter son mal ; on étoit sur le point de lui couper le pied ; Paracelse le vit & le guérit. Si l'on en croit Van-helmont, la lepre, l'asthme, la gangrene, la paralysie, l'épilepsie, la pierre, l'hydropisie, la goutte, le cancer & toutes ces maladies qui sont le désespoir de nos médecins, ne lui résistoient pas. Les habitans de Bâle l'appellerent à eux, & le nommerent à une chaire de physique. Il fit ses leçons en langue vulgaire, & il eut même l'auditoire le plus nombreux. Il ne sçavoit point de grec ; la langue latine lui étoit très-peu familiere ; d'ailleurs, il avoit un si grand nombre d'idées qui lui étoient propres, & qui n'avoient point de nom dans aucun idiome, soit ancien, soit moderne, qu'il eût été obligé de s'en faire un particulier. Il s'appliqua beaucoup plus à l'étude de la matiere médicale, à la pratique de la chymie, à la connoissance & à la cure des maladies, qu'à la théorie & à l'érudition de l'art. Cependant il ne négligea pas entiérement ces dernieres parties. Il fit un usage surprenant du laudanum, qu'on appelloit dans son école *le remede par excellence.* Il parle souvent dans ses ouvrages de l'azoth, qu'il définit *lignum est limen vitæ.* On prétend que cet azoth est le remede universel, la pierre philosophale. Il auroit pu jouir à Bâle de la considération des hommes & du repos, les deux plus grands biens de la vie ; mais il connoissoit l'ignorance & les autres vices de ses collegues, & il s'en expliquoit sans ménagement. Ses cures les ulcéroient ; ses découvertes les humilioient, son désintéressement leur reprochoit sans cesse

leur avarice ; ils ne purent supporter un homme d'un mérite si affligeant ; ils chercherent l'occasion de le mortifier. L'imprudent & vain Paracelse la leur offrit ; il entreprit la guérison d'un chanoine de Bâle ; il en vint à bout ; les magistrats réglerent son honoraire à un prix dont la modicité choqua Paracelse ; il s'en plaignit, & il se compromit par l'indiscrétion de la plainte, & il fut obligé de sortir de Bâle & de se réfugier en Alsace, où il trouva des hommes qui sçurent honorer & récompenser ses talens. Oporinus, son disciple, & le conducteur de son laboratoire, préparoit les médicamens, Paracelse les administroit ; mais cet homme avoit pris du goût pour la vie errante & vagabonde. Il quitta l'Alsace, il revint en Suisse, il disparut pendant onze ans. Il disoit qu'il ne convenoit point à un homme né pour soulager le genre humain, de se fixer à un point de la terre, ni à celui qui sçavoit lire dans le livre de la nature, d'en avoir toujours le même feuillet ouvert sous les yeux. Il parcourut l'Autriche, la Suisse, la Baviere, guérissant les corps, & infectant les ames d'un systême particulier de théologie qu'il s'étoit fait. Il mourut à Salsbourg en 1541.

Ce fut un homme d'un mérite éclatant & d'une vanité très-prodigieuse ; il souffroit avec une grande impatience qu'on le comparât à Luther, & qu'on le mit au nombre des disciples de cet hérésiarque. Qu'il fasse son affaire, disoit-il, & qu'il me laisse faire la mienne ; si je me mêlois de réforme, je m'en tirerois mieux que lui : on ne nous associe que pour nous perdre. On lui attribue la connoissance de transmuer les métaux ;

il est le fondateur de la pharmacie chymique ; il exerça la médecine avec le plus grand succès ; il a bien mérité du genre humain par les préparations dont il a enrichi l'art de guérir les maladies. Ses ennemis l'accuserent de plagiat ; il les défia de montrer dans quelqu'auteur que ce fût, le moindre vestige de la plus petite de ses découvertes, & ils resterent muets : on lui reprocha la barbarie de ses termes & son obscurité, & ce fut avec raison. Ce ne fut pas non plus un homme pieux : l'habitude de fréquenter le bas peuple, le rendit crapuleux ; les chagrins, la débauche & les veilles, lui dérangerent la tête ; il passa pour sorcier, ce qui signifie aujourd'hui que ses contemporains étoient des imbéciles. Il se brouilla avec les théologiens ; le moyen de penser d'après soi, & de ne se pas brouiller avec eux ? Il a beaucoup écrit ; la plupart de ceux qui le jugent, soit en bien, soit en mal, n'ont pas lu une ligne de ses ouvrages : il a laissé un grand nombre de disciples mal instruits, téméraires ; ils ont nui à la réputation de leur maître par la maladresse qu'ils ont montrée dans l'application de ses remedes.

Il eut pour disciple, pour secrétaire, & pour ami, Oporinus. Adam de Bodestan professa le premier publiquement sa doctrine. Jacques Gohory la fit connoitre à Paris. Gerard Dornée expliqua sa méthode & ses procédés chymiques. Michel Toxite s'appliqua à définir ses mots obscurs. Oswald Crollius réduisit le paracelsisme en systême. Henri Hunrath, & Joseph-François Burrhus laisserent là ce qu'il y avoit de vrai & d'important, pour se précipiter dans le théosophisme,

Voici les principaux axiomes de la doctrine de Paracelse, autant qu'il est possible de les recueillir d'après un auteur aussi obscur & aussi décousu.

La vraie philosophie & la médecine ne s'apprennent ni des anciens, ni par la créature, elles viennent de Dieu; il est le seul auteur des arcanes; c'est lui qui a signé chaque être de ses propriétés.

La médecine naît par la lumiere de la nature & de la grace, de l'homme interne & invisible, de l'ange qui est en nous, par la lumiere de la nature qui fait à son égard la fonction de maître qui l'instruit; c'est l'exercice qui le perfectionne & le confirme; il a été produit par l'institution de Dieu & de la nature.

Ce ne sont pas les songes vains des hommes qui servent de base à cette philosophie & médecine; mais la nature que Dieu a imprimée de son doigt aux corps sublunaires, mais sur-tout aux métaux: leur origine remonte donc à Dieu.

Cette médecine, cette momie naturelle, ce pepin de nature, est renfermé dans le soufre, trésor de la nature entiere: il a pour base le beaume des végétaux, auquel il faut rapporter le principe de toutes les actions qui s'operent dans la nature, & par la vertu duquel seul toutes les maladies peuvent être guéries.

Le rapport ou la convenance de l'homme, ou du petit monde au grand, est le fondement de cette science.

Pour découvrir cette médecine, il faut être astronome & philosophe; l'une nous instruit des formes & des propriétés de la terre & de l'eau;

l'autre, des forces & des propriétés du firmament & de l'air.

C'est la philosophie & l'astronomie qui font le philosophe interne & parfait, non-seulement dans le macrocosme, mais aussi dans le microcosme.

Le macrocosme est comme le pere, & le microcosme, ou l'homme, est comme l'enfant ; il faut disposer convenablement l'un & l'autre.

Le monde intérieur est comme un miroir, ou le petit monde, ou l'homme s'apperçoit ; ce n'est pas par la forme extérieure, ou la substance corporelle qu'ils conviennent, mais par les vertus & les forces ; ils sont un, & même quant à l'essence & à la forme interne ; ils ne different que par la forme extérieure.

Qu'est-ce que la lumiere de nature ? sinon une certaine analogie divine de ce monde visible avec le corps microcosmique.

Le monde intérieur est la figure de l'homme ; l'homme est le monde occulte, car les choses qui sont visibles dans le monde, sont invisibles dans l'homme ; & lorsque ces invisibles dans l'homme se rendent visibles, les maladies naissent.

La matiere de l'homme étant un extrait des quatre élémens, il faut qu'il ait en lui de la sympathie avec tous les élémens & leurs fruits ; il ne pourroit subsister ni vivre sans eux.

Pour éviter le vuide, Dieu a créé dans les quatre élémens des êtres vivans, mais inanimés, ou sans ame intellectuelle : comme il y a quatre élémens, il y a quatre sortes d'habitans élémentaires ; ils different de l'homme, qui a été créé à l'image de Dieu, en entendement, en sagesse,

en exercices, en opérations & en demeures.

Les eaux ont leurs nymphes, leurs ondains, leurs mélozénis, & leurs monstres, ou bâtards, les sirenes qui habitent le même élément.

Les terres ont leurs gnomes, leurs lémures, leurs sylphes, leurs montains, leurs zonnats, dont les monstres sont les pigmées.

L'air a ses spectres, ses sylvains, ses satyres, dont les monstres sont les géans.

Le feu, ou le firmament, à ses vulcanales, ses pennates, ses salamandres, ses supérieurs, dont les monstres sont les zundels.

Le cœur macrocosmique est igné, aërien, aqueux & terreux.

L'harmonie céleste est comme la maîtresse & directrice de l'inférieure ; chacune a son ciel, son soleil, sa lune, ses planetes & ses étoiles ; les choses supérieures sont de l'astrologie : les inférieures de la chymiologie.

La providence & la bonté du créateur ont fait que les astres invisibles des autres élémens eussent leurs représentations en especes visibles, dans l'élément suprême, & que les loix des mouvemens & les productions des temps y fussent expliquées.

Il y a deux cieux ; le ciel externe, ou l'aggrégat de tous les corps dans le firmament ; l'interne, ou l'astre invisible, le corps insensible de chaque astre ; celui-ci est l'esprit du monde ou de la nature ; c'est hylecs ; il est diffus dans tous les astres, ou plutôt il les constitue.

Tout émane du dedans, & naît des invisibles & ocultes ; ainsi les substances corporelles visibles viennent des incorporelles, des spirituelles, des

des astres, & sont les corps des astres; leur séjour est dans les astres; les nues sont dans les astres.

Il suit que tout ce qui vit, tout ce qui croît, tout ce qui est dans la nature, est signé, possede un esprit sidéré, que j'appelle le ciel, l'astre, l'ouvrier caché, qui donne à ce qui est, sa figure & sa couleur, & qui a présidé à sa formation : c'est là le germe & la vertu.

Il ne faut pas entendre ce qui précéde du corps visible ou invisible des astres dans le firmament, mais de l'astre propre de chaque chose; c'est celui-çi, & non l'autre qui influe sur elle.

Les astres intérieurs n'inclinent ni ne nécessitent l'homme; c'est l'homme plutôt qui incline les astres, & les attaque par la même magie de son imagination.

Le cours de chaque ciel est libre; l'un ne gouverne point l'autre.

Cependant les fruits des astres, ou semences célestes, aëriennes, aqueuses, terrestres, conspirent & forment une république qui est une; elles sont citoyennes d'une même province; elles se secourent & se favorisent mutuellement; c'est l'anneau de Platon, la chaîne d'Homere, ou la suite des choses soumises à la divine providence; la sympathie universelle; l'échelle générale.

Il y a trois principes des choses; ils sont dans tout composé; la liqueur ou le commerce, le soufre ou l'huile, & le sel.

La trinité sainte a parlé; son verbe est un triple, *que cela soit fait*, a été proféré, & tout a été cru un & triple; témoin l'analyse spagirique.

Dieu a dit *que cela soit*, & la matiere premiere a

été ; eu égard à ses trois principes, elle fut triple ; ces trois especes qu'elle contenoit se séparerent ensuite, & il y eut quatre especes de corps ou élémens.

Les vrais élémens spirituels sont les conservateurs, les nourriciers, les lieux, les matrices, les mines & les réservoirs de toutes matieres ; ils sont l'essence, l'existence, la vie & l'action des êtres, quels qu'ils soient.

Ils sont partagés en deux spheres, l'une supérieure, c'est le feu, ou le firmament & l'air, qu'on peut comparer au blanc ou à la coque de l'œuf ; l'autre inferieure, c'est l'eau & la terre, qu'on peut comparer au jaune.

Le créateur, par la vertu du verbe, & développant la multitude qui étoit l'unité, & cet esprit qui étoit porté sur les eaux, combinant les principes des corps, ou les revêtant de l'habit sur lequel ils devoient paroitre sur la scene du monde ; & leur assignant leurs lieux, donnerent à ces quatre natures incorporelles, inertes, vuides & vaines, la lumiere & les raisons séminales des choses qui les ont remplies par la bénédiction divine, & qui ne s'y éteindront jamais.

Les semences des choses, les astres qui les lient, sont cachés dans les élémens des choses, comme dans un abyme inépuisable, où dès le commencement de la matiere, les visibles se font par les invisibles, les extrêmes se touchent & se joignent, tout s'engendre dans des périodes de temps marqués ; les élémens conspirent au bien général ; c'est ainsi que la sympthie universelle subsiste ; les élémens président au monde ; ils suffisent à son éternité.

Les germes, ou principes des choses, ont reçu du verbe la vertu de génération & de multiplication.

On ne peut séparer les semences ou germes, des élémens; ni les principes du corps, des loix de nature.

Les productions & les semences les plus petites, suivent l'harmonie universelle, & montrent en abrégé l'analogie générale des élémens & des principes.

Les élémens sont en tout; ils sont combinés; & la combinaison s'en conserve par le moyen du baume & de la teinture radicale.

Toutes les créatures sont formées des élémens: on rapporte à l'air la production des animaux, à la terre celle des végétaux, à l'eau celle des minéraux; le feu donne la vie à tout ce qui est.

Le corps des élémens est une chose morte & ténébreuse; l'esprit est la vie; il est distribué en astres qui ont leurs productions, & qui donnent leurs fruits; de même que l'ame sépare d'elle le corps, & y habite; les élémens spirituels, dans la formation générale, ont séparé d'eux les corps visibles, & y habitent.

Du corps igné se sont séparés les astres visibles; du corps aqueux, les métaux; du corps salin, les minéraux; du corps terreux, les végétaux.

Il y a deux terres; la terre extérieure visible, qui est le corps de l'élément, le soufre, le mercure du sel; la terre interne & invisible qui est l'élément, la vie, l'esprit, où sont les astres de la terre, qui produisent par le moyen du corps terreux, tout ce qui croît: la terre a donc en elle les germes & la raison séminale de tout.

Il en faut dire autant des autres élémens; ils sont ou corps & composés de ces trois principes; ou ils sont élémens, un & esprit, & contiennent

les aſtres d'où naiſſent, comme d'une mer ou d'un abyme, les fruits des élémens.

Notre feu n'eſt point un élément; il conſume tout, tout meurt par lui; mais le feu, premier & quatrieme élément, qui contient tout, comme la coque enveloppe l'œuf, c'eſt le ciel.

Un élément n'eſt ni ne peut être ſéparé de tout autre; il y a en tout combinaiſon d'élémens.

Les aſtres des élémens ſont les germes; il y a quatre élémens; il y a deux choſes toujours unies, le corps & l'aſtre, ou le viſible & l'inviſible; le corps naît & s'accroît de l'aſtral, le viſible de l'inviſible; il reſte en lui; & c'eſt ainſi que ſe propagent & ſe multiplient les puiſſances ou vertus inviſibles, les ſemences, les aſtres; elles ſe diſtribuent ſous une infinité de formes diverſes; elles ſe montrent en une infinité d'êtres, par le moyen du corps viſible.

Lorſqu'une ſemence, un germe, ou un aſtre meurt ou ſe corrompt dans ſa matrice; auſſi-tôt il paſſe dans un nouveau corps, & ſe multiplie: car toute corruption eſt cauſe d'une génération.

Voilà la raiſon pour laquelle les chymiſtes ont recours à la putréfaction; c'eſt ainſi qu'ils obtiennent la régénération, dans laquelle les trois élémens ſe manifeſtent avec toutes leurs propriétés ſecretes.

Les trois élémens premiers, ſont unis dans tout corps; c'eſt cette union qui conſtitue le corps ſain; la ſanté & la température de l'union; ou elle n'eſt pas, ou s'altere, la maladie s'introduit, & avec elle le principe radical de la mort.

Les maladies ſont ou élémentaires, ou aſtrales & firmamentales; celles-ci naiſſent du firma-

ment ou du ciel de l'homme ; celle-là, de son germe ou de ses astres.

L'homme, eu égard à son corps, a un double magnétisme ; une portion tire à soi les astres, & s'en nourrit ; de-là la sagesse, les sens, les pensées ; une partie tire à soi les élémens, & s'en répare ; de-là la chair & le sang.

Le firmament est cette lumiere de nature qui influe naturellement sur l'homme.

Les astres ou les élémens qui sont esprits, n'ont point de qualité ; mais ils produisent tout ce qui a qualité.

Les maladies ne se guérissent point par les contraires ; il ne s'agit pas de chasser de l'homme les élémens. Il faut posséder des arcanes ; il faut avoir en sa disposition les astres ; il faut avoir appris, par la chymie, à les réduire de la matiere derniere à la matiere premiere.

Les astres n'ont ni froid ni chaud actuel.

L'esprit de Dieu habite au milieu de nos cœurs.

Nulle connoissance ne restera perpétuellement dans l'ame, que celle qui a été infuse au dedans, & qui réside dans le sein de l'entendement. Cette connoissance essentielle n'est ni du sang, ni de la chair, ni de la lecture, ni de la raison ; c'est une passion ; c'est un acte divin ; une impression de l'être infini sur l'être fini.

L'homme a possédé tous les avantages naturels & surnaturels ; mais ce caractere divin s'est obscurci par le péché. Purgez-vous du péché, & vous le recouvrerez en même proportion que vous vous purifierez.

La notion de toutes choses nous est congenere ; tout est dans l'intime de l'esprit : il faut dégager

l'esprit des enveloppes du péché, & ses notions s'éclairciront.

L'esprit est revêtu de toute science; mais il est accablé sous le corps auquel il s'unit; mais il recouvre sa lumiere par les efforts qu'il fait contre ce poids.

Connoissons bien notre nature & notre esprit; & ouvrons l'entrée à Dieu qui frappe à la porte de notre cœur.

De la connoissance de soi naît la connoissance de Dieu.

Il n'y aura que celui que Dieu instruira lui-même qui puisse s'élever à la vraie connoissance de l'univers. La philosophie des anciens est fausse; tout ce qu'ils ont écrit de Dieu est vain.

Les saintes écritures sont la base de toute vraie philosophie; elle part de Dieu, & y retourne. La renaissance de l'homme est nécessaire à la perfection des arts : or, il n'y a que le Chrétien qui soit vraiment régénéré.

Celui qui se connoit, connoit implicitement tous les anges qui sont à côté de Dieu, & le monde qui est au dessous, & toutes les créatures qui le composent.

L'homme est la copule du monde. Il a été formé du limon de la terre, ou de l'essence très-subtile de la machine universelle, extraite & concentrée sous la forme corporelle par le grand spagiriste.

L'homme par son corps représente le macrocosme sensible & temporel; par son ame, le grand archetype. Lorsqu'il eut en lui les propriétés des animaux, des végétaux & des minéraux, le souffle de Dieu y surajouta l'ame.

Dieu est le centre & la circonférence, ou l'unité de tout ce qu'il a produit; tout émane de

Dieu ; il comprend, il pénetre tout. L'homme, à l'imitation de Dieu, est le centre & la circonférence ou l'unité des créatures ; tout est relatif à lui, & verse sur lui ses propriétés.

L'homme contient toutes les créatures, & il reporte avec lui à la source éternelle tout ce qui est primitivement émané.

Il y a dans l'homme deux esprits ; l'un du firmament & sidéré ; l'autre qui est le souffle du tout puissant ou l'ame.

L'homme est un composé du corps mortel, de l'esprit sidéré & de l'ame immortelle. L'ame est l'image de Dieu, & son domicile est dans l'homme.

L'homme a deux peres ; l'un éternel, l'autre mortel : l'esprit de Dieu est l'univers.

Il n'y a point de membre dans l'homme qui ne corresponde à un élément, une planete, une intelligence, une mesure, une raison dans l'archetype.

L'homme tient des élémens le corps visible, enveloppe & séjour de l'ame, du ciel ou du firmament, le corps invisible, véhicule de l'ame, son lien avec le corps visible.

L'ame passe par le moyen du corps invisible, en conséquence de l'ordre de Dieu, à l'aide des intelligences, au centre du cœur, d'où elle se répand dans toutes les autres parties du corps.

Ce corps éthéré & subtil, participe de la nature du ciel ; il imite dans son cours celui du firmament ; il en attire à lui les influences. Ainsi les cieux versent sur l'homme leurs propriétés, l'en pénetrent, & lui communiquent la faculté de connoitre tout.

Il y a aussi trois cieux dans l'homme ; il cor-

reſpond à trois mondes, ou plutôt, il eſt le modele le plus parfait du grand œuvre, ou de la complexion générale des choſes.

Citoyen de trois mondes, il communique avec l'archetype, avec les anges, avec les élémens.

Il communique avec Dieu par le ſouffle qu'il en a reçu. Ce ſouffle y a laiſſé le germe de ſon origine; auſſi n'y a-t-il rien en l'homme qui n'ait un caractere divin.

Il communique avec les anges par le corps inviſible; c'eſt le lien de ſon commerce poſſible entr'eux & lui.

Il communique avec l'univers par ſon corps viſible. Il a les images des élémens; les élémens ne changent point. La conformité des images que l'homme en a, eſt inaltérable; c'eſt ainſi que la notion qu'il a des végétaux & des minéraux eſt fixe.

Le corps ſidéré eſt le génie de l'homme, ſon lare domeſtique, ſon bon démon, ſon adech interne, ſon éveſtre, l'origine du preſſentiment, la ſource de la prophétie.

En tout aſtre, le corps inviſible ou l'eſprit, quoique privé de raiſon, agit en imaginant & en informant: c'eſt la même choſe dans l'homme.

L'imagination eſt corporelle; cependant exaltée, échauffée par la foi, elle eſt la baſe de la magie. Elle peut, ſans nuire à l'eſprit aſtral, engendrer, produire des corps viſibles; & préſente ou abſente, exécuter des choſes au deſſus de l'intelligence humaine. Voilà l'origine de la magie naturelle, qui veut être aidée par l'art; elle peut faire inviſiblement tout ce que la nature fait viſiblement.

L'homme est la quintescence du macrocosme; il peut donc imiter le ciel, il peut même le dominer & le conduire. Tout est soumis au mouvement, à l'énergie, au desir de son ame. C'est la force de l'archetype qui réside en nous, qui nous éleve à lui, & qui nous assujettit la créature & la chaîne des choses célestes.

La foi naturelle infuse, nous assimile aux esprits; c'est le principe des opérations magiques, de l'énergie, de l'imagination & de toutes ses merveilles.

L'imagination n'a de l'efficacité que par l'effet de sa force attractive sur la chose conçue. Il faut que cette force soit d'abord en exercice; il faut qu'elle se féconde par la production d'un spectre imité de la chose. Ce spectre se réalise ensuite; c'est-là ce qu'on appelle l'*art cabalistique*.

L'imagination peut produire, par l'art cabalistique, tout ce que nous voyons dans le monde.

Les trois moyens principaux de l'art cabalistique, sont la priere qui unit l'esprit créé à l'esprit increé; la foi naturelle, & l'exaltation de l'imagination.

Les hommes à imagination triste & pusillanime, sont tentés & conduits par l'esprit immonde.

L'ame, purifiée par la priere, tombe sur les corps comme la foudre; elle chasse les ténebres qui les enveloppe, & les pénetre intimément.

La médecine réelle & spécifique des maladies matérielles consiste dans une vertu secrete que le verbe a imprimée à chaque chose en la créant. Elle n'est ni des astres, ni du concours des atomes, ni de la forme des corps, ni de leur mixtion.

Il faut distribuer toute la nature inferieure en

trois classes principales, les végétaux, les animaux & les minéraux.

Chacun de ces regnes fournit une multitude inépuisable de ressources à la médecine.

On découvre dans ces axiomes le premier germe de la théorie chymique ; la distinction des élémens ; la formation des mixtes ; la difficulté de leur décomposition ; l'origine des qualités physiques ; leurs affinités ; la nature des élémens qui ne sont rien en unité, tout ce qu'il plaît à la combinaison en masse, & plusieurs autres vérités dont les successeurs de Paracelse ont tiré bon parti. Mais cet homme étoit dominé par son imagination ; il est perpétuellement enveloppé de comparaisons, de symboles, de métaphores, d'allégories ; créateur de la science, & plein d'idées nouvelles par lesquelles il manquoit de mots ; il en invente qu'il ne définit point. Entraîné par le succès de ses premieres découvertes, il n'est rien qu'il ne se promette de son travail. Il se livre aux accessoires d'une comparaison comme à des vérités démontrées. A force de multiplier les similitudes, il n'y a sortes d'extravagances qu'il ne débite. Il en vient à prendre les spectres de l'imagination pour des productions réelles. Il est fou, & il prescrit sérieusement la maniere de le devenir, & il appelle cela, *s'unir à Dieu, aux anges, & imiter la nature.*

Gilles Gushmann & Jule Sperber enchérirent sur Paracelse. *Voyez* l'ouvrage que le premier a publié sous le titre de : *Revelatio divinæ majestatis, quâ explicatur quo pacto in principio omnibus sese Deus creaturis suis, & verbo & facto manifestaverit, & quâ ratione opera sua omnia, eorum-*

que virtutem, attributa, & operationes scripto brevi eleganter comprehenderit, atque primo homini ad suam imaginem ab ipso condito tradiderit. Et l'écrit du second qui a paru sous lui, *de Isagoge in veram triunius Dei & naturæ cognitionem.* C'est un systême deplatonico-pithagorico-péripatético-paracelsico-christianisme.

Valentin Weigel, qui parut dans le quinzieme siecle, laissa des ouvrages de *théosophie*, qui firent grand bruit dans le seizieme & dix-septieme. Il prétendoit que les connoissances ne naissoient point dans l'homme du dehors; que l'homme en apportoit en naissant les germes innés; que le corps étoit d'eau & de terre; l'ame, d'air & de feu, & l'esprit, d'une substance astrale. Il soumettoit sa destinée aux influences des cieux; il disoit que par la lumiere de la révélation, deux contractions se pouvoient combiner. Léïbnitz, qui lui accordoit du génie, lui reproche un peu de spinosisme.

Robert fut dans le dix-septieme siecle, ce que Paracelse avoit été au seizieme. Jamais on n'extravagua avec tant de talent, de génie, de profondeur, de connoissances. Celui-ci donna dans la magie, la cabale, l'astrologie; ses ouvrages sont un cahos de physique, de chymie, de méchanique, de médecine, de latin, de grec & d'érudition; mais si bien brouillé, que le lecteur le plus opiniâtre s'y perd.

Boehmius fut successivement pâtre, cordonnier & théosophe: voici les principes qu'il s'étoit fait; il disoit:

Dieu est l'essence des essences; tout émane de lui; avant la création du monde, son essence étoit la seule chose qui fût; il en a tant fait; on

ne conçoit dans l'esprit d'autres facultés que celles de s'élever, de couler, de s'insinuer, de pénétrer, de se mouvoir & de s'engendrer. Il y a trois formes de génération, l'amer, l'acerbe & le chaud ; la colere & l'amour ont un même principe ; Dieu n'est ni amer, ni acerbe, ni chaud, ni eau, ni air, ni terre ; toutes choses sont de ses principes, & ces principes sont de lui ; il n'est ni la mort, ni l'enfer ; ils ne sont point en lui ; ils sont de lui. Les choses sont produites par le soufre, le mercure & le sel ; on y distingue l'esprit, la vie & l'action ; le sel est l'ame, le soufre la matiere premiere.

Le reste des idées de cet auteur sont de la même force, & nous en ferons grace au lecteur : c'est bien ici le lieu de dire, qu'il n'est point de fou qui ne trouve un plus fou qui l'admire. Boehmius eut des sectaturs, parmi lesquels on nomme Quirinus Kuhlmann, Jean Podage & Jacques Zimmermann.

Ils prétendoient tous que Dieu n'étoit autre chose que le monde développé : ils considéroient Dieu sous deux formes, & en deux périodes de temps ; avant la création & après la création ; avant la création, tout étoit en Dieu ; après la création, il étoit en tout ; c'étoit un écrit roulé ou déplié ; ces idées singulieres n'étoient pas nouvelles.

Jean-Baptiste Van-helmont naquit à Bruxelles en 1474 ; il étudia les lettres, les mathématiques, l'astronomie : son goût, après s'être porté légérement sur la plupart des sciences & des arts, se fixa à la médecine & à la chymie ; il avoit reçu de la nature de la pénétration ; per-

sonne ne connut mieux le prix du temps; il ne perdit pas un moment; il passa dans son laboratoire tous les instans qu'il ne donna pas à la pratique de la médecine, il fit des progrès surprenans en chymie; il exerça l'art de guérir les maladies avec un succès incroyable; son nom a été mis à côté de ceux de Bacon, de Boyle, de Galilée & de Descartes. Voici les principes de sa philosophie.

Toute cause physique efficiente n'est point extérieure; mais intérieure, essentielle en nature.

Ce qui constitue, ce qui agit, la cause intérieure, je l'appelle *archée.*

Il ne faut à un corps naturel, quel qu'il soit, que des rudimens corporels; ces rudimens sont sujets à des vicissitudes momentanées.

Il n'y a point de privation dans la nature.

Il n'y faut point imaginer une matiere indéterminée, nue, premiere; cette matiere est impossible.

Il n'y a que deux causes, l'efficiente & la matérielle.

Les choses particulieres supposent un suc générique, & un principe séminal, efficient, générateur; la définition ne doit renfermer que ces deux élémens.

L'eau est la matiere dont tout est fait.

Le ferment séminal & générateur est le rudiment par lequel tout commence & se fait.

Le rudiment ou le germe, c'est une même chose.

Le ferment séminal est la cause efficiente du germe.

La vie commence avec la production du germe.

Le ferment est un être créé; il n'est ni substance, ni accident; sa nature est neutre; il oc-

cuppe dès le commencement du monde les lieux de son empire ; il prépare les semences ; il les excite ; il les précéde.

Les fermens ont été produits par le créateur ; ils dureront jusqu'à la consommation des siecles ; ils se régenerent : ils ont leurs semences propres qu'ils produisent, & qu'ils excitent de l'eau.

Les lieux ont un ordre, une raison assignée par la divinité, & destinée à la production de certains effets.

L'eau est l'unique cause matérielle des choses : elle a en elle la qualité initiante : elle est pure : elle est simple : elle est résoluble, & tous les corps peuvent s'y réduire comme à une matiere derniere.

Le feu a été déstiné à détruire, & non à engendrer ; son origine n'est point séminale, mais particuliere ; il est entre les choses créées, un être, un, singulier & incomparable.

Entre les causes efficientes en nature, les unes sont efficiemment efficientes ; les autres effectivement : les semences & leurs esprits ordinateurs composent la premiere classe : les réservoirs & les organes immédiats des semences, les fermens qui disposent extérieurement de la matiere ; les palingénésies composent la seconde.

Le but de tout agent naturel est de disposer la matiere, qui lui est soumise, à une fin qui lui est connue, & qui est déterminée, du moins quant à la génération.

Quelque opaques & dures que soient les choses, elles avoient, avant cette solidité que nous leur remarquons, une vapeur qui fécondoit la semence, & qui y traçoit les premiers linéamens

déliés & subtils de la génération conséquente. Cette vapeur ne se sépare point de l'engendré; elle le suit jusqu'à ce qu'il disparoisse de la scene; cette cause efficiente intérieure est l'archée.

Ce qui constitue l'archée, c'est l'union de l'aure séminale, comme matiere, avec l'image séminale, ou le noyau spirituel intérieur qui fait & contient le principe de la fécondité de la semence; la semence visible n'est que la silique de l'archée.

L'archée, auteur & promoteur de la génération, le revêtit promptement lui-même d'une enveloppe corporelle: dans les êtres animés, il se meut dans les replis de la semence; il en parcourt tous les détours & toutes les cavités secretes; il commence à transformer la matiere, selon l'entéléchie de son image, & il reste le dispositeur, le maître & l'ordinateur interne des effets, jusqu'à la destruction derniere.

Une conclusion forme une opinion, & non une démonstration.

Il préexiste nécessairement en nous la connoissance de la convenance des termes comparés dans le syllogisme avant la conclusion; ensorte qu'en général, je sçavois d'avance ce qui est contenu dans la conclusion, & ce qu'elle ne fait qu'énoncer, éclaircir & développer.

La connoissance que nous recevons par la démonstration, étoit antérieurement en nous; le syllogisme la rend seulement plus distincte, mais le doute n'est jamais entiérement dissipé; parceque la conclusion suit le côté foible des prémisses.

La science est dans l'entendement comme un feu sous la cendre, qu'il peut écarter de lui-mê-

me, sans le secours des modes & des formes syllogistiques.

La connoissance de la conclusion n'est pas renfermée nécessairement dans les prémisses.

Le syllogisme ne conduit point à l'invention des sciences; il dissiple seulement les ténebres qui les couvrent.

Les vraies sciences sont indémontrables; elles n'émanent point de la démonstration.

La méthode des logiciens n'est qu'un simple résumé de ce qu'on sçait.

Le but de cette méthode se termine donc à transmettre son opinion d'une maniere claire & distincte à celui qui nous écoute, & à réveiller facilement en lui la réminiscence, par la force de la connexion.

Il n'y a qu'ignorance & erreur dans la physique d'Aristote & de Galien; il faut recourir à des principes plus solides.

Le ciel, la terre & l'eau ont été dans le commencement la matiere créée de tous les êtres futurs; le ciel contenoit l'eau & la vapeur fécondante ou l'ame.

Il ne faut pas compter le feu parmi les élémens; on ne voit point qu'il ait été créé.

La terre n'est point une partie du mixte; elle n'est point la mere, mais la matrice des corps.

L'air & l'eau ne convertissent rien en eux.

Au commencement la terre étoit continue, indivisée; une seule source l'arrosoit; elle fut séparée en portions diverses par le déluge.

L'air & l'eau ne se convertissent point l'un en l'autre.

Le globe, composé d'eau & de terre, est rond; il

il va d'orient en orient par l'occident ; il eſt rond dans le ſens de ſon mouvement, elliptique d'ailleurs.

Le gas & le blas ſont deux rudimens phyſiques que les anciens n'ont pas connus ; le gas eſt une exhalaiſon de l'eau, élevée par le froid du mercure, & atténuée de plus en plus par la diſſication du ſoufre ; le blas eſt le mouvement local & alternatif des étoiles : voilà les deux cauſes initiantes des météores.

L'air eſt parſemé de vuides ; on en donne la démonſtration méchanique par le feu.

Quoique les poroſités de l'air ſoient actuellement vuides de toute matiere, il y a cependant un être créé & réel ; ce n'eſt pas un lieu pur ; mais quelque moyen entre l'eſprit & la matiere, qui n'eſt ni accident, ni ſubſtance, un neutre, je l'appelle *magnale*.

Le magnale n'eſt point lumiere ; c'eſt une certaine forme unie à l'air ; les mêlanges ſont des produits matériels de l'eau ſeule, il n'y a point d'autre élément ; ôtez la ſemence, & le mercure ſe réſoudra en un eau inſipide ; les ſemences, parties ſimilaires des concrets, ſe réſolvent en ſel, en ſoufre & en mercure.

Le ferment qui empreint de ſemence la maſſe, n'éprouve aucune viciſſitude ſéminale.

Il y a deux ſortes de fermens dans la nature ; l'un contient en lui-même l'aure fluente, l'archée ſéminal qui tend dans ſon progrès à l'état d'ame vivante ; l'autre eſt le principe initiant du mouvement ou de la génération d'une choſe dans une autre choſe.

Celui qui a tout fait de rien, crée encore la

voie, l'origine, la vie & la perfection en tout: l'effet des causes secondes n'est que partiel.

Dieu créa les hommes de rien.

Dieu est l'essence vraie, parfaite & actuelle de tout. Les essences des choses, ce ne sont des choses que par Dieu.

Lorsque la génération commence, l'archée n'est pas lumineux; c'est une aure où la forme de la vie; l'ame sensitive du générateur est obscure, jusqu'à ce que dans le progrès de la génération il s'éclaire & imprime à la chose une image distincte de son éclat.

Cette aure tend par tous les moyens possibles à organiser le corps, & à lui transmettre sa lumiere & toutes les qualités qui en dépendent; elle s'enflamme de plus en plus; elle se porte avec ardeur sur le corps; elle cherche à l'informer & à le vivifier : mais cet effet n'a lieu que par le concours de celui qui est la vie, la vérité & la lumiere.

Lorsqu'un être a conçu l'archée, il est en lui le gardien de la vie, le promoteur des transmutations, depuis la premiere jusqu'à la derniere.

Il y a de la convenance entre les archées, par leur qualité vitale commune & par leur éclat; mais ils ne se reçoivent point réciproquement, ils ne se troublent point dans leur ordre & leur district.

La vicissitude en nature n'est point l'effet de la matiere, mais du feu.

La corruption est une certaine disposition de la matiere conséquente à l'extinction du feu recteur; ce n'est point une pure privation, ses causes sont positives.

Ce sont les fermens étrangers qui introduisent la corruption; c'est par eux qu'elle commence, continue & s'acheve.

Entre les choses, les unes périssent par la dissipation du baume de nature, d'autres par la corruption.

La nature ignore & n'admet rien de contraire à son vœu.

Il y a deux plans dans l'homme, l'un mû naturellement, l'autre volontairement.

La chaleur n'est point la cause efficiente de la digestion, qu'elle excite seulement. Le ferment stomachique est la cause efficiente de la digestion.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

L'ame ne se connoit, ni par la raison, ni par des images : la vérité de l'essence & la vérité de l'entendement se pénétrent en unité & en identité ; voilà pourquoi l'entendement est un être immortel.

Il y a plusieurs sortes de lumieres vitales. La lumiere de l'ame est une substance spirituelle, une matiere vitale & lumineuse.

Ceux qui confondent notre indentité avec l'immensité de Dieu, & qui nous regardent comme des parties de ce tout, sont des athées.

L'entendement est uni substantiellement à la volonté, qui n'est ni puissance, ni accident, mais lumiere, essence spirituelle, indivise, distincte de l'entendement par abstraction.

Il faut reconnoitre dans l'ame une troisieme qualité, l'amour ou le desir de plaire. Ce n'est point un acte de la volonté seule ni de l'entendement seul, mais de l'un & de l'autre conjointement.

L'esprit est un acte pur, simple, formel, homogéne, indivis, immortel, image de Dieu, incompréhensible, où tous les attributs qui convien-

nent à sa nature sont rassemblés dans une unité.

L'entendement est la lumiere de l'esprit, & l'esprit est l'entendement éclairé ; il comprend, il voit, il agit séparément du corps.

L'entendement est lié aux organes du corps; il est soumis aux actions de l'ame sensitive; c'est par cette union qu'il se revêt de la qualité qu'on appelle *imagination*.

Il n'y a rien dans l'imagination qui n'ait été auparavant dans la sensation; les especes intellectuelles sont toutes émanées des objets sensibles.

La force intelligente concourt avec la faculté fantastique de l'ame sensitive sur le caractere de l'organe, & lui est soumise.

L'ame a son siege particulier à l'orifice supérieur de l'estomac; la mémoire a son siege dans le cerveau.

L'entendement est essentiel à l'ame ; la volonté & la mémoire sont des facultés caduques de la vie sensitive.

L'entendement brille dans la tête, mais d'une lumiere dépendante de la liaison de l'ame avec le corps, & des esprits éthérés.

L'intelligence qui n'ait de l'invention & du jugement, passe par une irradiation qui se fait de l'orifice de l'estomac au cerveau.

L'orifice de l'estomac est comme un centre d'où l'ame exerce son énergie en tout sens.

L'ame, image de la divinité, ne pense rien principalement, ne connoît rien intimement, ne contemple rien vraiment que Dieu, ou l'unité premiere, à laquelle tout le reste se rapporte.

Si une chose s'atteint par le sens ou par la raison, ce ne sera point encore une abstraction pure & complette.

Le moyen d'atteindre à l'abstraction pure & complette est très-éloigné; il faut être séparé de l'attention à toutes choses créées, & même incréées; il faut que l'activité de l'ame soit abandonnée à elle-même; qu'il n'y ait aucun discours ni intérieur, ni extérieur; aucune action preméditée, aucune contemplation déterminée; il faut que l'ame n'agisse point, qu'elle attende dans un repos profond l'influence gratuite d'en haut; qu'il ne lui reste aucune impression qui la ramene à elle; qu'elle se soit parfaitement oubliée; en un mot, qu'elle demeure absorbée dans une inexistence, un oubli, une sorte d'anéantissement qui la rende absolument inerte & passive.

Rien ne conduit plus efficacement & plus parfaitement à ce dépouillement, à ce silence, à cette privation de lumiere étrangere, à ce défaut général de distraction, que la priere, son silence & ses délices : exercez-vous à l'adoration profonde.

Dans cette profondeur d'adoration l'ame se perdra, les sens seront suspendus, les ténebres qui l'enveloppent se retireront, & la lumiere d'en haut s'y réfléchira : alors il ne lui restera que le sentiment de l'amour, qui l'occupera toute entiere.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres propositions tirées des ouvrages de cet auteur à celles qui précedent, mais elles n'instruiroient pas davantage. D'ailleurs, ce Van-helmont s'exprime d'une maniere si obscure & si barbare, qu'on est bientôt dégoûté de le suivre, & qu'on ne peut jamais se promettre de le rendre avec quelque exactitude. Qu'est-ce que son blas, son gas & son archée lumineux? qu'est-ce que cette méthode de s'abrutir, pour s'unir à Dieu, de se séparer de ses

connoissances, pour arriver à des découvertes, & de s'assoupir pour penser plus vivement?

Je conjecture que ces hommes, d'un tempérament sombre & mélancolique, ne devoient cette pénétration extraordinaire & presque divine qu'on leur remarquoit par intervalles, & qui les conduisoit à des idées, tontôt si folles, tantôt si sublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine. Ils se croyoient alors inspirés, & ils étoient fous : leurs accès étoient précédés d'une espece d'abrutissement, qu'ils regardoient comme l'état de l'homme sous la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte subit des humeurs qui s'élevoient en eux, ils imaginoient que c'étoit la divinité qui descendoit, qui les visitoit, qui les travailloit; que le souffle divin dont ils avoient été premiérement animés, se ranimoit subitement, & reprenoit une portion de son énergie ancienne & originelle, & ils donnoient des préceptes pour s'acheminer artificiellement à cet état d'orgasme & d'ivresse, où ils se trouvoient au dessus d'eux-mêmes & qu'ils regrettoient; semblables à ceux qui ont éprouvé l'enchantement & le délire délicieux que l'usage de l'opium porte dans l'imagination & dans les sens; heureux dans l'ivresse, stupides dans le repos, fatigués, accablés, ennuyés, ils prenoient la vie commune en dégoût; ils soupiroient après le moment d'exaltation, d'inspiration, d'aliénation. Tranquilles ou agités, ils fuyoient le commerce des hommes, insupportables à eux-mêmes ou aux autres. O que le génie & la folie se touchent de bien près! ceux que le ciel a signés en bien & en mal, sont sujets plus ou moins à ces symptômes:

ils les ont plus ou moins fréquens, plus ou moins violens. On les enferme & on les enchaîne, ou on leur éleve des statues : ils prophétisent ou sur le trône, ou sur les théatres, ou dans les chaires; ils tiennent l'attention des hommes suspendue; ils en sont écoutés, admirés, suivis ou insultés, bafoués, lapidés; leur sort ne dépend point d'eux, mais des circonstances dans lesquelles ils se montrent. Ce sont les temps d'ignorance & des grandes calamités qui les font naître : alors les hommes qui se croient poursuivis par la divinité, se rassemblent autour de ces especes d'insensés, qui disposent d'eux. Ils ordonnent des sacrifices, & ils sont faits; des prieres, & l'on prie; des jeûnes, & l'on jeûne; des meurtres, & l'on égorge; des chants d'allégresses & de joie, & l'on se couronne de fleurs, & l'on danse & l'on chante; des temples, & l'on en éleve; les entreprises les plus désespérées, & elles réussissent; ils meurent, & ils sont adorés. Il faut ranger dans cette classe Pindare, Eschile, Mahomet, Shakespear, Roger Bacon & Paracelse. Changez les instans, & celui qui fut poëte, eut été ou magicien, ou prophête, ou législateur. O hommes, à qui la nature à donné cette grande & extraordinaire imagination, qui criez, qui subjugez, que nous qualifions d'insensés ou de sages, qui est-ce qui peut prédire votre destinée? Vous naquîtes pour marcher entre les applaudissemens de la terre ou l'ignominie, pour conduire les peuples au bonheur ou au malheur, & laisser après vous le transport de la langue ou de l'exécution.

François-Mercure Van-helmont, fils de Jean-Batiste, naquit en 1518; il n'eut ni moins de génie,

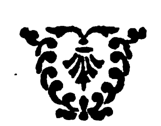
ni moins de connoissances que son pere. Il posséda les langues anciennes & modernes, orientales & européennes. Il se livra tout entier à la chymie & à la médecine, & il se fit une grande réputation par ses découvertes & par ses cures. Il donna éperdument dans la cabale & la théosophie. Né catholique, il se fit quaker. Il n'y a peut-être aucun ouvrage au monde qui contienne autant de paradoxes que son *ordo seculorum*. Il le composa à la sollicitation d'une femme, qui l'écrivit sous sa dictée.

Pierre Poiret naquit à Metz en 1546, des parens pauvres, mais honnêtes. Il étudia autant que sa santé le lui permit. Il fut successivement syncrétiste, éclectique, cartésien, philosophe, théologien & théosophe. Attaqué d'une maladie dangereuse, il fit vœu, s'il en guérissoit, d'écrire, en faveur de la religion, contre les athées & les incrédules. C'est à cette circonstance qu'on dut l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *cogitationes rationales de Deo, anima & malo*. Il fit connoissance étroite à Hambourg avec la fameuse Antoinette Bourignon, qui l'entraîna dans ses sentimens de mysticité. Il attendit donc, comme elle, l'illumination passive, & il se rendit l'apologiste du silence sacré de l'âme & de la suspension des sens, & le détracteur de la philosophie & de la raison. Il mourut en Hollande âgé de 63 ans, après avoir passé dans la retraite la plus profonde, les dernieres années de sa vie : entre les qualités de cœur & d'esprit qu'on lui reconnoit, on peut louer sa tolérance. Quoiqu'il fût très-attaché à ses opinions religieuses, il permettoit qu'on en professât librement de contraires; ce qui suffit seul pour caractériser un honnête homme & un bon esprit.

Ce fut dans ce temps, au commencement du dix-septiemé siecle, que se forma la fameuse société des Rose-croix, ainsi appellée du nom de celui qu'elle regarda comme son fondateur; c'étoit un certain Rosencreuz, né en Allemagne en 1388. Cet homme fit un voyage en Palestine, où il apprit la magie, la cabale, la chymie & l'alchymie. Il se fit des associés, à qui il confia ses secrets. On ajoute qu'il mourut âgé de cent vingt ans. L'association se perpétua après sa mort. Ceux qui la composoient se prétendoient éclairés d'en haut. Ils avoient une langue qui leur étoit propre, des arcanes particuliers; leur objet étoit la réformation des mœurs des hommes dans tous les états, & de la science dans toutes ses branches; ils possédoient le secret de la pierre philosophale & de la teinture ou médecine universelle. Ils pouvoient connoitre le passé, & prédire l'avénir. Leur philosophie étoit un mêlange obscur de paracelsisme & de théosophie. Les merveilles qu'ils disoient d'eux, leur attacherent beaucoup de sectateurs, les uns fourbes, les autres dupes. Leur société répandue par toute la terre n'avoit point de centre. Descartes chercha par-tout des Rose-croix, & n'en trouva point. Cependant on publia leurs statuts: mais l'histoire des Rose-croix s'est tellement obscurcie depuis, que l'on regarde presqu'aujourd'hui ce qu'on en débitoit autrefois, comme autant de fables.

Il suit de ce qui précede que les théosophes ont été des hommes d'une imagination ardente; qu'ils ont corrompu la théologie, obscurci la philosophie, & abusé de leurs connoissances chymiques, & qu'il est difficile de prononcer, s'il ont plus nui que servi au progrès des connoissances humaines.

Il y a encore quelques théoſophes parmi nous. Ce ſont des gens à demi-inſtruits, entêtés de rapporter aux ſaintes écritures toute l'érudition ancienne & toute la philoſophie nouvelle; qui déſhonorent la révélation par la ſtupide jalouſie avec laquelle ils défendent ſes droits; qui retréciſſent autant qu'il eſt en eux l'empire de la raiſon, dont ils nous interdiroient volontiers l'uſage; qui ſont toujours tout prêts à attacher l'épithete d'héréſie à toute hypothèſe nouvelle, qui réduiroient volontiers toute connoiſſance à celle de la religion, & toute lecture aux livres de l'ancien & du nouveau teſtament, où ils voient tout ce qui n'y eſt pas, & rien de ce qui y eſt; qui ont pris en averſion la philoſophie & les philoſophes, & qui réuſſiroient à éteindre parmi nous l'eſprit de découvertes & de recherches, & à nous replonger dans la barbarie, ſi le gouvernement les appuioit, comme ils le demandent.



PHILOSOPHIE DE THOMASIUS.

IL ne faut point oublier cet homme parmi les réformateurs de la philosophie & les fondateurs de l'éclectisme renouvellé ; il mérite une place dans l'histoire des connoissances humaines, par ses talens, ses efforts & ses persécutions. Il naquit à Léipsic en 1555. Son pere, homme sçavant, n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à l'instruction de son fils ; ils s'en occupa lui-même, & il s'associa dans ce travail important les hommes célebres de son temps, Filler, Rapport, Ittigius, les Alberts, Merckenius, Franckensteinius, Rechenbergius & d'autres qui illustroient l'académie de Léipsic ; mais l'éleve ne tarda pas à exciter la jalousie de ses maîtres, dont les sentimens ne furent point une regle servile des siens. Il s'appliqua à la lecture des ouvrages de Grotius. Cette étude le conduisit à celle des loix & du droit. Il n'avoit personne qui le dirigeât, & peut-être fut-ce un avantage pour lui. Puffendorf venoit alors de publier ses ouvrages. La nouveauté des questions qu'il y agitoit, lui susciterent une nuée d'adversaires. Thomasius se rendit attentif à ces disputes, & bientôt il comprit que la théologie & la jurisprudence avoient chacune un coup-d'œil sous lequel elles envisageoient un objet commun ; qu'il ne falloit point abandonner une science aux prétentions d'une autre, & que le despotisme que quelques-unes s'arrogent, étoit un caractere très-suspect de leur

infallibilité. Dès ce moment, il foula aux pieds l'autorité ; il prit une ferme résolution de ramener tout à l'examen de la raison, & de n'écouter que sa voix. Au milieu des cris que son projet pourroit exciter, il comprit que le premier pas qu'il avoit à faire, c'étoit de ramasser des faits. Il lut les auteurs, il parcourut l'Allemagne ; il alla en Hollande ; il y connut le célebre Grævius. Celui-ci le mit en correspondance avec d'autres érudits, se proposa de l'arrêter dans la contrée qu'il habitoit, s'en ouvrit à Thomasius ; mais notre philosophe aimoit sa patrie, & il y retourna.

Il conçut alors la nécessité de porter encore plus de sévérité qu'il n'avoit fait, dans la discussion des principes du droit civil, & d'appliquer ses réflexions à des cas particuliers. Il fréquenta le barreau, & il avoua dans la suite que cet exercice lui avoit été plus utile que toutes les lectures.

Lorsqu'il se crut assez instruit de la Jurisprudence usuelle, il revint à la spéculation : il ouvrit une école ; il interprêta à ses auditeurs le traité du droit de la guerre & de la paix de Grotius. La crainte de la peste qui ravageoit le pays, suspendit quelque temps ses leçons ; mais la célébrité du maître & l'importance de la matiere ne tarderent pas à rassembler ses disciples épars. Il acheva son cours ; il compara Grotius, Puffendorf & leurs commentateurs ; il remonta aux sources ; il ne négligea point l'historique ; il remarqua l'influence des hypothèses particulieres sur les conséquences, la liaison des principes avec les conclusions, l'impossibilité de se passer de quel-

que loi positive, universelle, qui servit de base à l'édifice, & ce fut la matiere du second cours qu'il entreprit à la sollicitation de quelques personnes qui avoient suivi le premier. Son pere vivoit encore, & l'autorité dont il jouissoit, suspendoit l'éclat des haines sourdes que Thomasius se faisoit de jour en jour par sa liberté de penser; mais bientôt il perdit le repos avec cet appui.

Il s'étoit contenté d'enseigner avec Puffendorf que la sociabilité de l'homme étoit le fondement de la moralité de ses actions: il écrivit; cet ouvrage fut suivi d'un autre où il exerça une satyre peu ménagée sur différens auteurs, & les cris commencerent à s'élever. On invoqua contre lui l'autorité ecclésiastique & séculiere. Les défenseurs d'Aristote, pour lequel il affectoit le plus grand mépris, se joignirent aux jurisconsultes, & cette affaire auroit eu les suites les plus sérieuses, si Thomasius ne les eût arrêtées en fléchissant devant ses ennemis. Ils l'accusoient de mépriser la religion & ses ministres, d'insulter à ses maîtres, de calomnier l'église, de douter de l'existence de Dieu; il se défendit, il ferma la bouche à ses adversaires, & il conserva son franc-parler.

Il parut alors un ouvrage sous ce titre: *interesse principum circa religionem evangelicam.* Un professeur en théologie, appellé *Hector Godefroi Masius*, en étoit l'auteur. Thomasius publia ses observations sur ce traité; il y comparoit le luthéranisme avec les autres opinions de sectaires, & cette comparaison n'étoit pas toujours à l'avantage de Masius. La querelle s'engagea entre ces deux hom-

mes. Le roi de Dannemarck fut appellé dans une discussion, où il s'agissoit, entr'autres choses, de sçavoir si les rois tenoient de Dieu immédiatement leur autorité ; & sans rien prononcer sur le fond, S. M. Danoise se contenta d'ordonner l'examen le plus attentif aux ouvrages que Thomasius publieroit dans la suite.

Il eut l'imprudence de se mêler dans l'affaire des Pietistes, d'écrire en faveur du mariage entre des personnes de religions différentes, d'entreprendre l'apologie de Michel Montanus accusé d'athéisme, & de mécontenter tant d'hommes à la fois, que pour échapper au danger qui ménaçoit sa liberté, il fut obligé de se sauver à Berlin, laissant en arriere sa bibliotheque & tous ses effets, qu'il eut beaucoup de peine à recouvrer.

Il ouvrit une école à Hales, sous la protection de l'électeur ; il continua son ouvrage périodique, & l'on se doute bien, qu'animé par le ressentiment, & jouissant aussi de la liberté d'écrire tout ce qu'il lui plaisoit, il ne ménagea guere ses ennemis. Il adressa à Masius même les premieres feuilles qu'il publia. Elles furent brûlées par la main du bourreau ; & cette exécution nous valut un petit ouvrage de Thomasius, où sous le nom de Attila Frédéric Frommolohius, il examine ce qu'il convient à un homme de bien de faire, lorsqu'il arrive à un souverain étranger de flétrir ses productions.

L'école de Hales devint nombreuse. L'électeur y appella d'autres personnages célebres, & Thomasius fut mis à leur tête. Il ne dépendoit que de lui d'avoir la tranquillité au milieu des hom-

neurs ; mais on n'agitoit aucune question importante qu'il ne s'en mêlât ; & ses disputes se multiplioient de jour en jour. Il se trouva embarrassé dans la question du concubinage, dans celle de la magie, des sortileges, des vénéfices, des apparitions, des spectres, des pactes, des démons. Or, je demande comment il est possible à un philosophe de toucher à ces sujets, sans s'exposer au soupçon d'irréligion.

Thomasius avoit observé que rien n'étoit plus opposé aux progrès de nos connoissances que l'attachement opiniâtre à quelque secte. Pour encourager ses compatriotes à secouer le joug & avancer le projet de réformer la philosophie, après avoir publié son ouvrage *de prudentiâ cogitandi & ratiocinandi*, il donna un abrégé historique des écoles de la Grece ; passant de-là au cartésianisme, qui commençoit à entraîner les esprits, il exposa à sa maniere ce qu'il y voyoit de répréhensible, & il invita à la méthode éclectique. Ces ouvrages, excellens d'ailleurs, sont tachés par quelques inexactitudes.

Il traita fort au long dans le livre qu'il intitula, *de l'introduction à la philosophie rationelle*, de l'érudition en général & de son étendue, de l'érudition logicale, des actes de l'entendement, des termes techniques de la dialectique, de la vérité, de la vérité premiere & indémontrable, des démonstrations de la vérité, de l'inconnu, du vraisemblable, des erreurs, de leurs sources, de la recherche des vérités nouvelles, de la maniere de les découvrir ; il s'attacha sur-tout à ces derniers objets dans sa pratique de la philosophie rationelle. Il étoit ennemi mortel de la méthode sillogistique.

Ce qu'il venoit d'exécuter sur la logique, il l'entreprit sur la morale ; il exposa dans son introduction à la philosophie morale, ce qu'il pensoit en général du bien & du mal, de la connoissance que l'homme en a, du bonheur, de Dieu, de la bienveillance, de l'amour du prochain, de l'amour de soi, *&c.* d'où il passa dans la partie pratique aux causes du malheur en général, aux passions, aux affections, à leur nature, à la haine, à l'amour, à la moralité des actions, aux tempéramens, aux vertus, à la volupté, à l'ambition, à l'avarice, aux caracteres, à l'oisiveté, *&c...* Il s'efforce dans un chapitre particulier à démontrer que la volonté est une faculté aveugle soumise à l'entendement, principe qui ne fut pas goûté généralement.

Il avoit sur-tout insisté sur la nature & le mélange des tempéramens; ses réflexions sur cet objet le conduisirent à des vues nouvelles sur la matiere de découvrir les pensées les plus secretes des hommes par le commerce journalier.

Après avoir posé les fondemens de la réformation de la logique & de la morale, il tenta la même chose sur la jurisprudence naturelle. Son travail ne resta pas sans approbateurs & sans critiques ; on y lut avec quelque surprise que les habitudes théorétiques pures appartiennent à la folie, lors mêmes qu'elles conduisent à la vérité : que la loi n'est point dictée par la raison, mais qu'elle est une suite de la volonté & du pouvoir de celui qui commande : que la distinction de la justice distributive & commutative est vaine : que la sagesse consiste à connoître l'homme, la nature, l'esprit & Dieu : que toutes les actions sont différentes,

férentes dans l'état d'intégrité; que le mariage peut être momentané : qu'on ne peut démontrer par la raison que le concubinage, la bestialité, soient illicites, *&c.*

Il proposa dans ce dernier écrit de marquer les limites de la nature & de la grace, de la raison & de la révélation.

Quelque temps après il fit réimprimer les livres de Poiret, où il y a de l'érudition vraie, fausse & superficielle.

Il devint théosophe, & c'est sous cette forme qu'on le voit dans sa pneumatologie physique.

Il fit connoissance avec le médecin célebre Frédéric Hoffman, & il prit quelques leçons de cet habile médecin, sur la physique méchanique, chymique & expérimentale; mais il ne goûta pas un genre d'étude qui, selon lui, ne rendoit pas des vérités en proportion du travail & des dépenses qu'il exigeoit.

Laissant-là tous les instrumens de la physique, il tenta de concilier entr'elles les idées mosaïques, cabalistiques & chrétiennes, & il composa son *Tentamen de naturâ & essentiâ spiritus.* Avec quel étonnement ne voit-on pas un homme de grand sens, d'une érudition profonde, & qui avoit employé la plus grande partie de sa vie à charger de ridicules l'incertitude & la variété des systêmes de la philosophie sectaire, entêté d'opinions mille fois plus extravagantes. Mais Newton, après avoir donné son admirable ouvrage des principes de la philosophie naturelle, publia bientôt un commentaire sur l'apocalypse.

Thomasius termina son cours de philosophie par la pratique de la philosophie politique, dont

il fait sentir la liaison avec des connoissances trop souvent négligées par les hommes qui s'occupent de cette science.

Il est difficile d'exposer le systême général de la philosophie de Thomasius, parcequ'il changea souvent d'opinions.

Du reste, ce fut un homme aussi estimable par ses moeurs que par ses talens. Sa vie fut innocente ; il ne connut ni l'orgueil, ni l'avarice; il aima tendrement ses amis ; il fut bon époux ; il s'occupa beaucoup de l'éducation de ses enfans; il chérit ses disciples, qui ne demeurerent pas en reste avec lui ; il eut l'esprit droit & le coeur juste; & son commerce fut instructif & agréable.

On lui reproche son penchant à la satyre, au septicisme, au naturalisme, & c'est avec juste raison.

Principes généraux de la philosophie de Thomasius.

Tout être est quelque chose.

L'ame de l'homme a deux facultés, l'entendement & la volonté.

Elles consistent l'une & l'autre en passions & en actions.

La passion de l'entendement s'appelle *sensation*; la passion de la volonté, *inclination*. L'action de l'entendement s'appelle *méditation*; l'action de la volonté, *impulsion*.

Les passions de l'entendement & de la volonté précedent toujours les actions ; & ces actions sont comme mortes sans les passions.

Les passions de l'entendement & de la volonté sont des perceptions de l'ame.

Les êtres réels s'apperçoivent, ou par la sensation & l'entendement, ou par l'inclination & la volonté.

La perception de la volonté est plus subtile que la perception de l'entendement ; la premiere s'étend aux visibles & aux invisibles.

La perceptibilité est une affection de tout être, sans laquelle il n'y a point de connoissance vraie de son essence & de sa réalité.

L'essence est dans l'être la qualité sans laquelle l'ame ne s'apperçoit pas.

Il y a des choses qui sont apperçues par la sensation ; il y en a qui le sont par l'inclination, & d'autres par l'un & l'autre moyen.

Etre quelque part, c'est être dedans ou dehors une chose.

Il y a entre être en un lieu déterminé, & être quelque part, la différence de ce qui contient à ce qui est contenu.

L'amplitude est le concept d'une chose en tant que longue ou large, abstraction faite de la profondeur.

L'amplitude est ou l'espace où la chose qui est ou mûe ou étendue, ou le mû ou l'étendu dans l'espece, ou l'extension active, ou l'étendu passif, ou la matiere active ou la chose mûe passivement.

Il y a une étendue finie & passive. Il y en a une infinie & active.

Il y a de la différence entre l'espace & la chose étendue, entre l'extension & l'étendue.

On peut considérer sous différens aspects une chose, ou prise comme espace, ou comme chose étendue.

L'eſpace infini n'eſt que l'extenſion active où tout ſe meut, & qui ne ſe meut en rien.

Il eſt néceſſaire qu'il y ait quelqu'étendu fini, dans lequel, comme dans l'eſpace, un autre étendu ne ſe meuve pas.

Dieu & la créature ſont réellement diſtingués; c'eſt-à-dire, que l'un des deux peut au moins exiſter ſans l'autre.

Le premier concept de Dieu eſt d'être de lui-même, & que tout le reſte ſorte de lui.

Mais ce qui eſt d'un autre eſt poſtérieur à ce dont il eſt; donc les créatures ne ſont pas co-éternelles à Dieu.

Les créatures s'apperçoivent par ſenſation; alors naît l'inclination, qui cependant ne ſuppoſe pas néceſſairement ni toujours la ſenſation.

L'homme ne peut méditer des créatures qu'il n'aperçoit point, & qu'il n'a pas apperçues par la ſenſation.

La méditation ſur les créatures finit, ſi de nouvelles ſenſations ne la réveillent.

Dieu ne s'appercoit point par la ſenſation.

Donc l'entendement n'apperçoit point que Dieu vive, & toute ſa méditation ſur cet être eſt morte. Elle ſe borne à connoître que Dieu eſt autre choſe que la créature, & ne s'étend point à ce qu'il eſt.

Dieu s'apperçoit par l'inclination du cœur, qui eſt une paſſion.

Il eſt néceſſaire que Dieu meſure le cœur de l'homme.

La paſſion de l'entendement eſt dans le cerveau; celle de la volonté eſt dans le cœur.

Les créatures meuvent l'entendement; Dieu meut les cœurs.

La passion de la volonté est d'un ordre supérieur, plus noble & meilleure que la passion de l'entendement. Elle est de l'essence de l'homme; c'est elle qui le distingue de la bête.

L'homme est une créature aimante & pensante; toute inclination de l'homme est amour.

L'intellect ne peut exciter en lui l'amour de Dieu; c'est l'amour de Dieu qui l'excite.

Plus nous aimons Dieu, plus nous le connoissons.

Dieu est en lui-même; toutes les créatures sont en Dieu; hors de Dieu il n'y a rien.

Tout tient son origine de lui, & tout est en lui.

Quelque chose peut opérer par lui, mais non hors de lui, ce qui s'opere, s'opere en lui.

Les créatures ont toutes été faites de rien, hors de Dieu.

L'amplitude de Dieu est infinie; celle de la créature est finie.

L'entendement de l'homme, fini, ne peut comprendre exactement toutes les créatures.

Mais la volonté inclinée par un être infini, est infinie.

Rien n'étend Dieu; mais il étend & développe tout.

Toutes les créatures sont étendues; & aucune n'en étend une autre par une vertu qui soit d'elle.

Etre étendu n'est pas la même chose que d'avoir des parties.

Toute extension est mouvement.

Toute matiere se meut; Dieu meut tout, & cependant il est immobile.

Il y a deux ſortes de mouvement, du non être à l'être, ou de l'eſpace à l'eſpace, ou dans l'eſpace.

L'eſſence de Dieu étoit une amplitude enveloppée avant qu'il étendit les créatures.

Alors les créatures étoient cachées en lui.

La création eſt un développement de Dieu, ou un acte, parcequ'il a produit de rien, en s'étendant, les créatures qui étoient cachées en lui.

N'être rien ou être caché en Dieu, c'eſt une même choſe.

La création eſt une manifeſtation de Dieu par la créature produite hors de lui.

Dieu n'opere rien hors de lui.

Il n'y a point de créature hors de Dieu; cependant l'eſſence de la créature differe de l'eſſence de Dieu.

L'eſſence de la créature conſiſte à agir & à ſouffrir, ou à mouvoir & à être mûe; & c'eſt ainſi que la ſenſation de l'homme a lieu.

La perception par l'inclination eſt la plus déliée; il n'y en a point de plus ſubtile; le tact le plus délicat ne lui peut être comparé.

Tout mouvement ſe fait par attachement ou contact, ou application ou approche de la choſe qui meut à la choſe qui eſt mûe.

La ſenſation ſe fait par l'approximation de la choſe au ſens, & l'inclination par l'approximation de la choſe au cœur.

Le ſens eſt touché d'une maniere viſible, le cœur d'une maniere inviſible.

Tout contact du ſens ſe fait par pulſion; toute motion de l'inclination, ou par pulſion, ou par attraction.

La créature passive, l'être purement patient, s'appelle matiere; c'est l'opposé de *l'esprit.* Les opposés ont des effets opposés.

L'esprit est l'être agissant & mouvant.

Tout ce qui caractérise passion est affection de la matiere; tout ce qui marque action est affection de l'esprit.

La passion indique étendu, divisible, mobile; elle est donc de la matiere.

La matiere est pénétrable, non pénétrante, capable d'union, de génération, de corruption, d'illumination & de chaleur.

Son essence est donc froide & ténébreuse; car il n'y a rien dans cela qui ne soit passif.

Dieu a donné à la matiere le mouvement de non être à l'être; mais l'esprit l'étend, la divise, la pénetre, l'unit, l'engendre, la corrompt, l'illumine, l'échauffe & la refroidit; car tous ces effets marquent action.

L'esprit est par sa nature lucide, chaud & spirant, ou il éclaire, échauffe, étend, meut, divise, pénetre, unit, engendre, corrompt, illumine, échauffe, refroidit.

L'esprit ne peut souffrir aucun de ces effets de la matiere; cependant il n'a ni sa lumiere de lui-même, parcequ'il est une créature, & de Dieu.

Dieu peut anéantir un esprit.

L'essence de l'esprit en elle-meme consiste en vertu ou puissance active. Son intention donne la vie à la matiere, forme son essence & la fait ce qu'elle est, aprés l'existence qu'elle tient de Dieu.

La matiere est un être mort, sans vertu; ce

qu'elle en a, elle le tient de l'esprit qui fait son essence & sa vie.

La matiere devient informe, si l'esprit l'abandonne à elle-même.

Un esprit peut être sans matiere; mais la matiere ne peut être sans un esprit.

Un esprit destiné à la matiere desire de s'y unir & d'exercer la vertu en elle.

Tous les corps sont composés de matiere & d'esprit; ils ont donc une sorte de vie, en conséquence de laquelle leurs parties s'unissent & se tiennent.

L'esprit est dans tous les corps comme un astre; c'est de-là qu'il agit par rayons, & qu'il étend la matiere.

S'il retire ses rayons au centre, le corps se résout & se corrompt.

Un esprit peut attirer & pousser un esprit.

Ses forces s'exercent sensiblement dans la matiere unie à l'esprit.

Dans l'homme l'attraction & l'impulsion s'appellent *amour* & *haine*, dans les autres corps *sympathie* & *antipathie*.

L'esprit ne s'apperçoit point par les organes des sens, parceque rien ne souffre par la matiere.

La matiere ténébreuse en elle-même, ne peut être ni vue, ni touchée: c'est par l'esprit qui l'illumine, qu'elle est visible; c'est par l'esprit qui la meut, qu'elle est perceptible à l'oreille, *&c.*

La différence des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs, du toucher, naît de l'efformation & configuration du reste de la matiere.

La chaleur & le froid sont produits par la diversité de la motion de l'esprit dans la matiere;

& cette motion est ou rectiligne, ou circulaire.

C'est l'attraction de l'esprit qui constitue la solidité & la fluidité.

La fluidité est de l'attraction de l'esprit solaire; la solidité est de l'attraction de l'esprit terrestre.

C'est la quantité de la matiere qui fait la gravité ou la légéreté, l'esprit du corps séparé de son tout, étant attiré & incliné par l'esprit universel; c'est ainsi qu'il faut expliquer l'élasticité & la raréfaction.

L'esprit en lui-même n'est point opposé à l'esprit. La sympathie & l'antipathie, l'amour & la haine naissent d'opérations diverses que l'esprit exécute dans la matiere, selon la diversité de son efformation & de sa configuration.

Le corps humain, ainsi que tous les autres, a esprit & matiere.

Il ne faut pas confondre en lui l'esprit corporel & l'ame.

Dans tous les corps, la matiere mûe par l'esprit, touche immédiatement la matiere d'un autre corps; mais la matiere touchée n'apperçoit pas l'attouchement: c'est la fonction de l'esprit qui lui appartient.

J'entends ici par appercevoir, comprendre & approuver la vertu d'un autre, chercher à s'unir à elle, à augmenter sa propre vertu, lui céder la place, se resserrer. Ces perceptions varient dans les corps avec les figures, & selon les especes. L'esprit, aucontraire, d'un corps à un autre, ne differe que par l'acte intuitif, plus ou moins intense.

La division des corps en esprits est une suite de la variété de la matiere & de sa structure.

Il y a des corps lucides; il y en a de transpa-

rens & d'opaques, selon la quantité plus ou moins grande de la matiere, & les notions diverses de l'esprit.

L'opération ou la perception de l'esprit animal consiste dans l'animal, en ce que l'image du contact est comprise par le cerveau, & approuvée par le cœur; & conséquemment les membres de l'animal sont déterminés par l'esprit à approcher de la chose qui a touché, ou à la fuir.

Si ce mouvement est empêché, l'esprit moteur dans l'animal excite le desir des choses agréables & l'aversion des autres.

La structure de la matiere du corps de l'homme est telle que l'esprit, ou conserve les images qu'il a reçues, ou les divise, ou les compose, ou les approuve, ou les haïsse, même dans l'absence des choses, & en soit réjoui ou tourmenté.

Cet esprit & l'esprit de tous les autres corps est immatériel; il est cependant capable d'approuver par le contact de la matiere, du plaisir & de la peine; il est assujetti à l'intention des opérations conséquentes aux changemens de la matiere; il est, pour ainsi dire, adhérent aux autres corps terrestres, & il ne peut sans eux persévérer dans son union avec son propre corps.

L'homme considéré sous l'aspect de matiere unie à cet esprit, est l'homme animal.

Sa propriété de comprendre les usages des choses, de les composer & de les diviser, s'appelle l'*entendement actif.*

Sa propriété de considérer les choses, s'appelle *volonté naturelle.*

La matiere est hors de l'esprit; cependant il la pénetre. Il ne l'environne pas seulement. L'esprit

qu'elle a, & qui l'étend, desire un autre esprit, & fait que dans certains corps la matiere s'attache à un second esprit, l'environne & le comprend, s'il est permis de le dire.

Si l'esprit est déterminé par art à s'étendre de lui-même, il se rapproche & se resserre en lui-même.

Si un corps ne s'unit point à un autre, ne l'environne point, on dit qu'il subsiste par lui-même; autrement les deux corps ne forment qu'un tout.

L'esprit existe aussi hors des corps, il les environne, & ils se meuvent en lui. Mais ni les corps, ni l'esprit subsistant par lui-même, ne peuvent être hors de Dieu.

On peut concevoir l'extension de l'esprit comme un centre illuminant, rayonnant en tout sens sans matérialité.

L'espace où tous les corps se meuvent, est esprit; & l'espace où tous les esprits se meuvent, est Dieu.

La lumiere est un esprit invisible illuminant la matiere.

L'air pur ou l'æther est un esprit qui meut les corps, & qui les rend visibles.

La terre est une matiere condensée par l'esprit.

L'eau est une matiere mûe & agitée par un esprit interne.

Les corps sont ou terrestres ou spirituels, selon le plus ou le moins de matiere qu'ils ont.

Les corps terrestres ont beaucoup de matiere; les corps spirituels, tels que le soleil, ont beaucoup de lumiere.

Les corps aqueux abondent en esprit & en ma-

tiere. Ils se voient, les uns, parcequ'ils sont transparens, les autres, parcequ'ils sont opaques.

Les corps lucides sont les plus nobles de tous: après ceux-ci ce sont les aëriens & les aqueux: les terrestres sont les derniers.

Il ne faut pas confondre la lumiere avec le feu. La lumiere nourrit tout. Le feu qui est une humeur concentrée détruit tout.

Les hommes ne peuvent s'entretenir de l'essence incompréhensible de Dieu que par des similitudes. Il faut emprunter ces similitudes des corps les plus nobles.

Dieu est un être purement actif, un acte pur, un esprit très-énergique, une vertu très-effrénée, une lumiere, une vapeur très-subtile.

Nous nous mouvons, nous vivons, nous sommes un Dieu.

L'ame humaine est un être distinct de l'esprit corporel.

Le corps du protoplaste fut certainement spirituel, voisin de la nature des corps lucides & transparens; il avoit son esprit, mais il ne constituoit pas la vie de l'homme.

C'est pourquoi Dieu lui souffla dans les narines l'ame vivante.

Cette ame est un rayon de la vertu divine.

Sa destination fut de conduire l'homme & de le diriger vers Dieu.

Et sous cet aspect l'ame de l'homme est un desir perpétuel d'union avec Dieu, qu'elle apperçoit de cette maniere. Ce n'est donc autre chose que l'amour de Dieu.

Dieu est l'amour.

Cet amour illuminoit l'entendement de l'hom-

me, afin qu'il eût la connoissance des créatures. Elle devoit, pour ainsi dire, transformer le corps de l'homme & l'ame de son corps, & les attirer à Dieu.

Mais l'homme ayant écouté l'inclination de son corps & l'esprit de ce corps, de préférence à son ame, s'est livré aux créatures, a perdu l'amour de Dieu, & avec cet amour la connoissance parfaite des créatures.

La voie commune d'échapper à cette misere, c'est que l'homme cherche à passer de l'état de bestialité à l'état d'humanité, qu'il commence à se connoître, à plaindre la condition de la vie, & à souhaiter l'amour de Dieu.

L'homme animal ne peut s'exciter ces motions, ni tendre au delà de ce qu'il est.

Thomasius part de-là pour établir des dogmes tout-à-fait différens de ceux de la religion chrétienne. Mais l'exposition n'en, n'est pas de notre objet. Sa philosophie naturelle où nous allons entrer, présente quelque chose de plus satisfaisant.

Principes de la logique de Thomasius.

Il y a deux lumieres qui peuvent dissiper les ténebres de l'entendement. La raison & la révélation.

Il n'est pas nécessaire de recourir à l'étude des langues étrangeres pour faire un bon usage de sa raison. Elles ont cependant leur utilité même relative à cet objet.

La logique & l'histoire sont les deux instrumens de la philosophie.

La fin premiere de la logique ou de l'art de raisonner est la connoissance de la vérité.

La pensée est un discours intérieur sur les images que les corps ont imprimées dans le cerveau, par l'entremise des organes.

Les sensations de l'homme sont ou extérieures ou intérieures, & il ne faut pas les confondre avec les sens. Les animaux ont des sens, mais non des sensations. Il n'est pas possible que tout l'exercice de la pensée se fasse dans la glande pinéale. Il est plus raisonnable que ce soit dans tout le cerveau.

Les brutes ont des actions pareilles aux nôtres, mais elles ne pensent pas; elles ont en elles un principe interne qui nous est inconnu.

L'homme est une substance corporelle qui peut se mouvoir & penser.

L'homme a entendement & volonté.

L'entendement & la volonté ont action & passion.

La méditation n'appartient pas à la volonté, mais à l'entendement.

Demander combien il y a d'opérations de l'entendement, c'est faire une question obscure & inutile.

J'entends par abstractions les images des choses, lorsque l'entendement s'en occupe dans l'absence des choses. La faculté qui les arrête & les offre à l'entendement comme présentes, c'est la mémoire.

Lorsque nous les unissons ou les séparons à notre discrétion, nous usons de l'imagination.

Déduire des abstractions inconnues de celles

qu'on connoît, c'est comparer, raisonner, conclure.

La vérité est la convenance des pensées intérieures de l'homme, avec la nature & les qualités des objets extérieurs.

Il y a des vérités indémontrables. Il faut abandonner celui qui les nie, comme un homme qu'on ne peut convaincre, & qui ne veut pas être convaincu.

C'est un fait constant, que l'homme ne pense pas toujours.

Les pensées qui ne conviennent pas avec l'objet extérieur sont fausses; si l'on s'y attache sérieusement, on est dans l'erreur; si ce ne sont que des suppositions, on feint.

Le vrai considéré relativement à l'entendement, est ou certain, ou probable.

Une chose peut être d'une vérité certaine, & paroître à l'entendement ou probable, ou fausse.

Il y a rapport & proportion entre tout ce qui a convenance ou disconvenance.

Les mots sans application aux choses ne sont ni vrais, ni faux.

Le caractere d'un principe c'est d'être indémontrable.

Il n'y a qu'un seul premier principe où toutes les vérités sont cachées.

Ce premier principe, c'est que tout ce qui s'accorde avec la raison, c'est-à-dire, les sens & les idées, est vrai, & que tout ce qui les contredit, est faux.

Les sens ne trompent point celui qui est sain d'esprit & de corps.

Le sens interne ne peut être trompé.

L'erreur apparente des ſens extérieurs naît de la précipitation de l'entendement dans ſes jugemens.

Les ſens ne produiſent pas toujours en tout les mêmes ſenſations. Ainſi, il n'y a aucune propoſition univerſelle & abſolue des concepts variables.

Sans la ſenſation, l'entendement ne peut rien, ni percevoir, ni ſe repréſenter.

Les penſées actives, les idées, leurs rapports & les raiſonnemens, qui équivalent aux opérations ſur les nombres, naiſſent des ſenſations.

L'algèbre n'eſt pas toute fois la clé & la ſource de toutes les ſciences.

La démonſtration eſt l'éviction de la liaiſon des vérités avec le premier principe.

Il y a deux ſortes de démonſtrations ; ou l'on part des ſenſations, ou d'idées & de définitions ; & de leur connexion avec le premier principe.

Il eſt ridicule de démontrer ou ce qui eſt inutile, ou indémontrable, ou connu en ſoi.

Autre choſe eſt être vrai, autre choſe être faux ; autre choſe connoître le vrai & le faux.

L'inconnu eſt ou relatif, ou abſolu.

Il y a des caracteres de la vraiſſemblance ; ils en ſont la baſe, & il en meſurent les degrés.

Il y a connoiſſance ou vraie, ou vraiſſemblable ; ſelon l'eſpece de l'objet dont l'entendement s'occupe.

Il eſt impoſſible de découvrir la vérité par l'art ſyllogiſtique.

La méthode ſe réduit à une ſeule regle que voici ; c'eſt à diſpoſer la vérité, ou à trouver, ou à démontrer, de maniere à ne ſe pas tromper, procédant

procédant du facile au moins facile, du plus connu au moins connu.

L'art de découvrir des vérités nouvelles exige l'expérience, la définition & la division.

Les propositions cathégoriques ne sont pas inutiles dans l'examen des vérités certaines, ni les hypothétiques, dans l'examen des vraissemblances.

La condition de l'homme est pire que celle de la bête.

Il n'y a point de principes matériels *connés.*

L'éducation est la source premiere de toutes les erreurs de l'entendement. De-là naissent la précipitation, l'impatience & les préjugés.

Les préjugés naissent principalement de la crédulité qui dure jusqu'à la jeunesse ; telle est la misere de l'homme, & la pauvre condition de son entendement.

Il y a deux grands préjugés. Celui de l'autorité & celui de la précipitation.

L'ambition est une source de préjugés particuliers. De-là le respect pour l'antiquité.

Celui qui se propose de trouver la vérité, déposera ses préjugés ; c'est-à-dire, qu'il doutera méthodiquement ; qu'il rejettera l'autorité humaine, & qu'il donnera aux choses une attention requise. Il s'attachera préalablement à une science qui le conduise à la sagesse réelle. C'est ce qu'il doit voir en lui-même.

Nous devons aux autres nos instructions & nos lumieres. Pour cet effet, nous examinerons s'ils sont en état d'en profiter.

Les autres nous doivent les leurs. Nous nous rapprocherons donc de celui en qui nous recon-

noitrons de la ſolidité, de la clarté, de la fidélité, de l'humanité, de la bienveillance, qui n'accablera point notre mémoire, qui dictera peu, qui ſçaura diſcerner les eſprits, qui ſe proportionnera à la portée de ſes auditeurs, qui ſera l'auteur de ſes leçons, & qui évitera l'emploi de mots ſuperflus & vuides de ſens.

Si nous avons à enſeigner les autres, nous tâcherons d'acquérir les qualités que nous demanderions de celui qui nous enſeigneroit.

S'agit-il d'examiner & d'interpréter les opinions des autres, commençons par nous juger nous-mêmes, & par connoitre nos ſentimens; entendons bien l'état de la queſtion; que la matiere nous ſoit familiere. Que pourrons-nous dire de ſenſé, ſi les loix de l'interprétation nous ſont étrangeres, ſi l'ouvrage nous eſt inconnu; ſi nous ſommes ou animés de quelques paſſion, ou entêtés de quelques préjugés?

Principes de la pneumatologie de Thomaſius.

L'eſſence de l'eſprit conſidéré généralement, ne conſiſte pas ſeulement dans la penſée, mais dans l'action; car la matiere eſt un être purement paſſif, & l'eſprit eſt un être purement oppoſé à la matiere. Tout corps eſt compoſé de l'un & de l'autre, & les oppoſés ont des prédicats oppoſés.

Il y a des eſprits qui ne penſent point, mais qui agiſſent; ſçavoir, la lumiere & l'æther.

Toute puiſſance active eſt un être ſubſiſtant par lui-même, & une ſubſtance qui perfectionne la puiſſance paſſive.

Il n'y a point de puiſſance paſſive ſubſiſtante par elle-même. Elle a beſoin d'une lumiere ſuffiſante pour ſe faire voir.

Toutes les puissances actives sont invisibles; & quoique la matiere soit invisible, elle n'en est pas moins l'instrument & le signe de la puissance active.

Sous un certain aspect, la lumiere & l'æther sont invisibles.

Tout ce qu'on ne peut concevoir privé d'action, est spirituel.

Principes de la morale de Thomasius.

Le bien consiste dans l'harmonie des autres choses avec l'homme & avec toutes ses forces, non avec son entendement seulement; sous ce dernier aspect, le bien est la vérité.

Tout ce qui diminue la durée des forces de l'homme, & qui n'en auroit la quantité que pour un temps, est mal.

Toute commotion des organes, & toute sensation qui lui est conséquente, est un mal, si elle est trop forte.

La liberté & la santé sont les plus grands biens que nous tenions de la fortune; & non les richesses, les dignités & les amis.

La félicité de l'homme ne consiste ni dans la sagesse, ni dans la vertu. La sagesse n'a du rapport qu'à l'entendement, la vertu, qu'à la volonté.

Il faut chercher la félicité souveraine dans la modération du desir & de la méditation.

Cet état est sans douleur & sans joie; il est tranquille.

C'est la source de l'amour raisonnable.

L'homme est né pour la société paisible & tran-

quille, ou de ceux à qui ces qualités sont cheres, & qui travaillent à les acquérir.

L'homme raisonnable & prudent aime plus les autres hommes que lui-même.

Si l'on entend par la félicité souveraine l'assemblage le plus complet & le plus parfait de tous les biens que l'homme puisse posséder; elle n'est ni dans la richesse, ni dans la modération, ni dans la liberté, ni dans l'amitié; c'est une chimere de la vie.

La santé est une des qualités nécessaires à la tranquillité de l'ame; mais ce n'est pas elle.

La tranquillité de l'ame suppose la sagesse & la vertu; celui qui ne les a pas, est vraiment misérable.

La volupté du corps est opposée à celle de l'ame; c'est un mouvement inquiet.

Dieu est la cause premiere de toutes les choses qui changent; ce n'est point là son essence, elle est dans l'aséité.

La matiere premiere a été créée; Dieu l'a produite de rien; elle ne peut lui être co-éternelle.

Les choses inconstantes ne peuvent se conserver elles-mêmes; c'est l'ouvrage du créateur.

Il y a donc une providence divine.

Quoique Dieu donne sans cesse aux choses une vie, une essence & une existence nouvelle; elles sont une, & leur état présente le passé & l'avenir; ce qui les rend mêmes.

La connoissance de l'essence divine est une regle à laquelle l'homme sage doit conformer toutes ses actions.

L'homme sage aimera Dieu sincérement, aura confiance en lui, & l'adorera avec humilité.

La raison ne nous présente rien au delà de ce culte intérieur ; elle conçoit qu'il vaut mieux s'y soumettre, que de s'y refuser.

Il y a deux erreurs principales relativement à la connoissance de Dieu, l'athéisme & la superstition.

Le superstitieux est pire que l'athée.

L'amour est un desir de la volonté de s'unir & de persévérer dans l'union avec la chose dont l'entendement a reconnu la bonté.

On peut considérer l'amour déraisonnable sous différens aspects ; ou le desir est inquiet, ou l'objet aimé est mauvais & nuisible, ou l'on confond en lui des unions incompatibles, &c.

Il y a de la différence entre le desir de s'unir à une femme, par le plaisir qu'on en espere, ou dans la vue de propager son espece.

Le desir de posséder une femme doit être examiné soigneusement, si l'on ne veut s'exposer à la séduction secrete de l'amour déraisonnable, cachée sous le masque de l'autre amour.

L'amour raisonnable de ses semblables est un des moyens de notre bonheur.

Il n'y a de vertu que l'amour ; il est la mesure de toutes les autres qualités louables.

L'amour de Dieu pour lui-même est surnaturel ; la félicité naturelle est son but ; c'est aux théologiens à nous en parler.

L'amour de nos semblables est général, ou particulier.

Il n'y a qu'un penchant commun à la vertu, qui établisse entre deux êtres raisonnables, un amour vrai.

Il ne faut haïr personne, quoique les enne-

mis de nos amis nous doivent être communs.

Cinq vertus conſtituent l'amour univerſel & commun ; l'humanité, d'où naiſſent la bienfaiſance & la gratitude ; la vivacité & la fidélité dans ſes promeſſes, même avec nos ennemis & ceux de notre culte ; la modeſtie qu'il ne faut pas confondre avec l'humilité ; la modération & la tranquillité de l'ame ; la patience ſans laquelle il n'y a ni amour ni paix.

L'amour particulier eſt l'amour de deux amis, ſans cette union il n'y a point d'amitié.

Le mariage ſeul ne rend pas l'amour licite.

Plus le nombre de ceux qui s'aiment eſt grand, plus l'amour eſt raiſonnable.

Il eſt injuſte de haïr celui qui aime ce que nous aimons.

L'amour raiſonnable ſuppoſe de la conformité dans les inclinations, mais il ne les exige pas au même degré.

La grande eſtime eſt le fondement de l'amour raiſonnable.

De cette eſtime naît le deſſein continuel de plaire, la confiance, la bienveillance ; les biens & les actions ſont en commun.

Les caracteres de l'amour varient ſelon l'état des perſonnes qui s'aiment, il n'eſt pas le même entre les inégaux, qu'entre les égaux.

L'amour raiſonnable de ſoi-même eſt une attention à ne rien faire de ce qui peut interrompre l'ordre que Dieu a établi, ſelon les regles de la raiſon générale & commune, pour le bien des autres.

L'amour du prochain eſt le fondement de l'amour de nous-mêmes ; il a pour objet la perfection de l'ame, la conſervation du corps, & la pré-

férence de l'amour des autres, même à la vie.

La conservation du corps exige la tempérance, la pureté, le travail & la fermeté.

S'il y a tant d'hommes plongés dans le malheur, c'est qu'ils n'aiment point d'un amour raisonnable & tranquille.

C'est moins dans l'entendement que dans la volonté & les penchans secrets, qu'il faut chercher la source de nos peines.

Les préjugés de l'entendement naissent de la volonté.

Le malheur a pour base l'inquiétude d'un amour déréglé.

Deux préjugés séduisent la volonté; celui de l'impatience, & celui de l'imitation : on déracine difficilement celui-ci.

Les affections sont dans la volonté, & non dans l'entendement.

La volonté est une faculté de l'ame qui incline l'homme, & par laquelle il s'excite à faire ou à omettre quelque chose.

Il ne faut pas confondre l'entendement avec les pensées.

La volonté se meut toujours du désagréable à l'agréable, du fâcheux au doux.

Tous les penchans de l'ame sont tournés vers l'avenir & vers un objet absent.

Les affections naissent des sensations.

Le cœur est le lieu où la commotion des objets intérieurs se fait sentir avec le plus de force.

L'émotion du sang extraordinaire est toujours une suite d'une impression violente; mais cette émotion n'est pas toujours accompagnée de celle des nerfs.

Il n'y a qu'une affection premiere, c'est le desir qu'on peut distinguer en amour ou en haine.

Il ne faut pas compter l'admiration parmi nos penchans.

Les affections ou penchans ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais ; c'est quand ils sont spécifiés par les objets, qu'ils prennent une qualité morale.

Les affections qui enlevent l'homme à lui-même, sont mauvaises ; & celles qui le rendent à lui-même, bonnes.

Toute émotion trop violente est mauvaise ; il n'y en a de bonnes que les tempérées.

Il y a quatre penchans ou affections générales ; l'amour raisonnable, le desir des honneurs, la cupidité des richesses, le goût de la volupté.

Les hommes sanguins sont voluptueux, les bilieux sont ambitieux, & les mélancoliques sont avares.

La tranquillité de l'ame est une suite de l'harmonie entre les forces de la pensée, ou les puissances de l'entendement.

Il y a trois qualités qui conspirent à former & à perfectionner l'amour raisonnable, l'esprit, le jugement & la mémoire.

L'amour raisonnable est taciturne, sincere, libéral, humain, généreux, tempérant, sobre, continent, économe, industrieux, prompt, patient, courageux, obligeant, officieux, *&c.*

Tout penchant vicieux produit des vices contraires à certaines vertus.

Un certain mêlange de vices produit le simulacre d'une vertu.

Il y a dans tout homme un vice dominant, qui se mêle à toutes ses actions.

C'eſt d'une attention qui analyſe ce mêlange, que dépend l'art de connoitre les hommes.

Il y a trois qualités principales qu'il faut ſurtout enviſager dans cette analyſe, l'oiſiveté ou pareſſe, la colere ou l'envie.

Il faut étouffer les affections vicieuſes, & exciter l'amour raiſonnable : dans ce travail pénible, il faut s'attacher premiérement à l'affection dominante.

Il ſuppoſe des intentions pures, de la ſagacité & du courage.

Il faut employer la ſagacité à démêler les préjugés de la volonté ; enſuite, ôter à l'affection dominante ſon aliment, converſer avec les bons, s'exercer à la vertu, & fuir les occaſions périlleuſes.

Mais pour conformer ſcrupuleuſement ſa vie aux regles de la vertu, les forces naturelles ne ſuffiſent pas.

Principes de la Juriſprudence divine de Thomaſius.

Le monde eſt compoſé de corps viſibles, & de puiſſances inviſibles.

Il n'y a point de corps viſible qui ne ſoit doué d'une puiſſance inviſible.

Ce qu'il y a de viſible & de tangible dans les corps, s'appelle *matiere.*

Ce qu'il y a d'inviſible & d'inſenſible, s'appelle *nature.*

L'homme eſt de la claſſe des choſes viſibles; outre les qualités qui lui ſont communes avec les autres corps, il y a des puiſſances particulieres qui l'en diſtinguent ; l'ame par laquelle il conçoit & veut, en eſt une.

Il n'y a qu'une affection prem[illegible]
sir qu'on peut distinguer en am[illegible]

Il ne faut pas compter l'a[illegible]
penchans.

Les affections ou penc[illegible]
mes ni bons ni mauvais[illegible]
cifiés par les objets, [illegible]
morale.

Les affections q[illegible]
me, sont mauvai[illegible]
lui-même, bon[illegible]

Toute émo[illegible]
n'y en a de b[illegible]

Il y a qu[illegible]
l'amour ra[illegible]
pidité d[illegible]

Les [illegible] cœur, & qui
bilier[illegible]
ava[illegible] des actes de l'entendement;
[illegible] objet, ou les corps, ou les puis-
[illegible] si ce sont les corps, elles s'appellent *sen-*
sations, si ce sont les puissances, *concepts*.

Les sensations des objets présens forment le sens commun; il ne faut pas confondre ces sensations avec leurs objets. Les sensations sont des corps, mais elles appartiennent à l'ame; il faut y considérer la perception & le jugement.

Il n'y a ni appétit, ni desir de ce qu'on ne connoit pas; tout appétit, tout desir suppose perception.

La pensée qui s'occupe d'un objet absent, mais dont l'image est restée dans l'entendement, en conséquence de la sensation, s'appelle *imagination* ou *mémoire*.

[illegible]ttention qui analyse ce mélange,
[illegible]e connoitre les hommes.
[illegible]es principales qu'il faut sur-
[illegible]e analyse, l'oisiveté ou pa-
[illegible]ons vicieuses, & ex-
[illegible]ns ce travail péni-
[illegible]ment à l'affection
[illegible]la gaieté &

fées sur les corps, considérées comme
nt individuelles.
nt de pensées abstraites de la ma-
lement des puissances.
mune des corps, ou la matiere,
xactement *la nature du corps.*
cupons d'une puissance, abs-
uquel elle appartient, no-

les formes de nos pen-
à la formation des

estion & suspen-
mation des propo-
& négation : ces actions
ent & non de la volonté ; il
concept d'un terme simple.
aisonnement ou la méditation est un en-
chaînement de plusieurs pensées.

On a de la mémoire, quand on peut se rappeller plusieurs sensations, les lier, & découvrir, par la comparaison, la différence que les puissances ont entr'elles.

Toute volonté est un desir du cœur, un penchant à s'unir à la chose aimée ; & tout desir est un effort pour agir.

L'effort de la volonté détermine l'entendement à l'examen de la chose aimée, & à la recherche des moyens de la posséder.

La volupté est donc un desir du cœur accompagné d'un acte de l'entendement.

Si on la considere abstraction faite de la puissance d'agir, on l'appelle *appétit sensitif.*

La volonté n'est point une pensée ; il y a de la différence entre l'effort & la sensation.

Les actions de l'entendement s'exercent souvent sans la volonté; mais la volonté meut toujours l'entendement.

Les puissances des choses qui sont hors de nous, meuvent & les facultés du corps & celles de l'entendement & la volonté.

Il est faux que la volonté ne puisse être contrainte ; pourquoi les puissances invisibles des corps ne l'irriteroient-elles pas, ou ne l'arrêteroient-elles pas ?

La faculté translative d'un lieu dans un autre ne dépend pas de la pensée, c'est l'effort du cœur; la volonté humaine ne se produit pas toujours; c'est l'effet d'une puissance singuliere donnée par Dieu à la créature, & concourante avec sa volonté & sa pensée.

L'entendement a des forces qui lui sont propres, & sur lesquelles la volonté ne peut rien; elle peut les mettre quelquefois en action ; mais elle ne peut pas toujours les arrêter.

L'entendement est toujours soumis à l'impulsion de la volonté, & il ne le dirige point, soit dans l'affirmation qu'une chose est bonne ou mauvaise, soit dans l'examen de cette chose, soit dans la recherche des moyens de l'obtenir. La volonté ne desire point une chose, parcequ'elle paroit bonne à l'entendement; mais, aucontraire, elle paroit bonne à l'entendement, parceque la volonté la desire.

L'entendement & la volonté ont leurs actions & leurs passions.

L'intellect agit quand la volonté l'incline à la réflexion ; il souffre quand d'autres causes que la volonté le meuvent & le font sentir.

La volonté eſt paſſive, non relativement à l'entendement, mais à d'autres choſes qui la meuvent. Elle ſe ſert de l'entendement comme d'un inſtrument pour irriter les affections, par un examen plus attentif de l'objet.

L'entendement agit dans le cerveau. Parler eſt un acte du corps, & non de l'entendement.

La volonté opere hors du cœur; c'eſt un effort: ſes actes ne ſont point immanens.

La volonté eſt le premier agent de la nature humaine, car elle meut l'entendement.

Les actes commandés par la volonté, ſont ou volontaires, ou moraux & ſpontanés, ou néceſſaires, contraints & phyſiques.

La nature de l'homme moral eſt la compléxion de la puiſſance de vouloir, & des puiſſances qui ſont ſoumiſes à la volonté.

La raiſon eſt le prédicat de l'entendement ſeul, & non de la volonté.

L'entendement juge librement de la nature des choſes, du bien & du mal, toutes les fois que la volonté ne le meut pas; mais il eſt ſoumis à la volonté, & il lui obéit, tant qu'il en eſt mû & pouſſé.

L'entendement & la volonté ont leur liberté & leur ſervitude; l'une & l'autre extrinſéques.

Il n'y a donc nul choix de volonté, & nulle liberté d'indifférence. Comme on ne conçoit pas toujours dans l'acte de la liberté, qu'elle ſoit excitée par des puiſſances extérieures, on dit ſous ce point de vue, qu'elle eſt libre.

On accorde aux actions de l'homme la ſpontanéité, parcequ'il en eſt l'auteur, mais non parcequ'elles ſont libres.

Les puissances sont ou en guerre, ou d'accord; dans le premier cas, la plus forte l'emporte.

Ce qui conserve les puissances d'un corps, est bon; ce qui détruit les puissances d'un corps, & conséquemment le corps même, est mauvais.

Qu'est-ce que la vie? l'union des puissances avec le corps. Qu'est-ce que la mort? la séparation des puissances d'avec le corps. Tant que le corps vit, les parties qui sont le siege des puissances restent unies; lorsqu'il se dissout, ses parties se séparent; les puissances passent à des puissances séparées, car il est impossible qu'elles soient anéanties.

Le corps est mortel, mais les puissances sont immortelles.

Il est particulier à l'homme d'être porté à des biens qui sont contraires au bien général.

L'effort vers une chose qui lui convient, s'appelle *desir*, *amour*, *espérance;* vers une chose qui lui est contraire, *haine*, *fuite*, *horreur*, *crainte*.

On donne à l'effort le nom de *passion*, parce que l'objet ne manque jamais de l'exciter.

La raison est saine quand elle est libre, ou non mûe par la volonté, & qu'elle s'occupe sans son influence de la différence du bien réel & du bien apparent; corrompue, lorsque la volonté la pousse au bien apparent.

Chaque homme a ses volontés. Les volontés des hommes s'accordent peu; elles sont très-diverses, souvent opposées: un même homme ne veut pas même constamment ce qu'il a voulu une fois; les volontés se contredisent d'un instant à un autre; les hommes ont autant de passions, & il y a dans chacune de leurs passions autant de diversité qu'il s'en montre sur leurs visages, pendant la durée de leur vie.

L'homme n'eſt point l'eſpece infirme, & la nature du genre humain n'eſt pas une & la même.

Il y a dans l'homme trois volontés principales, la volupté, l'avarice & l'àmbition. Elles dominent dans tous, mais diverſement combinées; ce ne ſont point des mouvemens divers qui ſe ſuccédent naturellement, & dirigés par le principe commun de l'entendement & de la volonté.

Des actes volontaires & contradictoires ne peuvent ſortir d'une volonté une & commune.

D'où il ſuit que c'eſt aux paſſions de la volonté, à la contrainte & à la néceſſité qu'il faut rapporter ce que l'on attribue ordinairement au choix & à la liberté: la diſcorde une fois élevée, la puiſſance la plus forte l'emporte toujours.

La volonté eſt une puiſſance active de ſa nature, parceque pluſieurs de ſes affections ont leur origine dans d'autres puiſſances, & que toutes actions en ſont excitées.

La volupté, l'ambition, l'avarice, ſont trois facultés actives qui pouſſent l'entendement, & qui excitent la puiſſance tranſlative.

L'eſpérance, la crainte, la joie, la triſteſſe, ſont des paſſions de l'ame, qui naiſſent de la connoiſſance d'une puiſſance favorable ou contraire.

Il y a des paſſions de l'ame qui excitent les premieres volontés; il y en a d'autres qui les ſuppriment.

A proprement parler, il n'y a que deux différences dans les affections premieres, l'eſpérance & la crainte; l'une naît avec nous; l'autre eſt accidentelle.

L'eſpérance naît de quelque volonté premiere la crainte vient d'autres puiſſances.

L'espérance & la crainte peuvent se considérer relativement à Dieu : raisonnables, on les appelle *piété*, *crainte filiale* ; déraisonnables, on les appelle *superstition*, *crainte servile*. Celui qui n'est retenu que par des considérations humaines, est athée.

L'homme est prudent & sage, lorsqu'il a égard à la liaison des puissances, non-seulement dans leur effet présent, mais encore dans leur effet à venir.

Les prophêtes sont des hommes dont Dieu meut immédiatement la puissance intellectuelle ; ceux dont il dirige immédiatement la volonté, des héros ; ceux dont l'entendement & la volonté sont soumis à des puissances invisibles, des sorciers : l'homme prudent apporte à l'examen de ces différens caracteres la circonspection la plus grande.

La puissance humaine est finie, elle ne s'étend point aux impossibles. En deçà de l'impossibilité, il est difficile de marquer ses limites.

Il est plus facile de connoitre les puissances des corps en les comparant, que les puissances des hommes entr'eux.

Toute puissance, sut-tout dans l'homme, peut être utile ou nuisible.

Il faut plus craindre des hommes qu'en espérer, parcequ'ils peuvent & veulent nuire plus souvent que servir.

Le sage secourt souvent ; craint plus souvent encore ; résiste rarement ; met son espoir en peu de choses, & n'a de confiance entiere que dans la puissance éternelle.

Le sage ne prend point sa propre puissance pour la mesure de la puissance des autres, ni celle des autres pour la mesure de la sienne.

Il y a des puissances qui irritent les premieres volontés ; il y en a qui les appaisent. Les alimens accroissent ou diminuent la volupté ; l'ambition se fortifie ou s'affoiblit par la louange & par le blâme ; l'avarice voit des motifs de se reposer ou de travailler dans l'inégalité des biens.

La volonté dominante de l'homme, sans être excitée ni aidée par des puissances extérieures, l'emporte toujours sur la volonté d'une puissance subordonnée, abandonnée à elle-même & sans secours. Les forces réunies de deux puissances foibles peuvent surmonter la volonté dominante. Le succès est plus fréquent & plus sûr, si les puissances auxiliaires sont extérieures.

Une passion foible, irritée violemment par des puissances extérieures, s'exercera plus énergiquement dans un homme que la passion dominante dans un autre. Pour cet effet, il faut que le secours de la puissance extérieure soit grand.

Il y a entre les passions des hommes des oppositions, des concurrences, des obstacles, des secours, des liaisons secretes que tous les yeux ne discernent pas.

Il y a des émanations, des écoulemens, des simulacres moraux qui frappent les sens, & qui affectent l'homme & sa volonté.

La volonté de l'homme n'est jamais sans espérance & sans crainte, & il n'y a point d'action volontaire sans le concours de ces deux passions.

Il n'y a point d'action libre considérée relativement à la seule dépendance de la volonté. Si l'on examine l'action relativement à quelque principe qui la dirige, elle peut être libre ou contrainte.

La puissance de la volonté est libre, quand

l'homme suit son espérance naturelle, lorsqu'elle agit sans le concours ou l'opposition d'une force étrangere qui l'attire ou qui l'éloigne. Cette force est ou visible ou invisible ; elle s'exerce ou sur l'ame, ou sur le corps.

Toute action, qui n'est pas volontaire ou spontanée, se fait malgré nous. Il n'en est pas de même dans le cas de la contrainte. Une action contrainte ne se fait pas toujours malgré nous.

Dans l'examen de la valeur morale des actions volontaires, il faut avoir égard, non-seulement au mouvement de la volonté qui les a précédées, mais à l'approbation qui les a suivies.

La spontanée est ou libre, ou contrainte; libre, si la volonté a mis en action la puissance translative, sans le concours d'une puissance étrangere, favorable ou contraire; contrainte, s'il est intervenu quelque force, quelque espérance ou quelque crainte extérieure.

Les mœurs consistent dans la conformité d'un grand nombre de volontés. Les sages ont leurs mœurs, qui ne sont pas celles des insensés. Les premiers s'aiment, s'estiment, mettent leur dignité principale dans les qualités de leur entendement, en font l'essence de l'homme, & soumettent leurs appétits à leur raison, qu'on ne contraint point.

C'est du mêlange des passions qu'il suit qu'entre les insensés il y en a d'instruits & d'idiots.

La force des passions dominantes n'est pas telle qu'on ne les puisse maîtriser.

Il n'y a point d'homme, si insensé qu'il soit, que la sagesse d'un autre ne domine & ne dispose à l'utilité générale.

Les passions dominantes varient selon l'âge, le

climat & l'éducation : voilà les sources de la diversité des mœurs chez les peuples divers.

Les mœurs des hommes ont besoin d'une regle.

L'expérience & la méditation font le sage.

Les insensés font peu de cas de la sagesse.

Les hommes, dont le caractere est une combinaison de l'ambition & de la volupté, n'ont besoin que du tems & de l'expérience pour devenir sages.

Tous les principes qu'on établit sur la conscience juste & la conscience erronée, ne sont d'aucune utilité.

Le sage use avec les insensés du conseil & de l'autorité : il cherche à les faire espérer ou craindre.

L'honnête, l'agréable & l'utile sont les objets du sage : ils font tout son bonheur; il ne sont jamais séparés.

Dans la regle que le sage imposera aux insensés, il aura égard à leur force.

Le conseil est d'égal à égal; le commandement est d'un supérieur à son inférieur.

Le conseil montre des biens & des maux nécessaires; la puissance en fait d'arbitraires. Le conseil ne contraint point, n'oblige point, du moins extérieurement; la puissance contraint, oblige même extérieurement. Le sage se soumet au conseil, l'insensé n'obéit qu'à la force.

La vertu est sa propre récompense.

A proprement parler, les récompenses & les châtimens sont extérieurs.

L'insensé craint souvent des douleurs chimériques & des puissances chimériques. Le sage se sert de ces fantômes pour le subjuger.

Le but de la regle eſt de procurer aux inſenſés la paix extérieure, & la ſécurité intérieure.

Il y a différentes ſortes d'inſenſés. Les uns troublent la paix extérieure; il faut employer contr'eux l'autorité; d'autres qui n'y concourent *pas*, il faut les conſeiller & les contraindre; & certains qui ignorent la paix extérieure, il faut les inſtruire.

Il eſt difficile qu'un homme puiſſe réunir en lui ſeul le caractere de la perſonne qui conſeille, & le caractere de celle qui commande. Ainſi il y a eu des prêtres & des rois.

Point d'actions meilleures que celles qui tendent à procurer la paix intérieure; celles qui ne contribuent ni ne nuiſent à la paix extérieure, ſont comme indifférentes; les mauvaiſes la troublent; il y a dans toutes différens degrés à conſidérer. Il ne faut pas non plus perdre de vue la nature des objets.

Le juſte eſt oppoſé au mal extrême; l'honnête eſt le bien dans un degré éminent; il s'éleve au deſſus de la paſſion; le décent eſt un ordre moyen entre le juſte & l'honnête. L'honnête dirige les actions extérieures des inſenſés; le décent eſt la regle de leurs actions extérieures; ils ſont juſtes, de crainte de troubler la paix.

Le pacte differe du conſeil & de l'autorité; cependant il n'oblige qu'en conſéquence.

La loi ſe prend ſtrictement pour la volonté de celui qui commande. En ce ſens, elle differe du conſeil & du pacte.

Le but immédiat de la loi eſt d'ordonner & de défendre; elle punit par les magiſtrats, elle contraint par les jugemens, & elle annulle les actes qui lui ſont contraires: ſon effet eſt d'obliger.

Le droit naît de l'abandon de la volonté ; l'obligation lie.

Il y a le droit que j'ai, abstraction faite de toute volonté ; & celui que je tiens du pacte & de la loi.

L'injure est l'infraction de l'obligation & du droit.

Le droit est relatif à d'autres ; l'obligation est immense : l'un naît des regles de l'honnête ; l'autre, des regles du juste.

C'est par l'obligation interne que l'homme est vertueux ; c'est par l'obligation externe qu'il est juste.

Le droit, comme loi, est ou naturel ou positif. Le naturel se reconnoît par l'attention d'une ame tranquille sur elle-même. Le positif exige la révélation & la publication.

Le droit naturel se prend ou pour l'aggrégat de tous les préceptes moraux qui sont dictés par la droite raison, ou pour les seules regles du juste.

Tout droit positif relativement à sa notoriété, est humain.

Dieu a gravé dans nos cœurs le droit naturel ; il est divin ; la publication lui est inutile.

La loi naturelle s'étend plus aux conseils qu'à l'autorité. Ce n'est pas le discours de celui qui enseigne, mais de celui qui commande, qui la fait recevoir. La raison ne nous conduit point seule à reconnoitre Dieu comme un souverain autorisé à infliger des peines extérieures & arbitraires aux infracteurs de la loi naturelle. Il voit que tous les châtimens qui n'émanent pas de l'autorité, sont naturels, & improprement appellés châtimens. Il n'y a de châtimens, proprement dits, que ceux qui

ſont décernés par le ſouverain, & viſiblement infligés. La publication eſt eſſentielle aux loix. Le philoſophe ne connoit aucune publication de la loi naturelle : il regarde Dieu comme ſon pere, plus encore que comme ſon maitre. S'il a quelque crainte, elle eſt filiale & non ſervile.

Si l'on regarde Dieu comme pere, conſeiller, docteur, & que l'honnêteté & la turpitude marquent plutôt bonté & malice, ou vice en général, que juſtice ou injuſtice en particulier ; les actions ſur leſquelles le droit naturel a prononcé, ou implicitement, ou explicitement, ſont bonnes ou mauvaiſes en elles-mêmes, naturellement & relativement à toute l'eſpece humaine.

Le droit conſidéré comme une puiſſance morale, relative à une regle commune & conſtante à un grand nombre d'hommes, s'appelle *droit naturel*. Le droit poſitif & relatif a une regle qui varie.

Le droit de la nature oblige même ceux qui ont des opinions erronées de la divinité.

Ni la volonté divine, ni la ſainteté du droit naturel, ni ſa conformité avec la volonté divine, ni ſon accord avec un état parfait, ni la paix, ni les pactes, ni la ſécurité, ne ſont les premiers fondemens du droit naturel.

Sa premiere propoſition, c'eſt qu'il faut faire tout ce qui contribue le plus à la durée & au bonheur de la vie.

Veux-toi à toi-même ce que tu deſires des autres ; voilà le premier principe de l'honnête ; rends aux autres ce que tu exiges d'eux ; voilà le premier principe du décent ; ne fais point aux autres ce que tu crains d'eux ; voilà le premier principe du juſte.

Il faut se repentir ; tendre à son bonheur par des moyens sages ; réprimer l'excès de ses appétits, par la crainte de la douleur, de l'ignominie, de la misere ; fuir les occasions périlleuses ; se refuser au désespoir ; vivre pour & avec ceux mêmes qui n'ont pas nos moeurs ; éviter la solitude ; dompter ses passions ; travailler sans délai & sans cesse à son entendement : voilà les conséquences de la regle de l'honnête. Céder de son droit ; servir bien & promptement les autres ; ne les affliger jamais sans nécessité ; ne point les scandaliser ; souffrir leur folie : voilà les suites de la regle du décent. Ne point troubler les autres dans leur possession ; agir avec franchise ; s'interdire la raillerie, &c. voilà les conclusions de la regle du juste.

Il y a moins d'exceptions à la regle du juste & de l'honnête, qu'à celle du décent.

Le sage se fait de l'autorité, par ses discours & ses actions.

Le sage sert par l'exemple, & par le châtiment qu'il ne sépare pas.

Il faut punir & récompenser ceux qui le méritent.

Celui qui suit la regle de la sagesse mérite récompense : celui qui l'enfreint, châtiment.

Le mérite consiste dans le rapport d'une action volontaire à la récompense & au châtiment.

Imputer, c'est traduire comme cause morale d'un effet moral.

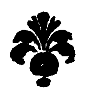
Dans les cas de promesse, il faut considérer l'inspiration relativement à la volonté de celui qui a promis, & à l'aptitude de celui qui a reçu.

La méthode de traiter du droit naturel qu'Hob

bes a présentée, est très-bonne; il faut traiter d'abord de la liberté; ensuite de l'empire, & finir par la religion.

Voilà l'extrait de la philosophie de Thomasius, dont on fera quelque cas, si l'on considere le temps auquel il écrivoit. Il a peut-être plus innové dans la langue que dans les choses; mais il a des idées qui lui appartiennent.

Il mourut en 1628 à Halle, après avoir vécu d'une vie très-laborieuse & très-troublée. Son penchant à la satyre fut la source principale de ses peines; il ne se contenta pas d'annoncer aux hommes des vérités qu'ils ignoroient; mais il acheva de révolter leur amour-propre, en les rendant ridicules par leurs erreurs.



ANTIQUITÉ DU DOGME DE LA *TRINITÉ PHILOSOPHIQUE.*

ON entend par ce terme, les divers sentimens répandus dans l'antiquité sur une trinité d'hypostases dans la divinité.

En effet, parmi les payens, plusieurs écrivains semblent avoir eu quelque notion de la trinité. Steuch. Eugub. *de Peren. Philos. lib. I. c. iij*, observe qu'il n'y a rien dans toute la théologie payenne qui ait été ou plus approfondi, ou plus généralement avoué par les philosophes que la trinité. Les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs & les Romains, ont reconnu dans leurs écrits que l'être suprême a engendré un autre être de toute éternité, qu'ils ont appellé quelquefois le *fils de Dieu*; quelquefois le *verbe*, quelquefois l'*esprit*, & quelquefois la *sagesse de Dieu*, & ont assuré qu'il étoit le créateur de toutes choses.

Parmi les sentences des mages, descendans de Zoroastre, on trouve celle-ci: le pere a accompli toutes choses & les a remises à son second esprit. Les Egyptiens appelloient leur trinité *hempta*, & ils l'ont représentée comme un globe, un serpent & une aîle joints dans un symbole hiéroglyphique. Le P. Kircher & M. Gale supposent que les Egyptiens avoient reçu cette doctrine du patriarche Joseph & des Hébreux.

Les philosophes, dit S. Cyrille, ont reconnu trois hypostases ou personnes. Ils ont étendu leur divinité à trois personnes, & même se sont quelquefois servis du mot *trias*, trinité. Il ne leur manquoit que d'admettre la consubstantiabilité de ces trois hypostases, pour signifier l'unité de la nature divine à l'exclusion de toute triplicité, par rapport à la différence de nature, & de ne point regarder comme nécessaire de concevoir quelqu'infériorité de la seconde hypostase, par rapport à la premiere, & de la troisieme, par rapport aux deux autres.

Plotin soutient, *Ennecad. V, lib. I. chap. viij*, que cette doctrine est très-ancienne, & qu'elle avoit déja été enseignée, quoiqu'obscurément, par Parménide. Il y en a qui rapportent l'origine de cette opinion aux Pythagoriciens, & d'autres l'attribuent à Orphée, qui a nommée ces trois principes *Phanès*, *Uranus* & *Chronus*. Quelques sçavans ne trouvent pas vraissemblablement que cette trinité d'hypostases soit une invention de l'esprit humain, & M. Cudworth, entr'autres, juge qu'on peut en croire Broclus, qui assure que c'est une *théologie de tradition divine*, & qu'ayant été donnée aux Hébreux, elle est même passée d'eux à d'autres nations, parmi lesquelles elle s'est néanmoins corrompue ; & en effet, il est fort probable que les Hébreux l'aient communiquée aux Egyptiens, ceux-ci aux Phéniciens & aux Grecs, & que par le laps des temps, elle se soit altérée par les recherches mêmes des philosophes, dont les derniers, comme c'est la coutume, auront même voulu substituer & ajouter de nouvelles découvertes aux opinions des anciens.

Il est vrai, d'un autre côté, que le commerce des philosophes grecs avec les Egyptiens, ne remonte qu'au voyage que Pythagore fit en Egypte, où il conversa avec les prêtres de ce pays, ce qui ne remonte pas plus haut que l'an du monde 3440, & il y avoit alors plus de mille ans que les Hébreux étoient sortis d'Egypte. Il eut été par conséquent fort étonnant que les Egyptiens eussent conservé des idées bien nettes & bien pures de la trinité; & ils n'en purent guere donner que de confuses à Pythagore, sur un dogme qui leur étoit, pour ainsi dire, étranger, puisqu'ils avoient eux-mêmes considérablement, obscurci ou défiguré les principaux points de leur propre religion.

Quoiqu'il en soit, les philosophes qui admettoient cette trinité d'hypostases, la nommoient *une trinité des Dieux, un premier, un second, un troisieme Dieu*. D'autres ont dit *une trinité de causes, de principes ou de créatures*. Numenius disoit qu'il y a trois Dieux, qu'il nomme *le pere, le fils & le petit-fils*. Philon, tout Juif qu'il étoit, a parlé du second Dieu. Cette tradition fut exprimée en termes impropres & corrompus en diverses manieres parmi les payens. Il y eut quelques Pythagoriciens & quelques Platoniciens qui dirent que le monde étoit la troisieme hypostase dont il s'agissoit; de sorte qu'ils confondoient la créature & le créateur. On ne peut pas les excuser, en disant qu'ils entendoient principalement parlà l'esprit ou l'ame du monde, puisque s'il y avoit une ame du monde, qui conjointement avec le monde sensible, composât un animal, il faudroit que cette ame fût une créature. 2°. Il

y eut encore quelques philosophes des mêmes sectes, qui, croyant que les différentes idées qui sont dans l'entendement divin, sont autant de Dieux, faisoient de la seconde hypostase un nombre infini de divinités. 3°. Proclus & quelques nouveaux platoniciens établirent un nombre infini de *henades* ou d'unités, qu'ils plaçoient au dessus de leur premier esprit, qui faisoit leur seconde hypostase, & plaçoient de même une infinité de *noës* ou d'*esprits*, au dessus de la troisieme hypostase, qu'ils nommoient *la premiere ame*. De-là vinrent une infinité de Dieux subalternes ou créés dans leur théologie, ce qui les jetta dans l'idolâtrie & dans la superstition, & les rendit plus grands ennemis du christianisme.

Mais de tous les anciens philosophes, aucun ne s'est exprimé sur cette trinité d'hypostases plus formellement que Platon. Ce philosophe établit trois Dieux éternels, & qui ne sont pas des choses abstraites, mais des êtres subsistans. On peut voir là-dessus sa seconde épître à Denys. La deuxieme hypostase de Platon, où l'entendement est aussi sans commencement. Il assuroit la même chose de la troisieme hypostase, nommée *l'ame*. Il y a là-dessus des passages remarquables de Platon & de Porphyre, qui disent que la seconde *existe par elle-même*, & *est le pere d'elle-même*. Platon, en particulier, a expliqué ce mystere, en disant qu'encore que la seconde hypostase procede de la premiere, elle n'a pas été produite à la maniere des créatures, ni par un effet arbitraire de la volonté divine ; mais qu'elle en est sortie comme une émanation naturelle & nécessaire. Les trois hypostases de

Platon sont non-seulement éternelles, mais aucune d'entr'elles ne peut être détruite. Enfin, elles renferment également tout l'univers, c'est-à-dire, qu'elles sont infinies & toute-puissantes. Cependant ce philosophe admettoit entr'elles une espece de subordination. L'on agitoit dans les écoles platoniciennes à peu-près les mêmes difficultés qui ont donné tant d'exercice à nos théologiens. Le P. Petau. *Dogm. théolog. tom. II, l. I. c. j.* après avoir expliqué le sentiment d'Arius, a soutenu que cet hérésiarque étoit un véritable platonicien. Tandis que M. Cudworth prétend, au contraire, que c'est S. Athanase qui a été dans les sentimens de Platon. Il faut avouer que l'obscurité de ce philosophe & de ses disciples donne lieu de soutenir l'un & l'autre sentiment.

Voilà sans doute ce qui a donné lieu à quelques modernes d'avancer que les peres de la primitive église avoient puisé leur doctrine sur la trinité dans l'école de Platon; mais le P. Mourgues & le P. Balthus, jésuites, qui ont approfondi cette matiere, montrent qu'il n'y a rien de si absurde que de supposer que c'est la Trinité de Platon qui a été adoptée dans l'église, & que d'avoir recours au prétendu platonisme des peres, pour décréditer leur autorité par rapport à ce dogme. En effet, outre que toutes les vérités fondamentales qui concernent ce mystere, sont contenues dans l'écrirure, & ont été définies par l'église, quelle qu'ait été l'opinion des peres, considérés comme philosophes, elle n'influe point sur le dogme de la *Trinité* chrétienne, qui ne dépend nullement des opinions de la philosophie;

& l'on peut faire, puisque l'occasion s'en présente, les trois remarques suivantes sur cet article de notre foi. 1°. La Trinité que nous croyons, n'est point une trinité de noms & de mots, ou de notions de métaphysique, ou de conception incomplette de la divinité; cette doctrine a été condamnée dans Sabellius & dans d'autres : c'est une trinité d'hypostases, de substances & de personnes. 2°. C'est qu'encore que la deuxieme hypostase ait été engendrée par la premiere, & que la troisieme procede de l'une & de l'autre; ces deux dernieres ne sont pas néanmoins des créatures, mais sont co-éternelles à la premier. 30. C'est que ces trois hypostases ne sont réellement qu'un seul Dieu, non-seulement à cause du consentement de leurs volontés, (ce qui ne feroit qu'une unité morale), mais encore à cause de leur mutuelle union de substance, que les anciens ont nommées *circum incession* ou *inexistences*, ce qui emporte une unité réelle & physique.

Quoiqu'on ne puisse trouver d'autres exemples d'une semblable union dans les créatures; puisque deux substances diverses font un seul homme, trois hypostases divines peuvent bien faire un seul Dieu. Ainsi, quoiqu'il y ait dans ce dogme une profondeur impénétrable, il ne renferme pourtant point de contradicton & d'impossibilité. Au reste, il semble que la providence divine ait conservé la trinité, selon le systême des philosophes dans le monde payen, jusqu'à ce que le christianisme parut, pour lui préparer une voie par laquelle il pût être reçu des habiles gens. *Cet article est en partie tiré des mémoires de M. Formey, historiographe de l'académie royale de Prusse.*

PHILOSOPHIE DE ZENDA VESTA.

CET article est destiné à réparer les inexactitudes qui peuvent se rencontrer dans celui où nous avons rendu compte de la philosophie des Parsis en général, & de celle de Zoroastre en particulier. C'est à M. Anquetil que nous devons les nouvelles lumieres que nous avons acquises sur un objet qui devient important par ses liaisons avec l'histoire des Hébreux, des Grecs, des Indiens, & peut-être des Chinois.

Tandis que les hommes traversent les mers, sacrifient leur repos, la société de leurs parens, de leurs amis & de leurs concitoyens, & exposent leur vie pour aller chercher la richesse au-delà des mers, il est beau d'en voir un oublier les mêmes avantages, & courir les mêmes périls pour l'instruction de ses semblables & la sienne. Cet homme est M. Anquetil.

Le zenda vesta est le nom commun sous lequel on comprend tous les ouvrages attribués à Zoroastre.

Les ministres de la religion des Parsis ou sectateurs modernes de la doctrine de Zoroastre, sont distingués en cinq ordres, les erbids, les mobids, les destours, les destours mobids & les destours des destours.

On appelle *erbid*, celui qui a subi la purification légale, qui a lu quatre jours de suite, sans interruption, l'izeqhné & le vendidal, & qui est initié dans les cérémonies du culte ordonné par Zoroastre.

Si, après cette espece d'ordination, l'erbid continue de lire en public les ouvrages du zend, qui forment le rituel, & à exercer les fonctions sacerdotales, il devient mobid; s'il n'entend pas le zenda vesta, s'il se renferme dans l'étude de la loi du zend & du pehlvi, sans exercer les fonctions de ministere, il est appellé *destours*. Le destours mobid est celui qui réunit en lui les qualités du mobid & du destours; & le destours des destours est le premier destours d'une ville ou d'une province. C'est celui-ci qui décide des cas de conscience & des points difficiles de la loi. Les Parsis lui payent une sorte de dixme ecclésiastique. En aucun lieu du monde les choses célestes ne se dispensent gratuitement.

Arrivé à Surate, M. Anquetil trouva les Parsis divisés en deux sectes animées l'une contre l'autre du zele le plus furieux. La superstition produit par-tout les mêmes effets. L'une de ces sectes s'appelloit celle des *anciens croyans*, l'autre celle des *réformateurs*. De quoi s'agissoit-il entre ces sectaires qui penserent tremper toute la contrée de leur sang? De sçavoir si le *penon*, ou la piece de lin de neuf pouces en quarré, que les Parsis portent sur le nez en certain temps, devoit ou ne devoit pas être mise sur le nez des agonisans. *Quid rides mutato nomine de te fabula narratur.*

Que produisit cette dispute? Ce que les hérésies produisent dans les cultes. On remonte aux sources, & l'on s'instruit. Les anciens livres de la loi des Parsis furent feuilletés. Bientôt on s'apperçut que les ministres avoient abusé de la stupidité du peuple, pour l'accabler de purifications, dont il n'étoit pas question dans le zend, &

que

que cet ouvrage avoit été défiguré par une foule d'interprétations absurdes. On se doute bien que ceux qui oserent révéler aux peuples ces vérités furent traités de *novateurs* & d'*impies*. A ces disputes, il s'en joignit une autre sur le premier jour de l'année. Un homme de bien auroit envain élevé la voix, & leur auroit crié : » eh ! mes freres, » qu'importe à quel jour l'année commence ? elle » commencera heureusement aujourd'hui, demain, pourvu que vous vous aimiez les uns les » autres, & que vous ayez de l'indulgence pour » vos opinions diverses. Croyez-vous que Zoroastre n'eut pas déchiré ses livres, s'il eût pensé que chaque mot en deviendroit un sujet de » haine pour vous »? Cet homme de bien n'auroit été entendu qu'avec horreur.

M. Anquetil profita de ces divisions des Parsis pour s'instruire & se procurer les ouvrages qui lui manquoient. Bientôt il se trouva en état d'entreprendre en secret une traduction de tous les livres attribués à Zoroastre. Il se forma une idée juste de la religion des Parsis ; il entra dans leurs temples, qu'ils appellent *derimers*, & vit le culte qu'ils rendent au feu.

L'enthousiasme le gagna ; il jetta ses vues sur le Sauskret, & il songea à se procurer les quatre vedes : les quatre vedes sont des ouvrages que les bramines prétendent avoir été composés il y a quatre mille ans, par Krechnou. Ils se nomment le *samveda*, le *ridjouveda* l'*atharnaveda*, & le *rughouveda*. Le premier est le plus rare. Il y avoit une bonne traduction de ces livres, faite par Abulfazer, ministre d'Ackbas, il y a environ deux cens ans ; que M. Anquetil ne négligea pas. Il se pro-

eura des copies des trois vocabulaires ſanskretains, l'amerkoſch, le viakkeren & le nammala. Les deux premiers ſont à l'uſage des bramines; le dernier eſt à l'uſage des ſciouras. Il conféra avec les principaux deſtours des lieux qu'il parcourut; & il démontra par ſes travaux infinis, qu'il n'y a nulle comparaiſon à faire entre la conſtance de l'homme de bien dans ſes projets & celle du méchant dans les ſiens.

Il apprit des auteurs modernes que la doctrine de Zoroaſtre avoit été originairement diviſée en vingt & une parties; il y en avoit ſept ſur la création & l'hiſtoire du monde, ſept ſur la morale, la politique & la religion, & ſept ſur la phyſique & l'aſtronomie.

C'eſt une tradition générale parmi les Parſis, qu'Alexandre fit brûler ces vingt-un livres, après ſe les être fait traduire en grec. Les ſeuls qu'on pût conſerver, ſont le vendidad, l'izeſchné, le wiſpered, les jeſchts & les neaeſchs. Ils ont encore une tradition pehlvique, originale du zend, & un grand nombre de livres de prieres, qu'ils appellent *nerengs*, avec un poëme de cent-vingt vers, appellé *barzounama*, ſur la vie de Rouſtoun, fils de Zoroaſtre, de Sſorab, fils de Rouſtoun, & de Barzour, fils de Sſorab.

Ce qui reſte des ouvrages de Zoroaſtre, traite de la matiere de l'univers, du paradis terreſtre, de la diſperſion du genre humain & de l'origine du reſpect que les Parſis ont pour le feu, qu'ils appellent *athro Eboremes daopothre*, fils de Dieu. Il y rend compte de l'origine du mal phyſique & morale, du nombre des anges à qui la conduite de l'univers eſt confiée, de quelques faits hiſtori-

ques, de quelques rois de la premiere dynastie, & de la chronologie des héros de Ssillan & Zaboulestan. On y trouve aussi des prédictions, des traits sur la fin du monde & sur la résurrection, d'excellens préceptes moraux, & un traité des rites & cérémonies, très-étendu. Le style en est oriental; des répétitions fréquentes, peu de liaisons, & le ton de l'enthousiasme & de l'inspiré. Dieu est appellé dans le zend *Meniossepeneste*, & dans le pelhvi, *Madonnadafzouni* ou *l'être absorbé dans son excellence*. Le texte des vingt & une parties ou nocks du législateur Parsis, s'appelle l'*avesta* ou *le monde*: Il est dans une langue morte tout-à-fait différente du pehlvi & du parsique. Les plus sçavans destours ne disent rien de satisfaisant de son origine. Ils croient à la mission divine de Zoroastre. Ils assurent qu'il reçut la loi de Dieu même après avoir passé dix ans au pied de son trône. M. Anquetil conjecture qu'il la composa retiré avec quelques collegues habiles entre des rochers écartés; conjecture qu'il fonde sur la dureté montagnarde & sauvage du style. L'alphabet ou les caracteres de l'avesta s'appellent *zend*. Ils sont nets & simples; on en reconnoit l'antiquité à ce premier coup d'œil. Il pense que pelhvi, langue morte, a été le véritable idiome des Parsis, qui en attribuent l'invention à Kaio-Morts, le premier roi de leur premiere dynastie. Le caractere en est moins pur & moins net que le zend.

Le phazend est un idiome dont il ne reste que quelques mots conservés dans les traductions pehlviques.

L'avesta est la langue des temps de Zoroastre,

il l'apporta des montagnes; les Parſis ne la connoiſſoient pas avant lui. Le pehlvi eſt la langue qu'ils parloient de ſon temps; & le phazend eſt l'aveſta corrompu, dont il recommanda l'uſage, pour les diſtinguer du peuple; le phazend eſt à l'aveſta ce que le ſyriaque eſt à l'hébreux. *Merod* dans l'aveſta ſignifie *il a dit*, & c'eſt *meri*, dans phazend. L'alphabet du phazend eſt composé du zend & du pelhvi.

Les manuſcrits ſont de lin ou de coton enduits d'un verni ſur lequel on diſcerne le trait le plus léger.

Le vendidad-ſade eſt un *inſ.* de 560 pages. Le mot *vendidad* ſignifie ſéparé du diable, contraire aux maximes du diable, ou l'objet de ſa haine. Sade, ſignifie *pur & ſans mélange*. Ce ſont les noms qu'on donne à zend, qui ne ſont accompagnés d'aucune traduction pelhvique.

Le vendidad contient, outre ſa matiere propre, les deux traités de Zoroaſtre, appellés *l'izeſchné* & le *wiſperede*; parceque le miniſtre qui lit le vendidad, eſt obligé de lire en même temps ces deux autres livres qu'on a pour cet effet diviſés en leçons.

Le vendidad, proprement dit, eſt le vingtieme traité de Zoroaſtre. C'eſt un dialogue entre Zoroaſtre & le Dieu Ormuſd qui répond aux queſtions du légiſlateur.

Ormuſd eſt défini dans cet ouvrage, l'être pur, celui qui récompenſe, l'être abſorbé dans ſon excellence, le créateur, le grand juge du monde, celui qui ſubſiſte par ſa propre puiſſance.

L'ouvrage eſt diviſé en 22 chapitres appellés *fargnard*; chaque chapitre finit par une priere qu'ils appellent *eſchem vohou*, pure, excellente.

Cette priere commence par ces mots. » Celui » qui fait le bien, & tous ceux qui sont purs, » iront dans les demeures de l'abondance qui leur » ont été préparées ». Les premiers chapitres, & le cinquieme & dernier, contiennent quelques faits historiques, la base de la foi des Parsis; le reste est moral, politique & liturgique.

Dans le premier chapitre Ormusd, raconte à Zoroastre qu'il avoit créé seize cités également belles, riches & heureuses; qu'Ahiram, le diable, son rival, fut la cause de tout le mal; & que chacune de ces cités étoient la capitale d'un empire du même nom.

Dans le second chapitre, Djemchid, appellé en zend Semo, fils de Vivenganm, quatrieme roi de la premiere dynastie des Parsis, est enlevé au ciel où Ormusd lui met entre les mains un poignard d'or, avec lequel il coupe la terre, & forme la contrée Vermaneschné où naissent les hommes & les animaux. La mort n'avoit aucun empire sur cette contrée qu'un hiver désola; cet hiver, les montagnes & les plaines furent couvertes d'une neige brûlante qui détruisit tout.

Djemchid, dit Ormusd à Zoroastre, fut le premier qui vit l'être suprême face à face, & produisit des prodiges par ma voix que je mis dans sa bouche. Sur la fin de ce chapitre, Ormusd raconte l'origine du monde. Je créai tout dans le commencement, lui dit-il. Je créai la lumiere qui alla éclairer le soleil, la lune & les étoiles; alors l'année n'étoit qu'un jour interrompu; l'hiver étoit de quarante. Un homme fort engendra deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle: ces enfans s'unirent, les animaux peuplerent ensuite la terre.

Il est parlé dans les chapitres suivans des œuvres agréables à la terre, ou plutôt à l'ange qui la gouverne, comme l'agriculture, le soin des bestiaux, la sépulture des morts & le secours des pauvres. Le bon économe, dit Ormusd, est aussi grand à mes yeux, que celui qui donne naissance, à mille hommes & qui récite mille izechnnés.

De l'équité de rendre au riche le prêt qu'il a fait, & des crimes appellés *méherderoudis*, ou œuvres de *Deroudi*, le diable opposé à Méher, l'ange qui donne aux champs cultivés leur fertilité; on péche en manquant à sa parole, en rompant les pactes, en refusant aux serviteurs leur gages, aux animaux de labour leur nourriture, aux instituteurs des enfans leurs appointemens, aux paysans leurs salaires, à une piece de terre l'eau qu'on a promise.

Des morts, des lieux & des cérémonies de leur sépulture, des purifications l'égales, des femmes accouchées avant terme. Ici Ormusd releve la pureté de vendidad, & parle des trois rivieres, Pherar, Ponti & Varkess.

De l'impureté que la mort communique à la terre, de l'eau & de toutes sortes de vaisseaux.

De l'impureté des femmes qui avortent, & de la dignité du médecin; il promet une vie longue & heureuse à celui qui a guéri plusieurs malades; il ordonne d'essayer d'abord les remedes sur les infideles qui adorent les esprits créés par Ahriman; il prononce la peine de mort contre celui qui aura hazardê un remede pernicieux, sans avoir pris cette précaution, & fixe la récompense que chaque ordre de Parsis doit au médecin; il commence par l'athorne ou prêtre; celui

qui a guéri un prêtre, se contentera des prieres que le prêtre offrira pour lui à d'Ahmann ou celui qui reçoit les ames des saints, de l'ange Sserosch, & qui les conduit au ciel.

De la maniere de conduire les morts au dakmé, ou au lieu de leur sépulture; de la cérémonie de chasser le diable en approchant du mort un chien; des prieres à faire pour le mort; du péché de ceux qui y manquent & qui se souillent en approchant du cadavre ou en le touchant, & des purifications que cette souillure exige.

Les Parsis ont pour le feu différens noms tirés de ses usages, celui de la cuisine, du bain, *&c.* Il faut qu'il y en ait de toutes les sortes au dadgah, au lieu où l'on rend la justice.

Il parle de la place du feu sacré, de la priere habituelle des Parsis, de la nécessité pour le ministre de la loi, d'être pur & de s'exercer aux bonnes œuvres; de l'ange gardien Bahman : c'est lui qui veille sur les bons & sur les juges integres, & qui donne la souveraineté aux princes, afin de sécourir le foible & l'indigent.

Pour plaire à Ormusd, il faut être pur de pensées, de paroles & d'actions; c'est un crime digne de mort que de séduire la femme ou la fille de son voisin, que d'user du même sexe que le sien; rompez toute communion, dit Socrate, mettez en piece celui qui a péché, & qui se refuse à l'expiation pénale, celui qui tourmente l'innocent, le sorcier, le débiteur qui ne veut pas s'acquitter de sa dette.

Il traite du destour mobid qui confere le barashnom, ou la purification aux souillés, des qualités du ministre, du lieu de la purification, des

instrumens & de la cérémonie, des biens & des maux naturels & moraux; il en rapporte l'origine & les progrès à la méchanceté de l'homme, & au mépris de la purification.

Il dit de la fornication & de l'adultere, qu'ils dessechent les rivieres, & rendent la terre stérile.

Il passe aux exorscismes ou prieres qui éloignent les diables instigateurs de chaque crime; elles tiennent leur principale efficacité d'Honover, ou nom de Dieu; il enseigne la priere que les enfans ou parens doivent dire ou faire dire pour les morts; il désigne les chiens dont l'approche chasse le diable qui rode sur la terre après minuit; il indique la maniere de les nourir; c'est un crime que de les frapper; celui qui aura tué un de ces chiens, donnera aux trois ordres des Parsis, le prêtre, le soldat & le laboureur, les instrumens de sa profession; celui qui n'en aura pas le moyen, creusera des rigoles qui aroseront les paturâges voisins, & fermera ces pâturages de hayes, ou il donnera sa fille ou sa sœur en mariage à un homme saint.

Les crimes pour lesquels on est puni de l'enfer, sont la dérision d'un ministre qui prêche la conversion au pécheur, l'action de faire tomber les dents à un chien exorciste, en lui faisant prendre quelque chose de brûlant; d'effrayer & faire avorter une chienne, & d'approcher une femme qui a ses regles ou qui allaite.

Il y a des préceptes sur la purification des femmes, la rognure des ongles & des cheveux, le danger, de croire un destour qui porte sur le nez le penon, ou qui n'a pas sa ceinture; ce destour est un imposteur qui enseigne la loi du diable, quoiqu'il prenne le titre de ministre de Dieu.

Dans cet endroit, il est dit qu'Ahariman se révolta contre Ormusd, & refusa de recevoir sa loi; & l'ange Sferosch qui garde le monde & préserve l'homme des embuches du diable, y est célébré.

Suit l'histoire de la guerre d'Ormusd & d'Ahariman. Ormusd déclare qu'à la fin du monde, les œuvres d'Ahariman seront détruites par les trois prophêtes qui naîtront d'une semence gardée dans une petite source d'eau dont le lieu est clairement désigné.

Il est fait mention dans ce chapitre de l'éternité, de l'ame de Dieu, qui agit sans cesse dans le monde, de la purification par l'urine de vache, & autres puérilités, de la résurrection, du passage après cette vie sur un pont qui sépare la terre du ciel sous la conduite d'un chien, le gardien commun du troupeau.

Il est traité dans le suivant du troisieme poëriodekesch ou troisieme prince de la premiere dynastie, qui fut juste & saint, qui abolit le mal, & à qui Ormusd donna le hom, ou l'arbre de santé; du tribut de priere & de louange dû au bœuf suprême & à la pluie.

Le vendidad finit par la mission divine de Zoroastre; Ormusd lui députa l'ange Nériossengul en Irman. Va, lui dit-il, en Irman; Irman que je créai pur, & que le serpent infernal a souillé; le serpent qui est concentré dans le mal, & qui est gros de la mort. Toi qui m'as approché de la sainte montagne, où tu m'as interrogé, où je t'ai repondu, va; porte ma loi en Irman, je te donnerai mille bœufs, aussi gras que le bœuf de la montagne Sokand, sur lequel les hommes passe-

rent l'Euphrate dans le commencement des temps; tu posséderas tout en abondance; extermine les démons & les sorciers, & mets fin aux maux qu'ils ont faits. Voilà la récompense que j'ai promise dans mes secrets aux habitans d'Irman qui sont de bonne volonté.

L'izeschné est le second livre du vendidad-sade. Izeschné signifie *bénédiction*. Ce livre a vingt chapitres appellés *ha*, par contraction de *hatam* ou *amen*, qui finit chaque chapitre. C'est proprement un rituel, & ce rituel est une suite de puérilités.

Zoroastre y recommande le mariage entre cousins germains, loue la subordination, ordonne un chef des prêtres, des soldats, des laboureurs & des commerçans, & recommande le soin des animaux. Il y est parlé d'un âne a trois pieds, placé au milieu de l'Euphrate; il a six yeux, neuf bouches, deux oreilles, & une corne d'or; il est blanc, & nourri d'un aliment céleste; mille hommes & mille animaux peuvent passer entre ses jambes; & c'est lui qui purifie les eaux de l'Euphrate, & qui arrose les sept contrées de la terre. S'il se met à braire, les poissons créés par Ormusd engendrent, & les créatures d'Ahriman avortent.

Après cet âne, vient le célebre destour Hom-Ised; il est saint; son œil d'or est perçant; il habite la montagne Albordi; il bénit les eaux & les troupeaux; il instruit ceux qui font du bien; son palais a cent colones; il a publié sa loi sur les montagnes; il a apporté du ciel la ceinture & la chemise de ses fideles; il lit sans cesse l'avesta; c'est lui qui a écrasé le serpent à deux pieds, & créé l'oiseau qui ramasse les graines qui tombent de l'ar-

bre hom, & les répand sur la terre. Lorsque cinq personnes saintes & pieuses sont rassemblées dans un lieu, Je suis au milieu d'elles, dit Hom-Ised.

L'arbre hom est planté au milieu de l'Euphrate; Hom-Ised préside à cet arbre. Hom-Ised s'appelle aussi *Zérégone.* Il n'a point de livres; il fut le législateur des montagnes.

L'izeschné contient encore l'eulogie du soleil, du feu & de l'eau, de la lune, & des cinq jours gahs ou sur-ajoutés aux 360 jours de leur année, qui a douze mois composés chacun de 30 jours. Il finit par ces maximes: » lisez l'Honover; » révérez tout ce qu'Ormuds a fait & fera. Car » Ormusd a dit, adorez tout ce que j'ai créé, c'est » comme si vous m'adoriez.

Il n'est pas inutile de remarquer que Zoroastre n'a jamais parlé que de deux dynasties des Parsis.

Le second livre du vendidad est le vespered, ou la connoissance de tout.

Un célebre Bramine des Indes, attiré par la réputation de Zoroastre, vint le voir, & Zoroastre prononça devant lui le vespered. Malgré son titre fastueux, & la circonstance qui le produisit, il y a peu de choses remarquables. Chaque classe d'animaux a son destour; la sainteté est recommandée aux prêtres, & le mariage entre cousins germains aux fidèles.

Nous allons parcourir rapidement les autres livres des Bramines, recueillant de tous ce qu'ils nous offriront de plus remarquable.

Les jeschts sont des louanges pompeuses d'Ormusd. Dans un de ces hymnes, Zoroastre de-

mande à Ormusd, qu'elle est cette parole inéfable qui répand la lumiere, dont la victoire conduit la vie de l'homme, déconcerte les esprits malfaisans, & donne la santé au corps & à l'esprit; & Ormusd lui répond, c'est mon nom. Ayes mon nom continuellement à la bouche, & tu ne redouteras ni la flêche du tchakas, ni son poignard, ni son épée, ni sa massue. A cette réponse, Zoroastre se prosterna, & dit: j'adore l'intelligence de Dieu qui renferme la parole, son entendement qui la médite, & sa langue qui la prononce sans cesse.

Le palet est une confession de ses fautes, accompagné de répentir. Le pécheur, en présence du feu, ou du destour, récite cinq fois, le *jetha a hou verio*, & s'adressant à Dieu & aux anges, il dit: je me repens avec confusion de tous les crimes que j'ai commis en pensées, paroles & actions; je les renonce, & je promets d'être pur désormais en pensées, paroles & actions; Dieu me fasse miséricorde & prenne sous sa sauvegarde mon ame & mon corps, en ce monde & en l'autre. Après cet acte de contrition, il avoue ses fautes qui sont de vingt-cinq especes.

Le Bahman jescht est une espece de prophétie, où Zoroastre voit les révolutions de l'empire & de la religion, depuis Gustaspe jusqu'à la fin du monde. Dans un rêve, il voit un arbre sortir de terre & pousser quatre branches; une d'or, une d'argent, une d'airain, & une de fer. Il voit ces branches s'entrelacer; & boit quelques gouttes d'une eau qu'il a reçu d'Ormusd, & l'intelligence divine le remplit sept jours & sept nuits; il voit ensuite un arbre qui porte des fruits, cha-

eun de différens métaux. Voilà de la besogne taillée pour les commentateurs.

Le virasnama est l'histoire de la mission de viraf. La religion de Zoroastre s'étoit obscurcie, on s'adressa à Viraf pour la réintégrer ; ce prophête fit remplir de vin sept fois la coupe de Gustaspe, & la vuida sept fois, s'endormit, eut des visions, se réveilla, & dit à son réveil les choses les mieux arrangées.

Dans le boundschesch, ou le livre de l'éternité, l'éternité est le principe d'Ormusd & d'Ahariman. Ces deux principes produisirent tout ce qui est ; le bien fut d'Ormusd, le mal d'Ahariman. Il y eut deux mondes, un monde pur, un monde impur ; Ahariman rompit l'ordre général. Il y eut un combat. Ahariman fut vaincu. Ormusd créa un bœuf qu'Ahariman tua. Ce bœuf engendra le premier homme, qui s'apella *Gaiomare* ou *Kaio-morts*. Avant la création du bœuf, Ormusd avoit formé une goutte d'eau, appellée *l'eau-de-santé* ; puis une autre goutte appellée *l'eau-de-vie*. Il en répandit sur Kaio-morts, qui parut tout-à-coup avec la beauté, la blancheur & la force d'un jeune homme de quinze ans.

La semence de Kaio- morts, répandue sur la terre, produisit un arbre dont les fruits contenoient les parties naturelles des deux sexes unies ; d'un de ces fruits naquirent l'homme & la femme ; l'homme s'appelloit *Meschia* & la femme *Meschine :* Ahariman vint sur la terre en forme d'un serpent, & les séduisit ; corrompus, ils continuerent de l'être jusquà la résurection ; ils se couvrirent de vêtemens noirs, & se nourrirent du fruit que le diable leur présenta.

De Meschia & de Meschine naquirent deux couples de mâles & de femelles, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'une colonie passa l'Euphrate sur le dos du bœuf Stareffcok.

Ce livre est terminé par le récit d'un événement qui doit précéder & suivre la résurrection; à cette grande catastrophe, la mere sera separée du pere, le frere de la sœur, l'ami de l'ami; le juste pleurera sur le réprouvé, & le réprouvé pleurera sur lui-même. Alors la comete Goultcher se trouvant dans sa révolution au dessous de la lune, tombera sur la terre; la terre frappée tremblera comme l'agneau devant le loup; alors le feu fera couler les montagnes comme l'eau des rivieres; les hommes passeront à travers ces flots embrasés, & seront purifiés; le juste n'en sera qu'effleuré, le méchant en éprouvera toute la fureur; mais son tourment finira, & il obtiendra la pureté & le bonheur.

Ceux qui désireront en sçavoir d'avantage, peuvent recourir à l'ouvrage anglois intitulé, *the annual register, or a view of the history politiks and litterature of the year* 1762. C'est de ce recueil qu'on a tiré le peu qu'on vient d'exposer.

FIN

TABLE

DES MATIERES.

Des anciens philosophes connus sous le nom d'Académiciens. page 1
Etat de la philosophie chez les anciens Arabes. 8
Aristotelisme 22
Philosophie des Asiatiques en général. 119
Atomiste. 133
Physique corpusculaire. 137
Philosophie de Bacon. 143
De la Philosophie des Barbares. 151
Philosophie de Campanella 154
Philosophie des Canadiens. 163
Cartésianisme ou *Philosophie de Descartes.* 168
Philosophie des Celtes. 215
Philosophie des Chaldéens. 228
Philosophie des Chinois. 241
Philosophie des Cyniques. 270
Secte Cyrénaïque. 292
Philosophie Eclectique. 302
Philosophie des Egyptiens. 410

SECOND VOLUME.

Philosophie Eléatique. page 1
Philosophie d'Epicure. 22
Philosophie des Ethiopiens. 51
Philosophie Exotérique Ésotérique. 56
Philosophie des Grecs. 60
Philosophie d'Héraclite. 96
Philosophie d'Hobbes. 107
Philosophie Hylosoïsme. 149
Philosophie des Japonois. 155

Philosophie Ionique. 167
Philosophie de Jordanus Brunus. 182
Philosophie des Juifs. 188
Philosophie de Leibnitz. 311
Philosophie de Malebranche. 358
Philosophie Mégarique. 365
Philosophie Mosaïque & Chrétienne. 372
Philosophie Orientale. 391
Philosophie de Parménide. 399
Philosophie péripatéticienne ou *philosophie d'Aristote.* 408

TROISIEME VOLUME.

Philosophie des Perses page 1
Philosophie des Phéniciens. 20
Histoire de la philosophie moderne & de la guerre littéraire, entre les Platoniciens & les Aristotéliciens. 23
Philosophie de Platon. 30
Philosophie pyrrhonienne ou *sceptique.* 65
Philosophie de Pythagore. 94
Philosophie des Etrusques & des Romains. 115
Philosophie des Sarasins ou *Arabes.* 126
Philosophie des Sceptiques. 152
Philosophie de Socrate. 190
Philosophie de Spinosa. 212
Philosophie Stoïcienne ou *Zénonisme.* 262
Philosophie des Syncrétistes, hénotiques ou *conciliateurs.* 299
Philosophie des Théosophes. 309
Philosophie de Thomasius. 347
Antiquité du Dogme de la trinité philosophique. 393
Philosophie de Zenda Vesta. 399

FIN.

